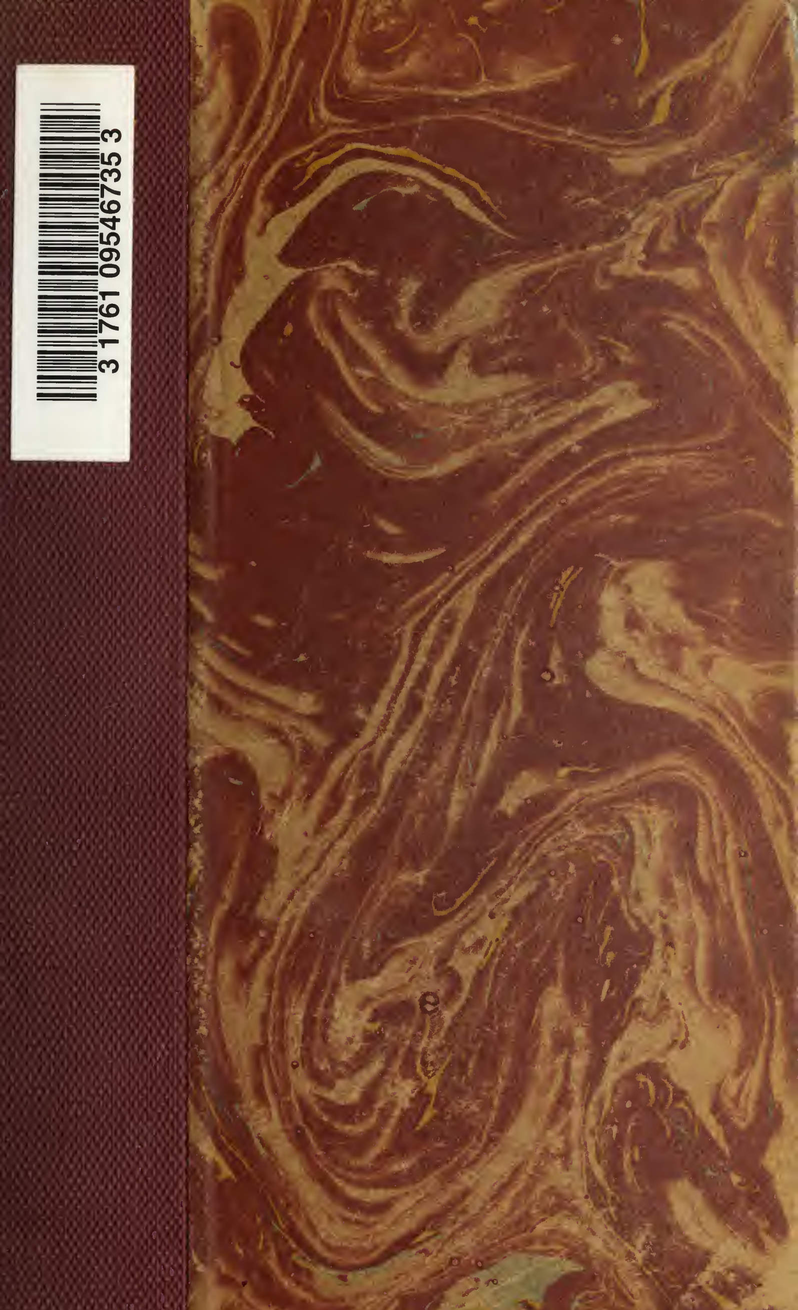


SOTILEZA

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

JOSE-MARIA DE PEREDA

SOTILEZA

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

JACQUES PORCHER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1899

SOTILEZA

CHAPITRE I

CHRYSALIDES

La pièce était étroite, basse de plafond et mal éclairée; des taches noires en souillaient les murs, jadis blancs, et une épaisse couche de crasse, presque pétrifiée, couvrait les lattes pourries du plancher. Elle était meublée d'une table de sapin, d'un fauteuil de cuir fatigué et de trois chaises disloquées; aux murs, un crucifix avec une branche de laurier desséché, deux images de la Passion et un rosaire de Jérusalem; sur la table un encrier de corne avec une plume d'oie, un vieux bréviaire souvent recousu, un méchant tapis de basane noire, un calendrier et un bougeoir en fer-blanc; enfin, dans l'un des coins les plus obscurs, un parapluie de coton bleu à poignée de bois recourbée. Il y avait aussi une alcôve, au fond de laquelle, par les interstices d'une courtine d'indienne, on entrevoyait un pauvre lit, et, dessus, un manteau et un chapeau d'ecclésiastique.

La table, les chaises et le parapluie remplissaient la meilleure part de l'espace; une demi-douzaine de créatures déguenillées, accotées à la muraille, ou s'écrasant le nez sur les vitres, ou juchées sur les chaises autour de la table, en occupaient le reste. Et au milieu de tous ces

obstacles, un prêtre en soutane rapiécée, en escarpins de cuir noir et en calotte de velours râpé, essayait de se promener, tant bien que mal, de long en large. Il était grand, légèrement voûté, avec des yeux trop sensibles, qui l'obligeaient de baisser la tête pour éviter la lumière; son nez était gros et rouge, ses lèvres épaisses, sa peau dure et hâlée, ses dents noires.

Les six vauriens, à eux six, n'avaient ni une paire de chaussures ni une chemise entière. L'un enveloppait toute sa peau dans un veston de son père, trop large et tout rapiécé; l'autre portait des culottes et point de veston. Mais tous semblablement avaient la tête sale, la tignasse hérissée, les mollets crasseux et couverts de bleus. Le plus âgé pouvait avoir dix ans.

« Voyons », dit le prêtre, en donnant une calotte à l'enfant en veston, tout occupé à s'écraser le nez contre les carreaux de la fenêtre, un moutard aux grosses lèvres, au teint de cuivre, aux yeux louches, à la tête énorme. « Voyons, qui a fait le *Credo*? »

Le gamin se retourna en laissant sur la vitre un mince filet de salive coulé d'entre ses incisives, et répondit en courbant les épaules :

« J'sais pas!

— Et pourquoi ne le sais-tu pas, petit animal! Pourquoi viens-tu ici? Combien de fois t'ai-je répété que ce sont les apôtres? Mais *ab asino lanam*.... Combien y a-t-il de dieux?

— De dieux », répéta l'enfant, en croisant les bras derrière son dos, ce qui laissa sa chair à nu par devant, car le veston n'avait pas de boutons ni, du reste, de boutonnières.

Le prêtre le regarda et lui dit, en prenant les revers de chaque main et les croisant l'un sur l'autre :

« Cache ces horreurs, petit pourceau!... Et les boutons?

— Je ne les ai pas.

— Tu les auras joués à la fossette?

— J'avais une ficelle et je l'ai perdue ce matin. »

Le prêtre alla à la table et prit dans le tiroir une ficelle, avec laquelle il parvint à grand'peine à assujettir les deux côtés rapiécés du veston, puis il répéta sa question.

« Combien y a-t-il de dieux?

— Mais il peut y en avoir, reprit l'enfant en croisant de nouveau les mains derrière le dos, tout compris, huit ou neuf.

— *Resurge de profundis!*.... Ames du purgatoire! quelle espèce d'animal!... Et des personnes, combien? »

Le louchon regarda le prêtre à sa manière, fixement, tandis que celui-ci le regardait aussi, et répondit avec le signe de la plus vive curiosité :

« Des personnes!... qu'est-ce que c'est que des personnes?

— Bienheureux saint Apollinaire! s'écria le simple ecclésiastique en se signant. Alors tu ne sais pas que les personnes sont..., ce qu'est une personne!... Voyons, qu'es-tu toi?

— Moi? Je suis Muergo[1].

— Tu ne mérites même pas ce nom, car il y en a sur la plage qui ont plus d'intelligence que toi.... Qu'est-ce que les personnes? » répéta le prêtre, s'adressant au voisin de droite de Muergo.

Celui-ci n'avait pas davantage de chemise, mais il portait des culottes, trop étroites d'ailleurs et en mauvais état; il était pourtant moins sale que Muergo et de voix moins rauque.

Ne sachant que répondre, il regarda son voisin, qui regarda le suivant, de sorte que tous se mirent à se regarder avec la même expression de doute sur leurs visages.

« Ainsi, s'écria alors le prêtre, s'adressant de nouveau au voisin de Muergo, toi non plus tu ne sais pas ce que tu es?

— Cela, si! *corflis*! répondit l'enfant, voyant là un bon moyen de sortir d'embarras.

— Eh bien, qu'est-ce que tu es?

— Surbia[2].

— Je devrais t'en donner pour que tu crèves, animal!

1. Coquillage long et plat, appelé vulgairement en français : couteau de Saint-Jacques.

2. Poison.

— Et toi, qu'es-tu? ajouta le prêtre se tournant vers un autre qui avait une moitié de chemise, mais point de veste et tout aussi peu de pantalon.

— Je suis Sula[1], » répondit l'interpellé, qui était rouge et maigre, ce qui, mieux encore que le teint brûlé de ses camarades, faisait ressortir la crasse de sa peau.

A cette même question les trois autres garçons présents répondirent de même en disant leurs surnoms : Cole[2], Guarin et Toletes[3]. Peut-être aucun ne connaissait-il son propre nom de baptême!

Le prêtre, qui s'était donné tant de peine pour les instruire, ne perdit point patience pour cela. Il leur lança quatre injures et une demi-douzaine de mots latins et leur dit ensuite avec un saint calme.

« Mais toute la faute est à moi, qui m'entête à secouer l'arbre, sachant bien qu'il n'en peut tomber que des glands. Il y a deux mois pour le moins que chacun de vous vient ici.... A quoi bon, saint nom de Dieu!... Et pourquoi, Sainte Vierge des miséricordes? Mais parce que Père Apollinaire est un brave homme qui se tue de bonté.

« Père Pollinaire, mon fils, sauf qu'il a une âme, est une vraie bête; Père Pollinaire, le mien est têtu comme une chèvre des montagnes; Père Pollinaire, ce damné mioche me rend la vie odieuse; je ne puis m'occuper de lui; à l'école gratuite on n'y fait pas la moindre attention..., et celui-ci, et celui-là, et celui d'en haut et celui d'en bas; Père Pollinaire, vous qui vous y entendez et qui êtes né pour cela, instruisez-le, domptez-le, déniaisez-le.... » Et trois qu'on m'amène et quatre que je ramasse, voilà la maison pleine de garçons; supporte leur peste, explique, rabâche..., et tâche de les allécher, pour qu'ils reviennent le lendemain, parce que tu sais ce qu'il arriverait autrement..., et fais tout cela de bon gré, parce que c'est ton obligation, parce que tu es ce que tu es, *sacerdos Domini nostri Jesu Christi*, et que tu dois dire comme lui : *Sinite parvulos*

1. Petit poisson de mer aux écailles blanches.
2. Pique-tête.
3. Tolets.

venire ad me, laissez venir à moi les petits enfants. Et moquez-vous de la voisine d'en bas, et du père de celui-ci, et de la mère de celui de là-bas, qui murmurent et qui répètent que vous sortez de mes mains plus sots que vous n'êtes venus, comme sont sortis beaucoup d'autres qui sont venus à moi avant vous.... *Linguæ corruptæ*, chair misérable et concupiscente!... Moquez-vous de cela comme je m'en moque, parce que je dois m'en moquer.... Mais vous, crétins, plus que crétins, que faites-vous pour correspondre aux efforts du Père Apollinaire? Où en sommes-nous du syllabaire au bout de deux mois? Pas même l'O, *cuerno!* [1] pas même l'O, on ne le reconnaît dans cette classe quand je le trace sur le mur! Quant à la doctrine chrétienne, nous venons de voir ce qui en est.... Et comme je ne veux pas me fâcher, quoique j'eusse bien des motifs de vous jeter par la fenêtre l'un après l'autre..., passons à autre chose, et loué soit Dieu *per omnia sæcula sæculorum*, car tout le reste n'est que bagatelle. »

Après s'être ainsi soulagé, Père Apollinaire, sans cesser de se promener autour de la chambre les mains derrière le dos, passa à ce qu'il appelait la simple besogne de chaque jour, c'est-à-dire à demander aux mioches les prières les plus usuelles et les plus faciles pour ne pas les leur laisser oublier; c'était tout ce qu'il avait pu leur mettre dans la tête, et encore pas tout entières. Muergo n'eut pas besoin d'être remorqué plus de deux ou trois fois dans l'*Ave Maria*, Cole dit tant bien que mal le *Notre Père*, et celui de tous qui savait le mieux le *Credo* ne put jamais sans secours dépasser « son fils unique ».

Aussi pour toute récompense, Père Apollinaire ne donna-t-il à Sula qu'un demi-biscuit de mer, à Toletes un bouton d'uniforme du régiment de Laredo, et à Guarin, une figue sèche.

« Ce n'est pas grand'chose aujourd'hui, leur dit ensuite

1. Quelques exclamations du Père Apollinaire ont été laissées en espagnol sur la demande même de l'auteur, que ne satisfaisaient pas les équivalents français.

le pauvre religieux; — une autre fois ce sera moins.... et pire. Et maintenant houp, canaille!... Mais attends un peu, Muergo. »

Les garçons qui déjà se disposaient à sortir s'arrêtèrent, et l'abbé dit à Muergo en secouant les pans de son veston :

« Cela ne peut pas continuer ainsi, pas de chemise quand il y a un veston, passe; mais pas de culotte... Où est donc passée la tienne?

— Ma mère l'a mise avant-hier à sécher dans la Figueraie, répondit Muergo avec hésitation.

— Et elle n'a pas encore fini de sécher, mon bonhomme?

— Une vache l'a mangée pendant que ma mère vidait une merluche qui sentait mauvais.

— Châtiment de Dieu, Muergo, châtiment de Dieu! dit Père Apollinaire en se grattant la nuque. — Les merluches qui sentent mauvais parce qu'elles sont gâtées on les jette à la mer, on ne les nettoie pas à l'écart pour les vendre ensuite à moitié prix aux pauvres gens comme moi qui ne peuvent pas regarder à ce qu'ils mangent. Mais ne reste-t-il rien de ta culotte, mon garçon?

— Le fond, répondit Muergo, et encore en loques.

— C'est peu, répliqua le prêtre, se tournant et se retournant dans sa robe, mouvement qui lui était familier. Et n'y en a-t-il pas d'autre à la maison?

— Non.

— Ni de chiffon quelconque qui puisse servir à en faire une?

— Non.

— *Cuerno!...* Tu ne peux pas rester comme ça, car, bien que tu aies assez d'étoffe pour t'envelopper, au bon moment la drisse casse; tu n'y fais pas attçention, ou si tu y fais attention cela revient au même.... De sorte que c'est comme toujours, vaurien, comme toujours : toi qui es pourtant si faible, porte-moi tout de même sur ton dos, Père Apollinaire. N'est-ce pas cela? N'est-ce pas la pure vérité? »

Muergo courba les épaules et Père Apollinaire entra dans l'alcôve. On l'entendit là dedans se baisser en geignant et

murmurer quelques mots latins, et il ne tarda pas à reparaître, en soulevant la courtine; il avait dans les mains un paquet noir qu'il remit à Muergo.

« Ce n'est pas grand'chose, lui dit-il, mais enfin c'est une culotte. Dis à ta mère qu'elle te l'arrange comme elle pourra et qu'elle ne la fasse plus sécher dans la Figueraie quand elle aura à la laver. Et si elle lui paraît trop mauvaise, qu'elle se console en sachant qu'à l'heure présente le Père Apollinaire n'en a pas plus que toi, ni une meilleure. Et maintenant, demi-tour, canaille, et filez. »

De nouveau la bande se retourna en grognant et en regimbant comme un troupeau qui sent la pitance au sortir de l'étable, et sur tous les crasseux visages se peignait l'impatience d'arriver à l'escalier pour examiner le cadeau de Père Apollinaire, quand la porte s'ouvrit, et deux nouveaux personnages entrèrent dans la chambre.

L'un était un garçon au frais visage, bien taillé, aux yeux noirs, à la chevelure abondante, lustrée et bouclée; la bouche souriante, le menton arrondi, des dents et un teint indiquant une santé de fer; il paraissait avoir douze ans et était vêtu comme le fils d'un monsieur. Il tenait par la main une pauvre fillette, beaucoup plus petite que lui, maigre, pâle, quelque chose de l'aigle, les cheveux tirant sur le roux, le sourcil dur, le regard ferme. Elle marchait jambes et pieds nus, et ne portait sur sa chair, blanche et propre autant qu'on en pouvait juger, qu'une courte jupe d'étamine, serrée à la taille, sur une chemisette élimée par l'usage, mais où l'on ne voyait ni déchirures, ni taches de graisse, pas plus d'ailleurs que sur la jupe. Il y a des êtres qui sont propres naturellement et sans s'en rendre compte, comme il arrive pour les chats. Et qu'on ne taxe pas la comparaison d'inexactitude, car la fillette avait quelque chose de cet animal dans la grâce de ses lignes, la souplesse assurée de sa démarche, son maintien craintif et un peu sauvage.

Quand Muergo la vit, il se mit à rire comme un idiot. Cole lâcha un de ses plus gros jurons, et Sula un de moindre importance. La nouvelle venue répondit à Muergo

avec un ricanement ironique et une vilaine grimace sans faire aucun cas des deux autres vauriens ni même du Père Apollinaire qui leur allongea à tous trois une calotte.

« Pourquoi ces ricanements, petite bête, et ces paroles grossières, mauvais drôles? dit le frère en distribuant les taloches.

— C'est la petite de la rue Haute..., hou, hou, hou! répondit Muergo se frottant l'occiput caressé par les doigts noueux du Père Apollinaire.

— Nous la connaissons bien, continua Cole se tâtant la tête....

— Elle se serait noyée sans Muergo », ajouta Sula.

Muergo se reprit à rire stupidement et la petite à se moquer de lui.

« Pourquoi ris-tu, oie? » dit-le frère lui allongeant une autre calotte. « Est-ce qu'il y a de quoi rire?

— C'est la petite de la rue Haute, répéta Cole. Elle faisait la balançoire sur une planche qui nageait dans la Maruca [1]. Moi et Sula nous étions sur le bord à lui lancer des pierres.... Après, Muergo *a venu*, et lui a lancé un trognon de chou, ce qui lui a fait piquer une tête dans l'eau.

— A qui? demanda le frère.

— A elle, répondit Cole. J'ai pensé qu'elle se noyait, parce qu'elle coulait au fond.... Et Muergo riait.

— Et moi, interrompit Sula, je lui ai dit : « Attrape-la, Muergo, toi qui nages bien, et tire-la, parce qu'elle est en train de se noyer. Alors il s'est jeté à l'eau et l'a retirée. Ensuite de ça nous l'avons posée la quille en l'air, nous lui avons donné des coups sur les épaules et elle a rendu par la bouche l'eau qu'elle avait embarquée.

— C'est vrai, petite? demanda le religieux.

— Oui, monsieur », répondit la fillette sans cesser de singer Muergo qui se mit à rire comme un idiot.

« Bon, dit l'abbé. Mais pourquoi viens-tu ici, petite, et toi, Andresillo, pourquoi la traînes-tu par la main? Dans

1. Bassin communiquant avec la mer et recevant le trop-plein de la marée.

quel cabaret avez-vous déjeuné ensemble et quel rôle ai-je à jouer dans ces aventures?

— C'est la petite de la rue Haute, répondit très sérieux celui que le prêtre avait appelé Andresillo.

— Je le saurai, *cuerno!* Voilà trois fois qu'on me le dit. Et puis après?

— Je la connais du Môle-aux-Navires, continua André. Elle y descend presque tous les jours. Je ne savais pas l'histoire de la Maruca.... Mais maintenant que je la sais!... » et il adressa à Muergo un geste de menace. « Eux aussi je les connais.

— Du Môle-aux-Navires? demanda frère Apollinaire sans l'ombre d'étonnement.

— Oui, monsieur, répondit Andresillo. Ils y vont très souvent.

— Et lui à la Maruca, ajouta Guarin.

— Peste du vaurien, pour ce qu'il y gagne.... Mais venons au fait. Il résulte de vos paroles que cette enfant est de la rue Haute, et que toi et la petite, malgré vos mines différentes, vous..., vous faites bien la paire... Et quoi de plus?

— Que ce matin le guetteur a prévenu ma mère que la *Montagnarde* était en vue..., et j'ai quitté la maison pour aller à Saint-Martin la voir entrer..., et je suis arrivé au Môle-aux-Navires.

— Au Môle-aux-Navires!... Vous n'habitez donc plus dans la rue de San-Francisco?

— Si, monsieur.

— Eh bien! tu prenais un bon chemin pour aller à Saint-Martin!

— J'allais voir si Cuco y était et voulait m'accompagner.

— Cuco! Tu es aussi l'ami de Cuco, de ce pirate mal élevé et grossier qui me chante des couplets indécents dès qu'il m'aperçoit de loin? Peste du vaurien!

— Je n'entends jamais ces choses.... C'est vrai qu'il est un peu mauvais, mais il ne fait tort à personne. Il va dans le bateau *du Castrejo* [1] et m'apprend à ramer, à piquer

1. C'est-à-dire l'habitant de Castro, port voisin de Santander.

des têtes et des plats-culs, à faire la planche et à rester droit dans l'eau.

— Oui, et à rafler les cigares de ton père pour l'en régaler; à faire l'école buissonnière, à te mêler aux batailles..., sans compter beaucoup de choses que je ne dis pas... Ton père se ferait du bon sang si en entrant aujourd'hui avec sa corvette il te voyait sur les rochers de Saint-Martin en compagnie d'un si illustre camarade! *Cuerno de recuerno!* »

André devint rouge et dit en baissant légèrement la tête :

« Non, je ne fais rien de cela, Père Pollinaire.

— Comme si tu allais me faire ta confession maintenant! reprit le frère avec beaucoup de flegme. Mais à moi de ces choses! mon petit André... Enfin nous reparlerons de cela dans une meilleure occasion. Pour le moment, continue ton histoire. Que t'a dit Cuco au Môle-aux-Navires?

— Cuco, je ne l'ai pas vu, parce qu'il conduisait des messieurs en bateau. Mais elle, elle mangeait un morceau de pain que des calfats lui avaient donné par charité, et elle me dit qu'elle avait dormi cette nuit dans une barque, parce qu'on l'avait chassée de la maison.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle aime beaucoup à se promener à son aise, et qu'on l'a battue pour ça.

— C'est joli, *cuerno!* Voilà ce qui s'appelle une bonne école pour une femme! Comment t'appelles-tu, petite!

— Je m'appelle Silda, répondit sèchement l'interpellée.

— Elle est de la rue Haute, ajouta André.

— Encore! et de quatre! s'écria le prêtre.

— Elle n'a pas de père, hou, hou, hou, croassa le sauvage Muergo. »

La petite le singea comme d'habitude.

« Il s'est noyé à San Pedro de la Mer à la dernière pêche au rousseau, dit Cole.

— Elle a été recueillie par charité par un homme de la rue Haute qui se nomme l'oncle Mocejon [1], déclara André.

1. Sorte de mollusque.

— Ta, ta, ta, ta..., s'écria à ces mots le Père Apollinaire. Alors cette fillette est la fille du défunt Mules, déjà veuf depuis deux ans quand il périt cet hiver avec ces quatre malheureux.... Eh bien, j'en ai fait des démarches, Sainte Vierge, pour qu'on te recueillît dans cette maison! Je ne te connaissais pas, petite, en vérité je ne me rappelle pas t'avoir vue plus de deux fois, et encore mal, comme je vois tout avec ces diables d'yeux qui ne veulent pas être bons... Bien, mais de quoi s'agit-il à présent, maître André?

— Alors, répondit-il en tournant sa casquette entre ses mains, je lui ai dit en entendant ce qu'elle racontait : « Retourne à la maison. » Et elle m'a dit : « Si j'y vais, ils « m'assommeront et c'est pour ça que je ne veux pas y « aller. » Et je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu vas faire toute « seule? » Et elle m'a dit : « Ce que font les autres. » Et je lui ai dit : « Peut-être qu'ils ne te battront pas. » Et elle m'a dit : « Ils m'ont battue bien des fois...; tous sont « méchants ici, c'est pour ça que je me suis échappée pour « ne plus revenir. » Alors moi, je me suis souvenu de vous et je lui ai dit : « Je te mènerai à un monsieur qui arrangera « tout si tu veux venir avec moi. » Et elle m'a dit : « Alors, « allons », et je l'ai amenée. »

Durant tout ce récit, la petite, quand elle ne faisait pas des grimaces à Muergo, promenait ses yeux sur le plancher, les meubles et les murs, aussi sérieuse et tranquille que si elle n'avait rien eu à voir dans ce qui se traitait là entre le Père Apollinaire et le fils du capitaine de la *Montagnarde*.

« C'est-à-dire, s'écria le bienheureux frère en croisant les bras devant le protecteur et la protégée, que nous étions trop peu, et que ma grand'mère a mis au monde un nouvel enfant. *Cuerno!* Voilà les bonheurs qui tombent sur le Père Apollinaire! Que les familles se brouillent, que les ménages se séparent, que les enfants s'échappent de la maison, que les deux Chapitres se querellent, que Jean-sans-braies s'amourache de Pierrette-aux-écus, que s'écroule le cap de Cabarga et se ferme l'entrée du port..., le Père Apollinaire est là pour tout arranger, comme si

le Père Apollinaire n'avait autre chose à faire qu'à redresser ce que les autres ont tordu et qu'à déniaiser des ânes comme ceux qui m'écoutent. Et qui t'a dit, Andresillo, qu'il suffise que je désire voir recueillir cette enfant pour que ce soit chose faite? Et que sais-tu si, au cas même où ce serait possible, je voudrais bien m'en charger? Ne l'ai-je pas fait une fois déjà? Cela a-t-il servi à quelque chose? M'en a-t-on remercié le moins du monde? Or, sachez que les affaires des autres tuent l'âme, et des affaires des autres j'en ai par-dessus la tête, par-dessus la tête, mon fils, et plus haut encore!... *Cuerno!* Pauvre pécheur que je suis! »

Là le frère fit deux tours dans la chambre, pendant que les huit enfants se regardaient les uns les autres. Quelques-uns se désespéraient, le plus grand nombre s'ennuyait horriblement. Enfin, après s'être agité deux fois de suite dans son vêtement, Père Apollinaire s'arrêta devant Silda et Andresillo, et leur dit :

« De sorte que ce que vous voulez c'est qu'à l'instant même je vous accompagne à la maison de Mocejon, que je parle à son cœur et lui dise : Voilà l'enfant prodigue qui revient repenti au foyer paternel....

— Pas moi, interrompit André avec vivacité, c'est elle seule qu'il faut que vous accompagniez. Moi je m'en vais tout de suite à Saint-Martin, voir entrer mon père, qui doit être déjà tout près.

— Et moi je m'en vais avec toi, dit Silda avec la plus grande simplicité. J'aime beaucoup voir entrer les grands bateaux.

— Alors, chèvre du diable, lui répliqua Frère Apollinaire en se carrant devant elle, pour qui vais-je travailler? Qu'est-ce que je vais mettre dans ma bourse avec ce mauvais quart d'heure? Si peu t'importe le résultat de la démarche que vous m'obligez à faire, que diable doit-il donc m'importer à moi? Je n'y vais pas, là!

— Oh! si, Père Pollinaire, lui dit André le regardant en souriant.

— Ah! non, répondit le frère, voulant être inexorable.

— Oh! si, insista André.

— *Cuerno!* répliqua l'autre presque furieux, je parie mes deux oreilles que non, et mille fois non! »

Alors, comme si les huit personnages qui l'entouraient se fussent mis instantanément d'accord, ils commencèrent à crier à l'unisson et de toute la force de leurs poumons :

« Oh! si! »

Et comme ils virent le frère se gratter nerveusement la tête et allonger une calotte à Muergo, ils s'élancèrent tous en troupe dans l'escalier qui, étroit et délabré, tremblait et craquait, et ne s'arrêtèrent que dans le vestibule où l'on examina le cadeau du Père Apollinaire.

Après être tous tombés d'accord que ce n'était point quelque chose de merveilleux, André dit à Silda :

« Quand nous reviendrons de Saint-Martin, Père Pollinaire aura déjà été à la maison de l'oncle Mocejon ou à quelque autre.... En un saut je monterai lui demander ce qui s'est passé. Tu m'attends ici, je descends et je te le raconte. Ne te fais pas de peine, nous arrangerons ça. Maintenant allons-nous-en. »

La fillette tourna les épaules et Muergo serrant le nœud de sa ficelle de veste dit, montrant les dents et roulant beaucoup les yeux :

« J'y vais *moi-z-aussi*, le temps de laisser cette culotte à ma mère.

— Moi-z-aussi », ajouta Sula.

Silda traita Muergo d'âne; Guarin, Cole et les autres dirent qu'ils s'en allaient qui au Môle-aux-Navires, qui aux bateaux, qui à d'autres affaires, Muergo porter sa culotte à la maison, et ils se séparèrent.

. . . .

Tout cela se passait par une belle matinée du mois de juin, il y a des années, beaucoup d'années, dans une maison de la rue de la Mer, à Santander.

CHAPITRE II

DE LA MARUCA A SAINT-MARTIN

La Maruca était bien tentante quand passèrent auprès d'elle les quatre gamins qui faisaient route vers Saint-Martin. L'eau sortait en bouillonnant par la bouche de l'extrémité du Môle, et des traces d'écume marquaient le niveau croissant de la marée sur le mur de la chaussée de Cañadio, ainsi que sur la plage qui lui fait face. A cette époque, la Maruca communiquait avec la baie par le tunnel qui débouchait à la pointe du Môle, caverne terrible que bien peu d'audacieux s'étaient risqués à explorer à cheval sur un bois flottant. Cuco assurait avoir réalisé cette entreprise : entrer à mi-marée par la bouche de la Maruca et sortir par celle du Môle. Mais il contait de telles choses sur les épaisses ténèbres, les bruits épouvantables, les rats gros comme des chèvres, les soupirs lamentables qui faisaient songer à des âmes en peine, que j'ai fort douté depuis qu'il eût vraiment accompli cet exploit. Mettre la tête dans le noir mystérieux, mais sans ouvrir les yeux pour ne pas voir de choses horribles, cela beaucoup l'ont fait, et moi entre autres. Mais, quant à l'histoire de Cuco..., allons donc!

Je répète que bien tentante était alors la Maruca. Sur la mer déjà presque étale tous les bois flottaient : outre plusieurs planches, comme d'habitude, il y avait notamment deux poutres jointes, amarrées l'une à l'autre et ancrées avec un harpon assez près du bord.

« J'aurai bientôt fait, dit André dansant de joie à cette vue, d'enlever mes souliers, de relever mon pantalon jusqu'aux cuisses, et, le temps de dire Jésus, d'approcher un peu les poutres en halant sur le bout du harpon, puis de sauter dessus, et avec le bâton que je tiens caché je sais où, tout près d'ici.... Saperlotte ! en voilà un chic bateau!... Et quelle marée! »

Sula et Muergo étaient du même avis, et ils le pressèrent fort de ne pas aller plus loin. Mais il avait hâte d'arriver à Saint-Martin, et de son coté Silda, à qui la vue de la poutre rappelait peut-être son plongeon, faisait tous ses efforts pour l'entraîner. André resta donc sourd aux prières des deux gamins et aveugle aux séductions de la Maruca.

Aussi leur halte ne dura-t-elle guère, et bientôt on les vit grimper vers les prés, cherchant le chemin de la Fontaine Sainte. Quoique André eût vu, en se plaçant sur le Môle en lieu commode, qu'on n'avait pas encore placé le gaillardet jaune sur le drapeau bleu au sémaphore de la Capitainerie, preuve que la corvette signalée ne pénétrait pas encore dans le port, il avait grand'hâte, parce que, résolu à voir de Saint-Martin l'entrée de son père, il croyait que le navire allait plus vite que sa pensée, et craignait d'arriver trop tard.

Tandis qu'il marchait toujours devant les autres, ceux-ci le criblaient de questions, ou l'un d'eux l'arrêtait pour voir Muergo faire des culbutes sur l'herbe ou regarder quelque garçon se baigner entre les rochers voisins de la Cave de l'oncle Cyrille, ou encore une patache tirant des bordées pour sortir malgré le vent debout; ou bien c'était Silda qui singeait le regard de travers et le rire stupide de Muergo.

« Ton père rapportera de bonnes choses, dit la fillette à André.

— Quelquefois il en rapporte d'assez jolies, répondit André sans tourner la tête.

— Pour toi aussi?

— Pour tout le monde. Une fois, il m'a rapporté un perroquet.

— J'aimais mieux les paquets de cigarettes, déclara Sula.

— Et la confiture! ajouta Muergo.

— Pour lui, il en rapporte des centaines de cigarettes des Trois-Couronnes, dit André répondant à Sula.

— Je sais bien, moi, ce que c'est que la confiture, crédié! continua Muergo en se léchant les lèvres. Une fois, j'en ai goûté..., hou, hou, hou! C'est une dame du Môle qui l'avait donnée à maman.... Je crois qu'elle l'avait chopée, hou, hou, hou! *Moi-z-aussi* je lui ai chopé une nuit, et j'ai avalé la moitié de la boîte.... Crédié!... quelle danse quand elle l'a su!

— Peut-être bien qu'il apportera aussi des châles de soie, dit Silda serrant la coulisse de sa robe sur sa ceinture. S'il en rapporte beaucoup, garde-m'en un, dis, André. »

Celui-ci se retournait vers Silda, étonné de la commission dont elle venait de le charger, quand il vit Sula la tête en bas, les mains appuyées sur l'herbe, et levant en l'air tantôt une jambe, tantôt l'autre, mais jamais les deux à la fois. Justement faire l'équilibre vite et bien était une des grandes habiletés d'André. Il se sentit blessé dans son amour-propre à voir la gaucherie de Sula, et, lui allongeant un coup de pied dans le derrière, il lui dit de manière à être entendu des deux autres :

« Ça se fait comme ça. »

Et en un clin d'œil il se dressa sur les mains, la tête en bas en remuant les pieds et les jambes, faisant l'Y et presque le T, et tout ce qui peut se faire, quand on n'est pas un clown disloqué, dans cette incommode posture. Et il gigotta tellement, excité par les applaudissements de Silda et de Muergo, qu'il fit tomber sur l'herbe tout ce qu'il avait dans ses poches, à savoir : une pièce d'un cuarto, une autre de deux, un bout de cigare, un canif auquel il manquait la moitié du manche, et quelques bouts de papier.

Dès que Muergo vit le bout de cigare, il allongea la patte; et, s'éloignant à bonne distance, avant qu'André eut cessé ses cabrioles et ramassé les cuartos, les bouts de papier et le couteau, il avait déjà pris une allumette qu'il conservait

dans le fond insondable d'une poche de son veston, frotté le soufre contre un morceau de fer, allumé le cigare et tiré, sans l'enlever de sa bouche, trois bouffées si énormes et si bien aspirées que, quand le fils du capitaine de la *Montagnarde* lui arriva dessus réclamant à grands coups de poing ce qui lui appartenait, Muergo, sa grosse tête enveloppée de fumée, — car il en faisait sortir par tous les trous de son visage et, on l'eût cru même, par les crins de sa tignasse, — ne put rendre que la moitié du bout de cigare, et encore tout sale et puant. Tel quel, André le fuma jusqu'au bout en quelques bouffées, car s'il était plus habile que Sula à marcher sur les mains, il surpassait aussi Muergo à tirer sur un cigare. C'est qu'il avait appris à fumer avec Cuco, qui était le plus terrible fumeur du Môle-aux-Navires, c'est-à-dire le plus puissant fumeur du monde. D'ailleurs Sula put encore trouver une ou deux petites bouffées dans le débris impalpable jeté par André.

A la Fontaine Sainte, ils grimpèrent sur le rebord et burent de l'eau sans qu'aucun eût la moindre soif, puis Silda se lava les mains et se lissa les cheveux. Ensuite ils prirent par la ruelle montante de la « fabrique de sardines » et sortirent par les prés de Molnedo. Là, Muergo essaya à son tour de marcher sur les mains, mais en restant en arrière pour qu'on ne vît pas sa tentative, si elle réussissait mal. Dans ses efforts pour dresser son torse sur sa tête, car pour les pieds il n'y avait pas à songer à les détacher du sol, les pans de sa veste se retournèrent et lui couvrirent les yeux. C'est dans cette pittoresque position que le trouvèrent ses camarades avertis par Silda, qui fut la première à remarquer l'absence du brutal vaurien. Ils s'approchèrent de lui tout doucement ; et l'un avec des orties, l'autre avec une baguette, Silda avec la semelle hérissée de clous d'un vieux soulier ramassé dans l'herbe, ils se mirent à frapper ces cuisses couleur de cuivre qui, sous cette grêle de coups, semblaient jeter des éclairs.

« Tu me paieras le trognon de chou de ce matin, animal ! lui criait Silda lui gravant les clous dans la peau quand la

baguette d'André et les orties de Sula lui en laissaient la place et l'occasion.

Muergo poussait des hurlements de colère et jusqu'à des blasphèmes à se sentir si cruellement flagellé. Mais ce fut seulement quand il demanda grâce, qu'il obtint de ses bourreaux d'être laissé en paix, et qu'il put tâter les ampoules de ses cuisses qui le brûlaient.

Sula, puisqu'il était venu jusque-là, voulut s'avancer jusqu'au Muelluco[1]. André lui dit qu'on s'était déjà trop arrêté, pressé comme il l'était : mais Sula ne tint aucun compte de cette observation et descendit au Muelluco. Aussitôt il se mit à crier :

« Oh! que c'est beau!... Christ, quelle marée!... Mère de Dieu, en v'là des crabes!... Arrivez donc, vous autres. »

Et il fallut bien aller tous jusqu'au Muelluco. La marée était belle en effet, mais pas si merveilleuse, et quant aux crabes, le peu qu'on en voyait ne dépassaient pas une taille ordinaire. Mais Sula était à son affaire et l'on ne pouvait pas l'arracher de là. Le soleil chauffait assez : l'eau, verte et transparente, offrait une certaine profondeur et l'on pouvait compter un par un les cailloux du fond.

« Lance-moi deux cuartos, André, lui dit le chenapan piaffant d'impatience sur le Muelluco. Je pique une tête et je vais les chercher.

— Je ne les ai pas, répondit André qui désirait continuer son chemin sans perdre une minute.

— Tu ne les as pas, s'écria Sula étonné, c'est moi-même qui te les ai ramassés dans l'herbe quand ils sont tombés de ta poche tout à l'heure. »

André résistait, Sula insistait.

« Voyons! jette-moi seulement un cuarto! Allons, le petit cuarto que tu as aussi! Va donc, mon vieux!... Regarde, tu l'entortilleras dans un de ces bouts de papier chiffonnés que j'ai mis moi-même dans ta poche.... »

André ne voulait pas, mais Silda intercéda en faveur du suppliant, et à la fin la monnaie crasseuse enveloppée de

1. Petit môle.

papier blanc fut jetée à l'eau. Les quatre témoins de la scène le regardèrent avec une extrême attention descendre en rapides zigzags jusqu'au fond et se glisser sous une pierre large et branlante sans pourtant disparaître entièrement.

« C'est embêtant! » dit Sula en se grattant la tête et suspendant l'opération commencée, « d'enlever sa moitié de chemise sans la déchirer tout à fait, il peut bien y avoir un poulpe là-dessous ».

Cette perspective n'inquiétait nullement Muergo, car, en un clin d'œil, il défit la ficelle de sa ceinture, lâcha la jaquette qui l'enveloppait jusqu'aux chevilles et se lança à l'eau, la tête la première, les mains jointes en avant. Le plongeon fut si correct que le corps ne produisit presque aucun bruit en tombant : quelques bouillons seulement et une légère ondulation à la surface indiquaient que là s'était jeté ce petit animal bronzé et luisant qui frétillait comme un petit thon, allait, venait, tournait autour de la grosse pierre avec sa chevelure flottante semblable à une botte de poireaux. On le vit ensuite remuer la pierre, pendant que ses jambes continuaient à s'agiter doucement de bas en haut, saisir le petit paquet blanc, le mettre dans sa bouche, se retourner avec l'agilité d'un bonite et en deux coups de jarret et une brasse apparaître à la surface avec la pièce entre les dents, en soufflant comme un petit hippopotame.

« Jettes-tu les deux ronds? » dit-il à André après avoir enlevé le cuarto de sa bouche en se soulevant droit dans l'eau seulement avec l'aide des jambes.

« Ni les deux ronds, ni un clou », répondit André consumé d'impatience. « Et je ne vous attends pas davantage. »

Aussitôt dit, aussitôt fait, et il prit le chemin de la Figueraie sans retourner la tête.

Il était tout près déjà des prés de Saint-Martin quand il s'aperçut qu'aucun de ses trois camarades ne l'avait suivi. Tout de suite il soupçonna, non sans fondement, que le cuarto conquis par Muergo était la cause de cette déser-

tion. Sula et la petite fille voulaient qu'on le dépensât au profit de tous.

Il ne regretta pas de se voir seul, car il ne lui était pas très agréable de se montrer dans des lieux publics avec des amis de ce plumage.

Il le regretta moins encore lorsqu'en traversant sur la planche pourrie le fossé du château, il vit la batterie pleine de gens qui l'avaient devancé avec le même dessein d'assister de là à l'entrée de la *Montagnarde*. Tous ces gens-là lui étaient pour la plupart bien connus, car il y avait parmi eux des marins amis de son père ; des pilotes libres de service ce jour-là, qu'il avait vus mille fois, non seulement sur la jetée, mais dans sa propre maison ; le propriétaire même et l'armateur de la corvette, riche commerçant qui lui inspirait un respect de tous les diables ; les femmes de quelques-uns des matelots qui la montaient, surtout le professeur de nautique en personne, le maître de son père et de tous les jeunes capitaines et pilotes d'alors, personnage d'une sévérité proverbiale dans sa chaire, et qu'André redoutait beaucoup plus encore que le propriétaire de la *Montagnarde*, parce qu'il se savait destiné à tomber sous sa férule dans un jour peu éloigné. Il y avait encore beaucoup d'autres curieux de diverses catégories, quelques-uns avec leurs jumelles dans l'étui, plusieurs avec leur chien de chasse ou leur mouton domestique.... C'est qu'alors l'entrée d'un navire comme la *Montagnarde*, du matricule de Santander, appartenant à un commerçant de Santander, commandé par un capitaine et monté par un équipage de Santander, était un événement d'importance dans la capitale de la Montaña où n'abondaient pas les grands navires. En outre, la *Montagnarde* venait de la Havane et rapportait beaucoup de choses attendues.

Quoique fort nombreux, les spectateurs ne parlaient guère. C'est d'ailleurs ce qui arrive toujours quand les assistants sont tous également intéressés par le spectacle, ou quand on se trouve à ciel ouvert, en présence de la nature, dont la grande voix parle pour tous.... Et combien ce jour était éloquent! La mer, verdâtre et phos-

phorescente, ridée par une brise légère; le soleil, prodiguant ses faisceaux de lumière qui scintillaient à travers les sinuosités de la baie et sur les sables rougeâtres et trompeurs des Quebrantas. Au loin, au fond du paysage, les cimes bleues de Matienzo et d'Arredondo, et plus près les sommets arrondis et les sombres gorges de la chaîne qui se profilait depuis le cap Quintres et les coteaux de Galizano jusqu'aux ports d'Alisas et à la Cavada, entrevue dans une brume subtile et lumineuse, comme un voile tissé par les fées avec d'impalpables fils de rosée. Et tout près, à portée de la main, les collines du Puntal recevant sur leurs pieds sablonneux les amers baisers de la marée montante. Pour tout bruit, l'incessante rumeur des eaux qui s'étendaient paresseusement sur la plage voisine ou mouillaient de leurs vagues les aspérités du rocher! Le poumon ne se trouvait jamais assez rempli de cet air salin, ni les yeux ne se rassasiaient de cette lumière étincelante, scintillante, miroitante, qui vibrait dans une buée légère sur les eaux et sur les fleurs.

André était le seul spectateur qui ne prêtât pas attention à ces merveilles, et il n'en aurait pas prêté davantage aux merveilles de Pari-Banou elle-même si elle se fût présentée pour transformer subitement le château en un alcazar d'or aux portes d'émeraude. Il pensait à l'arrivée de son père, et du navire de son père, et il se disait avec orgueil que tous ces gens étaient là pour voir cela, pour assister à cet événement qui l'intéressait tant, lui, le fils du héros de la fête!

A la fin, on entendit un grand nombre de voix crier à la fois « La voilà ! »

En effet, c'était la *Montagnarde* qui commençait à entrer en rade, chargée de voiles jusqu'aux chouquets, le pavillon flottant à la pointe du mât de bélandre, avec le pilote déjà à bord, puisqu'elle traînait sa barque à son flanc. A peine eut-elle doublé la pointe du port qu'on la vit passer en rasant la Horadada [1] par le sud de l'îlot et prendre ensuite comme un cheval docile et bien conduit le

1. Ile de la baie de Santander.

chemin du chenal. La brise la poussait avec amour et sur les blancs flocons d'écume ses puissantes amures semblaient se bercer.

Chaque mouvement du navire arrachait un commentaire élogieux aux habiles de Saint-Martin et faisait bondir le cœur d'André, le plus intéressé de tous aux exploits de la corvette et à l'arrivée de son capitaine.

Ainsi le vaisseau s'approchait peu à peu suivant invariablement la route tracée, comme un homme foule déjà une terre connue, qui est d'ailleurs le chemin de sa demeure. Et voici que l'on commença à entendre le bruissement du sillage, le craquement des agrès lorsque s'enflait la voile et le bruit de la chaîne tirée de sa soute et roulée sur la proue en longueur suffisante pour toucher fond au moment opportun; un spectateur croyait distinguer des têtes connues sur le pont. Puis on aperçut distinctement le timonier Sama sur le gaillard d'avant avec ses bottes imperméables, sa veste sombre et sa casquette à galon d'or..., et André s'écriant : « Le voilà »! désigna, le bras tendu, son père debout sur la dunette de poupe, à côté de la roue du gouvernail, la main sur la drisse du pavillon, avec lequel un moment après, quand il se trouva presque au-dessous des regards des spectateurs de Saint-Martin, il répondit à leurs acclamations et à leurs saluts en le hissant trois fois de suite pendant que le tribord s'emplissait d'hommes d'équipage et de passagers qui agitaient en l'air leurs casquettes et leurs chapeaux. Alors on put admirer à l'œil nu tous les détails de la corvette.... La coquette! comme elle avait eu soin avant d'entrer en rade de secouer la poussière du chemin et de mettre en ordre tous ses ajustements! Ses cuivres semblaient de l'or bruni; elle portait ses vergues dépourvues de badernes, sans doublages de cotonine, sans étais et sans pointes de hune; sur la balustrade de proue oscillait la girouette de plumes qui brille seulement dans le port et au sommet de la mâture flottaient la flamme bleue avec le nom du bateau en lettres blanches, le pavillon de la maison et le drapeau blanc et rouge du matricule de Santander.

Encore une fois, le pavillon de la *Montagnarde* salua, et encore une fois recommencèrent à se croiser les vivats, les hourras et les coups de chapeau entre les gens du bord et ceux de la terre. Puis, comme si le navire lui-même avait participé aux sentiments qui faisaient battre tant de poitrines, avec un craquement de toute sa membrure il enfonça les couets dans l'eau jusqu'à éclabousser les ancres déjà préparées sur le capon et le bossoir et s'inclina sur le côté de bâbord, laissant de l'autre à découvert au-dessus des lueurs des vagues toute une étraque de cuivre étincelant.

Dans cette position élégante, bercé sur le lit d'écume qu'il soulevait, il glissa au large du rocher, doubla en un instant l'écueil des Trois-Sœurs; ensuite ses grandes voiles se carguèrent, puis ce fut le tour des huniers, des focs et des perroquets, et peu après, au cri sonore et mâle de « fond »! qui se fit entendre nettement sur le pont, une ancre tomba dans l'eau et l'on perçut le bruit rude des chaînons, lorsque glissèrent par l'écubier plus de quarante brasses de chaîne. Et la corvette ailée, après une forte secousse, resta immobile sur les eaux tranquilles du mouillage de la Osa, comme un cheval de race arrêté net par son cavalier au plus fort de sa course.

CHAPITRE III

CHEZ QUI ÉTAIT TOMBÉE L'ORPHELINE DE MULES

Oncle Mocejon était un matelot solide, frisant la soixantaine, couleur de foie crevassé, aux yeux petits et verdâtres, à la barbe assez forte, presque blanche, très mal plantée et plus mal taillée, touffue et hérissée comme les crins de sa tête où n'entrait jamais le peigne et rarement, très rarement les ciseaux. Il avait, comme tous ceux de sa profession, la démarche lourde et gauche, de même que la voix et la conversation. Le regard, à terre, sombre et dédaigneux. Je dis : à terre, parce que sur mer c'était autre chose! Le vil intérêt et l'attachement instinctif à sa misérable carcasse éveillaient en son esprit les préoccupations, et il n'est rien comme la lumière des préoccupations pour faire jeter des étincelles aux yeux les plus morts. Quant à son caractère, pire que sa peau, sa barbe, sa tignasse, sa démarche et son regard : non qu'il fût précisément cruel, mais grognon, rude, brutal, désagréable. Une culotte sombre qui, à se durcir avec la crasse, l'eau de mer et le goudron de la barque, avait pris la forme de ses jambes boursouflées; des souliers bas, sans talon ni trace de cirage, à ses pieds enflés; une blouse de laine sur sa chemise d'étoupe et une casquette catalane posée n'importe comment sur sa crinière, composaient l'éternel costume de ce corps, séjour résigné de la crasse et très

capable de conclure alliance avec la lèpre, mais non de se laisser toucher par l'eau douce.

Ainsi bâti, l'oncle Mocejon n'était pourtant pas le plus mal de la maison : il était surpassé en tout par sa femme, la Sargueta, dont le caractère violent, la langue venimeuse et la voix perçante étaient la terreur de la rue, dans laquelle il y avait pourtant tant de batailleuses de première qualité. Elle était plus grande que son mari, mais très maigre, chassieuse, avec un bec de merluche, des dents noires, écartées et pointues; la couleur de ses joues, rouge foncé; le reste de la tête, un vieux parchemin; la poitrine creuse, les bras longs; on pouvait compter les tendons et tous les os de ses jambes toujours découvertes, et elle empestait la sardine à une demi-lieue. On ne lui connaissait pas d'autre accoutrement qu'un mouchoir sombre attaché sous le menton, très abaissé sur le front et tombant jusqu'aux yeux pour les protéger de la lumière; un manteau de laine, sombre également et sale aussi, tout rapiécé, dont les pointes croisées sur la poitrine étaient attachées au-dessus des reins; une jupe d'étamine foncée, et aux pieds, de vieilles savates ouvertes à tous les vents.

Et cependant, quelques-uns assurent que cette femme répugnante était plus supportable que sa fille Carpia, garce allant sur ses dix-neuf ans, aussi mal tenue et souillonne que sa mère, mais plus petite de taille, plus noire, plus camarde, avec une voix aussi forte, une langue aussi longue, et, en outre, la figure toute grêlée. Elle était de son métier marchande de sardines, et les gens avaient lieu de se boucher les oreilles, les yeux et aussi le nez quand elle passait avec sa nasse pleine sur la tête, laissant couler la saumure sur son cou et ses épaules, balançant sa courte jupe crasseuse, au rythme bouffon de ses hanches, et criant à pleine gorge sa marchandise. Aucune sardinière ne lançait la note finale plus haute ni si bien soutenue; on en venait à désespérer de voir finir ce cri aigu et pénétrant. Mais que quelque passant le dît ou le laissât soupçonner par le moindre geste, ou montrât son ennui par la plus légère parole, c'est alors qu'il fallait entendre et voir

ce que disait et faisait Carpia, sa nasse par terre au milieu de la rue, les yeux fixés sur son « agresseur ». En la regardant en ce moment critique, on hésitait sur ce qu'il y avait chez elle de plus extraordinaire, de la parole, de l'idée, du geste, de la voix ou du reste; et tout cela réuni, il semblait impossible qu'on pût l'attribuer à une personne de ce sexe qui a pour signes distinctifs la propreté et la pudeur. Et cependant Carpia n'était pas réellement en colère, ce n'était là qu'un léger soulagement qu'elle s'accordait, moitié plaisanterie, moitié dépit; parce que, quand elle s'emballait, c'est-à-dire quand elle se battait avec tout le cérémonial usité en pareil cas dans la corporation des poissardes..., bonté divine! Enfin, presque aussi terrible que sa mère, de qui elle avait pris le style, soit en l'entendant dans le voisinage, soit en apprenant avec elle à « courir la sardine », lorsqu'elles portaient à elles deux la nasse par les anses.

Carpia avait un frère plus jeune, nommé Cleto. Ce frère tenait plus du père que de la mère. Il était sombre et taciturne, mais travailleur. Il allait déjà en mer et ne s'entendait pas bien avec sa sœur. Il lui donnait des coups de pied dans le ventre ou ailleurs, quand il était dans le cas de répondre aux injures de la sardinière. Il ne savait pas lui parler d'autre sorte.

Ces estimables gens habitaient le cinquième étage d'une maison de la rue Haute, où n'étaient pas logées moins de quatorze familles, chacune dans son trou, avec ses instruments de pêche, ses vêtements de mer, ses seaux pleins d'ouïes de poissons recouvertes de sable, pour la sardine, ses crasseux vêtements de tous les jours, et toute la saleté et toutes les puanteurs que ces choses et ces personnes portent nécessairement avec elles. Ceux des locataires qui possédaient un balcon l'utilisaient pour y vider les sardines, y suspendre les guenilles, les filets et les lignes. Quant aux tanières qui n'avaient pas ces débouchés, leurs habitants s'arrangeaient le mieux du monde, ayant été engendrés, étant nés et ayant grandi dans ce milieu corrompu dont la saleté les engraissait. Du reste, comment y

remédier? Les locataires des maisons contiguës ne vivaient pas mieux, ni ceux des suivantes, ni ceux de l'autre trottoir, ni tout le Chapitre d'En-Haut.... Il en était de même pour celui d'En-Bas dans les rues de la Mer, du Faubourg et du Midi.

Pour revenir à l'oncle Mocejon, j'ajouterai qu'il était propriétaire et patron d'une barque de pêche sur laquelle il percevait deux soldes et demie : une et demie comme maître et une comme patron. Cette richesse lui était venue par un héritage. Et Dieu sait l'importance qu'elle lui donnait dans tout le Chapitre où bien rares étaient les marins qui eussent une petite part dans l'embarcation qu'ils montaient, et combien cette importance contribuait à faire de la Sarguëta et de sa fille les deux plus impudentes et redoutables batailleuses du Chapitre.

On comprend maintenant que la petite Silda ne manquât pas de raisons pour se refuser à réintégrer la maison d'où elle avait fui. Quant aux motifs qui l'y avaient fait accueillir quand elle s'était vue orpheline et abandonnée au milieu de la rue, comme on dit, il n'y en avait pas d'autres sinon que Mocejon était un marin aisé, et en outre que Mules était son compère puisqu'il avait tenu sur les fonts baptismaux le seul enfant mâle de la Sargueta. Qu'on eût eu d'ailleurs une peine du diable à décider Mocejon et sa famille à se charger de l'orpheline, point n'est besoin de le dire : le Père Apollinaire et toutes les personnes qui s'occupèrent avec lui de cette entreprise charitable durent entendre de véritables horreurs, particulièrement de Carpia et de sa mère, avant d'obtenir ce qu'ils désiraient. On n'y arriva même point que le Chapitre n'eût offert à Mocejon de participer de temps en temps aux frais, pourvu que l'orpheline fût traitée et entretenue comme on pouvait l'espérer. Mocejon demanda, sur le conseil de sa femme, que la promesse du Chapitre « fût signée sur du papier par qui devrait et saurait le faire »; mais le Chapitre se refusa à cette exigence. Et comme il y avait déjà plus d'une famille disposée à recueillir Silda à cause de la part des dépenses offerte, même sans promesse écrite, la Sar-

guëta finit par se laisser tenter. Elle convainquit les autres membres de la famille, se disant qu'en cas de mauvais paiement, ce serait à la petite qu'il en cuirait, et elle lui donna abri dans sa tanière, pas beaucoup plus qu'un abri, et beaucoup de travail.

Tout d'abord, il n'y eut pas de lit pour elle; il est vrai que Carpia ni son frère n'en avaient pas non plus. Il n'existait pas d'autre lit que la paillasse conjugale, placée dans une pièce très étroite avec fenêtre sur la baie, qui s'appelait la *salle*, parce qu'elle contenait aussi une méchante table de sapin, une chaise grossière, un escabeau de bois blanc et une estampe de saint Pierre, patron du Chapitre, fixée à la muraille avec des boulettes de pain mâché. Carpia dormait sur un paillon à moitié pourri, dans une alcôve obscure avec entrée par le couloir, et son frère sur le coffre dans lequel on gardait tout ce qui pouvait se garder à la maison, depuis le pain jusqu'aux souliers du dimanche. Pour Silda, on la casa dans l'angle que formait la cloison de la cuisine avec celle du couloir en face de la porte de l'escalier, sur un tas de filets hors d'usage et avec un morceau de vieille couverture.

Ce qui l'ennuyait plus que le lit, c'était la nourriture. Certes, chez elle, on ne faisait pas de « festin de noce » tous les jours. Mais ce qu'il y avait, bon ou mauvais, était abondant, parce que, quand on n'est que deux à partager, il y a toujours assez. En outre, comme elle était fille unique et que son père ne ressemblait en rien à l'oncle Mocejon, elle était relativement gâtée : ainsi, toujours Mules retirait de sa part un bon morceau pour augmenter celle de sa fille. Au contraire, depuis qu'elle vivait dans la famille de la Sarguëta, elle ne mangeait jamais assez pour apaiser sa faim, et le peu qu'elle mangeait était mauvais, jamais servi au moment où elle en avait le plus besoin, et ordinairement avalé parmi les grognasseries et les reproches injurieux, quand ce n'était pas parmi les pinçons et les mornifles. Toujours elle était la dernière à mettre la cuiller commune dans la macédoine de choux et de haricots sans viande qui formait le menu habituel, et tous les hôtes de

la maison avaient une dent qui « lançait des éclairs ». Où ils étaient passés une fois, c'était perdre son temps que d'essayer de passer à son tour. Ils étaient si habiles à charger la cuiller!... Quand ils avaient fini de la porter à leur bouche, enfants et parents, avant de la lâcher dans la macédoine, avaient l'habitude de lui donner deux coups de frottis sur leur pantalon ou leur jupe, afin d'ôter tout scrupule à celui qui allait maintenant s'en servir, puisque c'était chacun son tour. Silda n'ayant pas fait ainsi le premier jour, la Sarguëta la traita de « dégoûtante » et Carpia lui donna une taloche.

Parfois il n'y avait pas d' « olla ». Alors Silda trompait sa faim en faisant griller deux sardines sur la braise avec un grain de sel. S'il n'y avait pas de sardines, ou d'esquilles, ou de raie, ou de quelque autre poisson peu estimé sur le marché, un filet de morue ou un hareng pour tout potage avec un croûton de pain de trois jours ou un morceau de gâteau de millet, selon les temps et les circonstances, composaient tout son déjeuner. On devine facilement ce que devaient être le dîner et le souper.

Du reste, elle devait aller, sans traîner, partout où on l'envoyait, si elle voulait manger tranquillement ce peu de mauvaise nourriture, et ce qu'on lui ordonnait était certainement exagéré pour une fillette de son âge. Premièrement, elle devait aider les femmes de la maison, dedans ou dehors, dans l'équipement du bateau, c'est-à-dire arranger les filets, les sécher, en faire autant pour les voiles et les autres appareils de pêche. Quand toute la famille, hommes et femmes, allaient à la pêche dans la baie, Silda devait les accompagner et travailler, toute jeune qu'elle fût, autant ou plus que les femmes; c'est à elle qu'on confiait de préférence la tâche répugnante de récolter des vers de vase, en enfonçant dans le sable ses deux mains, les doigts étendus commes les houes des laboureurs. Il lui fallait alors retourner la poignée et la diviser en petits morceaux pour y trouver les vers, qu'elle jetait ensuite dans une vieille jatte ou dans une casserole de fer-blanc, avec du sable dans le fond. D'autres fois, on la

voyait, un petit panier au bras, picotant le sol avec un couteau, à marée basse, pour trouver les coques cachées, ou, sur les plages de sable, fouillant avec un crochet de cuivre pour trouver des « couteaux ». Mais au bout du compte ces tâches et d'autres semblables, quoique pénibles, surtout en hiver, lui donnaient une certaine liberté, et souvent elle passait des moments très amusants avec les filles et les garçons de son âge qui allaient aussi aux couteaux, aux coques, aux vers de vase ou ramasser des bouts de câble.

Elle n'aimait rien davantage que prendre son cabas et filer à la Darse pour y chiper des bouts de corde, des plaques de métal ou des clous de cuivre. C'est là qu'elle fit la connaissance de Muergo, de Sula et de tant d'autres chapardeurs de la rue de la Mer, ainsi que de toutes les gamines qui jouaient avec eux. En fréquentant cette jolie troupe, elle se prit d'affection pour le Môle-aux-Navires et pour la vie libre et amusante qu'on menait sur ce terrain fameux où chacun campait à sa guise comme s'il eût été à cent lieues de la ville et de tout pays civilisé. Insensiblement elle retarda l'heure de rentrer à la maison et elle y rentrait presque toujours avec son panier vide. En certaines occasions, elle ne rentra qu'à la nuit, et comme on lui secouait ses puces autant pour une heure de retard que pour une absence de toute la journée, elle opta avec sérénité pour ce dernier parti ; elle se rendait donc presque chaque jour au Môle-aux-Navires, d'où on l'entraîna à la Maruca. C'est ainsi qu'André fit sa connaissance.

Il faut dire que Silda, quoique assistant à tous les exploits et à tous les jeux de la maraudaille du Môle-aux-Navires, y prenait rarement d'autre part que celle de spectatrice, non par vertu assurément, mais parce que c'était son caractère, une nature froide et très mesurée. Elle savait où se dérobaient le cuivre, le cacao et le sucre, où et comment ils se vendaient impunément et à quel prix ; elle savait où l'on dépensait les cuartos ainsi acquis en tasses de café avec petit verre et ce qui se donnait pour un ochavo, pour un cuarto, pour deux cuartos et même pour un réal ; elle

savait aussi comment on jouait au cané[1].... Elle savait beaucoup de choses qu'on apprenait à cette école de tous les vices qui peuvent s'enraciner dans des créatures vierges de toute éducation physique et morale; mais elle ne chipa pour le vendre dans la baraque de l'oncle Oliveros ni un pauvre clou, ni une aiguillée de fil; elle ne prenait dans ses mains ni une carte pour jouer au cané, ni une pierre dans les guerres de marée basse entre vauriens du port et terriens ou entre vauriens de la rue Haute et de la rue de la Mer. Il lui suffisait d'assister à tout et de connaître tout ce que faisaient ces pillards, intrépide et insensible, par caractère, on l'a dit, et non par vertu.

André non plus ne prenait point part aux exploits de pirates des garçons du Môle-aux-Navires; mais, en revanche, à leurs batailles à coups de pierres, à leurs baignades, à leurs jeux d'agilité, à leurs tentatives presque toujours heureuses d'attraper un chien et de le flanquer à l'eau avec une pierre au cou. Ses divertissements préférés étaient de ramer avec Cuco dans son bateau et de pêcher, avec un appareil qu'il avait, du haut de l'escalier du Paredon. Cela amusait aussi beaucoup Silda, et quand André jetait la ligne, elle était à côté de lui, sans rien dire, et les yeux cloués sur l'appareil.

« Ça mord, disait-elle de temps à autre tout bas, en voyant que la ligne tremblait.

— Fausse alerte », répondait André sans relever sa ligne.

Et ainsi se passaient de longs moments. Parfois elle l'aidait aussi à mettre les amorces ou à tirer le poisson.

Et tout cela, impassible, et toujours la tête, les mains et les pieds propres comme un soleil. Elle était comme la petite dame de cette société de sauvages. Cela faisait beaucoup de plaisir à André, et il avait pour elle une considération et des regards qu'il n'avait jamais avec les autres moutardes déguenillées qui fréquentaient ce lieu. Mais elle, en revanche, ne montrait pas plus d'inclination pour le vêtement et les manières d'André que pour les haillons et

1. Sorte de jeu de cartes.

la grossièreté des vauriens. Au contraire, l'objet de ses visibles préférences paraissait être ce monstrueux Muergo, le plus stupide, le plus laid et le plus dégoûtant de tous ses camarades. Elle n'était avec personne aussi aimable qu'avec lui.

« Mouche tes chandelles et lave ta tête, saligaud, » lui disait-elle, ou : « Pourquoi ne tailles-tu pas ta tignasse? Dis à ta mère de te mettre une chemise. »

Et Muergo répondait à ces délicatesses relatives de Silda en se moquant d'elle, lui donnant une torgnole, ou lui lançant un projectile quelconque comme celui de la Maruca. Et la préférence persistait de la part de Silda. Pour quelle raison? Allez donc le savoir! Peut-être la force des contrastes; la monstruosité même de Muergo; un inconscient désir, fils de la vanité humaine, de dompter et de tenir soumis ce qui paraît indomptable et rebelle, et d'embellir ce qui est horrible; faire de Muergo ce que certaines femmes, de celles que dans le monde on appelle élégantes, font de certains chiens poilus et laids : elles se plaisent à les voir couchés à leurs pieds, grognant de tendresse, propres, peignés, précisément parce qu'ils sont horribles et dégoûtants et ne devraient pas être ainsi.

Il est plus facile d'expliquer l'inclination d'André pour le Môle-aux-Navires et pour la canaille qui y régnait. Fils de marin et appelé à l'être lui-même, les incidents de la baie le tentaient, l'odeur de l'eau salée et l'exhalaison des carènes le séduisaient, et il choisit ce terrain pour satisfaire ses appétits marins, parce que là il y avait des bateaux de louage, des barques abandonnées, des canots au carénage, et l'occasion de se baigner impunément en peau à toute heure du jour, de faire l'école buissonnière et de fumer avec une entière tranquillité.

Comme Silda s'habituait de plus en plus à cette vie charmante du Môle-aux-Navires, que ses absences de la maison étaient chaque jour plus longues, que le Chapitre ne paraissait pas d'accord pour donner la part offerte dans les dépenses et que la famille de Mocejon était résolue à ne pas entretenir pour rien une gamine si inutile et si rebelle,

arriva le soir de la grande bastonnade. Silda, qui en avait déjà tant reçu, se décida à gagner la rue et aller dormir dans une barque.

Et pourtant elle avait un asile tout trouvé. Il lui suffisait d'accepter l'offre que lui fit en la voyant descendre ce brave homme d'oncle Mechelin, pêcheur qui, avec sa femme, tante Sidora, occupait la *bodega*, c'est-à-dire le rez-de-chaussée de la maison.

CHAPITRE IV

OÙ ON LA DÉSIRAIT

Tout l'opposé de Mocejon et de la Sarguëta, au physique comme au moral, étaient Mechelin et tante Sidora. Mechelin était paisible, de bon teint, plutôt grand que petit, causeur, et si communicatif que fréquemment on le voyait, lorsqu'il fumait une pipe à la porte de la rue, raconter quelque incident qu'il trouvait drôle, à voix haute, en regardant les portes et les balcons vides d'en face ou les personnes qui passaient par là, à défaut d'auditeur rapproché. Et il se le racontait et il en riait, et même il répondait avec l'intonation et les gestes appropriés aux interruptions imaginaires faites à son récit. Il avait, lui aussi, le corps un peu courbé et cassé; mais, comme il était relativement soigné, la tête assez bien rasée, ses favoris et ses cheveux gris non hérissés comme un paquet de ronces, comme il restait si actif de langue et si vif de regard, ce voûtement ne semblait que ce qu'il était, l'œuvre des fatigues de son métier, et non celle de l'abandon et du laisser-aller de l'âme et du corps. Il chantait, pas trop mal, à mi-voix, quelque chanson de sa jeunesse et il savait un grand nombre de contes.

Sa femme, tante Sidora, était aussi généralement de très bonne humeur. Elle était un peu courte et ronde, toujours bien chaussée, vêtue proprement, quoique pauvrement, et

portait sur ses cheveux un mouchoir formant coiffe. Personne ne vantait comme elle les bons mots de son mari, et quand le rire la prenait, elle riait avec tout le corps. Mais ce qui remuait le plus, c'étaient sa gorge et sa bedaine, qui déjà fort grosses par elles-mêmes, devenaient plus saillantes encore dans ces cas-là, parce qu'elle mettait ses mains sur les hanches et renversait la tête en arrière. Elle passait pour connaître pas mal de remèdes et même elle se risquait à se donner pour une bonne accoucheuse.

Ce ménage exemplaire n'avait jamais eu d'enfants. Oncle Mechelin était compagnon dans une des cinq barques qu'i y avait dans tout le Chapitre d'En-Haut où l'on compta toujours plus de chaloupes que de barques, et tante Sidora se consacrait principalement à soigner son mari et sa maison, à vendre elle-même le poisson qui formait sa part, ou bien à gagner une journée en aidant à la poissonnerie quelque marchande à peser, recevoir, etc. Le reste de son temps, elle le partageait entre ses voisins, ici préparant une décoction, là pansant une blessure, coupant une jupe pour Nicia ou fronçant une manche pour Conce..., ou bien « recevant la petite créature » dans le douloureux travail.

Comme il n'y avait pas de vices à la maison, et peu de bouches à nourrir, tante Sidora et son mari se traitaient assez bien, et même ils avaient économisé quelques pièces d'or, bien enveloppées dans plus de trois papiers et gardées en lieu sûr, comme « en cas ». Les dimanches, ils se faisaient beaux ; elle, avec sa jupe de coton bleu foncé, ses bas bleus et ses chaussures de cuir, son fichu de soie noire à franges sur son corsage de drap, et sur la tête un autre mouchoir foncé ; lui, avec un pantalon forme cloche, un gilet et une jaquette de drap noir fin, une cravate en nœud marin, une ceinture de soie noire et un béret de drap bleu avec une large bordure de ruban noir ; la tête bien soignée et le poil taillé... autant que sa dureté le permettait.

Un frère de Mechelin, qui était de la rue Haute comme toute sa famille, vint à se marier (rare exemple !) avec une fille du faubourg d'En-Bas. Ce fut une belle musique parmi les parents, les amis et les commères ! Voyez, il va contre

les usages et ça ne produira rien de bon.... Voyez, elle non plus, ce n'est pas son affaire, il n'est pas de sa coterie.... Vois donc, en Haut tu aurais trouvé une femme plus à ton pied, et ç'aurait été conforme à la loi de Dieu qui ordonne que chaque poisson reste dans ses eaux. Et patati, et patata.

Et, le temps marchant, il arriva ce qu'avait annoncé le Chapitre d'En-Haut; non, je pense, parce que la femme était du Chapitre d'En-Bas, mais parce que réellement elle n'était pas bonne « par elle-même », et qu'elle s'adonnât à la boisson et à la paresse, jusqu'à ce que le pauvre mari, accablé de soucis et de misère, s'en allât dans l'autre monde du soir au matin, laissant dans celui-ci une veuve sans ombre de pudeur et un fils de deux ans qui ressemblait à un de ces chiens noirs couverts de poils. Mechelin et sa femme soutenaient, autant qu'ils pouvaient, ces deux êtres infortunés; mais, s'apercevant que leurs secours, en nature aussi bien qu'en argent, la veuve les transformait en eau-de-vie, laissant se traîner à terre la pauvre créature, nue, sale et morte de faim, disant des horreurs de son beau-frère et de sa belle-sœur qu'elle traitait d'avares et de goinfres, et que le moutard à mesure qu'il grandissait devenait un petit vaurien beaucoup plus vil encore que sa mère, ils cessèrent toute relation avec ces ingrats parents. Ainsi passèrent quatre années, durant lesquelles le gamin grandit et devint le Muergo que nous connaissons. Ainsi Muergo était le propre neveu d'oncle Mechelin, dans la maison duquel il ne se rappelait pas avoir jamais mis les pieds.

Avec quel plaisir pourtant oncle Mechelin et sa femme auraient élevé à leurs côtés l'enfant, orphelin d'un si bon père, s'ils avaient cru possible de tirer quelque chose, même de médiocre, de cette veine fruste et grossière, et surtout loin des dangers auxquels l'exposait ce continuel contact avec l'indignité de sa mère! Car le couple soupirait après un enfant de l'âge à peu près de leur vaurien de neveu, qui aurait rempli un peu la maison. Aussi quand commencèrent les négociations du Père Apollinaire avec l'oncle Mocejon au sujet de Silda, les yeux des locataires du rez-de-

chaussée allaient-ils souvent à la fillette qui jouait dans la rue; et plus d'une fois, voyant le prêtre descendre de mauvaise humeur, ils furent tentés de le tirer par son manteau pour le faire entrer chez eux et lui dire tout bas : « Amenez-la donc ici, Père Pollinaire, nous la recevrons tout de suite, et bien contents encore ». Mais la décision regardait le Chapitre; et, de plus, ils ne voulaient pas que dans la famille Mocejon on pût croire que le désir de palper la part de dépenses offerte était ce qui les décidait à recueillir l'orpheline.

« Vrai, disait Mechelin à tante Sidora, même peinte sur du papier elle ne serait pas plus à ma convenance.... Elle est gentille et propre comme une yole de roi.

— En vérité, ajoutait tante Sidora, cela fait peine de penser à la vie qui l'attend là-haut, si Dieu ne se met pas de la partie.

— Sûr! » ajoutait le mari, qui usait de cette interjection toutes les fois qu'à son avis une parole était sans réplique.

Quand Silda fut recueillie au cinquième étage, oncle Mechelin qui la vit monter dit à tante Sidora :

« Pauvrette!.. tu n'auras pas si bonne mine quand tu redescendras!... Et tu ne tarderas guère sans doute!

— Je le crois aussi, répondit la femme toute pensive et les mains sur les hanches. Mais toi et moi, qui n'avons rien à y voir, laissons-la courir, et gardons la langue silencieuse dans la bouche, car je crains plus ces gens d'en haut qu'une bourrasque de galerne.

— Sûr! » conclut Mechelin avec une tête expressive, clignant un œil, faisant demi-tour et se mettant à chantonner une séguidille comme s'il n'avait rien dit ou qu'il craignît d'être entendu des « gens d'en haut ».

Mais depuis ce moment, ils ne perdirent pas de vue la pauvre orpheline, qui, à en juger par sa contenance impassible, paraissait de tous la moins intéressée à la vie qu'elle menait dans ce bagne auquel on l'avait condamnée en croyant lui faire une faveur. Ils la plaignaient fort en la voyant les premiers mois, pendant un rigoureux hiver,

rentrer à la maison toute grelottante et violette de froid avec le panier de couteaux au bras, ou la casserole de vers à la main, ou descendre du cinquième la tête meurtrie, ou le front bandé avec le mouchoir de son cou. Jamais ils ne la virent pleurer ni avoir l'air d'avoir pleuré ; jamais ils ne purent surprendre une plainte sur ses lèvres. Tante Sidora pourtant avait peine à tenir sa langue, dans son désir d'arracher des détails à la petite. Mais la crainte qu'elle avait des scandales de la famille Mocejon l'obligeait à la prudence. En mainte occasion, en entendant descendre Silda, le pêcheur, ou sa femme, se risquait à la porte de la rue avec un croûton de pain qu'il faisait semblant de manger, en réalité pour avoir un prétexte à le lui offrir.

« Tu arrives bien, ma petite, disait-il feignant la surprise. J'allais remettre ce pain dans l'armoire, parce que je n'ai plus faim du tout.... Si tu le voulais.... »

Mais ils ne pouvaient obtenir qu'elle s'arrêtât un seul instant ni qu'elle leur dît au passage un seul mot de ce qu'ils auraient voulu savoir. Était-ce pour l'enfant peur de la vengeance de ses « protecteurs »? Était-ce dureté et froideur de caractère?

Mechelin et Sidora attribuaient sa réserve au premier motif, et cette considération doublait à leurs yeux la valeur morale de cette innocente martyre.

Ils la virent retarder de jour en jour son retour à la maison. Ils devinèrent la vie qu'elle menait dehors, les châtiments qu'on lui infligeait pour sa conduite, toutes les fois qu'elle avait dormi à la belle étoile dans le coin d'une porte ou le fond d'un bateau.

« Ils finiront par la tuer, la pauvre malheureuse! s'écriait oncle Mechelin; si tendre et si mignonne, donnez-lui coups le matin, gifle à midi, raclée le soir, avec un peu « d'engueulade », et je ne dis pas elle, mais un vaisseau à trois ponts se briserait.... Je serais dans son cas que je n'en reviendrais jamais.

— C'est ce qui arrivera, ajouta la femme, si Dieu n'y remédie pas auparavant. C'est mettre la chair dans la gueule du requin, ni plus ni moins.

— Sûr! »

Une nuit, oncle Mechelin et sa femme virent Silda qui descendait les dernières marches de l'escalier aussi précipitamment que si elle eût été poursuivie par des loups enragés. Ils sortirent à sa rencontre jusqu'au portail et, à la lueur d'une chandelle que tenait tande Sidora, ils remarquèrent que la fillette avait ses vêtements en désordre, les cheveux arrachés, les yeux humides, les regards à la fois pleins d'épouvante et de colère, la respiration haletante et le teint livide.

« Laissez-moi passer, tante Sidora, dit-elle à la femme du marin, en voyant que celle-ci lui barrait le chemin de la rue.

— Mais où donc vas-tu, malheureuse, à une heure pareille? s'écria la femme de Mechelin en essayant de la retenir.

— Je m'en vais, dit Silda se glissant jusqu'à la porte qui n'était point tout à fait fermée, pour ne plus revenir! Tout le monde est méchant dans cette maison.

— Viens dans la mienne, ange de Dieu, au moins jusqu'à demain matin, dit le pêcheur retenant la fillette à grand'-peine.

— Non, non, insista celle-ci s'arrachant à la main qui la serrait doucement, elle est trop près de l'autre. »

Et elle franchit la porte comme une fusée.

« Mais écoute, âme de Dieu!... Mais attends, pauvre petite! »

Ainsi s'exclamait tante Sidora, voyant disparaître Silda dans les ténèbres de la rue, sans se décider à y faire deux pas à la suite de la fugitive, parce que Mechelin lui-même, quoiqu'il eût une des meilleures vues des hommes de sa profession, ne put savoir, si vite qu'il courût, si la petite avait suivi la rue en face, ou si elle s'était dirigée vers la côte de l'Hôpital.

Le lecteur sait ce qu'il advint d'elle cette nuit-là et le matin suivant, car il l'a entendu raconter à André et il l'a vue elle-même, si insouciante et alerte, dans la maison du Père Apollinaire, ainsi qu'à la Maruca, à la Fontaine Sainte et dans les prés de Molnedo.

Elle n'était pas arrivée à la Maruca avec André et sa suite de vauriens, que déjà le Père Apollinaire, le chapeau sur les yeux, la tête très penchée par crainte de la lumière, son manteau rapé croisé sur sa poitrine, et se frottant de temps à autre, par un mouvement instinctif, le dos contre sa chemise (si pourtant il ne l'avait pas donnée depuis que nous l'avons quitté), traversait les marchés du Môle faisant route vers la rue Haute.

Sans être vu de tante Sidora, chose d'autant plus étonnante que la porte du rez-de-chaussée était ouverte toute grande, il arriva au cinquième étage et frappa du bout des doigts, en disant en même temps :

« *Ave, Maria!* »

Une voix de femme répondit une indécence de l'intérieur, mais avec une telle intonation que le prêtre murmura après avoir toussé.

« Quel bas-fond ce doit être ici ! »

Puis, il poussa la porte, comme la voix l'y avait invité, et entra.

Mocejon était à la mer, mais il y avait à la maison la Sarguëta et sa fille, occupées à détordre de vieux câbles. Quoiqu'elles n'attendissent sûrement pas la visite du benoît religieux, quand elles le virent devant elles, elles soupçonnèrent le motif qui l'amenait; et avant même qu'il eût fini de leur dire bonjour, déjà la maison tremblait.

Oncle Mechelin n'avait pas été à la mer ce jour-là, parce qu'il avait passé la nuit avec une brique chaude enveloppée d'une flanelle jaune sur le côté de tribord pour calmer une petite douleur qui l'avait pris avant de se mettre au lit : suite, à son avis comme à celui de sa femme, de la contrariété qu'il avait éprouvée après le dîner, à cause de l'incident de Silda. La douleur se calma beaucoup au matin et le malade pensa se lever comme tous ses compagnons, lorsqu'il entendit crier dans la rue « debout! » par le *député* qui a cette obligation et qui est payé pour ça. Mais sa femme n'y consentit pas, et il resta au lit jusqu'à ce que le jour fût déjà avancé.

Alors il s'habilla; il déjeuna d'une demi-ration de café

au lait et, pour ne pas s'ennuyer, il se mit à tordre, à la tuile, quelques cordeaux à merluches.

Pendant qu'il achevait la dernière des quatre-vingt-dix brasses qu'il comptait donner à la cordelette, sa femme attachait, car elle s'y entendait à merveille, un grand hameçon, le seul que porte l'appareil à merluches, à l'extrémité de la *sotileza*, fil très fin qui devait terminer la cordelette, et elle avait convenablement disposé le *chumbao*, poids de plomb qui se fixe à la jointure de la corde et de la sotileza pour que la ligne, lorsqu'on l'a jetée, descende à pic.

Leur travail en était là quand des hauteurs de l'escalier s'entendirent les voix de la Sarguëta et de Carpia, qui criaient l'une après l'autre :

« Pique-assiette !

— Vilain chassieux ! »

Et en même temps le bourdonnement d'une autre voix, rude et mâle, et des coups sonores sur les marches branlantes, comme des pattes lourdes qui les auraient descendues en les sautant trois par trois.

Le couple du rez-de-chaussée sortit épouvanté sur la porte, où ne tarda pas à paraître, faisant d'une main des signes de croix, s'accrochant de l'autre à la rampe crasseuse, murmurant des mots latins et proférant des conjurations, le Père Apollinaire.

« *De ira proterva..., de iniquitatibus earum..., libera me, libera me, Domine et exaudi orationem meam!...* Jésus! Jésus!... Jésus, Marie, Joseph!... Furies, furies de l'enfer!... Ouf! *Fugite, fugite!...* Misérable chair!... Ta parole impie scandalisera la terre; mais le Seigneur te confondra..., te confondra!... Loué soit son saint nom ! »

Ainsi descendait en s'exclamant le Père tout étourdi, et il arriva à la dernière marche sans que l'on cessât d'entendre les autres voix qui de là-haut le lapidaient de leurs menaces et de leurs insultes.

« Vieux coquin !

— Vieux pouilleux. »

Ce fut la moins grossière et la dernière parole que l'on

dit au pauvre homme.... du haut de l'escalier : car, à peine les voix se furent-elles tues là, que les deux femmes hurlantes apparurent au balcon, plus venimeuses encore et plus éhontées, avec l'intention de lui faire une jolie conduite d'injures tout le long de la rue. L'infortuné s'arrêta brusquement, à les entendre de nouveau par là, et il restait là les pieds cloués à la porte avec un mot latin blotti dans sa bouche entr'ouverte. Sortir à ce moment! Qui le lui aurait conseillé?

Mais il ne serait sorti d'aucune manière, parce que pour l'empêcher de sortir sans leur parler, tante Sidora et son mari s'étaient placés devant lui. Ils lui firent signe de se taire, le saisirent chacun par un pan de son manteau et le conduisirent à leur rez-de-chaussée dont ils fermèrent la porte derrière eux. Ce logement avait du côté sud une petite salle avec alcôve, où la lumière pénétrait par une fenêtre grillée. Il restait encore un peu de clarté pour éclairer une seconde alcôve, séparée de la première par une cloison de briques percée en haut d'une lucarne, où l'on entrait par le couloir qui conduisait de la porte du vestibule à la salle. Quand cette porte s'ouvrait, on percevait quelque trace de lumière dans la cuisine et dans deux petites pièces annexes qui se trouvaient sous l'escalier. La porte fermée, tout était noir, et il n'y avait pour tante Sidora d'autre remède que d'allumer la chandelle, fût-on en plein midi. Les baies des alcôves avaient des rideaux de percale à ramages. Les murailles étaient suffisamment blanchies, et sur celles de la salle il y avait trois estampes : une de la Vierge du Carmen, une de l'apôtre saint Pierre, et la troisième de l'archange saint Michel, dans des cadres à incrustations d'acajou. Sous la Vierge du Carmen une commode portait un petit miroir de toilette. Tout cela un peu usé et terni, mais bien propre, comme les quatre chaises de poirier, les deux escabeaux de sapin, le coffre de cuir velu à barres de bois couvertes de clous, jusqu'au panier des engins de pêche, qui était sur l'un des escabeaux, jusqu'aux carreaux du sol qui portaient tous ces meubles et menus objets.

Père Apollinaire fut conduit jusqu'à la petite salle. Là il se laissa tomber sur une chaise que lui avança oncle Mechelin avec beaucoup de sollicitude, et après avoir enlevé son chapeau qu'il posa sur une autre chaise et s'être passé sur le visage un mouchoir de couleur chiffonné, il continua ainsi ses lamentations interrompues :

« Chair..., chair misérable, fragile et pécheresse!... Ouf!... Quelles effrontées.... Ni considération pour l'homme de bien, ni respect pour le prêtre, ni crainte de Dieu! Et elles continueront leurs outrages à la lumière du jour! Langues de serpents! Heureusement que je ne dois rien et que je n'ai rien à payer. Chassieux!... Soit : l'homme le plus honorable peut l'être comme je le suis..., et comme elle l'est celle-là, *cuerno!* car elle l'est, chassieuse.... Coquin!.. parce que j'offre au nom d'un autre ce que cet autre hésite à donner..., puisqu'il ne le doit pas.... Est-ce que l'épithète est méritée?... Pique-assiette! Pourquoi? De qui? Certes, personne ne le croira du Père Apollinaire.... Mais ceux qui ne le connaissent pas.... Et en quelle occasion! Regarde, l'ami..., et que Dieu me confonde si je le fais par vanité! (Et il leva sa soutane jusqu'au-dessus des genoux, laissant voir qu'il ne couvrait ses longues jambes que d'un caleçon de coton et d'une paire de bas d'étamine noire tout reprisés.) Excusez cette manière de prouver, Sidora; mais il y a une heure j'avais un pantalon, quoique mauvais.... Voyez si j'ai prospéré depuis!... Moi un pique-assiette! Chair, chair concupiscente et corrompue!... Mais enfin Jésus en a supporté plus pour nous autres, malgré ce qu'il était.... Les effrontées!... *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*.... Parce que je vous pardonne de tout mon cœur : et si je ne dis pas toute la vérité, que mon mensonge m'étouffe!... Coquines!... Est-ce que l'enfer continue à vomir ses horreurs, Miguel?... Entends-tu leurs voix insolentes sur le balcon, toi qui a de bonnes oreilles?

— Et que vous importe qu'elles crient ou se taisent », répondit la femme, voulant tourner en plaisanterie cet événement qui devenait un prologue de tragédie. « Faites des signes de croix comme pour les démons et calmez vos

nerfs. Plus elles jettent de venin maintenant, moins elles en auront dans le corps pour la prochaine fois.

— Sûr! » ajouta oncle Mechelin qui ne quittait pas le prêtre de l'œil et ne perdait pas une seule des paroles qui arrivaient à son oreille du balcon du cinquième étage, quoique la porte du rez-de-chaussée fût fermée. « Voilà la bonne voie, tiens tête à la bourrasque et vire en avant!

— C'est qu'à dire vrai, même derrière cette porte fermée, je ne me crois pas en sûreté contre ces ouragans.... Si elles sentent que je suis ici!... *Cuerno!*... Et ce n'est pas que j'aie peur pour ma faible chair, mais je crains plus une mauvaise langue qu'une boîte à mitraille.

— Si elles sentent que vous êtes ici, Père Pollinaire », répondit d'une voix solennelle oncle Mechelin comme s'il se préparait à dire quelque chose de grand, « si elles sentent que vous êtes ici..., ce sera comme si elles ne l'avaient pas senti, parce que personne ne débarque chez moi quand je fais une raie sur la porte.

— Bah! ajouta tante Sidora d'un ton très affecté, il n'y a qu'à mettre le nez dans les affaires de quelqu'un pour être sûr de s'en mordre les pouces. Chassez, Père Pollinaire, chassez ces soucis, et dites-nous, tout meurtri et troublé que vous êtes, ce que, diable, vous avez eu avec elles? Quel mauvais vent vous a poussé aujourd'hui, saint de Dieu, dans les griffes de ces femmes?

— Sûr, sûr! C'est là ce qu'il faut savoir.

— Eh bien, fils de mon âme, » dit l'abbé après avoir essuyé doucement le bord sanguinolent de ses paupières avec un linge fin qu'il gardait pour cet usage, « en deux mots je contenterai votre curiosité.... La petite s'est présentée chez moi....

— Quelle petite?

— Celle de défunt Mules.

— Silda?

— Je crois qu'elle se nomme ainsi.

— Quand s'est-elle présentée?

— Je crois qu'il n'y a pas encore une heure.

— D'où venait-elle?... Où est-elle?

— Ferme ta bouche, mon homme; tout viendra quand ça devra venir.... Et ensuite, Père Pollinaire, qu'est-il arrivé?

— Je dis donc que la petite se présente, ou, pour que le démon ne se rie pas de mon mensonge, on me la présente et on me dit : « Père Apollinaire, cette nuit ils l'ont « frappée et maltraitée dans sa maison, elle s'en est échappée « et a dormi dans une barque; maintenant elle n'a plus « d'autre demeure que la rue, avec le ciel pour toit...; à vous « de voir comment arranger cette affaire.... » Parce que vous savez, mes enfants, qu'au Père Apollinaire on lui confie dans les deux Chapitres le règlement de toutes les choses qu'on ne peut accommoder.... C'est mon lot. Ce n'est pas cette fois une grosse affaire, mais il y en a de pires..., et surtout ce n'est pas à moi à choisir.... Le Père Apollinaire écoute le cas, et, pour le bien de la fillette abandonnée, il songe à courir à la maison de Mocejon pour entendre..., pour savoir..., pour implorer s'il le faut. J'arrive, je frappe, on me dit d'entrer, j'entre.... Et au lieu de m'écouter, elles m'injurient et me vilipendent, parce que j'ai intercédé pour qu'elles recueillent la petite, et que le Chapitre ne leur a pas donné ce qu'il leur a offert par d'autres bouches autant que par la mienne. Et c'est moi qui l'aurai mangé, et patati et patata.... Et, *cuerno*! j'ai dû sortir comme le vent pour ne pas être dévoré par ces furies.... Maintenant vous connaissez l'affaire aussi bien que moi. »

Tante Sidora et son mari échangèrent entre eux un regard d'intelligence, et le Père Apollinaire n'eut pas plutôt fini son récit que celui-ci lui dit :

« De sorte qu'à l'heure actuelle Silda est sans refuge?

— Comme s'il n'y avait pas celui de Dieu, répondit le prêtre.

— Celui-là ne manque à personne, répondit la femme du marin, mais aide-toi, le ciel t'aidera. Et que devient-elle, la malheureuse?

— Je ne puis te le dire. Elle a quitté ma maison... pour aller voir entrer la *Montagnarde*, avec le fils du capitaine....

Vois si elle se chagrine de ce qui lui arrive! Diable de moutarde!...

— C'est si innocent, Père Pollinaire! Un enfant du bon Dieu! Et pour vous, quelle est la route à suivre?

— Celle de ma maison quand je sortirai d'ici.

— Je dis au sujet de la petite.

— Je parle aussi de la petite. Ensuite je rendrai compte de tout à l'alcade de mer de ce Chapitre, pour qu'il sache ce qui arrive, et alors qu'ils s'arrachent les yeux. Moi, *lavo inter innocentes manus meas.*

— Et si pourtant il se présentait pour la pauvre abandonnée un bon asile », demanda tante Sidora, pendant que son mari confirmait ses paroles par des gestes et des attitudes expressives, « pourquoi ne pas en profiter?

— Sûr! » conclut oncle Mechelin appuyant son interjection d'un coup de poing en l'air.

« Un bon asile! s'écria le prêtre. Que demanderait-elle de plus? Que demanderais-je de plus? Mais où en est-il un, Sidora de mes péchés?

— Ici », répondit avec une véhémence pleine de cordialité la femme du marin en faisant saillir gorge et ventre plus que jamais. « Dans cette maison même.

— Sûr! » ajouta oncle Mechelin, « dans cette maison même.

— Ici! s'écria avec étonnement le Père Apollinaire. Mais êtes-vous abandonnés de Dieu? Vous avez la paix et vous cherchez la guerre!

— Pourquoi la guerre?

— Savez-vous que c'est une chèvre sauvage, cette moutarde?

— Parce qu'elle n'a pas eu de bons pasteurs : à présent elle en aurait.

— Et les femmes du cinquième?... Pensez-vous qu'elles vous laisseront une heure de tranquillité?

— Nous nous entendrons avec elles : de bon gré, si elles veulent bien, et si elles ne veulent pas..., il y a moyen de conjurer la tempête elle-même, vous le savez bien.

— Alors, mes enfants », s'écria le Père Apollinaire en se

levant de sa chaise et enfonçant son chapeau, « avec tant de bonne volonté le secours de Dieu ne vous manquera pas. Mon devoir était de vous montrer tous les obstacles; maintenant que je l'ai fait, et puisqu'ils ne vous effraient pas, je dis que je m'en réjouis pour le bien de cette innocente; et comme je ne dis pas plus que je ne sens, à l'instant même je cours chercher sa trace, sans plus craindre les démons du balcon que les moucherons de l'air.... Soufflets, affronts, croix, Jésus a souffert tout cela pour nous.... Courage! et souffrons quelque chose pour Lui. »

Et il sortit, accompagné de l'estimable couple. En passant devant l'alcôve du couloir, tante Sidora leva les rideaux de la porte et retint le prêtre pour lui dire :

« Regardez et excusez, Père Pollinaire. C'est là que nous pensons la mettre. On portera ces vêtements de mer et tous ces débarras de pêche, qui tiennent beaucoup de place et ne sentent pas bon, dans ce coin auprès de la cuisine; on arrangera comme il faut le lit, qui, pour le moment, n'a que sa paillasse, et jusqu'à ce qu'elle s'endorme nous l'entendrons de l'autre alcôve. Vous verrez comme elle sera gentiment! Comme aurait été mon gueux de neveu, s'il en avait été digne.

— Quel neveu? demanda le Père en se dirigeant vers la porte du vestibule.

— Le fils de la Chumacera, du faubourg d'En-Bas.

— Ah! tiens! Muergo!... Bon poisson!... S'il continue comme ça, je vous dis qu'il rendra à sa mère la vie heureuse. Chair lui aussi, chair rongée du ver corrupteur.... Bon poisson!... Bon, bon, bon!... Eh bien donc à tout à l'heure : allons, adieu, Miguel, et adieu, Sidora! »

Tous deux l'entendirent distinctement murmurer ces paroles quand il mit le pied dans le vestibule :

« *Domine, exaudi orationem meam.* »

C'est que, sans doute, il priait le Très-Haut de le délivrer des injures que celles du cinquième étage voudraient lui lancer du haut du balcon.

S'il avait effectué sa sortie une minute auparavant, le fait

d'avoir pu passer, comme il passa, de ce point de la rue jusqu'à l'angle de la côte de l'Hôpital sans entendre une injure aurait été un vrai miracle ; car alors elles étaient encore là toutes deux, coudes sur la balustrade, l'insulte aux lèvres, la Sarguëta et sa fille Carpia.

CHAPITRE V

COMMENT ET POURQUOI ELLE FUT RECUEILLIE

Au milieu de sa gloire, André n'avait pas perdu la mémoire. Il avait promis à Silda de voir le Père Apollinaire au retour de Saint-Martin ; et pour accomplir sa promesse, il laissa le chemin direct qui aboutissait par derrière le Môle et se dirigea vers la rue de la Mer.

Il trouva Silda assise sur la première marche de l'escalier du Père Apollinaire et très occupée à attacher à l'extrémité de sa tresse de cheveux roux un ruban de soie rose. Mais si courte était la tresse qu'après avoir été passée par-dessus l'épaule gauche, à peine en restait-il assez pour que les yeux parvinssent à présider aux opérations des mains; en sorte que celles-ci, la tresse, le ruban et le menton, contracté pour ne pas gêner la vue des yeux en coulisse, formaient un ensemble si confus qu'André ne sut pas tout de suite de quoi il s'agissait là.

« Qu'est-ce que tu fais? demanda-t-il à Silda dès qu'il l'aperçut.

— Je mets ce ruban dans mes cheveux, répondit l'enfant en le montrant dans sa longueur.

— Qui te l'a donné?

— Nous l'avons acheté avec le cuarto que tu as jeté à Muergo. Lui il voulait des cigarettes, et Sula, des caramels. Mais moi j'ai voulu ce ruban qu'il y avait dans une bou-

tique de colporteur, et je l'ai acheté. Ensuite je suis venue t'attendre ici pour savoir la chose.

— Est-ce que Père Pollinaire est à la maison?

— Je ne me suis pas fatiguée à le demander, répondit Silda avec le plus grand calme.

— Eh bien, pourtant, dit André debout devant elle, les poings sur les hanches, à qui importe-t-il de le savoir plus qu'à toi?

— N'avons-nous pas convenu que tu monterais et que je t'attendrais dans le vestibule? Eh bien, tu vois, je t'attends; monte donc bien vite. »

André commença à grimper quatre à quatre l'escalier. Il était déjà près du premier palier quand Silda l'appela et lui dit :

« Si Père Pollinaire veut que je retourne chez la Sarguëta, dis-lui que d'abord je me jette à la mer.

— Sapristi! cria André d'en haut. Pourquoi ne lui as-tu pas dit avant, quand nous étions chez lui?

— Parce que je n'y ai pas pensé, répondit Silda de mauvaise grâce, occupée de nouveau à la tâche de mettre son ruban rose dans sa tresse rousse. »

Il ne s'était pas écoulé un demi-quart d'heure qu'André était déjà revenu.

« Il a été chez oncle Mocejon, dit-il tout essoufflé à Silda, et peu s'en est fallu que les femmes ne le tuent.

— Tu vois! s'écria Silda, le regardant avec fermeté. Ce qu'elles sont mauvaises!... Oh! mauvaises!

— Mais on va te mener dans une bonne maison, continua André d'un ton très assuré.

— Laquelle? demanda Silda.

— Celle des oncle et tante de Muergo.

— Comment s'appellent-ils?

— Oncle Mechelin et tante Sidora.

— Ceux du rez-de-chaussée?

— Je crois que oui.

— Et ce sont les parents de Muergo?

— Il paraît.

— Ce sont de bonnes gens.... Mais ils sont si près des autres!

— Père Pollinaire dit qu'il ne faut pas s'inquiéter de ça.

— Et quand y vais-je?

— A l'instant même; il va descendre pour t'y conduire. Je file à la maison attendre mon père qui va débarquer tout à l'heure, s'il n'est pas déjà débarqué.... Sapristi, qu'elle est bien entrée la *Montagnarde*!... Ce que tu as perdu!... Il y avait plus de mille personnes pour la regarder de Saint-Martin!... Adieu, Silda; je te reverrai.

— Adieu », répondit sèchement l'enfant, tandis qu'André sortait du vestibule et enfilait la rue à toutes jambes.

Père Apollinaire descendit bientôt; mais, avant de le voir, Silda l'avait entendu murmurer parmi les coups de ses larges pieds sur les marches :

« *Cuerno del hinojo*! Diable de gamine! disait-il en descendant le dernier degré de l'escalier. Elle s'étale comme une fainéante, comme si elle ne se souciait pas plus que d'une guigne de ce qui à moi me fait suer sang et eau!... Courez la moitié de la ville à sa recherche.... Revenez à la maison, sans appétit pour manger le triste puchero de chaque jour, et dites tout à coup que ce que vous cherchez sans le trouver, grand sujet d'ennui pour vous, vous l'avez dans le vestibule depuis un moment sans peines ni soucis.... Diable de morveuse!... Pourquoi n'es-tu pas montée, gamine?

— Parce que j'attendais André, à qui c'était de monter.

— C'était à lui de monter!... Et qui donc est exposé aux intempéries? Qui donc a besoin d'un morceau de pain et d'une famille honorable qui le lui donne avec un peu d'amour? N'est-ce pas toi?... Et puisque c'est toi, n'est-ce pas à toi de monter chez moi et de me demander : « Père « Pollinaire où en est « l'affaire »? Morveuse, plus que morveuse!... Allons, laisse ces cheveux de malheur et viens avec moi. »

Pendant qu'ils faisaient route tous les deux vers la rue Haute, Père Pollinaire exposait les circonstances à la fillette. Il lui disait entre autres choses :

« Et maintenant que tu as rencontré ce que tu ne mérites pas, plus de fainéantise et un peu de modestie.... Finie la

Maruca, fini le Môle-aux-Navires..., car si tu donnes des motifs pour te faire chasser de cette maison, Père Pollinaire ne se fatiguera pas à en chercher une autre. Tu entends? Ton père était bon, ta mère n'était pas pire : ils se confessaient à moi. Eh bien, les personnes qui vont te recueillir sont aussi bonnes, sinon meilleures.... De sorte que si tu tournes mal, ce sera parce que tu l'auras voulu.... Mais ne compte pas sur moi pour redresser ce que tu auras mis de travers par tes maladresses.... *Cuerno!* j'ai trop porté ma croix pour être si souvent rédempteur.... Parce que, vois-tu, ce qui s'est passé ce matin! Et à propos de cela, écoute ce que nous avons à faire, nous allons à la côte de l'Hôpital. Quand nous arrivons en haut, tu t'avances jusqu'au coin avec beaucoup de précautions et tu regardes, sans qu'on te voie, la maison de la Sarguëta. Si quelqu'un se montre au balcon, tu te jettes en arrière et tu me le dis; s'il n'y a personne, tu passes d'une enjambée sur l'autre trottoir, je te suis, nous nous collons tous deux contre les maisons, et en marchant bien nous nous glissons chez Mechelin qui nous attend.... Entends-tu bien? Et maintenant en route. »

Silda ne soupçonnait pas qu'il y eût besoin de toutes ces précautions auxquelles tenait tant Père Apollinaire, car elle n'avait que le renseignement laconique donné par André sur ce qui s'était passé dans la maison de Mocejon; mais comme à elle il lui importait beaucoup de passer sans être vue, quand arriva le moment opportun elle exécuta les prescriptions du prêtre avec un soin scrupuleux, comparable seulement à la terreur que lui inspiraient les femmes du cinquième étage; et comme celles-ci ne se trouvaient pas sur le balcon, le prêtre et la petite fille traversèrent la rue comme deux souffles et se coulèrent dans le rez-de-chaussée de l'oncle Mechelin, dont la femme en ce moment versait le pot au feu dans l'écuelle, pensant, puisqu'il était déjà plus d'une heure après-midi, que Silda ne paraîtrait pas aussi vite que l'avait cru le Père Apollinaire.

La nouvelle pensionnaire ne pouvait donc arriver plus

à propos. Elle parcourut tranquillement des yeux tout ce qu'il y avait à leur portée dans la maison, et s'assit sans crainte sur l'escabeau que lui offrit avec douceur tante Sidora, devant la table sur laquelle fumait le potage. Oncle Mechelin, à qui les yeux dansaient de joie, offrit à Silda un bon morceau de pain et une cuiller d'étain, parce que dans cette maison chacun mangeait avec sa cuiller. L'offre fut acceptée comme la chose la plus naturelle, et l'on commença à manger, sans qu'on pût noter chez la petite fille le moindre signe d'étonnement ni de timidité; elle profitait rigoureusement de son tour à mettre sa cuiller au plat et écoutait, sans répondre autrement que par un froid regard, les paroles caressantes d'encouragement que lui adressaient tante Sidora ou son mari.

Père Apollinaire crut l'occasion opportune pour répéter à Silda ce qu'il lui avait dit en chemin et pour y ajouter quelques conseils de plus. Il commençait à mettre son idée à exécution, mais tante Sidora coupa le fil de son discours en lui disant :

« Elle fera tout cela et le reste, sans qu'on lui commande, parce que ça lui convient. N'est-il pas vrai, ma fille? Maintenant mange tranquillement. Remplis ton petit ventre, qui doit être bien vide; dors dans un bon lit, et après il y aura temps pour tout : temps pour travailler et temps pour t'amuser comme Dieu le permet.

— Sûr! s'écria oncle Mechelin. Il ne faut pas demander au corps de ramer plus qu'il ne le peut de lui-même.... Et vous, Père Pollinaire, qui avez bon bec et bras long, il serait bon que vous rendiez compte à qui de droit des plus et des moins qu'il y en a dans cette affaire.

— Soyez tranquille, je m'en charge, pour la responsabilité qui m'incombe, répondit le prêtre. Tant pis si je m'en mords les doigts!

— Sûr!... C'est aujourd'hui samedi.... Demain il y aura réunion du Chapitre, à propos des secours et autres affaires.

— C'est mieux alors, dit le Père Apollinaire : je pensais voir seulement le Sobano quand il reviendra de la mer

ce tantôt [1]; mais puisque tu m'y fais penser, je viendrai demain par ici et ferai en sorte que le cas soit traité en Chapitre.

— Sûr!... Mais pas d'offrande ni de secours pour ce cas, on ne veut ici que l'autorité suffisante contre tout méchant ennemi de ce que nous faisons de bon cœur.

— Entendu, Miguel, entendu!... *Recuerno!* C'est que moi aussi j'ai ma bonne part là-dedans! Si elles t'écorchent pour ce que tu fais, gare à ma peau à moi.... Il y a longtemps que tu ne les as vues?... eh?... Tu as déjà oublié?... Pour moi, j'en tremble encore et les oreilles m'en tintent. Langues, langues de serpents et âmes de perdition!

— Allons, dit tante Sidora plaisantant à demi, vous avez la peau plus sensible que je ne croyais, Père Pollinaire. Qui se souvient de cela sinon pour faire un signe de croix et penser à autre chose?

— Certainement, Sidora, certainement, répondit promptement le Père, pour ce qu'elles sont, elles, et pour ce que je suis, moi, je n'aurais pas dû de nouveau laisser leur nom sortir de ma bouche. Mais nous sommes une boue fragile, une chair misérable, et nous faillons, nous faillons cent fois par heure. Je devrais donner l'exemple de la fermeté et je donne celui de la... faiblesse, Sidora, de la faiblesse, parce que nous ne valons pas un fétu! *Domine, ne recorderis peccata mea!...* Et avec tout ça, si vous ne me donnez pas d'autre commission, je retourne à mes occupations.... Silda, ce qui est dit est dit : tu es tombée à pic; tu as tiré un bon numéro à la loterie. Si tu le jettes par la fenêtre, tu ne mériteras pas le pardon de Dieu, et ne compte plus sur moi, quelque mal qui t'arrive.... Alors Miguel, alors Sidora, à la paix de Dieu.... Je crois qu'on pourra sortir..., je dis sans graves avaries, eh?... Que vous en semble? »

Tante Sidora se leva en souriant malicieusement; elle sortit, alla jusqu'à la porte de la rue, regarda, écouta et revint dans la petite salle dire au Père Apollinaire :

1. C'est-à-dire l'homme originaire de Soba, village voisin de Santander.

« On ne voit pas une âme, on n'entend pas une mouche.

— Ne prends pas ma demande si à cœur, femme, dit le Père un peu confus de l'avoir faite, parce que tu sais bien qu'à l'occasion Père Apollinaire a une peau de fer contre les injures; mais de toute façon, je te remercie de la précaution et que Dieu te le rende. »

Il prit de nouveau congé et s'en alla.

Quelques moments plus tard tante Sidora demandait à Silda :

« Et comme bagage où en es-tu, ma petiote? Tu n'as que ce que tu portes?

— Et une autre chemise propre qui est restée là-haut, répondit Silda.

— Alors il ne faut pas penser à l'en tirer, même quand elle serait de satin. Nous en trouverons une autre, pas vrai, Miguel?

— Et tout ce qui sera nécessaire, répondit oncle Mechelin. Les économies sont pour ces cas-là. »

Silda dit vivement :

« Celui qui n'a pas un fil de chemise, c'est Muergo.

— Il en aurait une bonne s'il la méritait, répondit tante Sidora.

— Ce matin, ajouta Silda, il n'avait pas non plus de culotte et Père Pollinaire lui a donné les siennes.

— C'est qu'il en avait de trop! » dit Sidora avec un ennui visible au sujet de son neveu.

La petite répondit ensuite :

« Il lui a donné celle qu'il portait sur lui et je crois qu'il ne lui en reste pas d'autres. »

Tante Sidora et son mari se regardèrent : ils se rappelaient avoir vu le Père en caleçon.

« Eh bien, après? demanda tante Sidora à l'enfant.

— Eh bien? la chemise fait plus défaut à Muergo qu'à moi. »

Mechelin et sa femme se regardèrent de nouveau et celle-ci demanda à la fillette :

« Et quand on te lavera celle-ci, est-ce que cela ne te manquera pas?

— Je resterai au lit jusqu'à ce qu'elle sèche, répondit Silda en courbant les épaules.

— Mais d'où connais-tu ce gueux de Muergo, demanda la femme du marin.

— De là en bas.

— Et pourquoi me racontes-tu à moi qu'il va sans chemise ni culotte?

— Parce qu'André m'a dit qu'il était votre neveu.

— Qui est André?

— Un petit monsieur, le fils du capitaine de la *Montagnarde*.

— Tu le connais.

— C'est lui qui m'a conduite chez Père Pollinaire quand j'étais seule au Môle-aux-Navires ce matin.

— Pourquoi t'a-t-il menée?

— Pour que le Père fasse pour moi ce qu'il a fait. Il est bon ce petit monsieur André.

— Il connaît Muergo?

— Il le connaît beaucoup.

— Et pourquoi ne lui donne-t-il pas une chemise, lui qui est riche?

— Il lui en veut parce qu'il m'a fait tomber dans la Maruca, en me lançant un trognon de chou.

— Qui te l'a lancé?

— Muergo.

— Et comment en es-tu sortie?

— Muergo m'en a tirée, parce que Sula et un autre qui s'appelle Cole le lui ont dit.

— De sorte que s'ils ne lui avaient pas dit, tu te noyais?

— Ça se peut.

— Et avec tout cela tu demandes une chemise pour lui? Que la fièvre l'étouffe!

— Ça donne mal au cœur de le voir aller comme ça. Mais si on lui donne une chemise, il ne faudra pas qu'il la porte avant d'avoir coupé sa tignasse et lavé ses mains. Il est très gueux..., très gueux..., et très bête..., et très méchant.

— Alors pourquoi, mille diables, te tourmentes-tu tant pour lui ?

— Parce que ça fait mal au cœur de le voir..., et sa mère n'a pas de honte.... »

Silda en était là de sa réponse quand subitement une voix qui se fit entendre vers l'extrémité du couloir, comme si elle avait eu la force matérielle d'une catapulte, la fit se précipiter jusqu'au fond le plus caché de l'alcôve. La voix était vibrante, effrontée, avec des intonations de buveur d'eau-de-vie, à demi provocante, à demi brutale, avec des hauts et des bas et des affectations qui cherchaient une querelle.

« Ahi va! disait-elle, voilà pour qu'elle change ses puces demain dimanche..., ou encore pour qu'elle fasse toilette le jour où vous la marierez avec un marquis à chaîne d'or... *Caraspia!*... Parce que les Indes vont tomber dans votre logis avec cette infante que nous avons jetée hier aux ordures à coups de balai.... Pouah! Tiens, pour elle et pour le chassieux qui vous est venu avec la princesse et son conte!... Sales bêêêtes! »

Quand la voix se fut éloignée vers la rue, tante Sidora sortit de sa cachette avec mille précautions et trouva au milieu du couloir un paquet blanc. Elle le ramassa, le défit et vit que c'était une chemise d'enfant : sans doute celle de Silda. Se risquant ensuite à aller dans le vestibule et à sortir la tête hors de la porte, elle vit Carpia qui s'éloignait par le milieu du ruisseau, descendant la rue, les poings sur les hanches, jambes et pieds nus, balançant sa jupe, et avec deux paniers vides sur la tête.

« Ils le savent déjà, dit-elle en elle-même. Cela vaut mieux : toujours cela de fait. Ça les vexe et elles commencent à mordre. Eh bien, qu'elles mordent! Elles finiront bien par se fatiguer. Gueuses! Ivrognes! Effrontées! »

CHAPITRE VI

UN CHAPITRE

Ce qu'on appelait alors le Paredon de la rue Haute existe encore avec le même nom entre la première maison du trottoir sud de cette rue et la dernière du même trottoir de la rue Rua-Menor. Seulement il n'y a plus le garde-fou qui protégeait la petite place du côté du précipice, ni le large escalier de pierre qui descendait sur la gauche jusqu'à la mer et qui servait d'embarcadère pour les pêcheurs. Tout cela se trouve aujourd'hui partie d'un faubourg populeux dont la gare du chemin de fer occupe le centre. C'est là, sur le Paredon, que le faubourg d'En-Haut tenait ses « Chapitres », en plein air si le temps le permettait, et sinon, dans le cabaret d'oncle Sevilla, qui était, de même que la *Zanguina* pour le faubourg d'En-Bas, son lieu de repos, sa bourse, sa banque, son hôtellerie, sa tribune, et toujours, tôt ou tard, le gouffre où s'engloutissaient ses économies.

On sait déjà, car oncle Mechelin l'avait dit dans sa maison, que le jour suivant il devait y avoir un Chapitre « motivé par des secours et autres affaires ». Il y en eut un, en effet, et des plus nombreux.

Il ne manquait pas un marin avec sa voix et son vote quand sonnèrent à l'horloge de l'Hôpital neuf heures et demie du matin. Le Sobano, alcade de mer, ou, si on aime mieux, président du Chapitre, donna l'exemple en arrivant

un des premiers. C'était un homme parlant peu, mais bien, et comme il avait été deux fois *regidor de l'ayuntamiento* de la ville, représentant des deux corporations de marins, quoiqu'il allât à la mer comme l'un quelconque d'entre eux et ne les surpassât guère en rentes ni en culottes, il avait acquis cette aisance et cet air suffisant que donne, parmi les ignorants et les pauvres diables comme lui, le frôlement fréquent de gens de considération et de fortune ; surtout quand ces personnes font partie d'une autorité constituée, et à plus forte raison, si, comme c'était arrivé au Sobano, l'on a eu soi-même autant d'autorité que chacune d'elles et si l'on a participé à leurs honneurs et magnificences.

Le Chapitre d'En-Haut se réunissait :

Parce que d'un moment à l'autre il y avait à procéder à une levée ; et quand une *levée* avait lieu, on devait verser un secours de cent cinquante réaux à chacun des matriculés qui y était compris, par ordre de matricule rigoureux ;

Parce que la répartition de quarante réaux par marin chef de famille et de dix réaux par veuve qui aurait dû être faite la semaine précédente, par suite de l'impossibilité où les bateaux avaient été de sortir pendant près de quinze jours à cause des tempêtes, ne s'était pas faite au moment opportun ni complètement ;

Parce que depuis deux mois il y avait eu de nombreux déficits dans le trésor du Chapitre, car on n'avait pu y faire rentrer toutes les cotisations qui devaient y être versées chaque semaine, à raison d'une par bateau de pêche ou de passage, pinasse, barque, etc. ;

Parce que l'apothicaire du quartier avait averti qu'il n'admettrait pas de nouvel engagement à l'expiration de celui en vigueur si on ne lui donnait pas quarante douros de plus par an, ou bien à moins que le Chapitre n'engageât un autre médecin qui ferait moins d'ordonnances ;

Parce que la Saint-Pierre approchait et qu'il était urgent de savoir si, pour la première fois depuis un temps immémorial, le Chapitre cesserait de payer les frais des fêtes religieuses aussi bien que profanes ;

Parce qu'il y avait cinq malades secourus par le Chapitre qui ne se décidaient ni à guérir ni à mourir;

Enfin et surtout parce que le trésorier se déclarait incapable d'assister tant de besoins si ceux qui criaient le plus pour ne pas toucher leurs secours à point nommé ne payaient pas ce qu'ils devaient au trésor, ou si on ne l'autorisait pas à entamer les réserves destinées aux nécessités et aux détresses urgentes de la corporation.

Tels étaient les principaux points qui devaient se traiter ce jour-là dans le Chapitre. La junte, appelons-la ainsi, composée de deux alcades de mer, trésorier et receveur, occupait l'endroit le plus visible, debout les jambes écartées, au haut de la place, près du garde-fou sur lequel les vauriens se tenaient à califourchon, tandis que les plus vieux ou les plus paresseux de l'assemblée y appuyaient leurs reins. Les autres étaient répartis en groupes sur l'esplanade.

On entendait une rumeur incessante de conversations à mi-voix et sur cette rumeur le bourdonnement de Mocejon, qui paraissaient un taon, tellement il était tenace et importun. Tout ce qui se disait ou se décidait provoquait ses grognements : et avec son brûle-gueule entre les dents, ses bras croisés sur la poitrine, sa tête courbée et tordue, son geste de colère et d'ennui, sale, mal tenu, il allait, paresseux et lourd, de droite à gauche, répondant à tout sans parler à personne et niant jusqu'au soleil qui brûlait cette scène.

Quoique bien loin de la brusquerie sauvage de cet homme, nombreux étaient les jaloux et les mécontents, mais ils se gardaient bien de formuler tout haut leurs récriminations et choisissaient précisément l'occasion où ils auraient dû être explicites et montrer leur visage pour tourner le dos, et murmurer une excuse malicieuse ou une absurdité quelconque à un voisin qui n'avait pas desserré les dents. Par exemple, le Sobano disait-il blanc :

« Je dis que c'est noir, répondait un petit vieux en se redressant.

— Pourquoi? répliquait l'alcade de mer.

— Parce que, oui, » disait l'autre virant de bord; puis,

le dos arrondi et se balançant de droite à gauche, il ajoutait, regardant en face ceux de derrière : « Tu veux m'en conter!... Mais tu n'es pas parti que je suis déjà revenu, pauvre petit! »

Plus tard, c'était un garçon à la peau luisante, au poil frisé, lèvres courtes, dents longues, qui s'était risqué à présenter une observation sur un ton irrité, du point le plus éloigné de l'assemblée.

« Qu'est-ce que c'est? lui demandait de la balustrade quelqu'un de la junte.

— Ben!... ce qu'on a dit! répondait le garçon, tournant la tête à droite.

— Et qu'est-ce qu'on a dit? répliquait-on.

— Vous êtes là pour le savoir », reprenait l'homme aux lèvres courtes et aux dents longues, en achevant son demi-tour, « pour savoir ce que j'ai dit et faire ce que nous voulons. C'est pour ça que nous sommes un Chapitre. »

Paroles que recueillait avec plaisir un homme de cinquante ans, mal tenu, disant, la tête tournée à bâbord :

« Pour jeter la ligne, nous sommes du Chapitre. Mais pour manger l'appât, y a plus personne. Nous ne comptons pas.

— A qui le dites-vous! » s'écriait un peu plus loin un marin à l'épaule droite déviée, et clignant de l'œil au précédent. « A qui le dites-vous!... je le sais bien.... Y en a qui changent de peau depuis quelque temps.... Meilleure peau que moi, bougre! »

C'est aux endroits où l'on murmurait le plus que Mocejon allait de préférence.

« Un coup de balai, les enfants, un coup de balai! » ajoutait-il pour sa part, en plissant ses petits yeux de porc. « Un coup de balai!... Ici on ne se la foule pas..., le pied sec et le corps au repos..., et toi, pauvre diable de marin, va-t-en au large t'esquinter à tirer sur la rame et recevoir les coups de vent!... Et crache toujours de l'argent, ça ne fera jamais le compte.... Et comment ça le ferait-il, cré nom! s'il y a des gens dont les poches n'ont pas de fond! »

Cette opinion du malveillant Mocejon n'était pas générale dans l'assemblée, et, disons-le par respect pour la vérité, il n'y avait pas de raison pour qu'elle le fût. Mais c'était une conviction répandue chez ceux qui n'avaient jamais pu arriver à la trésorerie que le trésorier ne savait pas son affaire, que tous les embarras du trésor étaient dus à l'absence d'homme capable de l'administrer comme il aurait fallu, et que le Sobano, avec tout son savoir, n'arrivait pas à redresser ce qui allait de travers dans la corporation. C'étaient là les notes plus sombres qui ternissaient ce tableau si vivant et si pittoresque; c'étaient ces propos des assistants qui formaient la base de cette rumeur sourde et continue.

Le véritable poids de la discussion était porté, au nom de la junte, par le Sobano, et dans l'assemblée par les hommes de bonne volonté, comme oncle Mechelin et d'autres compagnons, gens de médiocre savoir, mais pleins de bon sens. En général, c'était l'alcade de la mer qui mettait en train et dirigeait les discours, coupant les digressions oiseuses, et les raisons impertinentes. Sans cette espèce de dictature, jamais il n'aurait été possible de résoudre aucune question.

On décida donc, au bout d'une heure et demie de séance en plein air :

Premièrement, qu'à partir de ce jour devraient payer une cotisation et demie par semaine, au trésor du Chapitre, les embarcations en retard dans leurs versements, jusqu'à l'extinction de leurs dettes respectives ;

Secondement, qu'on avertirait l'apothicaire de la corporation qu'on ne lui donnerait pas les quarante douros d'augmentation qu'il demandait pour le nouvel engagement, qu'on ne congédierait pas le médecin et qu'on ne mettrait pas de limite à ses ordonnances ;

Troisièmement, que quand arriverait le moment pour les matriculés compris dans la levée de partir au service de la flotte, chacun d'eux toucherait ponctuellement les cent cinquante réaux de secours auxquels il avait droit ;

Quatrièmement, que, sitôt le Chapitre terminé, on place-

rait en vue, dans le cabaret d'oncle Sevilla, les comptes de trésorerie, et qu'avec l'excédent qu'ils accuseraient et à mesure qu'on recouvrerait les créances, on allégerait toutes les charges existantes, sans toucher au fonds de réserve, car, si sacrée que fût l'obligation pour le Chapitre de secourir les pêcheurs aux époques de tempêtes, celle pour les pêcheurs de payer chaque semaine leurs cotisations au trésor du Chapitre ne l'était pas moins;

Cinquièmement, qu'on dépenserait la somme habituelle aux fêtes de Saint-Pierre;

Et, enfin, que les malades qui ne guérissaient ni ne mouraient continueraient à toucher le secours qu'on leur attribuait, jusqu'à ce que Dieu disposât d'eux selon sa très sainte volonté.

Cet accord proclamé à la lumière du soleil, et gravé au fond bleu des cieux, sous la foi de la parole honorée des mariniers réunis en Chapitre, livre qui n'admet pas de ratures, ni de malices de rédaction, et dont, pour cette raison, on n'eut jamais à soumettre les articles à la justice, l'assemblée commençait déjà à se dissoudre, quand le Sobano toussa, leva le bras droit et la tête, et parla ainsi, ou à peu près.

« Arrêtez!... il est un point à régler, et nous devons le régler avant de partir d'ici. »

La curiosité s'empara de tous les assistants et peu à peu ils se rapprochèrent de l'alcade de la mer, jusqu'à l'envelopper d'un cercle étroit. Mocejon resta en dehors de la ligne, mais l'oreille tendue et toujours grognant.

Le Sobano commença alors à parler, avec beaucoup de réserve et en pesant ses paroles pour qu'elles fussent moins blessantes, d'un certain engagement pris sept mois auparavant par le Chapitre, mais en dehors de la junte, de secourir, en participant aux frais, la famille qui recueillerait et traiterait, comme elle le devait, en toute justice et charité (il insista beaucoup là-dessus) l'orpheline du nommé Mules, mort sur les récifs de Saint-Pierre-de-la-Mer avec tous ses compagnons pendant la dernière pêche aux rousseaux.

Oncle Mocejon, conjecturant que ce sujet le concernait, reçut les paroles du Sobano et les regards curieux des gens, comme un mâtin reçoit le bâton avec lequel les garçons le jettent en bas de la porte.

L'alcade ajouta que si le Chapitre n'avait pas tenu ce qu'il avait offert, c'était parce qu'il ne s'y était pas cru obligé vu qu'il trouvait la chétive nourriture que recevait l'orpheline et le tas de haillons qu'on lui donnait comme lit payés et au delà par le travail et les châtiments barbares que lui infligeait la famille qui l'avait recueillie.

« Sûr! s'écria une voix.

— Cré nom de nom! brama la voix graillonneuse de Mocejon, qu'on le prouve!

— Cela se fera! — dit avec fermeté le Sobano, — et tout ce qui sera nécessaire. Mais il eût mieux valu pour « qué-« qu'un » qui m'entend s'en tenir à la rame pendant que passe le noroit que hisser tant de voile.

— Sûr! cria de nouveau la voix de Mechelin.

— Et celui-là qui me « preuvoque », grogna Mocejon, est-ce qu'y la hisse ou la hisse pas? Le noroit souffle-t-il ici « égailement por tous » ou souffle-t-il autrement?... Cré nom! Et r'garde, toi, le monsieur de la *bodega*, si t'as quèque chose à dire, dis-le bien haut et en face, au lieu de te cacher sous les algues comme les poulpes.... Sacre! »

Il y eut un peu de mouvement, comme le bouillonnement du ressac, dans l'assemblée, à entendre Mocejon; et sa grossièreté détermina le Sobano, pris de scrupules oiseux, à conter en peu de paroles ce qui était arrivé à Silda dans la maison de la Sarguëta jusqu'à ce qu'elle fût recueillie dans celle de Mechelin.

On demanda au Chapitre s'il considérait cette maison comme un refuge et un asile suffisants pour l'orpheline; et le Chapitre répondit oui, au milieu des grognements, des poussées et des gesticulations de ce sauvage de Mocejon.

Oncle Mechelin prit alors la parole et dit :

« On fait savoir que pour le refuge de la délaissée on ne veut ni subside ni rien de « quiconque », mais on demande au Chapitre main et autorité pour qu'on laisse faire pour

elle à qui veut le faire de bonne volonté ce que d'autres n'ont pas voulu ou pas pu faire. Ça va-t-il ou ça ne va-t-il pas?

— Ça va bien », répondirent beaucoup de voix.

Et le Sobano ajouta ensuite, visant Mocejon :

« Le Chapitre prend la petite sous sa protection.... C'est bien compris?... Alors je n'en dis pas plus parce qu'il n'y a pas besoin de plus pour que quelques-uns comprennent ce qu'on veut dire. »

Mocejon, qui ne cessait pas de grogner sur tout et contre tous, voyant que l'assemblée se séparait, haussait la voix à mesure que croissaient les rumeurs de ceux qui se dispersaient; et quand, entraîné par eux et dérangeant tout le monde, il était près du cabaret d'oncle Sévilla, on l'entendit qui disait :

« Eh! écoutez-moi cet autre... pouilleux..., suceur de pains à cacheter! Cré nom!... Il faut voir si ça suffit d'être un bavard, un lèche-pied comme toi, pour diffamer quelqu'un qui vaut mieux que toi, et toute cette fripouille qui se porte caution pour toi! cré nom de nom!... »

CHAPITRE VII

LES MARINS D'ALORS

Quand bien même le lecteur « terrien » voudrait rester un petit moment sur le Paredon, après la fin du Chapitre, pour charmer ses yeux par la contemplation du panorama, ou pour faire par curiosité, du haut de l'escalier, quelques questions (qui obtiendront toujours de savoureuses réponses) aux garçons de bateaux qui chantent ou crient au bas du Paredon tout en prenant soin de celui dont ils sont chargés; quand il s'amuserait à regarder, du carrefour de la côte de l'Hôpital, les deux files de maisons hautes, étroites, disjointes, collées les unes aux autres pour se mieux soutenir, chargées d'avant-toits pourris et de balcons tordus auxquels pendent des filets et des guenilles ; quand il s'arrêterait même quelques instants à la porte du cabaret d'oncle Sevilla, rempli de marins plus occupés à « tuer le ver » qu'à examiner les comptes du Chapitre, il nous resterait un temps plus que suffisant pour arriver peu à peu à la rue de San-Francisco, le rendez-vous des élégants d'alors. Suivons-la, et pénétrons discrètement dans la maison du capitaine de la *Montagnarde*, don Pedro Colindres, plus connu parmi les gens de mer sous son surnom de Bitadura, à l'instant où il revient avec sa femme et son fils de la messe de onze heures.

Ce n'était pas un personnage de haute taille : peut-être

même ne dépassait-il pas la moyenne. Mais, en revanche, il était vigoureux, surtout des épaules, des bras et des mains....

De souche de marins par tous ses ascendants, il était à peine sorti de l'école qu'il commençait d'étudier la « nautique » au consulat du commerce. Déjà, à cette époque, quoiqu'il n'eût que treize ans, c'était un vaillant fumeur; il faisait la planche et savait se tenir droit dans l'eau sans remuer les bras, faire le mort et piquer une tête du haut du Môle-aux-Navires; pour ce qui est de ramer, il rendait des points à n'importe quel garçon de son âge; on l'avait choisi comme capitaine dans deux « guerres », et pour appliquer proprement un soufflet, c'était une réputation à la place des Écoles, à la Maruca, au Prado de Viñas et autres lieux. Mais il conservait encore l'air « terrien » dans son vêtement, sa démarche et son langage. Il était extrêmement vif, les brodequins mal lacés, le béret sur l'oreille. Il tirait sur le roux. Il mangeait beaucoup de pain, mordant, sans le casser, à même le morceau qu'il avait toujours dans sa poche.

Quand il fut élève de « nautique », il s'assimila peu à peu les airs et les manières de cette race très spéciale d'étudiants qui ne paraissaient pas nés d'une femme, comme toute la descendance d'Adam, mais construits en chêne derrière les grilles d'un arsenal. D'eux il prit la rudesse de l'accent, la crudité du langage, la hardiesse du regard, l'absence de respect pour tout professeur autre que le sien, la démarche balancée, l'horreur des vêtements flottants, l'habitude du veston boutonné et de la casquette à galon d'or et à visière vernie enfoncée jusqu'aux yeux, tout.... jusqu'au teint hâlé.

Quand il eut achevé le cours de nautique, il dut faire, en qualité d'*agregado*, deux voyages à l'île de Cuba.

A son retour du dernier de ces voyages, les ailes du papillon commençaient à percer sous la chrysalide. Un épais duvet couvrait son visage, rasé sur la mâchoire supérieure, ses mains commençaient à devenir velues, sa voix rauque, ses épaules à se courber; il était très noir, il fré-

quentait toujours les marins dans ses bordées et ses promenades.

C'est alors qu'après deux examens au Ferrol il fut promu au grade de second. Déjà, à cette époque, il était connu parmi les gens de sa profession sous le surnom de Bitadura. Pourquoi? Parce qu'à Santander chacun a son surnom. Et les pêcheurs sont même si habitués à s'en servir entre eux, que beaucoup ignorent jusqu'à leur nom de baptême.

Bitadura tarda quelque temps à se placer, après avoir reçu le titre de second, parce que les places n'abondaient pas, si nombreuse que fût alors la marine marchande à voiles. Mais à la fin il trouva un navire et y fit son premier voyage de pilote.

Il reparut cette fois à Santander avec les caractères d'un « matelot fini » ce qui veut dire qu'il ressemblait décidément.... à tous les autres. Car je ne sais diable comme cela se faisait, mais ils se ressemblaient tous : tous, ils avaient de larges épaules, de larges mains très velues; tous, ils étaient bruns avec de longs favoris très épais, poitrine ample, voix âpre, démarche lente, sourcil dur, phrase sèche, mais parole pittoresque, goûts puérils, esprit réjoui. Tous aussi portaient le même costume : la casquette à galon d'or avec une ancre sans couronne, la vareuse sombre, les bottes imperméables par-dessus le pantalon et la cravate noire nouée en nœud marin. Et sans doute la rigoureuse uniformité du vêtement et des manières contribuait à leur donner l'extraordinaire ressemblance que l'on notait entre eux.

Bitadura fut l'un des plus populaires de son temps. Puis, un beau jour, quand, après avoir essuyé force bourrasques sur toutes les mers des deux mondes, il en vint à constater à son retour à Santander qu'il ne trouvait plus guère de charmes aux conversations du café de la Marine, aux promenades nocturnes, aux fêtes où l'on faisait du « boucan », ni aux autres exploits d'usage dans la corporation, il s'arma de courage, lui qui n'avait pas peur des abîmes de la mer furieuse, il se fit tailler un peu les cheveux, mit une

chemise propre, une paire de bottes vernies, et alla demander à un pilote, retraité plutôt par défaut de santé que par limite d'âge, sa fille unique, jeune personne alors dans la fleur de son printemps, et, comme disait Bitadura la décrivant à un ami après lui avoir confessé son projet, « fine et bien taillée de la poupe à la proue, de coque bien arrondie, haute et légère en mâture ».

La prétendue était faite à vivre de peu, parce qu'à cette époque il y avait encore des *classes* et qu'il n'existait pas à Santander plus de sept familles où les jeunes filles portassent de la soie ; le prétendant avait bonne réputation, car on ne voyait pas grand mal aux folies passagères de ces braves garçons, si honnêtes dans le fond de l'âme et si vaillants à la mer ; le père l'estimait beaucoup, et la fille l'avait vu par trois fois bousculer tout le monde sur le trottoir d'en face pour rester seul à lui adresser de là mentalement des déclarations ; de sorte que, bien qu'il ne fût point encore tout à fait passé pilote, et que, maladroit en finesses et en expressions, il suât sang et eau pour donner à entendre ce qu'il voulait en cette occasion, on lui accorda la jeune fille, qui s'appelait Andrea et avait les yeux comme deux soleils ; une chevelure d'un noir étincelant et si abondante qu'elle ne tenait pas sur sa tête ; et une bouche, et un teint..., enfin une belle fille dans toute l'extension du mot.

Il l'épousa peu après ; et avant un mois de mariage il s'embarqua pour faire son dernier voyage de pilote. Car, au retour, le capitaine ayant débarqué pour un temps assez long, on lui donna le commandement du bateau qui était un brigantin bien famé. Et voilà maintenant Periquito fait moine. Il était donc capitaine ; déjà il avait un traitement de soixante pesos par mois, et il ne tarderait pas à jouir des bénéfices que concèdent généralement les armateurs ou propriétaires d'un navire au capitaine qui le commande avec zèle et intelligence.... Mais, en échange, quelle lourde charge et quels astreignants devoirs lui imposait sa soudaine transformation ! Combien il lui en coûtait de se conformer aux usages de sa nouvelle dignité !

Adieu vareuses et bottes imperméables et tout ce qui jusqu'alors avait symbolisé pour lui l'indépendance, la flânerie, la vie joyeuse du garçon sans souci; adieu le libre et pittoresque argot du métier. Il avait fallu devenir un homme sérieux, parler sérieusement avec les marchands et les courtiers, et surtout s'habiller de drap fin avec pans et revers; couvrir son corps épais d'une redingote; enfiler ses pieds dans des bottines vernies, ses pattes grosses et velues dans des gants de peau, et..., horreur des horreurs! sur la tête, émondée par les ciseaux du coiffeur, placer l'opprobre du castor... et se lancer dans la rue en cet équipage, mais en marchant droit et raide, sans se retourner, pour ne pas faire sauter les boutons ou éclater les coutures.

La première fois qu'il se vit ainsi accoutré devant un miroir il partit d'un éclat de rire :

« Avec cela et une canne, s'écria-t-il, un charlatan de village! »

Mais enfin il s'accoutuma à la tenue, quoiqu'il n'en usât que dans les actes officiels, pour ainsi dire, ou dans les occasions très solennelles; en dehors de ces cas, un costume aisé, moyen terme entre pilote et capitaine, commode, sans cesser d'être sérieux.

Il avait déjà un fils de trois ans quand on lui donna le commandement de la *Montagnarde*, un des meilleurs navires du matricule de Santander. Comme il n'était point sot, il s'habitua plus vite au contact des gens qu'à l'usage des vêtements fins; il arriva à être un capitaine des plus attrayants pour les passagers, et l'armateur de la *Montagnarde* n'eut pas à se repentir de lui en avoir confié le commandement. Comme, en outre, il était un marin consommé et un administrateur très zélé, on lui fit bientôt sa part de bénéfices et plus tard on lui assigna un bon intérêt sur le chargement qu'on lui confiait. Malgré cela et quoiqu'il eût dépassé la quarantaine au moment où le lecteur va faire sa connaissance, il continuait à être, en dehors du service, le Bitadura de toujours, le grand gaillard, passionné pour les menus faits du pays, pour les plaisirs simples, la phrase pittoresque et le vêtement commode.

Andrea, qui n'avait pas eu d'autre enfant que celui que nous connaissons, avait engraissé peu à peu, et elle était, au moment où elle apparaît ici, une femme de grande allure, blanche et ferme de chairs, riche de formes, de visage gai et beau.

Elle avait été ce jour-là à la messe de onze heures au bras de son mari, en robe de gros noir, châle de Manille, mantille de blonde, éventail de nacre et mitaines de soie à jour. Lui, en redingote et pantalon de drap noir très fin avec des sous-pieds, gilet de ras sur lequel s'étalait la grosse chaîne d'or de sa montre, cravate de soie aux bouts pendants, avec deux épingles de brillants unies par une chaînette d'or, chapeau haut de forme, très luisant : bottines vernies et gants de soie de couleur gris cendre. Le pauvre homme suait de chaleur et de gène sous ces vêtements de gala qui lui serraient le cou, la ceinture, les mains et les pieds; son visage hâlé, encadré entre les favoris, déjà grisonnants, et les ailes du chapeau, était étincelant, tandis que le col empesé de sa chemise s'amollissait et se chiffonnait sous la sueur de son cou.

Tout cela, il s'y attendait, et Dieu sait si cela l'ennuyait, mais cette sortie était nécessaire, parce que sa femme l'avait rêvée des mois entiers; elle ne connaissait pas de plus grande satisfaction, et il aimait trop sa femme pour ne pas lui faire un plaisir, qui, somme toute, lui coûtait si peu. D'autre part, pourquoi le nier? Si Andrea se croyait plus haute que la femme du corrégidor quand elle marchait au bras d'un mari comme le sien, Bitadura pensait que, dans l'opinion de tous ceux qui passaient à côté de lui, il n'y avait pas de princesse qui fût aussi belle que sa femme.

Ils marchaient ainsi tous les deux, remontant la rue de San-Francisco vers la place Vieille, recevant à chaque pas, lui des bonjours et des poignées de main, elle des compliments et des saluts, pendant qu'André, qui cheminait à la droite de sa mère, avec son vêtement des dimanches, saluait fièrement les amis de « son rang » ou faisait semblant de ne pas reconnaître ceux qui le guignaient de

l'œil, si c'était quelqu'un de ces gamins, camarades de ses exploits du Môle-aux-Navires.

Au sortir de la messe, nouveaux saluts plus nombreux encore, nouveaux arrêts et bonjours, puis retour à la maison avec toute la hâte possible, parce qu'il ne manquait pas de visites à recevoir, et qu'en outre on avait invité du monde à dîner, qu'on mangeait exactement à une heure, et qu'Andrea ne se fiait qu'à moitié à la cuisinière qu'elle avait prise pour ce gala, supérieur aux talents culinaires de sa domestique.

Le lecteur et moi nous arrivons au moment où le capitaine mettait ses gants et son « tuyau de poêle » sur une commode, tandis que sa femme, après avoir plié la mantille et le châle de soie, les rangeait dans un tiroir du même meuble. C'est de bon cœur qu'Andrea aurait changé son vêtement de gros noir pour un autre plus modeste, de ras de laine, et le capitaine son costume de « membre de l'Ayuntamiento » pour la tenue de bord; mais, comme on l'a dit, ils attendaient des visites, car elles sont de rigueur dans ces circonstances. Et les visites d'alors, un homme nouvellement arrivé, comme Bitadura, ne les recevait pas sans mettre ses malles sens dessus dessous, surtout en un jour de fête, et avec une femme si scrupuleuse en ces matières, si élégante et si gentille.

Tandis qu'elle faisait un tour à la cuisine, on entendit frapper à la porte de l'escalier et Bitadura se rendit en hâte au salon..., salon de capitaine d'alors, avec les images de tous les bateaux sur lesquels il avait navigué depuis son temps de pilote; une glace à cadre de papier doré, et deux ou trois petits dessins à bordure de peluche, œuvres de la capitaine quand elle allait en classe, suspendus aux murs blancs; sur les meubles d'encoignure et la console d'acajou, des coquilles de la Chine, des branches de corail, des bonshommes en pain d'épice, un grand plateau posé debout derrière une boîte à musique; et entre deux compotiers de fruits, en cire, un bateau qui se balançait sur une mer simulée, quand on touchait un ressort; des sièges de cerisier; un tapis devant le canapé; de petits rideaux de mous-

seline à ramages aux carreaux du balcon, à ceux de l'alcôve, du couloir et du cabinet; un parquet de pin bien ciré..., et finissez vous-même la description.

La première visite qu'ils reçurent fut celle du ménage du quatrième étage, avec l'aînée de ses filles, estimable famille de petits commerçants, mais trop insipide pour des goûts aussi spéciaux que ceux de Bitadura. Il se plut ensuite un peu plus avec le capitaine retraité Arguinde, au caractère jovial, à la logique débridée de Biscayen impénitent : moins avec doña Symphoriana Canton, veuve depuis sa jeunesse d'un pilote mort des fièvres chaudes sur les côtes d'Afrique, et âgée déjà de plus de quarante-cinq ans; beaucoup moins encore avec la femme et les filles d'un commandant en retraite, amies de sa femme; et pas du tout avec d'autres personnes qui accoururent aussi le voir, pour cause de parenté éloignée, de reconnaissance ou d'intérêt. Et c'est pourquoi, tandis que sa femme entretenait la conversation, il s'était, lui, insensiblement retiré dans un coin pour y rire et y causer à son aise avec les « gens de son bord », comme il les appelait.

De ce nombre étaient les trois invités qu'il attendait, sans compter Sama, son pilote, et qui arrivèrent l'un après l'autre. Un seul d'entre eux était capitaine. Des deux autres, qui étaient pilotes, comme Sama, l'un s'appelait Madruga, prototype du genre, l'autre se nommait Ligo. Celui-ci était le plus jeune de tous et voulait être le plus élégant et le plus distingué, mais, à vrai dire, il n'en était que le plus affecté. Madruga et lui formaient un délicieux contraste. Madruga avait une physionomie impassible, parlait bas, peu et comme à regret, mais ce qu'il disait sortait blindé de cuivre de ses lèvres, dont l'expression de plaisanterie était si voisine de celle de l'ennui, qu'on les confondait souvent ensemble : de là l'intérêt singulier de sa parole pittoresque. Ligo, au contraire, était loquace, avec de grandes prétentions d'homme du monde. Il parlait de tout dans le style et avec la brusquerie de ce qu'il était, mais en employant des expressions fines qu'il fabriquait à sa mode quand la nécessité l'exigeait. Il en résultait une

salade, des finesses si grosses et des grossièretés si fines, que c'était tout ce qu'on pouvait entendre de plus drôle.

Il y avait beaucoup de dames dans la maison de Bitadura quand Ligo arriva, et il arriva le dernier. Madruga s'était présenté sans façon, en enlevant sa casquette et faisant un léger salut avant de s'asseoir. Sama non plus ne s'était pas mis en frais de grimaces parce qu'il ne s'y connaissait pas, et il s'était colloqué silencieusement dans un coin où il s'occupait à tourner sa casquette dans ses mains, tout en sifflant, presque mentalement, une chanson de là-bas.

Pour le capitaine Nudos, un peu plus jeune que Bitadura, aussi bien vêtu que lui et taillé sur le même patron, il ne le surpassait pas d'un pouce en traits de courtoisie et cérémonies de société. Mais enfin il s'était frotté à bien des gens, dans son emploi, et il savait par ouï-dire que la maîtresse de maison doit toujours être la personne la plus entourée des siens et des étrangers. Aussi, voyant un vide sur le canapé où la capitaine était assise auprès d'autres amies, il s'y coula et toucha fond à côté d'elle, sans autre travail que de s'agiter un peu pour agrandir la place où sa largeur avait peine à s'encastrer. Il était là un peu serré et gênant un peu ses voisins; mais en définitive comme un monsieur et sans s'occuper de personne.

Quand Ligo entra, avec un grand bruit de talons, une forte respiration et de vastes mouvements de bras, le maître de la maison dévorait — de la manière que son impatience le peut assez faire entendre — ces moments fastidieux; Andrea causait avec les dames; Sama, las de tourner sa casquette, s'était mis les coudes sur les cuisses et s'amusait à lancer de petits crachats bien à pic dans la jointure de deux lames du parquet; Madruga, le pied gauche reposant sur le genou droit, le corps bien rejeté en arrière, une main sous le revers de sa vareuse, la casquette dans l'autre, écoutait avec une attention d'une gravité si affectée qu'elle en devenait comique le peu de choses que disait sérieusement Bitadura; et le capitaine Nudos, à en juger par la tête qu'il faisait, devait demander

à Dieu de lui inspirer un moyen de sortir le plus tôt possible de ces « étroitesses ».

En entrant et en observant ce tableau, Ligo se confirma dans son idée que ces hommes n'étaient pas faits pour la situation où ils se trouvaient et soupçonna que les dames s'ennuyaient. Il allait, lui, régler tout, en donnant une leçon de courtoisie et d'aisance élégante à ses camarades, et un peu d'entrain à la visite pour amuser ces dames. Et allez donc! Apostrophe à celui-ci, tape amicale sur l'épaule de celui-là, mots indirects à Bitadura, plaisanteries à la capitaine, finesse par ici, galanterie par là, comme ça venait à ce brave Ligo. Et de telle qualité étaient ses discrétions et ses aménités qu'avant qu'il pensât à s'asseoir sur la chaise qu'il trimbalait d'un côté à l'autre, tout en parlant et en évoluant au milieu du cercle, il ne restait plus une femme dans la salle, et la capitaine sortait la dernière, les joues toutes rouges et se mordant les lèvres pour ne pas rire.

Quand les cinq marins se virent seuls, Bitadura tomba sur son camarade du sopha qui commençait à se dérider et à se dégonfler, lui disant tout en le comblant de bourrades :

« Aïe donc, Macaire!... Dégonfle-toi, mon fils, tu as la tête comme une vessie. »

Et Ligo ajouta :

« S'il ne s'était pas mêlé de manipulations auxquelles il n'entend rien!

— Pour les manipulations et les belles phrases, toi tu t'y connais, dit Madruga très sérieux.

— Parbleu, oui! répondit Ligo. Il y a là un gréement pour naviguer dans toutes les eaux : on sait parler la langue du bord et aussi tourner les belles phrases. Et la preuve, regarde comme elles se tordent de rire les dames, qui, quand je suis entré, avaient l'air d'être dans un oratoire.... Non, mon vieux, vous êtes des thons de la mer, et rien de plus! »

Et la discussion continua là-dessus, et au bruit des mots d'esprit et des éclats de rire, Sama perdit le respect que

lui inspirait la présence de Bitadura qui, en définitive, était son capitaine ; il sonna un air de trompette en soufflant dans son poing, et voilà les quatre autres qui se mirent à danser comme les nègres de Cuba. Et s'ils ne se mirent pas ensuite à jouer à saut-de-mouton, c'est parce que la capitaine revint dire que la soupe était sur la table, et que tous passèrent alors dans la salle à manger.

Bitadura avait été absent cinq mois de sa patrie et il venait d'en passer près de deux sur mer sans aucune communication avec le monde. La première chose que ferait un homme dans les mêmes conditions revenu chez lui et se mettant à table avec ses amis serait de leur demander :

« Qui dirige en Espagne? Où en est la politique? Quand s'est fait le dernier pronunciamiento? Quelle révolution se prépare? Quel gouverneur avons-nous? »

Bitadura et tous les Bitaduras d'alors ne se souciaient pas de ces choses-là. Ce qu'il demanda avec le plus grand intérêt dès qu'ils se furent tous assis à table et tandis qu'on servait à Madruga une assiette de soupe au vermicelle pleine jusqu'au bord, car on venait de lui entendre dire qu'il avait dans sa cale assez de place pour ce chargement, ce qu'il demanda ce fut seulement :

« Et que fait Nerin?... Et Caparrota?... Comment est la Sietemuelas?... Et Tumbanavios? »

Tels furent les thèmes de la conversation, d'ailleurs souvent interrompue, par exemple par Madruga disant à Sama, qui était en face de lui : « Approche ces marchandises », et il lui désignait les olives ; ou bien par Ligo tendant son verre à André et lui demandant « un coup de picton ». Tout dans ce style.

Vers le dessert, on parla un peu, presque sérieusement, des projets du capitaine au sujet de la carrière de son fils. Il commençait à être grandelet, et son père voulait le voir inscrit à « la nautique » pour lui faire faire la pratique à son côté avant qu'il fût fatigué de naviguer ou que Dieu lui-même lui retirât sa patente en lui donnant pour sépulcre le « champ aux merluches », parole à laquelle la pauvre mère, dont la croix la plus pesante était de penser

sans cesse à ce péril pendant les voyages de son mari, sentit son cœur se serrer. Elle ne pouvait se résigner, sans protestation, à ce que son fils suivît la carrière hasardeuse de son père.

Bitadura, voyant l'horizon s'assombrir de ce côté, détourna la conversation. Puis, le dessert fini, apparurent sur la table le genièvre et le marasquin, ainsi que les préparatifs du café, et Andrea et son fils s'étant retirés avec leurs parts sur un plateau « pour ne gêner personne », les marins restèrent aussi à leur aise qu'ils pouvaient le désirer.

Une heure après, Madruga dansait le « Cucuya[1] » avec Ligo ; et un peu plus tard, sur les instances de l'amphitryon, son pilote, muni d'un couteau et d'une serviette tordue, chantait et représentait le « Sama-la-Cule » (c'était précisément parce qu'il le représentait dans la perfection qu'on lui avait donné son surnom), tous les autres faisant le chœur et jouant leur rôle dans la scène.

C'est à ces choses et d'autres qu'on passa le temps jusqu'au moment d'aller prendre l'air à la Alameda de Becedo.

Et ces grands enfants étaient les hommes qui savaient conduire un navire à tous les ports du monde, et avec une prière fervente et un vœu à la Vierge, affronter cent fois la mort, le visage serein et le cœur intrépide au milieu des fureurs de la tempête !

La poésie a-t-elle jamais chanté rien de plus grand et de plus épique que ces bagatelles ?

1. Le « Cucuya » et le « Sama-la-Cule » sont des danses des nègres de Cuba.

CHAPITRE VIII

L'ARMATEUR DE LA « MONTAGNARDE »

« Parfaitement, señor don Pedro; tout ce dont vous me rendez compte, tous les renseignements que vous me donnez, joints aux résultats obtenus, prouvent de nouveau que la *Montagnarde* est un capital plus que régulier; et de cela une grande part est due à la main de celui qui la dirige sur les mers avec un si rare bonheur. Que pendant quelques années encore brille notre étoile, et.... Mais à propos des hasards de la mer, persistez-vous à faire un marin de votre fils unique? »

Ainsi parlait à son capitaine l'armateur de la *Montagnarde*, le riche commerçant don Venancio Liencres, le lendemain du jour où s'étaient passés les faits racontés au chapitre précédent, dans le poussiéreux cabinet directorial du bureau mesquin qu'il avait à l'entresol d'une maison du Môle. Ils étaient là seuls tous les deux : le commerçant mal vêtu et plus mal assis dans un fauteuil de paille devant son pupitre surchargé de paquets de lettres et d'échantillons de sucre, de farine et de cacao, et le capitaine en face de lui, sur un sopha crasseux, au-dessous d'une lithographie de la *Montagnarde* pareille à celle qu'il avait chez lui, et près de laquelle une affiche fixée au mur par quatre clous indiquait les jours du courrier.

Tout en parlant ainsi, le commerçant maniait, avec une tendresse visible, après l'avoir soigneusement plié, « l'extrait des comptes » du dernier voyage de son navire, que son secrétaire lui avait rapidement dressé.

Bitadura resta un peu surpris de la demande de l'armateur, à la fois inattendue et étrange pour lui. Inattendue, parce que c'était la première fois que cet homme lui parlait de son fils; étrange, parce qu'il ne lui était jamais venu à la pensée qu'André pût suivre une autre carrière que celle de marin. Aussi, sans être complètement revenu de son étonnement, il répondit :

« Et si je n'en fais pas un marin, que sera-t-il?

— Quelque autre chose.... Tout est préférable à cette carrière de hasards où l'homme le plus actif et le plus heureux ne peut jamais obtenir ce qu'atteint sans effort le moindre paresseux pourvu qu'il ne soit pas marin : la vie de famille. Vous le savez bien.

— Cela est certain, » répondit le capitaine, dévorant un soupir et fronçant le sourcil, comme si le commerçant l'avait atteint dans le petit coin où il gardait l'unique secret de son cœur.

« En outre, ajouta don Venancio Liencres, vous ne vous trouvez pas, au point de vue de l'avenir de votre fils, dans le même cas que d'autres camarades. Comme vous avez réalisé de sérieux profits dans votre carrière et que vous n'avez qu'un fils, vous pouvez lui faire choisir ce qui lui plaira le mieux.

— Rien ne lui plaît tant que la carrière de marin, se hâta de répliquer le capitaine.

— ... Ou choisir vous-même ce qui lui convient le mieux, continua le commerçant, feignant de ne pas avoir entendu la réplique : parce que les inclinations des enfants obéissent, en général, aux caprices du moment, aux fantaisies passagères de l'imagination, à la contagion des enthousiasmes d'autrui.... Vous m'entendez?

— Oui, je vous entends, señor don Venancio, dit Bitadura avec une force d'attention et un sérieux peu imaginables chez l'insoucieux marin qui, la veille encore, dansait

chez lui la « Sopimpa[1] » avec Madruga; mais, quant à une carrière pour André, laquelle choisir? Celle de chicaneur?

— Bah!

— Celle de médecin?

— Pouf!

— Celle de procureur? d'écrivain? de professeur?

— Horreur!... Rien de cela, ami don Pedro, rien de cela.... Avocats, médecins, magistrats, littérateurs! Pouah!... Ostentation et misère.... C'est à quelque chose de plus solide qu'un père doit aspirer pour son fils.... Moquez-vous de ceux qui disent que l'on ne vit pas seulement de pain : ce sont des gens qui ne sont jamais arrivés à se remplir l'estomac. Le pain, avant tout, mon cher don Pedro! c'est-à-dire les écus, beaucoup d'écus! car le reste vient tout seul après. Regardez-moi, mon bon : mon père gardait les troupeaux dans la montagne et ma mère sarclait le maïs à la journée; moi je n'ai jamais eu d'autres études que celles que m'a fait faire le maître du village : les quatre règles, l'écriture courante et le catéchisme. Eh bien, avec cela seulement et aussi beaucoup de patience; au début, balayant la boutique et chassant à coups de bâton les rats qui rongeaient les sacs de farine; puis, passant au bureau, copiant quelques lettres, portant le courrier à la poste, essuyant les rebuffades de Pierre et de Paul; aujourd'hui commis, demain un peu plus, plus tard mieux encore.... Et vous voyez où j'en suis maintenant. On m'a accordé la femme que j'ai demandée quand l'idée m'est venue de me marier : j'ai été consul du tribunal de commerce je ne sais combien de fois, alcade aussi souvent que cela m'a fait plaisir, et si je ne prends pas de voiture, c'est parce que je n'en ai pas besoin et que d'ailleurs la seule qu'il y ait dans la ville ne sort que les jours de fête carillonnée. En quoi s'aperçoit-on, s'il vous plaît, que je n'ai pas dans mon enfance usé mes fonds de culotte sur les bancs de l'école? Et quelle différence de culture trouvez-vous entre moi et les deux douzaines de personnes qui passent ici pour les plus distinguées? Con-

1. Danse de Cuba.

venez-en : le commerce est l'âme des peuples, la moelle de toutes choses, la carrière la meilleure et la plus digne pour la jeunesse. A plus forte raison quand cette jeunesse n'a pas à passer par les moments difficiles que j'ai traversés. Vous m'entendez, señor don Pedro? »

Le señor don Pedro entendait parfaitement le señor don Venancio, et justement parce qu'il l'entendait, il se hasarda à faire quelques observations, qui ne manquaient pas de sens, sur le risque de passer sa vie dans la monotonie des besognes d'un bureau et d'arriver à la vieillesse sans être sorti de la pauvreté, sans avoir vu le monde, ni reçu les leçons de l'expérience.

« Folies, folies! disait don Venancio Liencres à chaque observation. Le commerce de Santander est, aujourd'hui, un pain de pur froment et il arrivera à être de l'or moulu, si la cupidité ne nous aveugle pas, si nous ne faisons pas de folies..., comme celle qui s'est mise à circuler ces jours-ci, lancée par je ne sais qui, à savoir qu'il pourrait convenir d'établir un chemin de fer entre Alar et Santander, à l'imitation de celui qu'on construit entre Aranjuez et Madrid, et une ligne de vapeurs entre ce port et Cuba. Des chemins de fer! Des vapeurs! Audaces de fou; témérités de Levantins qui ont peu à perdre et veulent tenter la fortune avec les biens des naïfs. Si nous nous accommodons de ce que nous avons et ne nous lançons pas dans ces aventures échevelées, comme celle du chemin de fer et des vapeurs, ce qui, grâce à Dieu, n'est qu'une idée de va-nu-pieds commentée par quatre oisifs, le maravedi que l'on sème dans le commerce avec un peu de soin et d'intelligence se changera en une peseta bien sonnante. Êtes-vous convaincu, señor don Pedro? »

Don Pedro se convainquait en effet. Mais il se hasarda encore à dire au commerçant que, même en acceptant comme parole d'évangile tout ce qu'il lui exposait, restait la difficulté matérielle de faire suivre cette route à André.

« Je n'entends rien à ces questions, disait-il. Qui dirigera mon fils? Sur qui pourra-t-il s'appuyer? A quelle porte devrons-nous frapper?

« Nous y voilà, répondit don Venancio, confiez-moi votre fils. Je n'ai que deux enfants : le garçon est à peu près de son âge; je songe à l'emmener au bureau aussitôt l'été fini. Qu'ils travaillent ensemble et deviennent bons amis; une même émulation peut les animer tous les deux. Quelques années se passent, les enfants appliqués deviennent des commerçants expérimentés, vous et moi nous nous retirons et nous reposons. Vous laissez dans la maison vos capitaux, qui s'accroissent par les intérêts, ou par les bénéfices des affaires, si vous avez mieux aimé que ces capitaux passent de l'humble catégorie d'un compte courant avec intérêts à la situation plus respectable de société en commandite.... Achevez-vous de me comprendre, señor don Pedro ?

— Oui, señor, répondit celui-ci, sans déguiser le vif intérêt qu'il prenait à traiter ce sujet. Mais si, après être entré dans le commerce, il arrive qu'il ne s'y plaise pas, ou qu'il ne rende pas de services, que ferai-je de mon fils?

— Mais, sac à papier, répliqua le commerçant, si, après avoir fait de lui un marin, il arrive qu'il ait le mal de mer, ou se noie, ou devienne un débauché et vende le navire, ferez-vous de lui quelque chose de mieux qu'un barbouilleur de bureau, paresseux et mou, comme il y en a tant?...

— Vous avez raison, señor don Venancio, répondit avec promptitude Bitadura, qui ne dissimulait jamais ses impressions.

— Parbleu! si j'ai raison! » s'écria le commerçant se renversant dans son fauteuil, pleinement satisfait de son triomphe, mais sans d'ailleurs s'en étonner.

« Je crois que nous nous entendrons, ajouta Bitadura en se levant. Dès maintenant je vous remercie de tout cœur de l'intérêt que vous prenez au sort de mon fils et de l'offre que vous me faites.... Je ne tarderai pas à vous répondre avec plus de clarté.... N'en soyez pas surpris. Les choses qui m'agréent le mieux sont celles que je veux étudier de plus près. »

Sur ce, il serra la main que lui avait tendue le commerçant et prit congé.

Tout en regagnant son logis il songeait à ce qui venait de se passer. Pourquoi, diable, le señor don Venancio s'intéressait-il tant au sort d'Andrésillo? Qu'importait au riche commerçant, dont l'épiderme était aussi dur que les sacs amoncelés dans son coffre-fort, que le fils du capitaine Bitadura tirât un bon numéro à la loterie ou fût mangé par les requins? Depuis quand l'homme du Doit et Avoir déplorait-il que les marins fussent sevrés des joies du foyer domestique? Pourquoi se montrait-il à présent si sensible à ces *bagatelles* dont jusqu'alors on ne l'avait jamais ouï parler? Pourquoi raisonnait-il là-dessus comme Andrea?... Au fait!... Andrea!... ce nom fut un trait de lumière pour le capitaine.... « Je parie deux sous, se dit-il, que ma femme est venue conspirer par ici. Serait-ce d'elle aussi les raisons de convenance que don Venancio m'a exposées en combattant mon projet de faire mon fils marin? Après tout, ces raisons ne sont pas mauvaises, et si je ne les ai pas trouvées le premier, ce n'est pas un motif de les mépriser. »

Effectivement la capitaine avait conspiré contre les plans de son mari dans le cabinet de don Venancio Liencres. Chaque sombre chagrin qu'elle ressentait (et les longs voyages de son mari en étaient une source inépuisable!) lui faisait tourner les yeux de l'âme vers son fils, et c'était une peine nouvelle de penser qu'aux absences du capitaine s'ajouteraient bientôt celles de l'*agregado*.... Et les deux absences en même temps!... Et elle, seule, entièrement seule, dans sa maison, craignant pour la vie de tous deux! Bien des fois elle avait essayé de parler de ce sujet à son mari et avait même réussi à fixer son attention pendant quelques instants. Mais elle n'avait jamais été plus loin, parce que Bitadura, qui faisait bon marché de cela, lui opposait une plaisanterie, lui donnant une petite tape et lui mordant ensuite les joues, ou lui fermant la bouche d'un baiser après l'avoir balancée trois fois en l'air dans ses bras de fer. Mais André allait grandissant, l'heure de se décider approchait, et Andrea continuait à craindre le pire. Après y avoir beaucoup réfléchi, elle s'arma de volonté, et, trois jours avant l'arrivée de son mari, elle demanda une

audience à don Venancio Liencres : et, avec cette éloquence du cœur si commune chez toutes les mères quand elles plaident la cause de leurs enfants, elle exposa au commerçant ses craintes et ses désirs et le supplia de tout tenter pour changer les idées de son mari, en gardant le secret sur sa démarche.

Don Venancio Liencres était un homme complètement insignifiant; mais il avait fort bonne opinion de lui-même et aimait que les gens le considérassent comme un homme supérieur. Il estimait cordialement Bitadura, il connaissait de vue son fils, qui lui paraissait actif et dégourdi; il fut flatté de cette preuve de considération que lui donnait une femme élégante et honorée comme la capitaine; ses craintes lui semblèrent très naturelles, ses désirs très fondés, et il se sentit même un peu ému de l'entendre parler sur un ton si pénétré. Et non seulement il lui promit franchement de la servir en tout ce qu'elle désirait, mais, comme on l'a vu, il en arriva pour son compte jusqu'à offrir sa protection.

Dès son arrivée à la maison, Bitadura mit la conversation sur la carrière d'André, et comme la capitaine n'ignorait pas d'où venait son mari, dès ses premières paroles elle se sentit le visage en feu. Ce fait la dénonça, et Bitadura feignit d'être fâché; mais on voyait bien que non dans ses pupilles et les coins de sa bouche. Andrea, faisant comme si elle ne voyait rien, confessa le fait avec tous ses détails et un air de résignation assez bien simulé aussi.

« Nous verrons sur ce sujet », s'écria Bitadura se promenant dans la salle, en tournant toujours le dos à sa femme avec de grands gestes et de violents coups de talon. « Porter les secrets de famille chez le voisin!... Ça ne se fait pas! »

Andrea, qui le regardait à la dérobée et le vit si soigneux de ne pas montrer la tête, commença à se promener derrière lui, mais tout près, et lui dit, tout en marchant, avec un accent d'humilité voulue :

« Eh bien, cher, si j'ai si mal travaillé en croyant bien faire, tu le sais bien : tu es le couteau et moi la chair : coupe donc où tu voudras.

— Oui, señora, répondit Bitadura se retournant tout à coup. Oui, je couperai!... Et à l'instant même! Et beaucoup! Venez ici! Asseyez-vous là! »

Et s'asseyant sur le sopha, il l'assit sur ses genoux :

« Regardez-moi en face!... Donnez-moi ce petit bec! »

Et il lui mordit légèrement le nez.

« Donnez-moi ces petites oreilles! »

Et il les mordit aussi.

« Et maintenant, pour finir d'un coup, tout ce gros paquet par la fenêtre!

Et il prit sa femme dans ses bras, comme d'habitude. Il se plaça devant le balcon et disant : « A une, à deux, à trois! » tout en la balançant, il tourna vivement les talons vers l'intérieur et lui appliqua sur le visage une demi-douzaine de baisers.

« Tiens..., voilà pour avoir bavardé..., pour avoir fait des contes...., et parce que ça me fait plaisir. »

Andrea riait comme si on la chatouillait et prenait ces punitions si douces pour un signal de bon augure..., jusqu'à ce que Bitadura lui dît que tout se passerait comme elle le désirait; et les rôles furent changés.

CHAPITRE IX

LES ENTHOUSIASMES D'ANDRÉ

André faisait route vers la rue Haute, s'arrêtant à toutes les connaissances qu'il trouvait au passage, pour leur parler de l'arrivée de son père, de ce qu'il lui avait entendu conter sur son voyage, un peu aussi du dîner de la veille, et tout particulièrement des faits et gestes de Sama, de Ligo et des autres convives. Il s'était très fort diverti avec eux! Il allait à la rue Haute pour voir comment Silda s'accommodait de sa nouvelle demeure. Il considérait l'orpheline comme sa protégée et s'intéressait à son sort.

En arrivant devant le Paredon, il vit Colo qui en montait l'escalier avec deux rames sur l'épaule et, dans une main, un seau à moitié plein de sardines salées. André lui demanda la maison d'oncle Mechelin. Les deux garçons se mirent donc à remonter vers la rue Haute et, au bout de quelques pas, Colo s'écria :

« Voilà la maison. »

A ce moment, Silda sortait du rez-de-chaussée, accompagnée de Muergo. Muergo portait déjà les culottes du Père Apollinaire; mais le seul arrangement qu'elles eussent subi, c'était qu'il avait enfilé les jambes en les retroussant; au reste, le fond lui tombait sur les chevilles. Avec ces culottes, sa vieille jaquette et sa tignasse hérissée, le fils de la Chumacera avait l'air d'un paquet de haillons qui marchait tout seul.

« Je porte là une chemise, hou! hou! » dit à André le monstrueux gamin se frappant de la main droite une espèce de tumeur qu'on lui voyait au côté gauche.

André le regarda avec étonnement, et Muergo se hâta de descendre la rue en courant. Silda dit ensuite à André, en faisant allusion à Muergo :

« Je voulais qu'ils lui donnent une chemise, et eux ne voulaient pas, parce que Muergo ne la mérite pas et que sa mère est une effrontée; mais je l'ai rencontré ce matin près du Paredon, et je l'ai traîné à la maison pour que sa tante le voie sans chemise et lui en donne une vieille à son oncle. D'abord il ne voulait pas venir, mais ensuite il est venu, et alors ils ne voulaient pas lui donner la chemise. Mais je me suis entêtée et ils la lui ont donnée. Mais s'il la vend pour boire de l'eau-de-vie et qu'ils le voient sans elle, ils ne lui en donneront plus et ne le laisseront pas revenir ici.... Sa mère est une ivrogne, et lui aussi liche bien l'eau-de-vie. Quel saligaud! quel saligaud!... Tu ne trouves pas?... Entre un peu, tu verras comme on est bien ici. Je ne pense pas retourner de sitôt à la Maruca, ni au Môle-aux-Navires.... Passe vite cette porte pour ne pas rencontrer celles du cinquième étage si elles descendent, et ne t'arrête jamais beaucoup à la porte de la rue, parce qu'elles te jetteraient des ordures du balcon. Elles sont si méchantes, si méchantes!... Hier elles ont fait du vacarme, parce qu'au Chapitre on avait dit à oncle Mocejon qu'on m'avait trop battue chez lui, et que si les femmes de sa famille ne me laissaient pas la paix, elles auraient affaire à la justice.... Elles sont si méchantes, si méchantes! »

Tante Sidora, qui faisait son ménage à l'intérieur, sortit au bruit de la conversation jusqu'au milieu du couloir et Silda lui dit en montrant André :

« Voilà le bon petit monsieur qui m'a emmenée chez Père Pollinaire. »

La femme du marin se réjouit fort de le connaître et le félicita de sa bonne action, ce qui donna à André une haute idée de tante Sidora, quoiqu'il rougît fort de ses compliments. Elle ne connaissait pas personnellement le

capitaine de la *Montagnarde*, mais son mari lui en avait parlé bien des fois, en exaltant ses facultés de marin et sa haute compétence. Le señor don Pedro était un grand personnage et en outre il appartenait à la rue Haute par son origine; autre condition très digne d'entrer en ligne de compte aux yeux de la tante Sidora pour estimer le capitaine et se réjouir que le service rendu à Silda fût précisément l'œuvre de son fils.... Elle-même avait bien tenté jadis d'intervenir en faveur de l'enfant auprès des coquines de là-haut. Mais Dieu sait l'accueil qu'elle avait reçu!... Enfin maintenant, grâce au ciel, Silda était en bon port, et le Chapitre avait mis en demeure ces méchantes pestes de ne pas empêcher les autres, par leurs maléfices, d'accomplir ce qu'elles n'avaient pas voulu faire.

« Regarde mon alcôve », dit Silda à André interrompant le bavardage de la bonne femme.

L'alcôve, débarrassée de ce qui l'encombrait et bien balayée, contenait un lit très propre et un vieux portemanteau avec quelques échantillons des vêtements de tante Sidora.

« On suspendra là aussi ses petits habits, dit celle-ci, quand elle en aura de propres. En ce moment, je suis en train de lui en arranger un avec une jupe de percale à moi, presque neuve. Et, si Dieu veut, nous achèterons quelque chose au bazar quand nous pourrons, parce qu'on ne peut pas tout faire à la fois. En attendant, je fais tremper de la toile pour lui tailler deux chemises. C'est le plus pressé, car la malheureuse est venue ici, pour ainsi dire, la peau à l'air. »

Ensuite ils passèrent dans la petite salle.

Sur une chaise se trouvaient les pièces du vêtement de Silda que tante Sidora avait taillé et qu'elle se disposait à coudre. L'enfant avait assisté avec beaucoup d'attention à ces opérations et tante Sidora espérait lui faire prendre goût à la maison, lui enseigner peu à peu la couture et le catéchisme, lui apprendre à préparer la lampe, à apprêter peut-être le bouilli, à balayer le sol, enfin tout ce qui convenait à la fille de braves gens qui devait avoir un

de ces matins son ménage à tenir. Dans la pensée de tante Sidora, si, depuis la mort de son père, Silda s'était montrée si paresseuse et vagabonde, c'est parce que de méchantes femmes lui avaient fait abhorrer la maison.... Cela n'arriverait plus à l'avenir. La petite sortirait quand elle devrait sortir; elle passerait à la maison le temps qu'elle devrait y passer. Mais à la maison comme dans la rue elle n'aurait d'autres occupations que celles qui convenaient à son âge et à son sexe.

Tandis que tante Sidora exprimait tout cela à sa manière en regardant André en face, Silda, le visage impassible, regardait aussi rapidement l'un que l'autre, et André, très attentif, et même un peu impressionné par la loquacité expansive et bonasse de la pêcheuse, ne détournait les yeux d'elle que pour les fixer un moment sur les yeux sereins de Silda, comme pour lui dire : « Tu l'entends bien? » A la fin il ne se contenta plus de l'éloquence du regard et recourut à celle de la parole, en adressant à la fillette, avec beaucoup de sérieux et d'énergie, les mots suivants :

« Je te dis que tu n'auras pas de honte, si tu retournes au Môle-aux-Navires et que tu fréquentes encore cet indécent de Muergo.

— Au Môle-aux-Navires, interrompit tante Sidora, elle est décidée à n'y pas retourner, pas vrai, mignonne?... Et pour ce qui regarde Muergo, comme il se comportera, ainsi nous nous comporterons avec lui.... N'est-ce pas ça, ange de Dieu?... Mais, mille diables, qu'a donc vu cette innocente dans cet épouvantail de Barrabas pour prendre tant de souci de lui? Je trouve, moi, que c'est un vrai monstre. Pas vrai, minette? »

Silda tourna le dos et demanda à André s'il irait à la rue Haute lors des fêtes de Saint-Pierre. André répondit que peut-être oui. Alors tante Sidora se mit à raconter tout ce qu'il y aurait. Des feux de joie, des mannequins de paille et beaucoup de danses; cela trois jours et trois nuits de suite.... Le jour du saint, un jeune taureau à la corde.. . Des guirlandes de drapeaux et de gaillardets d'un

balcon à l'autre.... Les gens du quartier ne rentrant pas coucher chez eux, mangeant au cabaret ou en plein air et se trémoussant au son du tambourin.... La rue, remplie de tables avec liqueurs et beignets. L'église de la Consolation ouverte jour et nuit ; l'autel de saint Pierre illuminé, les gens entrant et sortant à toute heure. Mais André était aussi bien informé de ce qu'étaient ces fêtes que tante Sidora elle-même, car il n'en avait pas manqué une depuis qu'il sortait seul dans la rue.

Ensuite il examina avec beaucoup d'attention une ligne qui était suspendue à un clou. Cela au moins pouvait s'appeler un vrai appareil de pêche, ce n'était pas comme la petite ficelle qu'il avait, lui, avec des fils de soie de rien du tout et des hameçons de quatre sous! Tante Sidora qui le vit tant admirer cette bagatelle alla au panier des appareils, que son mari n'avait pas emportés à la mer, parce qu'il était à la sardine, qui se pêche avec un filet. André avait vu bien des fois ces appareils séchant au balcon ou entassés dans le panier, mais enroulés. Tante Sidora lui expliqua la destination et le maniement de chacun. Les lignes à merluche, de l'épaisseur de la tête d'une grosse épingle, avec leur bout fin et un hameçon à grande pointe. Le *palangre* pour le rousseau : plus de quatre-vingts brasses de corde pleine d'hameçons attachés de palme en palme. Les cordes à *bonite*, composées de trois parties : une première longue et grosse, ensuite une corde plus fine, et enfin la *sotileza*, fil de cuivre muni d'un grand hameçon. On garnissait généralement les hameçons à rousseau et à merluche avec de la chair de sardine; à l'hameçon à bonite on mettait un appât quelconque : d'ordinaire une feuille de maïs qui ne se détrempait pas dans l'eau comme le papier. Pour porter à la pêche les cordes à rousseaux, on avait un bassin, espèce de baquet très évasé et large d'un pied environ, comme celui que tante Sidora tenait à la main et qu'elle fit voir à André. A mesure qu'on avait amorcé les hameçons, on les plaçait au fond du bassin, les fils de coco tendus sur les parois, et a corde enroulée sur les bords. C'est ainsi qu'on empor-

tait à la mer cet appareil, dont la préparation exigeait un certain temps, car il n'y avait pas moins de deux cents hameçons. Parfois on retirait cent rousseaux d'un seul coup. La merluche se pêchait à la douce, la barque presque immobile, et à une profondeur de cent brasses, un peu plus, un peu moins; le rousseau, poisson bête, se prenait lui-même, pourvu qu'on laissât la corde tendue avec ses hameçons pendants; le bonite, à la traîne, le bateau marchant à pleine voile. C'était un animal vorace, et il engloutissait l'appât si goulûment que parfois on le tirait piqué par l'estomac. Pour ces diverses pêches, il fallait sortir au large, très au large, et les pêcheurs couraient le risque de ne pas rentrer de deux ou trois jours, soit parce qu'ils trouvaient des ports plus voisins pour y passer la nuit, soit parce que quelque subite bourrasque les y obligeait. La sardine, qui venait en bancs énormes, se prenait par les ouïes dans le filet tendu devant elle. Cela, André le savait bien, ainsi que le maniement de la *guadañeta* pour pêcher les calmars dans la baie. Aussi l'aimable marinière ne le lui expliqua-t-elle pas.

André ouvrait de grands yeux en écoutant tante Sidora, qui, de son côté, se réjouissait de l'effet que produisaient ses récits.

« C'est ça qui m'amuserait! » s'écria le jeune garçon se léchant les lèvres.

Et il avoua à tante Sidora que la pêche l'avait toujours enchanté : mais qu'il n'avait jamais pêché au large. Aussi avait-il grande envie d'être plus grand pour pouvoir louer une barque ouvertement avec d'autres amis et pêcher en pleine mer, du moins tant qu'il ne commencerait pas à naviguer; car, en naviguant, il aurait un bateau et assez de matelots avec ceux de son navire quand il serait au port. Car il allait bientôt être inscrit à la « nautique », ainsi que le lui avait répété la veille son père pendant le dîner. Enfin tout ce qu'il savait et pensait il le dit là, pour répondre aux bontés que tante Sidora avait eues pour lui, et persuadé qu'elle et Silda l'écoutaient avec le plus vif intérêt; et c'était vrai.... Tante Sidora lui offrit de bon

cœur peu après du pain frais et une sardine grillée, ce qu'il refusa très courtoisement. Mais, en s'en allant, il promit de revenir souvent.

Quand il arriva à la maison, sa mère lui dit, en le dévorant de baisers qu'il ne serait pas marin. Cette nouvelle, fort inattendue, le laissa stupéfait; mais, avant de vérifier si elle le réjouissait ou l'attristait et de demander à quoi son père pensait le destiner, il chercha s'il devait retourner immédiatement chez tante Sidora pour lui conter l'événement, ou remettre cela à un autre jour.

Parce que, comme il avait dit là qu'il serait marin!...

CHAPITRE X

LES DEUX AMIS

L'affaire d'André courait la poste dans le nouveau chemin où l'avaient engagée la conspiration de la capitaine et l'éloquence du señor don Venancio Liencres. Bitadura accomplirait un autre voyage à l'île de Cuba pendant tout le mois de juillet, et Andrea s'était proposé, pendant l'absence de son mari, d'engager son fils d'une manière ou d'une autre dans les plans du commerçant, définitivement acceptés par le capitaine. L'absence change beaucoup les idées des hommes, qui sont changeants par nature, et à tout hasard. Du jour même où il fut convenu entre Bitadura et sa femme qu'Andrésillo serait mis aux ordres de don Venancio Liencres pour qu'il en fît un commerçant, on lui donna un maître qui, en leçons particulières, devait lui faire revoir le calcul et lui apprendre à écrire couramment l'anglaise : ce serait l'affaire de deux ou trois mois à deux heures de travail par jour. Le reste, il l'apprendrait au bureau, car de l'avis du commerçant du Môle, une demi-journée de pratique sur le pupitre en apprenait plus qu'un cours en partie double fait par un professeur du haut de sa chaire.

Parmi les bons conseils que sa mère donna au néophyte, elle insista particulièrement sur la recommandation de rechercher la compagnie et l'intimité du fils du commer-

çant, avec lequel il devait travailler au bureau. Elle considérait ces préliminaires comme de la plus haute importance; car une camaraderie intime, à l'âge des deux enfants, se convertit plus tard en un attachement inébranlable.

André connaissait bien le fils de don Venancio. Il s'appelait Tolin (Antolin) et ne payait pas de mine. Maigre et pâle, il ne pouvait, au saut-de-mouton, sauter plus de trois pieds et demi au delà de la raie et il faisait « une sale tête », quand c'était son tour de « s'y coller ». Au jeu de barres, n'importe qui l'attrapait sans plus de peine que lui couper le but, parce qu'il se lassait vite de courir. Aux billes, il n'était guère plus dégourdi, trichait volontiers, et tirait la langue à force de s'appliquer à jouer. Il avait été deux fois à la Maruca; mais il n'y était pas retourné, parce que chaque fois s'être déchaussé lui avait coûté deux jours de lit, et aller à la Maruca pour ne pas s'y déchausser, c'était comme n'y pas aller.

Tout cela, André le savait, parce qu'André connaissait à Santander tous ceux de son âge, grands ou petits. Aussi, tout en n'éprouvant pas d'antipathie pour Tolin, il n'avait jamais songé à le considérer comme son camarade préféré; mais puisqu'il était si important de s'associer avec lui, il essaya de le faire sans la moindre répugnance, et il y réussit même promptement.

Et voyez ce que c'est que de juger sur l'apparence! L'amitié de Tolin lui procura un plaisir qu'il n'avait jamais goûté. Tolin avait de grandes privautés sur le *Joven Antoñito de Rivadeo*, patache qui s'amarrait au petit escalier de la Poissonnerie, parce que presque toujours elle arrivait chargée de charbon. Ces privautés de Tolin avaient pour motif les nombreuses faveurs que le patron de la « patache » devait au señor don Venancio Liencres, qui avait dans les ports des Asturies de bonnes et nombreuses relations commerciales. Et non seulement par elles il fournissait de bons frets au *Joven Antoñito*, mais il l'honorait de préférences signalées, et jamais il ne refusait à son patron, qu'il estimait, une avance de deux ou trois mille réaux, dans les

jours de détresse. Tolin en savait quelque chose, car il était fatigué de rencontrer le patron dans l'escalier et d'entendre son père parler de lui. Et comme il n'y a pas de patache, si mauvaise qu'elle soit, qui n'ait une barque suffisamment bonne, il se trouva que justement celle du *Joven Antoñito* était une des meilleures du genre, légère et fine, point mal peinte ni trop sale. Tolin la vit, et, confiant dans les liens qui unissaient son père au patron de la patache, il se glissa un jour sur le *Joven Antoñito*. Si on ne l'y reçut pas sous un dais, c'est parce qu'il n'y en avait pas à bord. Mais le patron le présenta à ses matelots en leur recommandant de le traiter selon son rang. Et pour finir, il leur ordonna, se doutant bien de ce que le jeune garçon venait chercher, de lui donner la barque chaque fois qu'il la demanderait, et même aussi l'aide du mousse quand il s'agirait de sortir de la darse.

Tolin donc commandait à bord de la patache plus que le patron lui-même. Mais il n'abusait pas. Son unique amusement était de descendre dans la barque, toujours inoccupée tant que le bateau était amarré au môle, et, depuis que le mousse le lui avait appris, de tirer des bordées à travers la darse ou de courir de çà, de là, accroché aux cordes des chasse-marée et des chalands. Tolin parla de ces choses à André quand il fut son ami; André, jaloux de son bonheur, lui demanda de l'emmener avec lui, et Tolin le présenta non seulement comme un ami, mais comme son futur associé dans la maison de commerce, et en outre comme le fils du capitaine de la *Montagnarde*. Un seul de ces titres aurait suffi pour mériter à André toute la considération de l'équipage du *Joven Antoñito de Rivadeo*; les trois réunis lui valurent presque de l'admiration. Dès lors, il eut un navire où flâner à sa fantaisie et une bonne barque, toute prête, pour sortir dans la baie, seul ou accompagné, et courir les aventures comme rameur ou pêcheur. Jamais Tolin, peu porté aux émotions maritimes, ne put s'imaginer l'étendue du plaisir qu'il fit à son ami en partageant avec lui ses privautés à bord du *Joven Antoñito de Rivadeo*!

André, en échange de cette faveur, voulut faire participer

Tolin à toutes ses amitiés et à tous ses divertissements qu'on pourrait appeler de contrebande. Mais les divertissements du Môle-aux-Navires n'étaient pas pour le fils de don Venancio Lienceres. De la Maruca il en avait assez tâté pour se convaincre qu'il n'y devait pas retourner. Dans la rue Haute, où son ami l'emmena également, les gens du rez-de-chaussée lui parurent « bien » ; mais non point le rez-de-chaussée lui-même, ni le reste de la maison. Le reste de la maison surtout! La curiosité l'avait entraîné à explorer un peu l'escalier. Il ne dépassa pas le troisième étage. Rampes peu sûres; marches déclouées ou vermoulues; haillons à droite, loques à gauche; et de quelque côté qu'il tournât les yeux, une porte noire mal fermée, et parfois des têtes se montrant!... avec des tignasses!... et du bruit « là dedans », et des cris!... En outre, crasse sur les murs, crasse sur la rampe, crasse sur les marches, et une puanteur de sardines et d'arêtes de bonites brûlées!... Il en arriva à se croire perdu et malade dans un labyrinthe d'horreurs immondes; il douta un instant si c'était la réalité ou un cauchemar et descendit épouvanté.

Aussi dit-il à André, après cette épreuve, qu'il pouvait compter sur lui en tout, sauf « pour ces choses »; et comme un jour qu'il l'avait accompagné à une promenade dans la barque de la patache, tous deux étant seuls de rameurs, la marée les avait entraînés et jetés contre la chaîne d'une frégate, ce qui fit chavirer la barque, accident où ils auraient péri sans le secours d'un bateau qui passait, Tolin l'avertit aussi qu'il n'irait plus ramer avec lui une autre fois, si l'on sortait de la darse.

André s'étonna qu'il y eût un garçon auquel ne plussent pas ces choses-là, mais il s'étudia à faire plaisir à son ami en s'accommodant à ses goûts toutes les fois qu'il le pouvait: il s'éloigna quelque peu de la Maruca et du Môle-aux-Navires, mais non de la rue Haute, où il allait assez fréquemment tailler de longues bavettes avec les gens du rez-de-chaussée. Car, outre qu'oncle Mechelin, dans les bonnes grâces duquel il était entré fort avant, l'enchantait avec ses récits de mer, ses contes, et surtout sa bonne humeur,

outre que tante Sidora se réjouissait beaucoup de le voir là, chaque fois qu'il prenait congé, Silda ne manquait jamais de lui dire avec son accent impérieux et son dur froncement de sourcils : « Reviens ».

Et comment André ne serait-il pas revenu, s'il se faisait gloire de voir cette bambine, hier à moitié sauvage, maintenant assise à côté de tante Sidora, si propre, si bien peignée, si convenablement habillée, si raisonnable, passant un fil dans deux morceaux d'étoffe pour s'exercer à coudre, ou maniant le jeu d'aiguilles pour apprendre à tricoter les mailles dans un bas de coton bleu ! En outre, tante Sidora lui avait affirmé qu'elle avait beaucoup de dispositions pour la cuisine et pour le « ménage », et que, quand elle l'accompagnait à la Poissonnerie, elle remarquait tout sans en avoir l'air. Mais elle n'aimait pas qu'on lui parlât de la vie qu'elle menait auparavant depuis la mort de son père.

Quant à oncle Mechelin, il en revenait toujours à conter à André les talents de Silda, dès que celle-ci avait fait demi-tour, à lui dire les boutons qu'elle lui avait remis toute seule à son gilet ou la pièce qu'elle avait recousue à son tricot. Enfin la fillette était déjà tout autre, et l'estimable ménage en radotait. A plus forte raison « celles du cinquième étage » étaient-elles muettes comme des statues, fatiguées de provocations et d'attaques inutiles.

Plus encore ! Muergo lui-même paraissait avoir ressenti une bonne influence de la transformation de la fillette. Non seulement il n'avait pas vendu sa chemise, mais il marchait à la conquête d'une autre. Il se présentait souvent au rez-de-chaussée soigné autant que pouvait l'être un pareil garnement, et mordait à belles dents dans les croûtons de pain dont sa tante lui faisait cadeau d'assez mauvaise grâce.

N'était-il point tout naturel le plaisir qu'éprouvait André à voir de telles choses dans cette si pauvre demeure ? Le bien-être qui y régnait autour de Silda n'était-il point son œuvre, jusqu'à un certain point?

Qui, sinon lui, avait recueilli la créature abandonnée au

milieu du ruisseau et l'avait mise dans la voie qui l'avait élevée où elle était arrivée?

Non! Que Tolin ne pensât pas le détourner de rez-de-chaussée de la rue Haute; il ne pouvait ni ne devait s'en éloigner, même s'il n'y eût pas été fort attiré par ses goûts maritimes, les récits du sympathique oncle Mechelin et les déférences caressantes de tante Sidora.

CHAPITRE XI

LA FAMILLE DE DON VENANCIO
DEUX COUPS DE PIED, UN BOUTON ET UN SURNOM

André n'éprouvait pas la même passion pour l'écriture anglaise et la comptabilité; mais il n'y était pas non plus inattentif. Sa mère demandait souvent des renseignements au maître, et celui-ci les donnait assez bons. Son père, se reposant sur l'intérêt qu'avait sa femme à ce qu'André naviguât, vent en poupe, sur sa route nouvelle, s'occupait des dernières dispositions relatives à l'équipement de son navire, prêt à mettre à la voile pour l'île de Cuba. Don Venancio paraissait se plaire beaucoup à voir l'union de son fils avec celui du capitaine, et la femme du commerçant, pourtant si fière, avait elle-même témoigné à plusieurs reprises qu'elle n'avait pas d'antipathie contre le nouveau camarade de Tolin.

Un après-midi que celui-ci était rentré pour goûter à la hâte parce qu'André l'attendait dans le vestibule, sa mère lui dit :

« Dis-lui qu'il monte goûter avec toi. »

Et le fils de Bitadura monta, après s'être fait beaucoup prier, non par cérémonie, mais parce que véritablement une dame et une maison comme celles de don Venancio Liencres lui en imposaient et l'effrayaient plus que de lutter seul à la rame contre la force du courant au milieu

du canal. Il entra donc, un peu intimidé, d'autant que, ne comptant pas sur cette invitation, il avait des souliers sans lacets, une chemise de quatre jours, un accroc au genou et la peau en moiteur pour être descendu en une seule enjambée depuis la rue Haute jusqu'à la porte de Tolin.

La femme de don Venancio Liencres était un des exemplaires accomplis des riches Santanderines d'alors. Museau dédaigneux, regard hautain, quatre monosyllabes entre les dents, beaucoup de luxe dans la rue, de la percale à trois réaux à la maison, mauvaise écriture et pas l'ombre d'orthographe. De son origine, qu'on n'en parle pas. La plus vaniteuse, en se haussant sur la pointe du pied, apercevait la pioche, le ciseau... ou le tire-pied que maniait son père dans sa jeunesse.... Ah! les pauvres hommes! Comme ils faisaient, sans le vouloir, souffrir leurs filles quand, déjà blancs, ils se glorifiaient *coram populo* et devant elles-mêmes d'avoir été ce qu'ils furent avant d'être ce qu'ils étaient! Les grossiers personnages!... Don Venancio Liencres faisait souvent de ces révélations devant sa femme, qui devenait rouge de colère à les entendre, comme elle devenait bleue jadis à celles de son père. Mais, malgré ces témoignages répétés de sa vulgaire origine, qui paraissaient un châtiment providentiel de sa vanité, elle ne se corrigeait pas. Pour le reste, c'était une pauvre femme qui ignorait tout, depuis la table de multiplication jusqu'à l'art de médire avec grâce.

Elle reçut André avec des lèvres pincées et un regard qui paraissait lui demander compte de son désordre. Il est vrai que Tolin n'était guère mieux arrangé; mais Tolin était Tolin, et André était le fils du capitaine d'un navire « de la maison ». Tandis qu'elle allait ouvrir les vitres du buffet, elle éleva sa voix rêche, assez pour que ses paroles fussent entendues de la chambre du couloir :

« Ma fille!... Au goûter!... »

Aussitôt apparut la petite sœur de Tolin, parée d'une riche jupe de soie, de grandes dentelles à son pantalon, et tout ce que pouvait porter de mieux et de plus cher, suivant la mode rigoureuse d'alors, la fille d'un don Venancio

Liencres dans une ville où s'est toujours fait beaucoup remarquer le luxe des petites filles riches. Sa mère la regarda des pieds à la tête en plissant les yeux et allongeant le bec; ensuite, rouvrant la bouche, elle dit à André avec un coup d'œil rapide et vaniteux :

« Vois cela... et admire, pauvret! »

La petite fille, qui s'appelait Louisa, était un faible aperçu d'une petite demoiselle élégante : mains longues, bras décharnés, taille allongée, épaules osseuses, jambes desséchées, peau extrêmement fine et blanche, cheveux fades, yeux ordinaires et traits ordinaires.

Elle imitait soigneusement les manières de sa mère, et de tout cela il en résultait une petite fille élégamment insipide, mais pas autant que la señora Liencres; somme toute, c'était une enfant, et la sincérité de sa jeunesse contrariait en elle les sentiments confus de hiérarchie, que sa mère travaillait à lui inspirer.

Tandis que celle-ci plaçait sur la table trois assiettes, l'une de figues sèches pour Louisa, et les deux autres d'olives, la petite fixait les yeux sur André, qui se sentait à mesure le visage plus enflammé et les cheveux plus hérissés.

« Il est gentil, dit-elle à sa mère en mordant une figue.

— Allons, mange et tais-toi, » lui répondit celle-ci à mi-voix, en plaçant un petit morceau de pain à côté de chaque assiette. Ensuite, se tournant vers les garçons, elle ajouta en indiquant les olives : « Voilà pour vous, et ensuite filez. Mais attention à ce que vous faites et au jeu que vous choisirez! N'ayons pas l'air de gamins des rues. Tu m'entends, Antolin? »

Tolin ne fit pas le moindre cas de l'avertissement, mais André devint encore plus rouge qu'il n'était, parce qu'il surprit au vol certain regard que la señora lui lança en parlant à son fils. Celui-ci prit entre ses doigts une olive. A cette vue, André en prit une de la même façon, et s'armant d'un courage héroïque, il y porta les dents. Mais il ne put aller plus loin. Il avait mangé, sans faire de gri-

maces, du pain de *cuco*[1], des raisins verts et des mûres de broussaille, mais jamais il ne put vaincre la répugnance et l'agacement des dents que lui donnait l'amertume de l'olive.

« Maman, il ne les aime pas, dit Tolin quand il vit la figure que faisait André.

— Ne faites pas attention, se hâta de rectifier André sans savoir que faire de l'olive qu'il avait dans la bouche. C'est que je n'ai pas d'appétit.

— C'est que tu ne les aimes pas, insista Tolin, nettoyant avec ses dents le noyau de la troisième.

— Je crois aussi qu'il ne les aime pas, ajouta la petite fille, étudiant avec grande attention le maintien d'André. Peut-être qu'il veut des figues comme moi.

— Que non!... Merci mille fois, répéta André rouge jusqu'aux oreilles. C'est que je n'ai pas d'appétit..., parce que j'ai mangé des *cancres*..., je veux dire des *crabes*, de ceux qui coûtent un cuarto. »

La señora lui donna des figues au lieu des olives et laissa les trois convives seuls dans la salle à manger, après avoir recommandé à Louisita d'expédier promptement sa part, parce que la « femme de chambre » l'attendait pour l'emmener promener.

Depuis ce jour-là André goûta très souvent chez Tolin et bien des après-midi il alla, avec lui et à ses frais, voir les danseurs de corde de la place de Taureaux, où Barraceta faisait la grenouille merveilleuse et où la fameuse Mme Saqui exécutait l'ascension du mont Saint-Bernard sur une corde inclinée depuis le dessus de la porte du toril jusqu'au toit d'en face dans tout la largeur de la plaza. André arriva à imiter tant bien que mal Barraceta, et Louisita lui demandait de faire la grenouille presque tous les après-midi qu'ils goûtaient ensemble, quand on les laissait seuls dans la salle à manger. Tolin se disloquait mieux que lui; mais il manquait de force musculaire pour soutenir tout le poids de son corps sur les mains et ne parvenait pas à

1. Espèce d'herbe analogue au trèfle.

faire le moindre saut en cette posture ; tandis qu'André arriva à faire jusqu'à huit sauts de suite, à la grande admiration et aux applaudissements de la petite fille. Ils s'amusaient fort tous les trois. Ensuite ils se séparaient. Louisita allait avec ses amies aux Jardins de l'Alameda Segunda ; André et Tolin « roulaient leur bosse » où bon leur semblait; et comme c'était le désir du premier qui décidait, on allait au Môle-aux-Navires, ou à la rue Haute, ou au *Joven Antoñito de Rivadeo*, tant qu'il fut ancré près de la Poissonnerie.

Ainsi passa l'été et arriva l'automne, et André et Tolin furent placés, nez à nez, au même pupitre du bureau de don Venancio Liencres, où ils ne faisaient guère plus que remuer leurs jambes, pendantes de leurs hautes banquettes, se ronger les ongles, ou dessiner à la plume des bateaux et des danseurs de corde ; Bitadura parcourait les mers des Antilles ; Ligo, Madruga, Nudos et consorts avaient entrepris aussi de longs voyages ; Père Pollinaire continuait son ingrate besogne de décrasser de sauvages gamins et de mettre d'accord les gens en bisbille, sans se guérir en aucune façon de son vice enraciné de donner sa chemise, quand il en avait une, au premier qui la lui demandait.

Muergo n'allait plus chez lui, parce qu'au milieu de l'été et grâce aux démarches du frère, sur les instances de tante Sidora, il fut placé comme mousse sur la barque d'oncle Reñales, patron du Chapitre d'En-Bas. Ce fut un dur travail de l'assujettir à la besogne quotidienne de retirer les sardines des mailles, d'écoper l'eau, et autres fonctions de sa charge ; mais quelques calottes et coups de corde, appliqués solidement et à propos, le mirent dans le bon chemin.

En raison de son emploi, il cessa de fréquenter la rue Haute ; mais il y montait chaque fois qu'il lui était possible, car jamais il ne revenait du rez-de-chaussée sans en rapporter, pour le moins, un bon morceau de pain que tante Sidora lui donnait de grand cœur depuis qu'elle le voyait soumis au joug d'une obligation. Silda avait obtenu

qu'il se tondrait la tignasse une fois par mois et se laverait un peu le museau tous les huit jours; ce qui d'ailleurs ne faisait qu'augmenter la monstruosité naturelle de Muergo, car plus on la débarrassait de ses accessoires et de ses attributs, plus elle acquérait de relief. Cela n'étonnait pas la petite, ni ne la désenchantait davantage, car elle ne se proposait pas de rendre beau le fils de la Chumacera, mais de le soumettre un peu à la discipline et à la propreté : une entreprise comme une autre.

En revanche, elle, comme elle grossissait et se transformait à vue d'œil! Oh! le pain sans larmes et le sommeil sans cauchemars, quels prodiges n'opèrent-ils pas sur les enfants délaissés... et sur les hommes malheureux! Déjà elle cousait sans que tante Sidora lui préparât son travail; elle finissait un bas sans compter ses points à haute voix et bâtissait une maille de filet avec beaucoup de dextérité; elle était propre comme l'argent; et comme elle avait l'instinct de la propreté, la poussière et la crasse de cette étroite et pauvre demeure fuyaient devant elle. Le Môle-aux-Navires, la Maruca, le Paredon..., il n'y avait plus à en parler. Cole, Guarin et tous les autres camarades de vagabondage, elle n'en gardait la mémoire que pour se féliciter du bien-être présent en le comparant au souvenir des amertumes passées. Elle ne les avait pas du tout en horreur, parce qu'il n'y avait pas de leur faute dans les hasards qui l'avaient jetée dans cette vie désastreuse; mais elle évitait de les rencontrer sur son chemin quand elle allait à la Poissonnerie ou à la basse mer avec tante Sidora pour l'aider dans ses occupations. En dehors de ces occasions, elle mettait rarement le pied dans la rue; non qu'on le lui défendît, mais parce qu'elle ne montrait pas le moindre souci de sortir de son trou. C'étaient là les seuls témoignages qui fissent juger de son bien-être, car jamais elle ne le révélait d'une manière plus éloquente. Elle était obéissante et docile sans effort apparent, mais non aimable ni expansive. Certes, il y avait dans son petit cœur une bonne dose de gratitude pour les faveurs qu'elle recevait de l'honnête ménage du rez-de-chaussée, seulement elle

ne prenait pas la peine de la manifester en une phrase, ni en un mot, ni même en un geste ; peut-être bien parce qu'elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle ressentait, et ne voulait pas se fatiguer à le rechercher. Et après tout, telle qu'elle était, raisonnable et travailleuse par goût naturel, elle avait de quoi contenter pleinement ses affectueux protecteurs. Au reste, je ne suis pas bien sûr que la raideur naturelle de son caractère eût pu plier sans se rompre, si l'on n'avait pas mis tant de mesure et de discrétion à ne lui demander que ce qu'elle pouvait donner.

Cleto, le frère de Carpia, revenant un jour de la mer, avec un paquet de vêtements de bord sur la tête, deux rames sur l'épaule gauche et un panier de lignes sous le bras droit, la trouva accroupie près de la première marche de l'escalier en train de nettoyer les balayures du vestibule. Comme elle tournait le dos, elle ne vit pas entrer le pêcheur. Celui-ci, économe de paroles jusqu'à l'avarice, au lieu de dire à la petite fille de s'écarter parce qu'elle lui barrait le chemin, lui donna un coup de pied qui lui fit perdre l'équilibre.

« Bourrique ! » s'écria Silda, quand elle eut levé les yeux et reconnu Cleto.

Derrière lui marchait Mocejon, tout clopinant et chargé de paquets lui aussi. La fillette se vit entre les pattes du père quand déjà la brutale agression du fils l'avait à demi renversée à terre. De sorte qu'à peine avait-elle essayé de se relever que déjà elle retombait le nez sur la marche, grâce à un nouveau coup de pied plus fort que le premier, accompagné de ces paroles, qui ressemblaient à des grognements.

« File, cré nom ! »

Silda ne fit pas un cri et ne proféra aucune plainte, bien qu'après avoir porté les mains à son visage elle les eût vues teintes de sang. Elle se releva très tranquillement et retourna au rez-de-chaussée, où était tante Sidora, qui n'avait rien vu ni entendu.

« J'ai glissé, dit-elle en entrant, et je suis tombée contre l'escalier. »

Elle expliqua ainsi l'événement, peut-être par crainte de s'attirer, en disant la vérité, de plus graves ennuis. Tante Sidora laissa en hâte le travail qu'elle avait entre les mains; elle plaça Silda la tête penchée au-dessus du premier pot qu'elle trouva à sa portée et lui mit sur la nuque la clef de la porte : remède très en faveur pour arrêter les saignements de nez. L'affaire n'eut point d'autres conséquences et n'étonna pas le moins du monde la fillette de la part de Mocejon. Pour Cleto, c'était autre chose. Cleto n'était pas méchant et ne lui avait jamais donné de coups quand elle vivait avec lui. Il est vrai qu'elle ne lui en avait point fourni l'occasion et que le garçon avait assez de la guerre qu'il entretenait avec sa sœur; il est vrai aussi que pas une fois il ne l'avait protégée contre les incessantes agressions de ces femmes infernales. Mais avec tout cela Cleto n'était pas méchant. Cleto était très brut et très sec, mais seulement très brut et très sec; or, elle ne lui faisait rien et ne s'occupait pas de lui quand il l'avait renversée d'un coup de pied. Et voilà pourquoi elle sentait plus le coup de pied de Cleto que tous les martyres que lui avaient fait souffrir les femmes de sa maison et cet animal de Mocejon.

Un autre jour, peu après cette mésaventure, Silda était accotée contre le chambranle de la porte du rez-de-chaussée, occupée à mettre une pièce au gilet d'oncle Mechelin. Elle travaillait souvent en cet endroit, parce que là elle voyait ce qui se passait dans la rue, sans s'exposer à être surprise dans le vestibule par « celles » du cinquième. Comme le soir tombait et que la lumière allait en diminuant dans ce couloir, elle se risqua à sortir jusqu'à la porte de la rue, pour faire là les derniers points à son aise. A ce moment, Cleto descendait de chez lui. Il retenait de ses deux mains la ceinture de son pantalon et murmurait entre ses dents quelque chose comme des malédictions et des injures. Mais cette fois, quoiqu'il trouvât Silda sur son chemin, il ne la jeta pas de côté à coups de pied; au contraire, ayant remarqué qu'elle cousait, il s'arrêta et lui dit :

« Peux-tu me prêter un peu ton aiguille? Je sortais justement pour en acheter une. »

Silda ne fut pas fâchée de voir si doux devant elle un sujet du cinquième étage et particulièrement Cleto, pour les raisons qu'on a dites.

« Pourquoi la veux-tu? lui demanda-t-elle à son tour.

— Pour coudre ce bouton.... Je n'ai plus que celui-là à mon pantalon.... Cette gueuse de Carpia m'a volé mon écoute pour attacher sa tignasse rousse, de sorte que si je lâche les mains je perds ma culotte.

— Pourquoi qu'on ne te recoud pas tes boutons chez toi?

— Parce que là-haut personne ne sait cela.

— Alors qui te les recousait les autres fois?

— Moi, quand j'avais une aiguille..., mais je l'ai perdue.

— Et qui est-ce qui te raccommode?

— Chez nous on ne raccommode rien, tu le sais bien. Chacun s'arrange ce qui lui appartient..., et voilà tout.... Me prêtes-tu ton aiguille, oui ou non?

— Veux-tu que je te recouse ton bouton moi-même?

— De mieux en mieux.... Tiens : c'est un bouton à queue. J'en ai un autre à trous aussi là-haut. S'il te paraît plus commode je cours le chercher.

— Celui-là va bien. »

Silda le prit, passa l'aiguille dans la queue du bouton, qui glissa le long du fil en tournoyant, et commença à coudre et à tirer la pointe de son aiguille, employant ses cinq sens à ce travail, le premier qu'elle fît pour quelqu'un « qui n'était pas de la maison ».

Cleto n'était pas laid. Il y avait une certaine douceur et beaucoup d'éclat dans ses yeux noirs; ses traits étaient réguliers; bien d'aplomb et viriles toutes les lignes de son corps. Mais il était très sale : sa tignasse indomptée couvrait la moitié de son visage, tanné par les intempéries et semé de touffes d'un poil épais et noir qui commençait à former une barbe nourrie. Il retenait jusqu'à son souffle, pendant que Silda employait les faibles forces de sa petite main, ronde et blanche, pour faire passer l'aiguille à travers ce drap si dur qu'on eût dit plutôt un carton goudronné. C'est dans cette occupation et cette atti-

tude que les surprit oncle Mechelin, qui revenait de la rue, la pipe à la bouche.

Il s'arrêta quelques instants, contempla fixement et avec un visage rayonnant ce tableau inattendu, et s'écria ensuite sans pouvoir se contenir davantage :

« Regarde bien, Cleto!... Regarde bien!... regarde ce coup de main!... regarde comme elle tire son fil!... Qu'est-ce qu'on peut demander de mieux, en toute justice?... »

Cleto tourna les yeux vers oncle Mechelin et les détourna de lui ensuite sans répondre une parole. Silda ne montra point qu'elle eût entendu ces gentillesses, fût-ce par un sourire.

Le pêcheur tout joyeux continua à lancer des apostrophes à Cleto et des louanges à la couturière.

La tâche prit fin; Silda rentra dans la maison, tandis que Cleto sans desserrer les dents boutonnait le bouton nouvellement recousu et qu'oncle Mechelin ne fermait pas la bouche, toujours s'adressant à Cleto; et Cleto s'éloigna sans répondre, que le loquace mari de tante Sidora continuait à lui parler; il sortit derrière lui jusqu'à la porte de la rue, d'où il le suivit des yeux et.... de la parole; puis il s'appuya contre le chambranle vermoulu quand il eut perdu de vue le garçon du cinquième, et alors, entraîné par cette passion du bavardage à laquelle, on l'a dit, il succombait toujours, il commença à promener ses regards sur le trottoir, les balcons et les fenêtres d'en face, et sur les passants, disant en même temps, avec la plus riche et pittoresque variété de tons et de registres :

« Il faut le voir!... Je vous dis qu'il faut le voir pour savoir ce que sont ses petites mains, comme elles vont et viennent ainsi qu'une plume au vent!... Pas un pli, pas une tache.... Vous lui dites une chose une fois : c'est compris.... Elle fait tout : le bas bleu, la chaussette blanche, la reprise fine; elle tient le balai, allume la lampe, fait la soupe.... Et tout cela avec une grâce, une finesse, qui vous fait sortir les yeux de la tête.... Si je sens ma douleur de côté, elle fait chauffer une brique, et en un clin d'œil elle me l'apporte, enveloppée dans une flanelle, au chevet de mon lit.

Si ma bonne Sidora tombe de son mal, cet ange du bon Dieu devine ses pensées pour qu'il ne lui manque rien, depuis la tasse de chocolat bien chaud, jusqu'aux emplâtres sur l'estomac.... Mais il faut la nourrir, vous me direz?... Sa nourriture, c'est peu de chose; elle est facile à engraisser pourvu qu'on lui donne un travail supportable et un sommeil sans soucis.... Son vêtement?... Mais n'est-ce pas un plaisir de voir comme lui va une vieille défroque que vous lui mettez sur le dos? Je vous dis que, si on ne savait qui fut sa mère, on la prendrait pour la fille d'une infante d'Angleterre..., ou même de la dame d'un commerçant du Môle.... Et puis comme elle a vite su épeler dans le syllabaire d'abord et ensuite lire dans un livre!... Et qu'est-ce que vous me direz des prières qu'elle a apprises en un clin d'œil, que même Père Pollinaire en est étonné!...

« Oui, mes enfants, on lui enseignerait la musique qu'elle apprendrait la musique.... Sûr! Et avec tout ça, elle est fine! C'est naturel, je sais bien.... C'est ce que je dis à Sidora quand elle me vante la finesse de corps et la finesse de travail de cet ange du bon Dieu : « Ça, Sidora, ce n'est pas une « femme, c'est une pure sotileza.... » Tiens! C'est ainsi que nous l'appelons à la maison : Sotileza par ci, Sotileza par là, et à ce nom de Sotileza elle répond si gentiment. Du reste, y a pas d'offense là-dedans, et c'est la pure vérité.... Sûr! »

Et c'est pourquoi, depuis ce jour, l'orpheline du naufragé Mules fut appelée Sotileza, non seulement dans la maison d'oncle Mechelin, mais dans toutes celles de la rue, et dans la rue même, et dans le Chapitre tout entier, et dans le Chapitre d'En-Bas également, et dans tous les endroits où l'on connut sa beauté fameuse, ainsi que le lecteur le verra par la suite s'il s'arme de patience pour suivre ce récit.

CHAPITRE XII

PAPILLONS

Parmi les gens de mer (et la faute en est à leur métier) une personne propre est un peu plus rare qu'une poire de trois livres. En Sotileza l'instinct de la propreté grandit avec les années; et à mon avis, c'est le violent contraste que formait cette invraisemblable netteté de sa personne et de ses habits avec la saleté des gens grossiers parmi lesquels elle vivait, qui fit naître dans le Chapitre d'En-Haut la réputation de beauté de Sotileza, l'épaisse intelligence de ces grossiers marins confondant l'attribut et l'essence, ou, pour mieux dire, les couleurs et la forme. Car je me rappelle fort bien que la première chose qui frappait les yeux chez cette jolie fille quand elle était, à vingt ans, dans la fleur de sa beauté, c'était l'extrême propreté de sa mise, dans laquelle dominaient toujours les notes claires. Coquetterie d'une beauté qui ne craint pas le danger. Et elle ne se parait pas seulement pour les fêtes de la rue, les noces du voisinage, la messe ou la promenade du dimanche, ce qui n'eût pas prouvé grand'chose, mais tous les jours, à la porte du rez-de-chaussée, en haut du Paredon, au milieu du trottoir, faisant un filet dans le vestibule, poussant les balayures au milieu du ruisseau ou raccommodant les culottes d'oncle Mechelin. En jupe courte laissant passer par le bas trois doigts de linge plus blanc que la neige; avec un corset

souple en étoffe rayée de bleu; un fichu de mille couleurs sur sa poitrine, à mi-bras les manches de sa chemise et un autre petit fichu de soie, clair également, gracieusement noué, en torsade, sur le chignon touffu de ses cheveux châtains aux reflets changeants d'or bruni. La curiosité qu'excitaient ces détails attirants invitait les yeux de l'observateur à faire d'autres explorations, et alors ils s'arrêtaient sur les aplombs admirables, sur les lignes fines et gracieuses de la jambe et du pied, nus et très blancs, qui passaient au-dessous de la bande de linge; sur le bras fait au tour, nu également, sur le cou arrondi et sculptural qui se dressait sur les larges épaules, enfin sur le visage plein de santé, frais, véritablement printanier encadré par les larges anneaux d'or suspendus à ses fines oreilles.

C'est sous cet aspect que Sotileza apparaissait à première vue aux yeux d'un observateur. Mais si, avec ces éléments, on peut obtenir ce qu'on appelle une belle fille, il y a loin de cela pourtant à la beauté que la renommée ignorante attribuait à la célèbre habitante de la rue Haute. En l'examinant avec soin, on constatait en effet que les lignes de son visage étaient loin d'être conformes à l'idéal classique : le front péchait par étroitesse; la bouche, quoique petite et fraîche, avait l'expression peu gracieuse; les yeux étaient grands, mais avec un regard dur; l'ensemble des traits, trop accentués, ne présentait pas la correction du type athénien.

Bref, Sotileza n'était pas une beauté au sens artistique de cette expression, mais elle réunissait toutes les qualités nécessaires pour être l'admiration des garçons de sa rue et exciter la curiosité et même ensuite d'ardents désirs chez les hommes cultivés, plus esclaves des mauvaises passions que du sentiment esthétique. Sa voix était d'un beau timbre, avec quelques notes graves qui accentuaient puissamment la vigueur de sa phrase laconique; et cette voix s'accordait bien avec l'expression de son visage. Loin de se corriger, sa hauteur naturelle s'était plutôt accrue avec les années, et quoique cette disposition ne l'entraînât jamais à des railleries ou des provocations, quand il lui était

cherché noise par les envieuses ou les audacieux, ses mots secs et acérés la rendaient vraiment redoutable.

Par le pouvoir de sa riche nature, et peut-être..., peut-être par la conscience de sa beauté, elle avait acquis le courage, qui lui manquait étant petite, de braver de front certains périls, et elle était parvenue à en imposer, rien que par les regards, aux femmes de la famille Mocejon. Triomphe dont Sotileza était très fière, parce qu'il était du petit nombre de ceux qu'elle s'était proposé de remporter à partir du jour où elle avait compris que, pour obtenir certaines choses, une femme de son caractère n'a qu'à vouloir s'en donner la peine. Sans doute, elle n'ignorait pas que « celles du cinquième » étaient moins corrigées que domptées par la force, et que par conséquent elles ne manqueraient pas de profiter de la première conjoncture qui se présenterait pour la frapper impunément; mais pour l'instant la bête, quoique toujours grondante, était en cage, et Sotileza avait, dans le prestige dont elle jouissait, une arme pour tourmenter leurs âmes envieuses, et dans la trempe de son caractère la force nécessaire pour s'imposer.

Cleto lui avait dit plusieurs fois depuis l'affaire du bouton :

« Compte sur moi, même pour leur flanquer des coups de bâton, si cela te convient..., car elles sont si rosses! »

Sotileza avait souri, connaissant la qualité du motif qui entraînait Cleto à lui proposer cette inutile brutalité.

C'est que Cleto fréquentait fort le rez-de-chaussée. Le pauvre garçon, qui était d'un naturel candide et bonasse, n'avait pas, depuis sa naissance, mené d'autre genre de vie que celle des gens de sa famille, gens sales et féroces, batailleurs, ivrognes, vraies brutes. Et il ne savait pas qu'un gars comme lui, qui ne sentait pas la nécessité d'être méchant et ne trouvait point de plaisir à vivre comme on vivait au cinquième étage, pouvait rencontrer autre part quelque chose qui le délivrât de ce je ne sais quoi d'amer et d'irritant qui le brûlait jusqu'au fond du cœur et faisait monter à ses yeux des pleurs inconsolables. Et voici qu'un jour ce quelque chose lui était apparu au

rez-de-chaussée dans la jovialité d'oncle Mechelin, dans la bonté simple de tante Sidora et jusque dans la propreté et le bon ordre de toute l'habitation. Là on parlait beaucoup, sans médire de personne; on mangeait des choses préparées à des heures régulières; on récitait avec opportunité des prières qu'il n'avait jamais entendues; s'il se plaignait de quelque douleur, on lui recommandait affectueusement quelque remède, et même tante Sidora allait jusqu'à le lui préparer.... Enfin c'était un plaisir d'être là, où se trouvaient tant de choses dont jusqu'alors il n'avait pas eu la moindre idée, des choses qui lui faisaient prendre goût à la vie, distinguer les jours nuageux des jours de soleil, et comprendre quel profond changement s'opérait en lui petit à petit.

C'est qu'aussi, en même temps, Sotileza grandissait; et à mesure qu'elle grandissait il remarquait combien se transformaient les lignes de son corps, comme s'accentuaient la rondeur et la pureté de ses chairs, la puissance et la lumière de son regard et les harmonies de sa voix; et comme à elle seule elle remplissait tout le rez-de-chaussée de son activité de femme travailleuse, de son éclat, de sa splendeur; car le pauvre Cleto aurait juré que c'était elle et non le soleil des cieux qui jetait cette lumière étincelante dont s'illuminait la maison.... Ensuite il retournait à son logis, où il ne trouvait ni à souper, ni un lit pour se coucher, où il n'entendait que blasphèmes et malédictions, car ces deux femmes infernales l'auraient dévoré à cause de l'intérêt qu'il prenait aux « vauriens d'en bas ». Et ces scènes quotidiennes augmentaient son goût pour le rez-de-chaussée; et quand il trouvait un moment de libre il y retournait; et plus d'une fois, songeant à ce qui l'attendait là-haut, il entr'ouvrit les lèvres pour dire à oncle Mechelin, en s'agenouillant devant lui :

« Laissez-moi vivre ici pour toujours.... Je ne veux ni lit ni nourriture. Je dormirai sur les carreaux de la cuisine et je mangerai un morceau de pain au cabaret avec ce que je gagnerai pour vous! »

Le ménage du rez-de-chaussée ne voyait pas d'un mauvais

œil l'affection bien notoire que Cleto prenait pour Sotileza, Cleto était travailleur, honnête, sain et robuste comme un chêne, et il serait même un beau garçon le jour où il tomberait dans des mains qui le soigneraient et l'entretiendraient avec affection. En outre, il avait en perspective l'héritage d'une moitié de barque, si Mocejon ne la gaspillait pas avant de mourir. Quel meilleur parti pour Sotileza, si Sotileza arrivait un jour à l'accepter sans répugnance?... Répugnance? Et pourquoi l'orpheline abandonnée en éprouverait-elle? Certes, de l'avis de ces deux vieux, si affectueux, si l'on voulait apprécier Sotileza, il n'y avait pas d'or capable de la payer, ni de marquis pour la mériter; mais la passion ne les aveuglait pas au point de ne pas reconnaître que les marquis chargés d'or ne viendraient jamais pour le bon motif frapper à la porte du rez-de-chaussée; et puisqu'on ne comptait pas et qu'on ne devait pas compter sur une pareille chance, trouverait-on mieux que Cleto pour Sotileza dans tout le Chapitre d'En-Haut? Sans doute, ils ne pinceraient pas la langue de Cleto pour lui faire chanter ce qu'il ressentait, ni n'assourdiraient les oreilles de la jeune fille des louanges de son prétendant pour gagner sa volonté, mais ils se garderaient bien de mettre des obstacles devant la porte, et encore moins de la fermer petit à petit.

De sorte que si cette demande respectueuse que Cleto avait eue si souvent sur les lèvres était venue à sortir de sa bouche, peut-être n'eût-elle pas été repoussée par oncle Mechelin, ni par sa femme, ceux-ci se laissant entraîner seulement par l'impulsion de leur propre cœur. Mais il y avait à tenir compte d'autres considérations; et l'une d'elles, et non de la moindre importance, était de s'être opiniâtrément refusé à la même prétention, plus d'une fois insinuée par Sotileza en faveur de Muergo, depuis que celui-ci, à peine matriculé dans la corporation, et marchant alors sur ses seize ans, avait perdu sa mère par suite d'une chute qu'elle avait faite en montant la Rampa Larga avec une trop lourde charge de sardines... et d'eau-de-vie. Sotileza donc persévérait dans les mêmes projets que Silda, de

protéger le fils de la Chumacera, qui avait en effet si grand besoin de protection.

Et cette brute de Muergo exploitait bien les inexplicables faiblesses de l'ancienne victime de ses brutalités. Particulièrement depuis qu'il était orphelin de père et de mère, il ne passait pas un jour sans faire une longue et fructueuse visite au logis de son oncle. Comme on pense, cette visite était toujours à l'heure du déjeuner ou du souper, parce qu'en ces occasions il obtenait toujours quelque miche de pain pour son estomac insatiable.

Dans ses visites au rez-de-chaussée de la rue Haute, il se rencontrait fort souvent avec Cleto. Ils se détestaient mortellement et tous deux étaient là comme deux mâtins devant un seul morceau.

Certes, Cleto trouvait quelque consolation dans la complaisance non dissimulée avec laquelle le vieux ménage l'aidait à contredire le moindre avis qu'exprimât entre deux grognements le stupide matelot. Mais que cette consolation était rendue amère par la fermeté décidée de Sotileza à défendre toujours Muergo, avec ou sans raison! Et c'était là la véritable cause de l'aversion qu'éprouvait pour le fils de la Chumacera le garçon du cinquième étage.

Car par elles seules la grossièreté et la monstruosité de Muergo!... Oh! la monstruosité de Muergo! Il fallait la considérer à l'âge de dix-neuf ans, où il était maintenant arrivé. Depuis que nous l'avons perdu de vue, tout avait crû en lui en même temps : la grosseur de ses lèvres; le strabisme de ses yeux; la largeur et le retroussement de son nez; l'épaisseur de ses crins; l'envergure de ses oreilles; la blancheur de ses dents écartées; le *voûtement* de ses épaules; l'intensité de couleur hâlée de sa peau; sa naturelle obésité adipeuse qui en était arrivée à briller comme le cuir d'un nègre d'Éthiopie; la dureté sauvage de sa voix, sa stupidité..., tout, en somme, tant au physique qu'au moral, avait grandi, s'était fortifié en sa personne; et pour que rien ne manquât à l'harmonie de cet ensemble de monstruosités, il allait, d'ordinaire, tout entier enveloppé

d'une chemise flottante de bayette verte, toute velue; avec une culotte grise et une casquette catalane, verte aussi, bordée de rouge. En cet accoutrement velu et raide, avec sa démarche lente et balancée, il avait l'air d'un ours. On ne saurait trouver meilleure comparaison.

Sotileza l'avait beaucoup sermonné, afin qu'il économisât de quoi se payer un bon vêtement pour les jours de fête, et déjà il en possédait une partie; mais il ne voulait pas l'étrenner sans la jaquette et le béret qui lui manquaient et qu'il comptait avoir dans un mois et demi pour la fête des Martyrs patrons de son Chapitre. Il aurait bien pu l'étrenner avant. Mais il trouvait une grande attraction à la Zanguina, fameux cabaret des Arcos de Hacha, et y laissait presque toutes ses économies. Fort buveur, il supportait tranquillement un demi-cruchon d'eau-de-vie; mais quand il se soûlait c'était une bête fauve. Aussi les mêmes camarades qui le criblaient impunément de moqueries quand il était dans son état naturel, dès qu'ils le voyaient ivre le fuyaient. Alors il était capable des pires brutalités, même les plus sanglantes.

Au reste, il était assez gai, fort au travail, suffisamment plaisant et d'une santé de fer.

Et qu'il était loin de maltraiter Sotileza, comme il avait, jeune garçon, maltraité la petite Silda! Le peu de raison qu'il y avait dans sa cervelle, une part de vil intérêt et la grande influence inévitable de la nature même, qui parlait davantage à mesure que l'orpheline de Mules grandissait, embellissait et lui offrait avec une infatigable persévérance les uniques témoignages d'affection qu'il eût reçus en sa vie, l'avaient peu à peu apprivoisé, jusqu'à se sentir esclave de la volonté de la belle fille, comme se rend fascinée une bête sauvage devant les caresses de la jolie dompteuse.

C'est par cette comparaison, et non d'autre manière, qu'il faut expliquer l'affection mutuelle de ces deux êtres si différents l'un de l'autre. Sur lui la cause agissante, c'était l'intérêt égoïste et l'invincible pouvoir d'une loi mystérieuse; sur elle, la force d'une entreprise téméraire, en

premier lieu, et ensuite la satisfaction ou la vanité du triomphe obtenu.

« Prends garde, mignonne, lui dit un jour tante Sidora. La gentillesse avec laquelle tu traites cette bête pourrait te coûter cher.... Car la chèvre tire toujours vers la montagne, et de jouer avec les loups elle ne récolte guère que coups de griffes et coups de dents! Je ne le dis pas à cause du pain qu'il me mange : tu le désires, cela suffit.... Mais pourquoi ne me dis-tu pas de le donner à une autre bouche qui le mérite davantage?

— Muergo le mérite, répondit la jeune fille.

— Le mérite, ce monstre de satan!... Pourquoi? s'écria la femme du marin.

— Parce que! répondit l'autre sèchement.

— J'aurais désiré une autre raison; mais, quoi qu'elle vaille, il y en a de meilleures pour l'avis contraire, et aveugle qui ne le voit pas.... Seulement il faut naître avec la chance et cet animal en a avec toi qui devrais en avoir horreur.... Malheur! c'est être injuste envers la loi de Dieu! Et, tiens! je ne prendrais pas la chose tant à cœur si je ne te voyais refuser jusqu'au bonjour à ce brave garçon de là-haut, qui, des pieds à la tête, est bon comme du bon pain, alors que rien ne te paraît suffisant pour mon saligaud de neveu.

— Cleto est de mauvaise race.

— Eh bien! et le fils de la Chumacera!...

— Chacun son goût.

— Oui, mais les vieux ont de l'expérience, fillette, et de plus l'obligation de conseiller les jeunes quand les jeunes ne suivent pas le droit chemin. »

Et comme, à ces mots, Sotileza se taisait, toutes deux s'assirent, sur l'invitation de tante Sidora, pour finir de mettre une pièce à une vieille jupe de celle-ci, — parce que le lendemain était dimanche, — à la lumière d'une chandelle suspendue au mur par un clou à côté de l'alcôve des deux vieillards.

A ce moment Cleto descendait de son logis. Il rencontra Muergo qui entrait dans le vestibule, et comme s'il eût

entendu les admonestations de tante Sidora à Sotileza et qu'elles lui inspirassent une subite résolution, il dit à Muergo, à voix fort basse, mais avec une extrême véhémence tout en empoignant des deux mains le devant de son tricot velu :

« Je ne veux pas que tu reviennes ici.

— Crédié! répondit Muergo également à voix basse. Et qui donc es-tu pour me donner de tels ordres?

— T'en iras-tu, oui ou non? insista Cleto sans répondre à la question.

— Non, crédié! répondit l'homme du Chapitre d'En-Bas.

— Alors, gare la danse.... Mais pas de cris, même si ta mâchoire saute.... Je ne crierai pas non plus. »

Aussitôt dit aussitôt fait. Deux coups secs retentirent, puis deux autres coups du même genre, au milieu d'une rumeur confuse d'interjections grossières et de halètements; ensuite un autre coup plus violent et plus sonore, comme celui d'une tête frappant la porte de la rue; presque en même temps un blasphème de Muergo, à demi sur un ton de fausset..., et tout redevint silencieux dans les ténèbres du vestibule, parmi lesquelles Muergo crachait plus de sang que de salive et se palpait les dents une à une pour voir s'il les gardait entières. Quant à Cleto, après avoir un peu déchargé son fiel, il s'éloignait, descendant la rue, inquiet de ce qui pourrait lui arriver au rez-de-chaussée s'il y entrait en même temps que l'autre et que l'autre contât l'événement, ou qu'on le devinât à le regarder.

Mais Muergo n'était pas d'humeur à faire des récits de ce genre, et comme sur une figure telle que la sienne quelques bleus de plus ou de moins ne signifiaient pas grand'chose, les deux femmes ne lui demandèrent rien pour les trois bien marqués qui se voyaient auprès de sa large bouche. Il leur souhaita le bonsoir dans un grognement et demanda son oncle.

« Il est sorti acheter des fils pour sa ligne, répondit sa femme.

— Y a-t-il des vers de vase?

— On en a sorti en cas de besoin.

— Alors que la barque appareille demain de bonne heure parce que nous irons aux barbeaux après la première messe, avant que la marée monte. S'il ne peut pas, qu'il reste au lit, parce que nous, nous irons toujours, moi et Cole. Voilà ma commission.... Hou, hou, hou.

— Pourquoi don André n'est-il pas venu lui-même? demanda la femme du matelot.

— Il a dit qu'il était très occupé.... Crédié! Quelles piles de douros sur sa table!... Bon Dieu! On pouvait nager à travers..., et même se noyer, hou, hou, hou! »

Sur ce, oncle Mechelin arriva. Il marchait plus paresseusement et plus courbé que quelques années plus tôt. Son visage manquait aussi de cette expression joyeuse que nous connaissons. On lui répéta la commission de Muergo et sa femme ajouta :

— Si tu n'y tiens pas, reste dans ton lit. Muergo et Cole iront de toute façon.

— J'en suis, répondit le pêcheur en regardant Sotileza qui paraissait l'exciter du regard. Ce que je regrette, soit dit sans blesser personne, c'est que pour ces choses don André se souvienne plutôt de ceux d'En-Bas que même des gens d'ici qui viennent avec nous dans la barque....

— Tu as raison, Miguel, reprit la marinière, car qui vaudrait mieux pour vous assister en de tels jours que ce bienheureux de Cleto?

« Sûr! » répondit oncle Mechelin.

En entendant le nom de Cleto, Muergo se retourna sur son escabeau comme un ours piqué dans le dos.

« Qu'est-ce que tu as, animal! lui demanda son oncle.

— Rien qui vous importe, » répondit Muergo.

Cole était un pêcheur vaillant et expert, que nos lecteurs connaissent bien pour l'avoir rencontré quelques années auparavant dans la maison du Père Apollinaire alors qu'il n'était qu'un mauvais garnement. De telles métamorphoses ne sont pas rares chez les marins de Santander. Nous en verrions la preuve, sans sortir du cadre de notre récit, en

Guarin, Toletes et Surbia, trois autres vauriens transformés avec les années en honnêtes pêcheurs. Cole, lui aussi, était devenu un bon travailleur.

D'ailleurs tout Santander se transformait à vue d'œil. Au Môle-aux-Navires régnait une nouvelle génération de gamins effrontés, la dernière qui dût fréquenter ce lieu illustre, car déjà il était menacé par les travaux du chemin de fer qui avançaient à grands pas. Déjà on voyait la locomotive s'approchant par la *Peña del Cuervo* et lançant dans les airs ses flocons de fumée : elle apportait dans ses entrailles de feu les germes d'une vie nouvelle et balayait au passage les usages et les coutumes qui avaient régné ici tant d'années d'un calme patriarcal ininterrompu! Et il ne restait au Chapitre d'En-Haut qu'une mare pour ancrer ses embarcations et qu'un étroit goulet pour les faire sortir dans la baie.

Dans la rue Haute elle-même, plus de trois de ses vieilles maisons avaient fait place à d'autres tout flambant neuf avec balcons de fer et murs blancs, mais qui étaient là mal à l'aise, trop voyantes, jurant avec les anciennes comme des dents de porcelaine au milieu d'une mâchoire gâtée. Pour le groupe des vrais pêcheurs, toutes ces choses étaient motif à de sérieuses réflexions sur les années écoulées, sur le temps disparu! Mais ils étaient les premiers à en plaisanter; ils regardaient ailleurs pour ne pas voir le danger, affectant de n'en parler jamais et poussant à l'extrême leur vieille habitude de vivre enfermés dans leur coquille, sans avoir de rapports avec la terre ni savoir rien de plus précis sur l'intérieur de la ville que sur les sirènes de la mer.

Et de tout cela, à qui la faute ? A ces « audaces de fou » dont nous parlait don Venancio Liencres, inquiet et sceptique, et dans lesquelles s'enfonçait jusqu'au cou le commerce de Santander.

CHAPITRE XIII

LE CERCLE D'ANDRÉ

Pauvre don Venancio! Il suffisait pourtant de flatter habilement ses faiblesses pour qu'il fût le premier à accourir aux assemblées préparatoires et le premier à y prendre la parole afin d'exposer les avantages incalculables de l'audacieuse entreprise. Il n'était pas non plus des derniers parmi les principaux actionnaires et il se montra l'un des plus passionnés dans la mémorable bataille qui se livra plus tard sur la question de savoir si le chemin de fer passerait par la droite ou par la gauche. Il applaudit à l'établissement de lignes de vapeurs entre Santander et les ports français de l'Atlantique..., et enfin il alla jusqu'à mordre aux amorces des premières sociétés de crédit qui se fondèrent dans la Montaña à la suite du chemin de fer. Il perdit quelque peu le goût du vieux fauteuil de son bureau et se donna avec enthousiasme à « l'affaire », s'illustrant par d'éloquents discours et de lumineux commentaires aussi bien sur les trottoirs du Môle qu'aux réunions du *Cercle de Recreo*.

Son fils et André le remplaçaient sur le banc de souffrance (c'est ainsi qu'André appelait le bureau). Tolin avait révélé d'étonnantes dispositions pour ce qu'on pourrait nommer « la gérance du département », c'est-à-dire les rapports avec les courtiers, la correspondance, la direction

d'en haut et d'en bas, à savoir du bureau et du magasin. Il avait un odorat très fin, un palais délicat, des doigts doués d'un tact merveilleux pour vérifier les échantillons de farine, de sucre et de cacao. Surtout il aimait cela, ce qui est le secret du succès. André l'aidait fort peu : il était seulement chargé de la caisse. Il n'avait pas la vocation. Le point d'honneur, une grande force de volonté au début, puis à la fin l'habitude, l'avaient fait s'accommoder sans répugnance de ces besognes si ingrates pour ceux qui n'y sont point poussés par la passion des résultats qu'elles produisent.

Il suffisait de voir les deux amis pour comprendre sans effort la diversité de leurs aptitudes. Tolin était un petit jeune homme d'aspect chétif, de physionomie placide, de regard attentif, presque inquisiteur; il avait un langage choisi, ou du moins précis; il travaillait avec méthode et rangeait toujours soigneusement ses affaires; son écriture était claire, de la meilleure forme espagnole; il utilisait les dos de lettres et les bouts de papier, si petits qu'il fussent, pour faire ses calculs en chiffres qui paraissaient moulés; il savait partager convenablement son attention, sans s'embrouiller, entre divers sujets à la fois, et quoiqu'il fût vif dans ses mouvements et nullement coquet, il n'avait sur son vêtement correct ni une tache ni un faux pli. En un mot, il se trouvait dans son bureau comme un saint dans sa niche.

André était un gaillard sanguin, frais, de regard vif, mais changeant; svelte et d'une beauté virile dans tous ses mouvements. Assis à moitié devant le pupitre, il faisait craquer la banquette à chaque trait de plume; et tandis que les boucles de sa chevelure noire ondulaient sur son front, sa bouche ne cessait de murmurer quelque parole ou de siffloter tout bas les airs les plus courants. Une erreur de plume lui faisait proférer les plus plaintives exclamations, et pour un pâté insignifiant il se disait à lui-même les plus grandes injures, oubliant qu'il y avait des gens qui l'entendaient. Et pourtant, le vol d'une mouche suffisait à le distraire, et au moindre bruit de la rue il allait d'un saut se planter devant la fenêtre de l'entresol. Dans les recettes et

les paiements dont il était chargé comme caissier de la maison, il faisait un bruit de tous les diables à compter les monnaies qui lui étaient remises, à éparpiller sur le comptoir les rouleaux de napoléons ou à vérifier le titre des pièces suspectes en les faisant sauter sur son bureau. Au reste, il était ponctuel aux heures de travail, aimable et serviable pour tout et pour tous; mais la vie lui sortait par tous les pores et il avait besoin de tous ces dérangements et des autres bruits pour ne pas étouffer dans l'enveloppe de sa peau. Comme on le voit, il ne pouvait exister deux natures plus distinctes entre elles que celles d'André et de Tolin. Le seul point où se ressemblaient les deux jeunes gens, c'était la très cordiale amitié qu'ils professaient l'un pour l'autre.

Peu de mois après son entrée au bureau, Tolin tomba malade. La fièvre dura nombre de jours et la convalescence fut longue. André, comme on l'a dit déjà, savait peindre des bateaux avec de l'encre, de l'indigo et de l'ocre. Tolin sortit de sa maladie un peu dolent et voulut que son ami lui tînt compagnie matin et soir, dessinant à ses côtés des bateaux et des bonshommes, et André eut la sainte patience d'être près de quinze jours à peindre du matin au soir sur un guéridon qu'on approchait du lit de son ami tant que celui-ci ne put pas se lever, et plus tard sur la table de la salle à manger. Louisa assistait à toutes ces séances quand elle n'était pas au collège, et elle suivait bouche bée la marche du pinceau et de la plume d'André, qui savait tracer sans hésitation une mer houleuse avec quatre plaques d'indigo, la voilure d'une polacre avec un flot d'ocre, et une coque et tout son gréement avec deux douzaines de raies à l'encre, le temps « de dire Jésus ».

« Maintenant, dessine le capitaine », lui disait parfois Tolin.

Et André dessinait un bonhomme qui touchait aux vergues avec sa casquette.

« A présent le pilote », ajoutait Louisa.

Et le pilote était peint à côté du capitaine, et ensuite tout l'équipage, le chien du bord, la cage à poules, la roue

du gouvernail, un cochon de lait, une demi-douzaine de poules..., jusqu'à ce qu'André finît par dire :

« On ne peut plus rien mettre. »

Tolin voulut, à la fin, montrer aussi ce qu'il savait faire et comme dans le bon temps de ses gamineries il avait quelque peu cultivé le dessin libre sur les murs et les portes; comme il avait assez de dispositions pour les œuvres d'imitation qui n'exigeaient que de la patience, à force de mélanger des amas d'indigo et d'ocre et de se graisser les doigts et les lèvres, il arriva à peindre aussi parfaitement que son maître. Celui-ci d'ailleurs n'en croyait rien, et il le disait tout bas à la fillette, chaque fois que celle-ci lui poussait le coude en lui signalant avec surprise ce que peignait son frère.

Tolin prit même tant de goût à son art, qu'après être retourné au bureau une fois guéri, il continua à peindre à ses moments perdus! Et comme son père lui avait acheté une superbe boîte de couleurs de six réaux [1], il se mit à copier tout ce qu'il voyait autour de lui.

Au moment où il remplaça son père au bureau, sa manie avait diminué : il ne peignait plus que de petites choses de temps en temps. Mais il brûlait encore pour l'art d'un ardent amour, car dès qu'il rentrait du travail, son premier soin était de s'enfermer dans sa chambre, et, en guise de délassement, de s'abîmer pendant une demi-heure dans la contemplation de deux bonnes douzaines de ses peintures, ses chefs-d'œuvre, qu'il avait fait encadrer pour orner ses murs.

André se donna promptement pour vaincu. A la vérité, le point d'honneur artistique ne lui tenait pas beaucoup au cœur. Quand Louisita vit son frère peindre des bateaux par-dessous la jambe et aller jusqu'à les gaspiller comme des détails décoratifs de ses paysages, elle dit un soir à André :

« Apprends, apprends, mon petit. Voilà ce qui s'appelle peindre des bateaux... et des navires!

1. Trente sous.

— Mieux vaut les bien manier réellement comme je les manie, répondit André.

— Et aller avec des marins de quatre sous..., et des *marines* de même valeur », répliqua Louisa d'un ton pincé.

André devint tout rouge, car c'était la vérité qu'il avait besoin de la compagnie de ces gens-là et de cette sorte de distractions.

Celles qui plaisaient à Tolin, aussi bien que son tempérament chétif et délicat, l'attachèrent tellement au coin de son feu que ces réunions du soir, inaugurées au temps de sa convalescence, devinrent pour lui une véritable nécessité. On ne l'eût pas décidé pour un empire à mettre le pied dans la rue dès que s'allumaient les reverbères.

Le noyau de ces réunions était formé par Louisa et André. Parfois il s'y joignait trois ou quatre jeunes amis et amies du voisinage. Mais cela arrivait rarement, et ils ne le regrettaient pas, se suffisant fort bien à eux-mêmes. En général, tandis que Tolin peignait, André racontait de ses aventures maritimes ce qui pouvait se raconter, et Louisa prêtait également attention à la peinture et aux récits, sans perdre ni une phrase ni un coup de pinceau.

Quelquefois elle mettait sa cuiller entre les deux casseroles et disait par exemple à son frère :

« En voilà un vert! Ta mer à l'air d'un plat d'épinards. »

Ou bien elle interrompait André par ces mots :

« Quelle conduite pour un garçon bien élevé!... Quand tu reviens, tu sens le goudron!... Et puis peut-être que tu dis aussi de vilaines choses quand nous ne t'entendons pas. »

André, qui aimait sincèrement Tolin, se rendait avec exactitude à ces réunions, à la grande satisfaction de la capitaine et de don Venancio Liencres, qui appréciait chaque jour davantage le fils de Bitadura. Mais si on lui avait dit : « Va passer ces deux ou trois heures de liberté qu'on te laisse chaque soir où cela te plaira le plus. » Oh! alors!... Alors, sans abandonner complètement Tolin, il n'aurait pas tant fréquenté sa maison. Pensez donc! cette

corvée de changer de chemise tous les deux jours, et ce risque de se rencontrer à l'improviste avec la femme de don Venancio, toujours si grave, si imposante, et d'avoir à la saluer dans les règles, certain d'avance de n'en recevoir pour toute réponse qu'un mot sec et bref. On le considérait bien plus et il s'amusait bien davantage au rez-de-chaussée de la rue Haute, auprès de la capitainerie du port, à la pointe du môle, n'importe où, pourvu qu'il s'y trouvât des matelots inoccupés et en train de causer. Il en connaissait tellement!

A mesure qu'il grandit, les « convenances sociales » l'obligèrent à garder un peu plus les distances. Mais ses inclinations, loin de s'affaiblir, s'affirmaient et croissaient avec lui. Ce qui n'est pas peu dire, car André grandissait et s'élargissait que c'était une bénédiction. A seize ans il dépassait la taille moyenne de plus de deux doigts, et il soulevait dans le magasin un quintal de chaque main jusqu'au dessus des hanches. A ramer il rendait des points au marin le plus vigoureux, et il gouvernait un bateau ou une barque avec un singulière dextérité. Ni vent du sud ni vent d'aval ne lui en imposaient : contre vents et marées il luttait non seulement sans crainte, mais avec joie. Je ne sais quel charme du diable avait la mer pour ce garçon; dès qu'il la voyait il cherchait un prétexte pour s'en approcher. Il connaissait les courants, les pointes de sable et tous les mystères de la baie comme le meilleur pilote, et y avait couru tous les risques possibles, subi tous les gros temps, brouillards, voies d'eau, vents déchaînés.... Enfin il la savait par cœur. Alors il fut pris de l'envie d'apprendre quelque chose de la mer d'en dehors et pour y parvenir il cherchait une occasion. Le hasard lui en fournit une.

Un soir de fête, André causait avec quelques marins à la porte de la Zanguina. Il manquait deux hommes pour compléter l'équipage d'un bateau-pilote qui devait aller chercher un navire au Sardinero. Le cas était urgent et le pilote s'impatientait. « Voilà mon affaire », pensa André. Et il s'offrit généreusement pour prendre une des places. On le considérait fort en cet endroit, parce qu'il était le

fils de son père et aussi pour le bois dont il était fait. Et donc, après tous les saluts de rigueur et de courtoisie, on accepta sa proposition avec enthousiasme. Plus heureux que s'il venait de gagner à la loterie, le jeune homme courut au môle devançant tout le monde; il sauta le premier dans la barque, il disposa sa rame sur le côté le plus faible, il déposa sa veste sous le banc, appuya fortement ses pieds sur l'appui..., et déjà il était triomphant. La barque sortit du port, elle prit le navire à l'ouest de la Peña de Mouro, et quand elle eût été amarrée à son flanc, André monta à son bord avec le pilote. Autre sujet de joie et d'orgueil, entièrement nouveau pour l'ardent jeune homme! Entrer au port sur le pont d'un brigantin toutes voiles dehors, assister aux manœuvres du bord, aux précautions prises par le capitaine, l'esprit tout entier aux commandements et aux signaux du pilote; entendre l'âpre grincement de la poulie et le chant triste et cadencé des hommes qui tirent l'écoute; et le bruit de ceux qui courent, la voix qui les commande et le bruissement du sillage; sentir au visage l'air qu'agite une voile lorsqu'on la brasse et dans les pieds le balancement que produit le lent tangage du brigantin dont la quille glisse entre les vagues, et savourer dans la ruche même toutes les douceurs de l'inexplicable et mystérieuse harmonie qu'arrive à produire cet ensemble de bruits, de couleurs et de mouvements.

Cette aventure fut pour lui un tel régal qu'il la renouvela à plusieurs reprises, chaque fois qu'il en trouva l'occasion : non plus, il est vrai, en ramant dans la barque du pilote, du moins comme curieux mêlé à l'équipage.

Or donc, pour se rendre à la Zanguina, au moins deux fois par semaine, aux heures de séance, André rognait sur les réunions qui avaient lieu chaque soir avec Tolin et Louisa dans la maison de don Venancio. Tolin savait bien le motif de ses fugues prématurées, mais non point Louisa. Aussi tous deux la payaient-ils d'un petit mensonge quelconque, afin que don Venancio ne sût rien de ces histoires. Car cette diablesse de fille, qui commençait à n'être plus une enfant, ne s'était-elle pas avisée de se mêler des

affaires d'André, comme si elles lui importaient beaucoup! et c'étaient des remarques, des inquiétudes, des recommandations si minutieuses et si exagérées que le fils du capitaine Bitadura ne pouvait se les expliquer qu'en se disant que Louisa était la fille de la señora Liencres, une « dame » si soucieuse du lustre de sa maison et de la bonne tenue de tous ceux qui la fréquentaient.

André allait à la Zanguina parce que c'était à la Zanguina plus que dans leurs domiciles propres que vivaient les marins du Chapitre d'En-Bas.

Que de gens il connut là! que de caractères il étudia! comme il apprit le nom, l'usage, le maniement de chaque chose; les roueries et les qualités de chaque matelot; l'organisation de la corporation, son trésor, ses dettes; les petites intrigues de chaque famille, ses joies, ses peines. Car ces braves gens habitaient en vérité des maisons de verre, ou mieux encore on peut dire qu'ils vivaient, pensaient, parlaient toujours en plein milieu de la rue....

Sans savoir tous les détails qu'on vient de raconter, Bitadura et sa femme connaissaient les goûts naturels d'André, et le capitaine était bien loin de les condamner. Mais la capitaine fronçait là-dessus les sourcils à toutes les heures que Dieu fait.

« Tu vois, lui disait son mari, ce garçon est du même bois que son père : poisson de la mer, des pieds à la tête. Avais-je raison de vouloir en faire un marin?

— Certainement, répondait la capitaine. Mais pour l'instant, je le tiens à l'abri des bourrasques et des requins, et c'est autant de gagné.

— Pas même cela..., pas même cela! répliquait Bitadura, la barque peut chavirer un jour ou l'autre.... Et vois-tu quelle gloire de finir noyé dans un plat à barbe, quand on aurait pu mourir parmi les tempêtes de la mer! Mais enfin tu l'as voulu; et maintenant que tu en es venue à tes fins, je ne suis pas fâché de le voir comme je le vois. Il est fort, il est beau garçon, il a du cœur..., et ce qu'il fait convient mieux à un homme que de traîner sa mâture avec les mains gantées et le cou entre deux focs empesés, dans les

salons et les promenades.... Qu'il continue à ne pas manquer à ses devoirs, et, je te le répète, je me tiendrai pour satisfait de voir comment il règle sa boussole. Ce que je regrette, c'est que, faisant bien des choses en cachette, il les fasse vite et mal; et les faire vite et mal là où il les fait est fort dangereux, parce qu'il y risque sa vie.... Il faut lui parler de cela, Andrea.

— Et de l'autre chose aussi, répliqua la capitaine avec vivacité.

— Quelle autre chose?

— Mais de ce qu'on dit..., de ce qu'il ne peut s'arracher à cette maudite baraque de la rue Haute.

— Celle de Mechelin?... La maison la plus honnête et la plus pacifique de tout le chapitre d'En-Haut!... Il est bien là.... Il y est mieux..., bien mieux qu'à la Zanguina, où je l'ai vu un soir en passant devant le cabaret.

— Comment aussi à la Zanguina! Et le soir! Alors il ne va donc pas chez don Venancio?

— Sans doute, il concilie tout, cet ange du bon Dieu. Je te dis qu'il a des tours plein son sac!... Mais ne t'inquiète pas de la Zanguina, cela me regarde.

— Mais que dira-t-on chez don Venancio?

— On ne sait rien du fait.... Et s'ils le savaient, que diable! leur ai-je livré mon fils pour qu'il leur fasse la cour à toute heure?

— Je me comprends, Pedro.

— Moi aussi je me comprends, Andrea..., et je te comprends aussi, seulement nous ne nous accordons pas là-dessus. Ce que Dieu a décidé viendra à son heure, et ce qui ne viendra pas de cette manière, André n'a pas à le chercher, et tu n'as pas à le forcer de le chercher, attendu qu'il n'en a pas besoin, et, si tu veux toute ma pensée, parce que je ne trouve pas cela convenable.... Et restons-en là, si tu veux bien. »

CHAPITRE XIV

LE DIABLE EN SCÈNE

Ce fut précisément peu d'heures après cette conversation qu'André prit enfin son parti d'exprimer à son père un des désirs, un des rares désirs très ardents qu'il ressentait : avoir un bateau à lui, ou tout au moins de moitié, comme beaucoup de jeunes gens de son âge. Le capitaine sourit et lui offrit le cadeau d'un esquif neuf à condition qu'il ne retournerait plus à la Zanguina qu'en passant et dans le cas de nécessité, car c'était une nécessité, pour toute personne d'En-Bas possédant un bateau, de faire de temps en temps un tour à la Zanguina. André accepta de bonne grâce la condition, et sur les instructions de Bitadura lui-même, on lui construisit un esquif monté en balandre, si svelte et fin, qu'il naviguait tout seul.

A cette époque, oncle Mechelin commença à souffrir d'un grand nombre d'infirmités, qui bien souvent l'empêchaient d'aller en mer et même le clouaient au lit. Les modestes économies s'écoulèrent, et l'on commença au rez-de-chaussée à sentir plus d'un besoin, que le travail des deux femmes ne suffisait pas à satisfaire. André le remarqua avec beaucoup de chagrin, surtout quand il se convainquit que les infirmités de l'honnête pêcheur étaient les suites de sa profession et du poids des ans, c'est-à-dire de celles qui sont sans remèdes et demandent de très

grands soins pour que le malade puisse passer doucement les derniers instants de sa vie.

« Je ne sais, disait un après-midi tante Sidora à André en s'essuyant les yeux, tandis que son mari se lamentait, étendu sur son lit, comment, s'il se regardait dans ce miroir, il y aurait homme assez abandonné de Dieu pour choisir cette profession. Le malheureux! Cinquante longues années à lutter sur ces mers, avec les froids qui glacent, avec les soleils qui brûlent, avec les vents, les pluies, les neiges; peu de repos, presque pas de sommeil, et retour à la barque avant le lever du jour.... Et surtout, fermer les yeux pour ne pas voir la silhouette de la mort qui s'embarque la première, avant personne, et s'en va là-bas, là-bas, avec les malheureux pour les saisir lorsque moins ils l'attendent, en ces espaces où il n'y a plus d'autre refuge que la miséricorde de Dieu! Voyez-vous, don André, je ne sais pas ce qui se passe en moi, quand j'entends marchander à la place cuarto à cuarto une livre de merluche par des gens qui dépensent un douro pour un colifichet dont ils n'ont pas besoin. S'ils savaient ce qu'il en coûte de tirer ce poisson de la mer! Quels dangers! Quels travaux!... Et pourquoi, Seigneur? Pour que le premier jour où le malheureux pêcheur reste dans son lit, sa famille n'ait pas de quoi manger..., si honnête et travailleur qu'il soit, comme ce pauvre Mechelin, qui n'a pas un vice.... Si au moins il avait eu des économies pour acheter une barque!... Voyons deux mille réaux en plus de cinquante ans de lutte, ce n'est pas beaucoup demander!... Si nous l'avions aujourd'hui, cette barque, les jours où il va bien, Miguel irait pêcher soit dehors, soit au moins dans la baie; quand il ne pourrait pas, le bateau servirait à d'autres et nous mangerions notre part à la maison. Mais pas même ça, don André, pas même ça!... Et je n'ai pas de « ménage » tous les jours. Voilà que je n'ai plus d'yeux pour la couture, et le peu qu'on en donne à cette malheureuse, qui est mon appui et ma consolation, on le lui paie mal et quand on y pense. »

Sotileza, qui était présente, ne détournait les yeux de

tante Sidora que pour regarder André tout ému. Aussi, dès qu'il fut rentré, le jeune homme eut-il une longue et éloquente conversation avec son père, qui connaissait beaucoup le vieux marin, et faisait grand cas de ses qualités.

La conclusion de leur conversation fut que le père dit au fils :

« Que ta mère n'en sache rien, parce qu'elle ne pense pas comme nous sur ce chapitre, mais il faut procurer à Mechelin la barque dont il a besoin. »

Et oncle Mechelin l'eut bientôt; et de ce jour s'éclairèrent d'un rayon de joie les tristes jours du rez-de-chaussée de la rue Haute, et André et le nom de son père y furent vénérés, et tante Sidora dit à Sotileza :

« Vois-tu, ma fille : fais en sorte d'être à partir d'aujourd'hui un peu plus accueilllante avec cet excellent don André, afin qu'il ne nous prenne pas pour des ingrats. Ce n'est pas que tu lui veuilles du mal, je sais bien qu'il n'y a rien de cela, mais la figure ne doit jamais cacher ce qui se passe au fond de nous, même si c'est mauvais, et à plus forte raison si c'est bon. »

Il faut dire ici que, s'il y avait entre André et Sotileza une grande intimité, c'était presque uniquement grâce au caractère franc et communicatif du premier. Sotileza n'était pas beaucoup plus expansive avec lui qu'avec les autres personnes qui la fréquentaient, sauf la monstrueuse exception de Muergo; mais comme, à l'égard d'André, la jeune fille, qui touchait déjà à la beauté à laquelle elle arriva depuis, n'avait à dissimuler aucune antipathie, elle se prêta de bonne grâce à l'effort que réclamait d'elle la femme du marin, plus pleine de gratitude que d'expérience. Aussi quand la bonne femme s'aperçut que plus Sotileza se montrait accueillante pour André, moins André semblait répondre à l'accueil de la jeune fille, et même plus il espaçait ses visites au rez-de-chaussée, son étonnement fut-il sans bornes. Que diable se passait-il donc? De quoi s'était froissé un garçon si bien élevé et si ouvert, qu'ils adoraient tous? Est-ce qu'il jugeait déjà qu'ils ne méritaient pas le bien qu'il leur avait fait? En

vain tante Sidora se consumait et se creusait la cervelle; et en attendant, plus elle observait André, plus elle le trouvait changé.

Elle en vint à consulter sur ce cas son mari d'abord et ensuite Sotileza; mais comme le premier l'envoya promener, jurant et rejurant qu'il n'avait pas vu le moindre signe d'un semblable changement, et que la seconde, haussant les épaules, exprima le même avis qu'oncle Mechelin, la bonne femme commença à croire qu'elle avait eu des visions.

Or, le fait est que tante Sidora était dans le vrai; ce qu'elle ignorait, pour son bonheur, c'était la cause de l'éloignement d'André, et cette cause le lecteur va la connaître.

Le jour même où oncle Mechelin se vit en possession de la barque, Mocejon, qui était maintenant un vieillard, remonta chez lui en vomissant, au milieu des hoquets, les plus grossières injures :

« Crénom de crénom!... » s'écriait-il tandis que roulant et tanguant, il allait de la porte de l'escalier à la salle où la Sarguëta et Carpia dépiautaient de vieux bouts de câbles, et Cleto fumait, silencieux et sombre, appuyé à la muraille. « Ce qu'on disait est arrivé. Mais, crénom! où est la pudeur des gens? Avec quel visage prennent-ils cela? Y a-t-il une loi de Dieu ou y a-t-il pas une loi de Dieu? Cette maison, est-ce une maison... ou qu'est-ce que c'est? Si on l'a retirée de la mienne parce qu'on la maltraitait.... Comment consent-on, crénom! qu'on la garde dans celle-ci... pour ces tripotages? Car, sacré nom, la chose est claire; quelqu'un l'a attrapée au vol, me l'a soufflée à l'oreille et je l'ai attrapée aussi. Cré nom de nom! Quelles effrontées! »

On lui demanda des explications et il commença à faire des rapprochements à sa brutale manière, entre le don de la barque, l'attachement d'André au rez-de-chaussée et la fraîche jeunesse de celle qui l'habitait. Et si je dis « commença » à faire ce rapprochement, c'est qu'à mi-chemin de son discours les femmes de sa maison firent le reste de

la route et portèrent d'un bond les soupçons et les insinuations aux extrémités les plus scandaleuses. Cleto, lui, tarda à comprendre, car il était paresseux d'intelligence, mais quand il entendit ce dont il s'agissait, il bondit comme un tigre et s'écria avec indignation :

« Bon sang! Tout cela est pure menterie! Vous mentez tous ici! Et toi plus que personne, vaurienne! Je connais ce petit monsieur! Je sais ce qu'est chacun de ceux d'en bas..., et je sais aussi ce qu'est chacun de ceux d'ici! Et je dis que tout cela est menterie! Bon sang! et je répète que vous mentez, vous, parce que vous radotez, vous, parce que vous n'avez jamais ouvert la bouche que pour fausser la vérité..., et toi parce que tu es une jalouse et une vilaine grêlée, bon sang de bon sang! »

Pendant que Cleto vociférait ainsi, sa mère lui lançait à la tête l'escabeau, Carpia les bouts de corde goudronnés, et Mocejon, sans force pour lui envoyer la moindre chose ni lui donner deux soufflets, l'accablait d'injures grossières. Au milieu des coups, la Sarguëta et sa fille ne fermaient du reste pas la bouche et ne se cédaient pas le tour.

« Tiens, benêt!... mauvais fils.

— Attrape, sale bête..., et porte-lui cela en cadeau.

— Ils l'ont vendue, oui!

— Et elle s'est laissé vendre!

— Et pas seulement pour la barque, elle s'était déjà vendue pour moins!

— C'est comme ça qu'on peut se mettre sur le dos des habits de princesse.

— Et qu'on vit à l'ombre sans travailler.

— Va la chercher maintenant!... charge-toi d'elle, gueux!

— Mais regarde bien où tu la mets, parce qui si tu la montres ici, je casse tout! Pouah! »

Ces paroles, sans compter celles de Mocejon qui ne se peuvent répéter, ne sont qu'un faible échantillon de ce qui se criait au cinquième étage en moins d'une demi-minute, à travers des gestes féroces et des menaces épouvantables. Cleto, qui écumait, ne pouvant se venger de son

père ni de sa mère, se jeta sur Carpia et lui administra la plus souveraine raclée qu'elle eût reçue de sa vie.... Puis il sortit du logis comme une fusée; mais les deux femelles ne l'injurièrent pas du balcon, comme d'habitude, parce que, lutteuses de profession, elles savaient fort bien que le sujet était trop dangereux pour être jeté de si haut dans la rue. Elles savaient également que Sotileza avait une autre vigueur que la Silda qu'elles terrorisaient jadis et n'ignoraient pas non plus que la protection du Chapitre et l'estime des gens de la rue se tournaient plutôt vers l'orpheline de Mules que vers elles, même dans les questions de peu d'importance. Que n'adviendrait-il pas sur un sujet si scandaleux? Et s'il n'en avait pas été ainsi, il y aurait eu longtemps que leurs langues venimeuses eussent sifflé d'infâmes calomnies contre les habitants du rez-de-chaussée! Qu'était-il besoin du témoignage de la barque? Depuis qu'André et Sotileza avaient cessé d'être des enfants, chaque visite de l'un à la maison de l'autre n'était-elle pas un fondement suffisant pour leur permettre de bâtir une montagne d'infamies? La marque outrageante, elles la graveraient certainement quelque jour..., et au feu, non seulement sur la porte de la maison, mais sur le front de chacun de ses habitants, mais seulement quand les circonstances leur offriraient une occasion qui les délivrât de toute responsabilité, quand l'importance des faits confirmerait la justesse de leur dénonciation. C'est vers ce but qu'elles cheminaient secrètement avec une héroïque persévérance et des yeux toujours en éveil.

Cleto était sorti rapidement, tout rempli de l'horreur de ce tableau d'abominations sataniques; mais quand l'air de la rue rafraîchit son visage brûlant, que sa pauvre raison rentra dans son assiette et que son honnête cœur battit à sa mesure ordinaire, il remarqua qu'il y avait au plus profond de lui-même une épine qui le déchirait, en même temps qu'un terrible soupçon l'agitait. Ah! si la calomnie laisse toujours quelque trace de son passage, même dans les intelligences les plus subtiles et les cœurs les plus aguerris, comment la raison rudimentaire et l'âme sans

expérience de Cleto eussent-elles pu rejeter le poison qu'y avaient distillé les paroles de toute sa famille?... Pourquoi ne serait-ce point la vérité ce qu'il repoussait comme une calomnie? André, riche et élégant jeune homme, Sotileza, orpheline et pauvre, attirant tous les regards; oncle Mechelin et sa femme, deux « bienheureux de Dieu » et très reconnaissants à l'autre. Et si l'autre essayait, que résulterait-il de tout cela? Et si ce n'était pas pour essayer, pourquoi allait-il là si souvent?

Quels jours et quelles nuits passa le malheureux dans cette angoisse! Il ne faisait plus qu'observer André quand il le rencontrait au rez-de-chaussée, surveiller la rue pour l'y surprendre à des heures inaccoutumées, et regarder Sotileza quand elle était à côté d'André.... Les regards les plus innocents et les paroles les plus simples lui semblaient autant de preuves; et le moindre bruit pendant la nuit, dans l'escalier ou le vestibule, le faisait sauter de son dur lit pour aller écouter par une petite fente de la porte. Par bonheur pour tous, il ne se risqua pas à dire une parole, quoiqu'il l'eût bien souvent sur les lèvres, au ménage d'en bas, pas même pour se soulager, car cela n'aurait servi de rien. Mais, en revanche, il arrêta un soir André au milieu du trottoir, et, l'accompagnant, avec sa permission, jusqu'au Paredon, dont l'esplanade était déserte à ce moment, il lui exprima tout bas et à sa manière, tout ce qui le « torturait » là-dedans, lui enlevant l'appétit et le sommeil.

André demeura stupéfait, car il ignorait les véritables motifs des alarmes de Cleto. Cleto, gardant pour lui la moitié de son secret, n'avait allégué que la réputation de cette honorable famille et le souci qu'il en prenait. Sans doute, pour qu'un garçon aussi fruste que Cleto s'arrêtât à de telles bagatelles, il fallait que les suppositions eussent déjà fait beaucoup de chemin. Il l'interrogea donc, et quoique Cleto lui assurât qu'il l'avait seulement entendu dire par les gens de sa famille, comme les deux femmes suffisaient à en propager le bruit par tout le peuple, il n'en fut pas plus tranquillisé. Mais il nia avec une solennelle sincérité;

et serrant la main de Cleto dans la sienne, il lui jura devant la face de Dieu, que jamais son esprit n'avait été effleuré par une pensée infâme comme celle que la calomnie lui attribuait. Le fils de Mocejon, devant une sincérité pareille, vit s'ouvrir la voûte céleste et y paraître le soleil et la lune avec des légions d'anges aux ailes d'or. Il ne lui resta pas même une trace dans l'âme de ce soupçon qui l'avait si cruellement tourmenté.

André comprit qu'il lui était nécessaire de faire quelque chose pour arrêter en route les soupçons calomnieux, et, pour commencer, ce soir-là il ne se rendit pas au rez-de-chaussée.

Mais combien fragile, misérable et concupiscente, comme dirait le Père Apollinaire, est la condition humaine! Cet André si scrupuleux, si « hidalgo », si précautionné, si prudent, si plein d'abnégation au récit des sombres confidences de Cleto sur l'esplanade du Paredon, une fois dans l'étroitesse de sa chambre, au milieu du silence et de l'obscurité de la nuit, analysant les motifs qu'il avait eus de fréquenter le rez-de-chaussée d'oncle Mechelin, commença à être tout autre, quoique, disons-le à l'honneur de la vérité, sans s'en rendre le moindre compte. Il avait vu Sotileza grandir et d'enfant vagabonde et décharnée se transformer peu à peu en jeune fille éclatante et superbe; mais jamais il ne lui était passé dans la tête une idée qui eût le rapport le plus lointain avec les propositions que lui attribuaient les médisantes sardinières de la rue Haute. De là son indignation sincère en entendant la confidence de Cleto et sa résolution instantanée de s'éloigner progressivement de l'humble logis où sa présence compromettait l'honneur d'une jeune fille. Mais quand fut dissipée la lueur de cet éclair, l'image de Sotileza reparut à ses yeux, non sous les traits de sa petite compagne d'enfance ou de sa « protégée » d'autrefois, mais dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté. En s'irritant des soupçons calomnieux des deux femmes de Mocejon, il en vint alors insensiblement à se dire : « Après tout, c'était possible ». Et par une contradiction bien naturelle et trop fréquente, il

recommença à s'indigner qu'on le crût capable du crime dont son imagination venait de caresser l'idée.

Il revint ensuite à son projet de s'éloigner peu à peu du rez-de-chaussée ; et, sans oublier une minute l'orpheline qui y avait été recueillie, il se demanda ce que penseraient de sa conduite oncle Mechelin et sa femme, si bons et si généreux. Leur en déclarer les motifs, c'était les frapper en plein cœur; les leur cacher, c'était se rendre coupable d'un manque d'affection et de bonne amitié. Et tout cela, pourquoi? Parce qu'il avait plu aux deux effrontées du cinquième étage de donner à une action noble et généreuse une interprétation coupable! Et la tranquillité d'une conscience pure devait être à la merci des jugements de deux femmes sans frein! Et il devait subordonner ses joies permises et ses plaisirs innocents aux bavardages de deux calomniatrices! Jamais! Par conséquent, il tiendrait bon compte de l'avis, sans doute; mais il ne donnerait pas à l'ignoble famille de Mocejon l'indicible satisfaction de se soumettre à ses désirs. Il prendrait certaines précautions convenables pour enlever tout prétexte aux méchants bruits; il fréquenterait moins qu'auparavant le rez-de-chaussée, mais il y retournerait, bien sûr qu'il y retournerait! Et que personne ne s'avisât de lui demander « pourquoi »! Qu'aucune mauvaise langue ne songeât à mettre en doute son honorabilité, sa loyauté et la noblesse de ses desseins!... Il serait capable de tout!... Lui, consommer un pareil attentat contre l'honneur et le repos d'une famille honorable!...

Si l'on avait placé un Christ devant lui pour le faire jurer qu'en tout ce qu'il affirmait il n'y avait pas un atome de mensonge, il l'aurait juré avec enthousiasme. Et il aurait juré la vérité.

Et néanmoins, en fouillant dans son cœur, combien il eût vite trouvé, caché tout au fond, quelque chose qui eût démontré l'inconsciente fausseté de son serment! Ce qui est certain, c'est que la première fois qu'il retourna au rez-de-chaussée après s'être livré à ces méditations, bien que résolu à combattre héroïquement toute mauvaise

pensée que le démon pourrait lui suggérer, si ses yeux se détournaient très souvent de Sotileza, en revanche, quand ils la regardaient, comme ils la voyaient maintenant d'une manière bien différente !

Et ainsi le temps continua à passer, Sotileza arrivant à la plénitude de son développement, et André devenant un garçon accompli, robuste et gaillard, adroit, vigoureux, énergique sur mer où il passait toutes ses heures de loisir, tantôt voltigeant avec son *Zéphire* (c'était le nom de son bateau) aidé de Cole et de Muergo, qui d'ordinaire en prenaient soin, tantôt pêchant au large dans la barque de Mechelin, dont il payait scrupuleusement le fret, au grand regret du vieux marin, qui se faisait un cas de conscience de recevoir cet argent de telles mains. Il jouissait d'un grand prestige dans les deux Chapitres ; dans les deux on écoutait fort ses opinions, et le meilleur patron de barque lui eût cédé avec plaisir le gouvernail dans les moments critiques. De ce qu'il pêchait, la meilleure part allait à la maison de don Venancio Liencres ; et, sur son désir, c'était en général Sotileza qui le portait, comme elle portait aussi à la capitaine les belles pièces que lui envoyait constamment Mechelin. Car, chose singulière, c'est précisément depuis qu'il s'était proposé de prendre au rez-de-chaussée de la rue Haute « des précautions convenables » que le désir lui était venu de faire connaître chez lui et chez don Venancio l'admirable beauté de la jeune fille.

Et c'est pour cela qu'un jour la capitaine dit à André que si « certaine personne » remettait les pieds chez elle, elle ferait ceci, elle ferait cela. Et la sœur si distinguée de Tolin lui dit même mieux encore un certain soir. André en resta confondu, car il ne comprenait pas la raison de pareilles antipathies.

Malgré toutes ces choses de la mer qui le passionnaient, André supportait avec beaucoup de facilité tout le poids de ses obligations au bureau et celui de ses devoirs d'amitié et courtoisie aux côtés de son camarade Tolin. Pour l'instant Louisa était devenue ce qu'elle promettait d'être, une demoiselle élégante très habituée et très scrupuleusement

attachée au cérémonial de son *monde*. A regarder l'éclat de ses grands yeux noirs et le dessin de ses lèvres humides entr'ouvertes sur ses dents blanches et fines, on oubliait aisément la fadeur de sa conversation. Elle s'acquittait fort bien du soin de garder les distances de classe, comme son auguste mère, mais elle faisait une exception pour André, qu'elle continuait à traiter avec la familiarité du temps de leur enfance. Elle s'en autorisait même pour railler impitoyablement les exploits et le genre de vie du jeune homme ; et comme cette vie était entièrement contraire à ses goûts et à ses inclinations, ils étaient rarement ensemble sans qu'elle lui en échauffât les oreilles. André, de son côté, se piquait, se fâchait de ces libertés; Louisa s'énervait, s'irritait qu'il lui refusât le droit de dire ce qu'elle disait; mais Tolin intervenait dans la querelle et les mettait en paix; c'est-à-dire qu'il obtenait qu'on changeât de sujet, car, pour ce qui est de la paix, elle n'était vraiment pas conclue, puisque, la réunion finie, Louisa s'enfermait dans sa chambre avec une humeur de tous les diables, et André sortait en maudissant l'impertinente, l'indiscrète « qui finirait par être cause qu'il ne remettrait plus les pieds dans cette maison ».

Et c'étaient là les seuls mauvais moments de ce beau garçon, qui en tout le reste était une clochette d'or sonnant la joie pour peu qu'on l'agitât..., et même si on ne l'agitait pas.

En ce qui concerne Cleto, il avait gagné toute sa confiance par son serrement de mains, et celui-ci croyait tout possible au monde, sauf de voir jamais devenir vérité l'injurieux soupçon de sa famille. Quant au Père Apollinaire, il était aux anges rien qu'à le voir et l'écouter, et comme André possédait quelque argent parce qu'il gagnait au bureau plus qu'il ne lui était nécessaire pour couvrir ses dépenses et qu'il savait la destination que donnait le charitable religieux aux aumônes qu'il recevait, croyant du reste à poings fermés, il ne se lassait pas de le charger de dire des messes à saint Pierre, à la Vierge, aux martyrs; aujourd'hui, pour que Mechelin pût quitter son lit; le

lendemain pour que son père revînt heureusement du voyage qu'il avait entrepris; un autre jour pour être délivré d'un obstacle à une partie de pêche qu'il projetait au large, et ainsi de suite; et des messes jusqu'à un douro. Des messes à un douro! Et au Père Pollinaire qui était fatigué d'en dire à une peseta... et à deux réaux; et si reconnaissant, et si content! Penser qu'il aurait dépensé son argent en toilette! Allons donc! C'était bon pour son ami Tolin qu'on voyait se promener chaque jour sans manquer sur l'Alameda, tiré à quatre épingles, en chapeau haut de forme, gants de chevreau, canne de baleine, et faire les yeux doux à toutes les filles de riches commerçants! Bon aussi pour don Venancio Liencres et ses pareils qui, depuis les réunions d'hommes influents, avaient une telle soif de publicité et d'éloquence qu'ils ne posaient plus à la maison et ne fermaient pas la bouche de toute la sainte journée.

Oui, tout compte fait, André et une demi-douzaine de solides gaillards, attachés comme lui aux plaisirs de la mer, étaient les seuls exemplaires restants de cette race d'amphibies qui, peu d'années auparavant, composaient toute la population et donnaient à sa jeunesse son caractère original.

. . . .

Tels étaient les personnages, les choses et les lieux de cette fidèle histoire quand Muergo et le fils de Mocejon se flanquèrent cette tripotée dans le vestibule de Sotileza.

CHAPITRE XV

LE CONSOLATEUR

Le pauvre Cleto, allait, allait, remontant la rue, la redescendant, du Paredon au vestibule, du vestibule au Paredon, disant au commencement de chaque montée : « Cette fois j'entre », et il arrivait à la porte et il n'entrait pas..., et derechef il retournait au Paredon; et toujours avec ce poignard qui lui perçait douloureusement la poitrine à chaque pas. Ce poignard était Muergo, et la pensée que s'il devait le jeter hors du rez-de-chaussée pour toujours à grands renforts de soufflets, avec la grossièreté et la vigueur qu'avait le monstrueux garçon, il en aurait pour un bon moment. Après quoi, la bataille finie, et en supposant qu'elle tournât à son avantage, s'il arrivait qu'on lui fermât la porte, à lui, pour s'être permis un nettoyage de ce genre, quelle brillante récompense de sa peine! S'il avait eu des amis à qui demander conseil! des gens prudents et de bonne parole pour écouter le récit de ses infortunes et de ses préoccupations! Chaque fois qu'il pensait à Sotileza (et elle ne sortait pas de son esprit!) il comparait ce qu'il eût été, vivant au rez-de-chaussée, et ce qu'il finirait par devenir, maintenant qu'il connaissait meilleur milieu, si on ne le tirait pas bientôt du cinquième étage. Bien réfléchi, il ne pouvait continuer à vivre ainsi. Il se souvint d'André, dont l'influence était si grande au rez-de-

chaussée. Mais André, protégeant Muergo, ne voudrait pas l'aider à nuire à cet animal. Aller directement parler de ses chagrins aux principaux intéressés, c'était se trop aventurer. Car, outre qu'il ne connaissait pas bien leurs intentions, il se savait trop peu habile dans la parole et trop lourd d'esprit pour leur décrire assez vivement les soucis qui le torturaient.

Tout à ses chagrins, il descendit, sans s'en rendre le moindre compte, la rue de Rua-Mayor; il arriva à la Poissonnerie, déserte à cette heure, continua jusqu'à la Ribera..., et là se rencontra nez à nez avec le Père Apollinaire. Personne comme ce bon señor pour lui donner un bon avis!

Il l'arrêta, et la casquette à la main, le supplia d'écouter deux paroles qu'il avait à lui dire.

« S'il n'y en a que deux », lui dit le religieux au bout d'un instant employé à recueillir avec les mains posées de champ sur ses sourcils, la lumière du quinquet le plus proche pour reconnaître avec ses yeux malades celui qui lui adressait cette requête, « tu viens de me les dire. S'il y en a davantage, vois à me les dire en route, ou quand nous serons chez moi, parce que je suis très pressé et ne puis perdre le temps dans la rue....

— Alors je vous dirai chez vous ce que j'ai à vous dire », répondit Cleto en virant de bord et se mettant aux côtés du religieux.

Celui-ci vivait à l'époque dans une des maisonnettes basses de la Alameda de Becedo, de sorte qu'en le suivant, Cleto dut traverser toute la ville par la rue de San-Francisco, la plus animée du Santander d'alors. Un flot de beaux messieurs, et des boutiques, des boutiques pleines de choses et de lumières à bâbord et à tribord. Cleto ne se souvenait pas d'avoir jamais passé par là, et dans sa surprise il fut sur le point d'oublier ses chagrins.

« Il faut se faire à tout, mon fils », lui disait le Père Apollinaire, en remarquant combien le jeune homme s'émerveillait et comme il se heurtait aux passants. « Mais vous êtes des bonites de la mer, et quand vous descendez à terre,

que vous vous trouvez parmi des gens raisonnables, la respiration vous manque. Et le pire, c'est que cela se gagne! Car, sache-le bien, si je vis un an de plus sur cet escalier de la rue de la Mer, quoique en relation avec tant de terriens, je deviendrai, *cuerno!* aussi sauvage que vous-mêmes. Tiens! rien qu'au contact de ces moutards qu'on m'envoyait à dégrossir, je pouvais perdre l'art de bien parler. Cela ne veut pas dire que je les aie complètement abandonnés : quelques-uns viennent encore chez moi, et s'ils sont peu nombreux, c'est que la longueur du chemin les effraie. Au moins ils prennent l'air en le faisant et sentent moins mauvais quand ils arrivent. J'ai aussi des *terriens* : ils sont fils de Dieu comme quiconque et ont aussi besoin que les plus déshérités du pain de l'intelligence et de la parole divine. *Cuerno!* quels drôles d'oiseaux il y a parmi eux! Malgré tout, mon garçon, je n'ai jamais eu et je ne pense pas avoir jamais, si longtemps que je vive, d'élève aussi sale, aussi laid, aussi paresseux que Muergo. »

Ce nom tira instantanément Cleto de l'étonnement où il était plongé. Il frissonna, lâcha un juron des mieux conditionnés, et sentant renaître toutes ses rancunes, il dit avec une extrême véhémence :

« Faisons force de rames, Père Pollinaire, pour arriver le plus tôt possible.

— Qu'est-ce qui te presse tant, *recuerno*?

— Toutes ces drôles de choses, bon sang, qui grouillent dans ma tête. »

Un instant après, à la lueur d'une allumette que frotta Père Pollinaire, tous deux montaient l'escalier de sa maison; la vieille gouvernante du prêtre leur ouvrait la porte, et enfin ils s'enfermaient dans un très modeste cabinet, éclairé seulement par la flamme paresseuse d'un bout de chandelle enfoncé dans un chandelier de fer-blanc.

Puisque nous nous trouvons de nouveau avec le Père Apollinaire, en l'examinant un instant des pieds à la tête, nous pourrions bien dire que les jours ne passaient pas pour lui. La même figure, les mêmes habits, ni une ride, ni une

rougeur de plus, ni une tache, ni une reprise de moins. Le même Père Pollinaire de toujours, avec ses paupières rouges, sa tête penchée et sa soutane transparente et fripée.

« Regarde, mon fils, regarde! regarde, si tu as des yeux pour voir! » s'écria aussitôt le religieux, en désignant du geste quelques brochures et quelques papiers étalés sur une table. « Regarde, et dis-moi si le Père Pollinaire, avec un pareil travail sur les bras, peut avoir du temps de reste pour se promener par les rues comme un paresseux. »

Et comme Cleto le regardait en quête d'une explication plus compréhensible, le religieux ajouta :

« Cela, c'est du nanan, mon fils..., c'est-à-dire non; plutôt c'est ce qui me consume le raisonnement, la santé et le peu de vue qui me reste. Parce que, tu le sauras maintenant, c'est un sermon dont on m'a chargé pour le jour des saints Martyrs dans la chapelle de Miranda.... Le jour de la fête du Chapitre d'En-Bas!... Comme qui dirait rien du tout!... Place-moi là messieurs de l'Ayuntamiento, tous les matelots et la moitié de Santander, la bouche ouverte, écoutant le Père Apollinaire! Hein! crois-tu qu'on n'ait qu'à dormir et à monter ensuite en chaire à la grâce de Dieu? »

L'idée vint à Cleto de compter le temps qui restait jusqu'au 30 août : il vit qu'il y avait un bon mois et demi et le dit au Père.

Celui-ci se tourna rapidement vers le naïf garçon (car il était en train de passer la manche de sa soutane sur le poil de son chapeau pour le brosser un peu avant de le poser sur le lit) et lui parla ainsi :

« Mets-en trois..., en voilà tout autant que je suis cloué à cette table devant mes livres et mon encrier.... Mets-en quatre, car on peut les mettre. Et puis? Crois-tu qu'écrire un sermon pour les martyrs soit aussi simple que d'accrocher un hameçon à une ligne? Voilà bien les hommes, Cleto! Les plus habiles y suent sang et eau, oui, je dis les plus habiles! Et si quelque prédicateur te dit autre chose, il ne te dit pas la vérité, *cuerno!* Bonne plaisanterie de prédicateur ce serait là! Bonne, bonne en vérité. Enfin tu le verras ce jour si tu vas à l'Ermitage.

— Moi, s'écria Cleto avec la plus sincère surprise, mais je ne vais pas à ça!

— C'est vrai, tu es du Chapitre d'En-Haut.... Mais d'autres du Chapitre d'En-Bas m'entendront, et tu arriveras à savoir si ce que je leur dirai s'apprend en une couple de mois.... Voilà de ces garçons qui naissent tout instruits et avec la parole de Dieu, *verbum Dei*, sur les lèvres!... Et maintenant, dis-moi, quel membre t'es-tu cassé? Qu'est-ce que tu me veux? Pourquoi me cherches-tu *et quare conturbas me*? »

Cleto, qui était pressé, ne fit pas attendre beaucoup la réponse, si l'on peut appeler réponse un débordement de sons gutturaux, de phrases obscures et décousues, d'interjections fulminantes, de frottements de pieds, de hochements de tête et d'épaules, et craquements de la chaise.

« Tout cela est fort bien, dit le Père Apollinaire, homme très habile à déchiffrer une si rare espèce d'énigme. Mais pourquoi viens-tu me le conter?

— Mais pour que vous me donniez un conseil, et, si possible, aussi un coup d'épaule, répondit Cleto.

— C'est clair! reprit le religieux, j'en étais sûr..., quand tu as commencé à parler..., quand tu t'es assis sur cette chaise, quand tu m'as abordé dans la rue. *Cuerno!*... Au reste, ce qui t'arrive devait se produire, parce que la main de Dieu est partout et que ce qu'on fait on le paie.... Et si vous avez quelque chose à payer, c'est à moi que vous demandez de lâcher la peseta. Merci bien! Mais dis-moi, nigaud que tu es, pourquoi as-tu approché ton nez de cette maison? En quoi y manquais-tu?

— Elle m'a cousu un bouton une fois....

— Oui, oui; tu m'as déjà entretenu de cela et de ce qui suivit ce raccommodage. Mais après, quand tu as vu ce qui se passait en toi, pourquoi n'as-tu pas viré de bord, sachant, comme tu le sais, qu'entre le cinquième étage et le rez-de-chaussée il ne peut y avoir ni rapprochement ni accord?... Et Sotileza, sait-elle quelque chose de ce qui se passe en toi?

— Je ne lui ai rien dit.

— Mechelin le sait-il?

— Pas un mot.

— Et sa femme?

— Pas plus que son mari.

— Quelle figure te font-ils?

— Les vieux, comme ça! Elle..., je crois, pas trop bonne.... Bon sang, elle la fait meilleure à Muergo, et c'est ça qui me taquine.

— Eh bien! que veux-tu que je fasse?

— Que vous alliez lui dire, comme vous savez le dire, que je veux me marier avec elle.

— Grand sot! Que la tempête t'emporte! Sais-tu ce que tu me demandes? Sais-tu qui est ton père?

— Je ne le sais que trop!

— Sais-tu qui est ta mère?

— Encore mieux.

— Sais-tu qui est ta sœur?

— Que la foudre l'écrase!

— Sais-tu qu'avant de te voir marié avec cette fille-là, elles seraient capables de mettre le feu au rez-de-chaussée, à la maison et à toutes celles du voisinage?

— Ce n'est pas l'envie qui leur en manquerait.

— Tu sais toutes ces choses, Cleto de tous les diables, et tu veux que j'entre dans la danse? Ne me vois-tu pas déjà au supplice? Ne me vois-tu pas tout tenaillé, la salive au front, le fiel à la bouche, la chair toute meurtrie? *Cuerno!* ou tu ne m'aimes pas, ou tu n'es pas dans ton bon sens!

— Bon sang! Mais si vous me faussez compagnie, qu'est-ce que je vais faire?

— Ce que tu vas faire?... Mais ce que tu pourras!... Est-ce le Père Apollinaire qui t'a mis au monde, par hasard? Te doit-il le pain qu'il mange, les habits qu'il porte? Rien, mon fils..., comme toujours! Les réjouissances et les bonnes rasades pour vous tous seuls; et quand il y a quelque chose de démis ou de cassé, vous venez me chercher. Je ne le ferai pas; non, non. Est-ce clair, Cleto? »

Cleto hocha la tête et murmura d'une voix sourde quelques paroles incompréhensibles. Tout à coup il se redressa

avec colère et dit au Père Apollinaire qui se promenait dans la chambre :

« Je ne sais ce que je ferai à moi seul par rapport à elle ; mais quant à lui, quant à Muergo, Père Pollinaire, si ça ne finit pas à coups de poings, ça finira d'une autre manière, ou alors qu'il quitte la place.

— Mon ami, répondit le prêtre en se carrant devant Cleto, si ce n'était un péché mortel, je te dirais que tu ferais peut-être une œuvre de charité.... Très sainte Vierge Marie ! Quelles brutalités laissons-nous quelquefois échapper ! Non ! Ne fais pas attention, Cleto ; ne fais pas attention à toutes ces fariboles que je viens de dire. Mais c'est votre faute, *cuerno !*... Allons, va-t'en ; va-t'en tout doucement, ne prends pas ces choses-là tant à cœur ; calme-toi, dors..., si tu as un lieu pour cela ; laisse cet animal, qui ne peut te faire aucun tort en ce que tu crains ; pardonne-lui.... Et puis, qui sait, mon garçon, qui sait ! Aux plus profondes ténèbres succède le jour, et..., enfin j'irai faire un tour de ce côté-là, je sonderai le terrain, et selon ce que je verrai..., avec prudence, bien entendu, avec beaucoup de prudence, je t'aviserai quand je devrai t'aviser. Allons, je t'en ai dit assez. Maintenant va-t'en et laisse-moi travailler un peu. J'ai perdu assez de temps pour ce que nous gagnons, *cuerno !* »

Cleto sortit moins découragé, mais non satisfait et le prêtre s'approcha de la table. Il s'assit et tout en dépliant son manuscrit après l'avoir tiré du sein de l'un des vieux livres, il murmurait :

« Avec de pareils entretiens et de pareilles préparations, allez donc faire quelque chose de substantiel ! Allez chercher des citations latines pour en orner des discours qui frappent les auditeurs ! »

Ensuite il essuya sa plume d'oie au plastron de sa soutane, essaya la pointe sur l'ongle du pouce de sa main gauche, se fit un abat-jour en posant des livres debout pour défendre ses yeux des rayons directs de la lumière....

Alors sa gouvernante se présenta devant lui pour lui dire :

« La femme de Capuchin est là, celui de Prado de Viñas.

— Et qu'est-ce qu'elle a, la femme de Capuchin? répondit le Père.

— Elle a que son mari va beaucoup plus mal.

— Eh bien! qu'elle conte cela au médecin, *jinojo!*

— Elle le lui a déjà conté, monsieur, et c'est pour cela qu'elle vient ici.

— Alors elle ferait mieux d'aller chez le pharmacien.

— Comme si elle avait de quoi, la pauvre femme!

— Elle est capable de venir pour que je lui donne!

— Elle demande une aumône.

— Elle frappe à une bonne porte! Je la demanderais, moi, Ramona, si je n'en avais pas honte, *cuerno!*

— Le pire de tout c'est que dans cette maison il n'y a pas de quoi donner quelque chose de chaud au malade..., ni même une mie de pain, monsieur.

— Sainte Vierge! sainte Vierge Marie! Trois enfants, une femme, et c'est un si brave homme! »

Et tout en s'exclamant, l'excellent Père Apollinaire tâtait ses poches et enfonçait ensuite les mains dans le tiroir de la table.

« Mais que diable pourrait-il y avoir ici! murmurait-il sans cesser de palper à tâtons. Il n'y a jamais rien, au point qu'elle n'a même plus de serrure depuis plusieurs années!... Rien, Ramona, rien..., rien! Dis à cette malheureuse qu'elle me pardonne pour l'amour de Dieu, si je ne puis la secourir.

— Eh bien! et le douro de ce matin? se risqua à dire la servante....

— Quel douro, femme de Dieu?

— Celui de la messe de don André.

— Oui..., cours après!

— Depuis ce matin! Déjà.

— Depuis ce matin, déjà!... Qu'est-ce que tu as? Combien de temps devait-il durer?... Jusqu'à ce qu'on me le demande. On me l'a demandé tantôt quand je suis sorti, et je ne l'ai plus. *Cuerno!* il me semble qu'il n'y a rien de plus simple et de plus naturel. »

Déjà la servante allait porter ce triste message à la femme de Capuchin quand son maître la rappela :

« Écoute, Ramona, lui dit-il, avant de t'en aller : qu'avons-nous à dîner?

— Pour vous, de la viande et des pommes de terre.

— Comment « pour vous »?... Et pour toi?

— Pour moi, il y a quatre sardines.

— Et depuis quand y a-t-il une nourriture différente pour nous deux?

— Il y a si peu de viande qu'elle ne suffit par pour deux.

— Si peu que cela! Et où en est-elle, où en sont les pommes de terre?

— A moitié cuites, monsieur.

— A moitié cuites, à moitié cuites.... Voyez un peu quel *jinojo*!... Eh bien, écoute, porte-lui à l'instant cette viande, comme elle est, avec le ragoût et tout....

— Mais monsieur, si...

— Porte-le, *cuerno!* »

La vieille Ramona sortit et revint aussitôt tenant dans ses mains une marmite fumante, enveloppée dans un torchon sale.

Père Pollinaire l'approcha de ses narines, aspira avec convoitise ces vapeurs succulentes, puis, écartant le ragoût loin de lui, comme quelqu'un qui fuit une mauvaise tentation, il dit à sa servante :

« Bon, bon, très bon en vérité ton ragoût. Mais comme je n'ai pas ce soir grand appétit à vrai dire, donne-le à la femme de Capuchin pour qu'ils l'expédient comme ils pourront. »

Après quelques résistances infructueuses, la servante s'en fut accomplir l'ordre de son maître. Mais celui-ci, passant la tête hors de son cabinet, lui cria :

« Mais dis-lui qu'elle me rapporte la serviette..., si elle ne leur fait pas trop faute. »

Ensuite il revint à son fauteuil et à ses papiers, et il murmurait tout en les maniant :

« Justement j'ai lu, je ne sais où, que, pour conserver la

santé quand on se livre à des travaux aussi absorbants que ceux que j'ai entre les mains, il n'y a rien de meilleur que de se coucher avec la faim. Eh bien, pour ce qui est de ma faim, de ce soir, elle est de premier ordre, de premier ordre, *cuerno!* Pour sûr qu'elle l'est! »

CHAPITRE XVI

UN JOUR DE PÊCHE

André fut le jour suivant plus matinal que le soleil et assista à la première messe, que le Père Apollinaire disait à Saint-François pour les pêcheurs de la rue Haute. Muergo, qui avait été l'appeler, portait les appareils et le panier avec les provisions de bouche pour toute la journée, provisions que la capitaine avait préparées la veille au soir, comme elle en avait l'habitude chaque fois que son fils allait à la pêche.

Il fallait entendre la femme de don Pedro Colindres quand, en présence de son fils, elle disposait chaque chose dans le panier.

« Deux, quatre, sept, dix.... Je t'ai mis juste une douzaine d'œufs durs. Aurez-vous assez? Dans cette enveloppe de papier, il y a des tranches de morue frite : deux livres et demie.... Mais n'y laisse pas mettre les pattes à ces gens-là, il ne te resterait pas de quoi y goûter.... C'est qu'ils ont de bonnes dents!... Je ne sais, mon enfant, quand tu perdras ce goût si regrettable et si dangereux! Et tout cela pour rentrer brûlé du soleil et du vent et empester la maison de l'odeur du poisson.... Et le pire est qu'un beau jour, si tu n'y restes pas, tu gagneras quelque fièvre qui t'emportera.... Allons, ne te pique pas, c'est pour ton bien ce que je dis là.... Tiens, voilà un pâté de jambon et de volaille.... Ça,

ce sont des saucisses, trois douzaines.... Tâche qu'ils s'en contentent tous ces affamés, pour qu'il te reste plus de pâté. J'ai mis pour cinq. Si vous êtes plus, car la moitié du Chapitre se colle toujours à toi, qu'ils mangent des clous, ou s'arrangent de ce qu'il y a.... Ce doit être joli de voir ton ami Muergo sucer ses gros doigts et lécher ses grosses lèvres! Bonne éducation, bonnes manières que tu vas apprendre à ses côtés! Quels goûts désolants tu as, mon enfant, et comme je suis furieuse de ne pouvoir te les extirper jusqu'à la racine.... C'est bien la faute de ton père, qui les tolère, si même il n'y applaudit pas. Oui, oui, André! Je te dis comme je le pense, et tu dois m'écouter : c'est le moins que tu sois obligé de faire!... Une bonne part de pâté de goyave pour toi seul; un demi-fromage de Hollande et deux livres de galettes sucrées, pour tous.... Six livres de pain.... Combien faut-il de bouteilles de vin? Aurez-vous assez avec quatre? Allons j'en mets six ; ces gens-là ont un tel coup de langue!... Une serviette fine.... Attention à ne pas leur laisser s'essuyer les mains avec! Il y a pour cela deux grands torchons. Ce verre pour toi; celui-ci pour eux.... Fourchettes, couteaux.... Heureusement que le panier est grand, autrement!... Là, voilà le principal préparé. Je te poserai sur ton lit ton vêtement de mer et ton manteau en cas de noroit. Et pour l'amour de Dieu, mon enfant, ne sors pas trop loin et ne reviens pas trop tard. Car tu ne sais pas combien je me consume en pensant à ce qui pourrait t'arriver! Quelle grand'messe je ferai chanter à Saint-François le jour où tu perdras cette maudite passion, et que les choses iront comme elles devraient aller. »

En sortant de la messe, André vit que Mechelin et Sotileza l'avaient aussi entendue, ce qui prouvait que tous deux seraient de la partie.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois, car Sotileza aimait la pêche à la folie; et comme elle ne se plaisait à aucune autre distraction, qu'à la maison on la gâtait fort, et qu'André, consulté sur ce cas, approuva entièrement, tante Sidora ne mit pas d'obstacle aux désirs de la jeune fille à la seule condition que, pour les convenances, elle

n'irait jamais à ces promenades sans être accompagnée d'oncle Mechelin. Depuis lors, chaque fois que la santé du vieux lui permettait d'aller avec André pêcher dans sa barque, Sotileza les accompagnait.

Quelle envie avait Cleto de demander une place dans cette barque où tant de choses l'attiraient! Mais ce qui le retenait, c'était la même raison qui avait poussé tante Sidora à conseiller à André de ne pas l'emmener. Il savait que cette barque était pour les Mocejon la cause principale de leur haine à l'égard du rez-de-chaussée.

Le pauvre Cleto en était donc réduit à voir de loin s'embarquer les membres de l'expédition, quand Sotileza les suivait.

« Heureusement qu'André va avec elle », se disait-il en voyant que Muergo était de la partie.

Au moment où s'embarquaient le vieux Mechelin, Muergo, Cole et Sotileza, le soleil commençait à dorer les contours du beau panorama de la baie : ses rayons, réfractés par le cristal poli des eaux, jaillissaient en gerbes d'étincelles. Dans la nature régnait un calme absolu, un peu étouffant, et il y avait des nuages de pourpre sur l'horizon, autour de l'astre.

On hissa la voile, mais elle était pour le moment inutile, faute de vent. Muergo et Cole ajustèrent les rames; oncle Mechelin, à la proue, disposa aussi la sienne, car on ne disait pas au pauvre homme qu'il ne servait à rien, et cherchant le contre-courant, à cause de la marée qui commençait à monter, ils voguèrent vers la sortie du port.

André et Sotileza, assis à la poupe, préparaient les engins et les garnissaient d'amorces, échangeant d'innocentes paroles mêlées d'éclats de rire. Car, il est bon de le dire, Sotileza, si sobre de phrases et de sourires sur terre, était pleine d'animation dans ces parties de mer; et André n'avait garde de laisser échapper ces bonnes occasions qu'offrait de temps en temps à son caractère joyeux et folâtre le naturel plus sec et plus concentré de son amie.

Celle-ci, avec tous ses falbalas du dimanche, ne valait pas tant, quoiqu'elle crût le contraire, qu'avec ses courtes

et étroites frusques de tous les jours; cependant elle était charmante dans la barque avec son fichu de soie rouge, par-dessus son corsage noir ajusté, sa jupe bleu foncé, de bonnes chaussures, son épais chignon et la moitié de sa tête cachés par le gracieux mouchoir en forme de filet.

Muergo s'asseyait deux bancs plus loin du côté de la proue et appuyait sur le banc le plus voisin de Sotileza ses gros pieds noirs et calleux. Son torse d'athlète était couvert d'un vieux maillot collant, blanc à raies bleues; et ces couleurs donnaient un relief extraordinaire à la nuance bronzée de sa peau luisante. Son éternel sourire stupide se dessinait entre les deux chaînes de montagnes de ses lèvres, et à travers les mèches pendantes de sa tignasse fulguraient les rayons croisés de ses yeux louches.

André se plaisait à comparer la fraîcheur, la finesse de traits, l'air de jeunesse de la charmante fille avec la hure du rameur. Il admirait mentalement le constraste que faisaient ces deux têtes quand Sotileza lui dit à l'oreille :

« Jamais je ne l'ai vu plus laid qu'aujourd'hui!

— Il est affreux! répondit André, ayant la même pensée que Sotileza.

— Il est amusant à regarder », ajouta la jeune fille avec une expression ardente, concentrant en même temps toute la force de ses regards sur les sombres rugosités de la figure de Muergo.

Celui-ci sentit la flèche de ce regard jusqu'au plus profond de lui-même; il en frémit tout entier, poussa un hennissement de poulain sauvage et, pesant sur la rame avec toute sa force de bête vigoureuse, il donna une poussée à laquelle Cole ne s'attendait pas, et si forte, qu'il fit dévier la barque.

Le visage de Sotileza brilla comme d'un éclair de vanité satisfaite, et en même temps l'on entendit la voix de Mechelin qui criait de la proue, derrière la voile détendue et flasque :

« Qu'est-ce que tu fais, animal?

— Rien qui vous regarde », répondit Muergo avec un nouveau hennissement.

A ce moment, André et Sotileza larguèrent leurs lignes, chacun sur son bord, et quand la barque arriva au promontoire de Saint-Martin, on y avait embarqué plus de deux livres de petits poissons, pêchés en marche. Là seulement commençait pour de bon la distraction projetée. On baissa la voile inutile, et, la barque s'étant arrêtée, André et Sotileza jetèrent leur ligne au-dessous du château. Ensuite ils passèrent à l'île de la Tour, puis à la Horadada. Et ainsi, de rocher en rocher, de plage en plage, pèchant ce qu'ils trouvaient, ils arrivèrent, grâce à une mer unie comme une glace, à l'île de Mouro, non sans que Mechelin, suivant la coutume, se fût découvert en sortant du port, et après avoir dit « Dieu soit loué! » eût fait réciter le *Credo*. Mais comme Sotileza, qui n'était jamais allée au large, se trouva incommodée malgré le calme de la mer, on regagna le port. Mechelin, en y entrant, ne manqua pas de s'écrier, toujours suivant l'usage: « Jésus, et dedans! »

Après avoir longé de nouveau la base du promontoire, on prépara les *guadanêtas*, et la barque, se laissant porter par le courant, on se livra à la pêche ou plutôt à la capture des calmars.

Sotileza, si elle avait une adresse admirable pour agiter dans l'eau avec la douceur et la légèreté nécessaires cette poignée d'hameçons aux pointes tournées vers le bas, manquait de pratique : elle ne savait pas l'art d'embarquer le calmar pris, sans que le flot d'encre noire que celui-ci projette quand il se sent hors de son élément naturel se répande sur le pêcheur lui-même et sur ceux qui l'entourent. Aussi avec le premier calmar qu'elle captura dans sa *guadanêta*, mit-elle André dans le même état que si on l'avait plongé dans un encrier. Sotileza se mordit les lèvres pour ne pas rire de cet accident qui arracha sur-le-champ à André une exclamation un peu vive, et elle finit par rire comme une folle quand le jeune homme, la première impression passée, eut pris aussi la chose en riant. Alors Muergo qui les regardait sans cligner des yeux, appuyé du coude sur sa rame immobile, s'écria quand la jeune fille eût jeté de nouveau sa *guadanêta* :

« Crédié! maintenant pour moi, Sotileza! Lance-moi toute l'encre de celui que tu pêches : vise ma tête! hou! hou! hou! »

Sotileza lui répondit par une œillade où se marquait l'intention de répondre à son désir; et Muergo, lâchant sa rame, se planta à côté d'elle, prêt à recevoir. Mais le calmar sortit de l'eau, jeta son encre, et celle-ci alla tomber sur la chemise de Cole qui n'y tenait pas et ne s'était mêlé de rien.

« Tu as de la chance! » rugit Muergo contrarié.

Il n'avait pas fini de parler qu'il recevait sur le museau toute la liqueur du calmar qu'André venait de pêcher.

« Ce n'est pas la même chose que l'autre, » s'écria-t-il en crachant l'encre et sortant le buste du bordage pour laver son visage sur lequel on distinguait à peine les taches noires.

C'est dans ces jeux et d'autres que le temps passa jusqu'à plus de midi; la marée descendait, la chaleur était suffocante, et il venait du sud quelques bouffées d'air tiède qui ridaient à peine la surface de la baie, en même temps que ses eaux prenaient une teinte bleue plus intense.

« Déjeunons! dit soudain André.

— Et où donc? demanda oncle Mechelin.

— Comme toujours, sous la futaie d'Ambojo.

— C'est déjà un peu loin, répliqua le marin. Et ne remarquez-vous pas que le vent du sud se lève et menace de souffler dur.

— Et puis après? observa André. Est-ce que nous nous ferions de la bile pour si peu?

— C'est pour vous que je le dis, don André, et pour la fillette; vous mouillerez peut-être un peu vos vêtements; car pour moi, je ne m'inquiète pas de ces bagatelles dans la baie. Hisse, Cole. »

Et Cole, aidé de Muergo, hissa de nouveau la voile qui s'agita dans l'air jusqu'à ce que, l'écoute ayant été tirée par André qui saisit aussi la barre, elle resta tendue et immobile; alors la barque commença à glisser lentement, car le vent était faible.

Une demi-heure après, on arriva à la côte. Le vent avait un peu fraîchi, et comme la plage est plane, le ressac s'y faisait sentir à une certaine distance entre le sable découvert et le point où, volontairement, on échoua la barque. Il s'agissait de se déchausser pour gagner la terre, si l'on n'avait pas dans les jambes une vigueur suffisante pour franchir l'obstacle d'un seul bond, ou si l'on éprouvait un scrupule à se laisser porter dans les bras du plus fort et du plus hardi.

Sur-le-champ on décida que Cole resterait à garder la barque pour l'empêcher de s'ensabler complètement et André tira pour lui du panier de provisions une part abondante de tout ce qu'il contenait. Mechelin, en raison de ses infirmités, consentit à ce que Muergo le chargeât sur son dos pour le déposer à sec. André se préparait à en faire autant pour Sotileza, qui préférait se déchausser et s'y disposait déjà, mais Muergo revint du rivage, la saisit par la taille et l'emporta dans ses bras; elle se laissa enlever mourant de rire, pendant qu'André sautait d'un bond prodigieux depuis le bordage de la barque jusqu'à la partie sèche de la plage, dans le sable de laquelle ses pieds s'enfoncèrent jusqu'à la cheville.

Muergo le précédait de plus de deux brasses et continuait à courir sans lâcher son fardeau qui, bien loin de le fatiguer, paraissait lui donner des forces. Il touchait déjà les premières pierres du sentier qui partait du rivage, et ne faisait pas mine de déposer à terre la jeune fille, qui, riant, l'apostrophant, lui frappait la tête et lui tirait les cheveux.

« Laisse-la donc, animal! lui cria André.

— Lâche-la, espèce de brute! » répéta oncle Mechelin.

Comme s'ils chantaient! Muergo courait, et ne semblait pas disposé à la laisser avant d'avoir atteint la futaie même, à l'ombre de laquelle André voulait qu'on déjeunât.

A la fin, il revint seul lançant des étincelles de ses yeux louches, et agitant autour de sa tête, au souffle du vent, les mèches crépues de sa tignasse.

Oncle Mechelin le tança vertement et André lui allongea

une solide bourrade. Muergo ne prêta aucune attention aux duretés de son oncle, mais à André il lui glissa à l'oreille ces paroles, tout en se frottant les mains et cachant tout le noir de ses yeux dans chacun de ses deux larmiers.

« Crédié! que ça fait donc plaisir ces choses-là! »

Le jeune homme lui répondit par un coup de pied dans le derrière, qui l'envoya à plus de deux mètres.

Muergo reçut ce cadeau avec un frémissement bestial, deux sauts en l'air et un hennissement.

Ensuite il prit le panier de provisions et une grande jarre vide que portait oncle Mechelin, et tous continuèrent leur route jusqu'à la futaie à l'entrée de laquelle Sotileza les attendait. Quant à Cole, après avoir renfloué la barque, non sans peine, et l'avoir fixée avec l'ancre en un endroit où elle ne courait plus risque de s'échouer, il commença son festin particulier au murmure harmonieux du ressac, doucement bercé par les vagues que le vent soulevait lentement.

Très savoureux, et aussi très apprécié, fut le repas des quatre commensaux de la futaie. Pour Muergo, il fallut l'arrêter comme d'habitude, car c'était un gouffre sans fond, surtout quand il s'agissait de boire. André et Sotileza ne buvaient guère que l'eau fraîche apportée de la source voisine. Tous deux s'entendirent pour réserver à tante Sidora une bonne part de chacune des meilleures choses qu'il y avait à manger, au grand chagrin de Muergo, qui aurait dévoré jusqu'aux épluchures. Mechelin remercia de tout son cœur pour cette affectueuse attention à l'égard de sa femme qu'on n'oubliait jamais en pareil cas; et comme il se sentait tout ragaillardi sous l'influence salutaire de l'agrément de ces lieux et des caresses de l'air, voilà que se réveilla cette loquacité d'autrefois, que seule la tyrannie des années et des infirmités avait été capable d'endormir peu à peu, et il commença à entamer le panégyrique de sa vieille compagne. Il célébra ses vertus et ses talents, puis il rappela les souvenirs de sa propre jeunesse, il peignit leurs chastes amours et leurs noces joyeuses, puis son

bonheur à son foyer, puis ses infortunes de pêcheur, les événements de son âge mûr, les infirmités de sa vieillesse. Il parla longtemps, sans remarquer que depuis le milieu de son récit Muergo ronflait étendu, la bouche ouverte, et que Sotileza et André ne l'écoutaient guère, moins attentifs à sa parole qu'aux propos qu'ils échangeaient entre eux à voix basse à la dérobée. Et Mechelin lui-même, vaincu par les assauts du sommeil, finit par s'étendre sur le sol et par ronfler aussi solidement que son neveu.

André et Sotileza se regardèrent alors sans savoir pourquoi; puis, sans peut-être en savoir davantage la raison, après s'être regardés, ils se promenèrent autour de l'endroit qu'ils occupaient, et le virent tout entier désert et silencieux : on n'entendait d'autre bruit que celui du vent dans les branches.

Par suite de la chaleur de l'après-midi, Sotileza avait le visage enflammé, et comme on a déjà dit que dans les parties de ce genre elle était plus animée et plus loquace que de coutume, cet excès d'animation se révélait dans l'éclat de ses yeux brillants, le sourire de sa bouche fraîche, le feu qui empourprait ses joues. André la vit, dans ce cadre solitaire et séduisant, comme il ne l'avait encore jamais vue. Il se rappela avec indignation la calomnie d'autrefois; et pour la racheter il se mit à convertir en phrases précises les demi-mots qu'il disait à Sotileza pendant que Mechelin racontait ses aventures. Et ces phrases étaient des déclarations très claires.... Sotileza qui ne les avait jamais entendues sur de telles lèvres, partagée entre la surprise qu'elles lui causaient et l'impression d'autre nature qu'elles lui faisaient éprouver, n'arrivait pas à trouver les réponses qu'elle eût voulu. Cette lutte intérieure se traduisait sur son visage par une expression difficile à interpréter pour des yeux tranquilles, mais non pas pour ceux d'André; car, aveuglé en cet instant par les éclairs de la tempête qui se livrait en lui, il la considérait comme un aveu. Ainsi halluciné, il prit de sa main droite la main que Sotileza laissait pendre sur sa jupe, et du bras gauche il entoura sa taille, tandis que sa bouche

murmurait des paroles exaltées et brûlantes. Mais Sotileza, comme si elle s'était vue enveloppée par les anneaux d'un serpent, dénoua, par une brusque secousse, les liens caressants dans lesquels André l'emprisonnait; ses yeux lancèrent de tels éclairs, l'expression de son visage se modifia tellement qu'André s'éloigna d'elle à bonne distance, et sentit se dissiper son enthousiasme, comme si on venait de lui répandre un seau d'eau fraîche sur la tête.

« A partir d'aujourd'hui, lui dit durement la jeune fille indignée, tout ce que tu voudras..., excepté me parler comme tu m'as parlé.... Je ne dis pas de toi, qui es si au-dessus de moi, mais pas même de mes pareils je ne dois entendre une chose qui ne peut se dire devant ce pauvre vieux. » Et elle montrait oncle Mechelin.

André sentit en plein cœur la force de cette brusque leçon et il répondit à Sotileza :

« Tu n'as que trop raison. J'ai agi comme un brutal, parce que... je ne sais pas pourquoi. Pardonne-moi. »

Mais, tout en s'exprimant ainsi, il éprouvait en lui-même un autre sentiment C'est dans de pareils échecs que se montre surtout la vanité des jeunes gens, et celle d'André était blessée à vif, d'abord par l'échec en lui-même, ensuite parce qu'il se le voyait infliger par une femme qui, bien que résolue à le repousser, était « obligée » de le faire d'une manière moins brutale; enfin, parce qu'il était difficile d'accorder ce dédain crûment exprimé pour un garçon si élégant, avec le plaisir que cette belle dédaigneuse, une heure auparavant, montrait à se laisser emporter dans les bras du monstrueux Muergo! L'allusion au pauvre et honnête matelot endormi à son côté lui était aussi allée au cœur. Non pas qu'il la trouvât déplacée, mais au contraire parce que cette idée de Sotileza, il aurait dû l'avoir le premier. Et il eût ainsi évité de se l'entendre suggérer par une ignorante pêcheuse, ce qui blessait particulièrement sa conscience. Enfin, à se voir placé dans cette pénible situation, œuvre des circonstances, il sentait et pensait ce que penserait et sentirait tout fils d'Adam, aussi honnête, aussi franc, aussi droit, aussi irréfléchi que lui, dans une position analogue.

Cependant Sotileza, sans plus donner de signes de son indignation, se mit à « enlever la nappe » et à ranger dans le panier, les couverts et les restes du déjeuner. Ensuite elle réveilla les dormeurs : le vieux, en le secouant doucement, et Muergo en lui lançant à la tête l'eau qui était restée dans la jarre. Ce dernier se dressa en poussant un mugissement, tandis que l'autre s'étirait, bâillait, se frottait les yeux. Et comme l'horizon s'obscurcissait de nuages et que le vent du sud fraîchissait, tous se hâtèrent de retourner à la plage, la moitié au moins de l'après-midi étant écoulée.

Personne ne s'était souvenu de Cole. Comme s'il s'attendait à cet oubli, il s'était couché, pour dormir tout à son aise, sur la voile pliée au fond de la barque, où grouillait, à demi plongée dans l'eau qu'on y avait recueillie à cet effet, toute la pêche de la matinée. Il fallut des cris nombreux et bruyants poussés du rivage pour réveiller Cole, mais à la fin il ouvrit les yeux. Il releva l'ancre et approcha la barque, mais fort peu, car le ressac était plus fort que le matin, attendu que le vent était plus vif et que la marée montait déjà.

Comme il n'était pas aussi facile de sauter du sable dans la barque que de la barque sur le sable, André n'eut pas d'autre moyen que de se laisser embarquer dans les bras de Muergo et de se résigner, à y voir à nouveau, sans qu'elle fît la moindre protestation, celle qui lui en avait adressé de si violentes pour une pression moins étroite.

Tous étant dans le bateau, oncle Mechelin réclama le gouvernail, parce que le vent fraîchissait encore par instants. André se soumit sans répliquer aux ordres du marin expérimenté. Celui-ci s'assit à la poupe, saisit la barre et, la voile hissée, régla l'écoute à son idée. La voilure résonna tendue et sonore comme la peau d'un tambour de basque, et le bateau se mit en marche en bondissant sur les vagues qui le frappaient debout, tel un cheval fougueux qui rencontre une barrière sur son chemin. Comme on devait s'y attendre, la barque, naviguant contre le vent, se coucha sur le flanc. André et Sotileza s'assirent du côté

opposé pour mieux répartir la charge. Et le bateau, guidé d'une main sûre par Mechelin, attaquait les vagues avec un assaut fou, et dans cette lutte, il embarquait des paquets d'écume.

André avait jeté sur ses épaules sa capote imperméable ; mais Sotileza n'était pas couverte d'un manteau, parce qu'elle n'avait pas consenti qu'oncle Mechelin, vieux et infirme, lui donnât le chapeau et le paletot goudronnés dont il se couvrait pour ne pas se mouiller et qu'il avait, par précaution, emportés à la pêche. Les deux jeunes matelots n'avaient pas d'autres vêtements que ceux qu'ils portaient en quittant la maison. Aussi, pour ne pas être transpercée et ne pas gâter son « beau costume », déjà pas mal mouillé, Sotileza n'eut-elle d'autre alternative que d'accepter la moitié de capote qu'André lui offrait avec insistance.

Ainsi ces deux êtres jeunes et beaux se virent abrités sous une même enveloppe de quelques mètres d'étoffe et très serrés l'un contre l'autre, car on ne pouvait prendre trop de précautions contre l'eau qui sautait sans cesse de ce côté. André, se rappelant la scène de tout à l'heure, essayait de gêner sa compagne le moins qu'il pouvait, mais cesser de se rapprocher d'elle par quelque endroit lui était impossible, parce que la capote ne permettait pas de prendre ses aises.

Muergo et Cole écopaient à chaque moment l'eau qui embarquait. Oncle Mechelin ne quittait des yeux ni la direction ni la voilure. Et la barque, volant, franchissait les vagues, tombait dans leurs vallées et s'élevait sur leurs crêtes. Parfois un seul point de la quille touchait l'eau écumante. Des flocons ruisselaient sur les visages de Cole et de Muergo et les mèches de sa crinière dégouttaient comme une broussaille après l'orage.

Soudain André dit tout bas à Sotileza :

« En cet endroit même mon bateau a failli périr un soir, avec un vent comme celui d'aujourd'hui.

— Voilà une consolation pour moi, répondit-elle sur le même ton.

— C'est que je m'étais risqué à prendre tout le vent de côté sans mouvoir l'écoute.... Quelle bêtise!

— Et comment t'en es-tu tiré?

— Une chaloupe qui venait par derrière m'a pris à bord et a remorqué mon bateau. »

Tous deux se turent de nouveau. Quand la barque se trouva en face de la Monja et près des premiers navires, André se reprit à dire, toujours tout bas :

« Là, le *Zéphire* fut retourné la quille en l'air par une rafale de vent d'aval.

— Et toi? demanda Sotileza.

— Moi, je me soutins accroché à mon bateau, jusqu'à ce qu'une barque vînt me repêcher. Ce jour-là je me vis en fort mauvais état parce que j'avais coulé à fond et que, de plus, il faisait très froid.

— Deux plongeons..., c'est assez pour ton âge.

— Deux? Eh! j'en compte déjà sept!... Et plût à Dieu que ce fût le huitième aujourd'hui!

— En voilà un souhait, André!

— Il n'est pas si mauvais que tu penses, Sotileza, car je voudrais me trouver dans une conjoncture où tu donnerais à mes bras autant de valeur... que... que... à ceux de Muergo.

— En voilà des idées!

— Tu t'offenses aussi de celles-là?

— Parce qu'elles ne viennent pas à leur place.

— Alors elles ne viendront jamais en meilleure.

— Preuve qu'elles ne sont pas bonnes. »

A ce moment, ils furent inondés par une cascade qui sauta par-dessus bord, car la barque entrait dans un véritable défilé de navires à l'ancre où le vent était plus impétueux et les coups de mer plus violents. Oncle Mechelin, prévoyant ce que cela promettait pour plus loin, proposa à André de changer de direction pour aller débarquer à l'abri du Parédon du Môle-aux-Navires, au lieu de continuer jusqu'à celui de la rue Haute, comme le jeune homme le désirait.

Ainsi fut fait, grâce à l'adresse magistrale de Mechelin et

au grand plaisir de tous. Cleto, toujours taciturne, les vit de loin accoster et débarquer. Mais il se dit tout bas pour se consoler :

« Du moment qu'André veille sur elle, je suis tranquille. »

CHAPITRE XVII

LA NUIT DE CE JOUR-LA

André dormit mal cette nuit-là, fort mal! Dans son imprudent pas-de-clerc du bois d'Ambojo, il avait manqué à beaucoup de devoirs et commis beaucoup d'inconvenances à la fois.

Qu'eût dit tante Sidora, qu'eût dit son mari, si en cet instant de vertige ils avaient pu le voir, ou si dans beaucoup d'autres ils avaient lu sur son front certaines pensées qui se croisaient rapides par derrière?... Comment le jugerait le candide Cleto s'il le soupçonnait?... Cleto qui l'avait vu si indigné et si noble quand il lui avait révélé les calomnies dont le poursuivaient les femmes de la maison!... Et surtout quelle opinion avait de lui Sotileza, depuis qu'elle s'était vue dans la dure nécessité de l'écarter de ses côtés, hautaine, indignée, comme on écarte ce qui tache, ce qui déshonore? Leçon terrible! Et celle qui la lui avait donnée, c'était une ignorante fille de matelot, qui lui était cependant redevable de maint service et de mainte faveur! Du moment que le diable l'avait tenté, il aurait, du moins, bien dû lui permettre d'aller jusqu'au bout et de triompher. Mais le laisser avec toutes les contusions de la bataille et sans le profit de la victoire!

Enfin il ne pouvait vivre en paix dans l'état où en étaient les choses depuis la veille. Il tenterait donc de voir Soti-

leza, seul, dès que l'occasion s'en présenterait; il parlerait avec elle de ce qui s'était passé, lentement, froidement et sévèrement. Il rejetterait la faute sur les tentations du lieu, les murmures du vent, les âpres senteurs de la mer..., une chose quelconque; peut-être donnerait-il pour motif de son brusque assaut un secret dessein de mettre à l'épreuve la vertu de la jeune fille.... Cela, il le déciderait à son heure. L'important était de rester comme il devait et où il devait rester.... Oui, en parlant, s'il savait trouver les mots qu'il fallait dire, son prestige s'en augmenterait aux yeux de la jeune fille; ce ne serait plus seulement son estime qu'elle lui rendrait, elle en ressentirait de l'admiration; et alors.... Alors, ce serait l'occasion d'intervertir les rôles et de donner à Sotileza la leçon qu'elle méritait!

Et toutes ces réflexions, si graves pourtant, n'étaient pas seulement ce qui lui enlevait le sommeil. Quand une fois les préoccupations viennent à s'enchaîner!...

Lorsqu'au retour de la mer, il était arrivé chez lui, sans répondre une parole à toutes celles que sa mère lui adressait moitié tendre, moitié fâchée, pour les risques qu'ils avaient courus, l'état dans lequel elle le voyait, les gens qui l'aimaient tendrement, et autres choses semblables, il s'était enfermé dans sa chambre, pour se peigner, se laver à son aise et passer des vêtements secs, les vêtements du dimanche, qui se trouvaient préparés à portée de sa main, précaution de la capitaine, qui adorait ce fils, si noble cœur, si vaillant, si beau..., mais, si peu soigneux! Qu'un soir elle oubliât de lui passer la revue accoutumée, il fût sorti en chapeau haut de forme, mais sans cravate.

« Quel dommage, avec la mine que tu as, que le Seigneur ne t'ait pas donné pour être une personne convenable les dispositions que t'a données le diable pour rivaliser avec les grossiers matelots! »

Ainsi parlait la capitaine, tout en lui nouant sa cravate qu'elle avait passée elle-même sous le col de sa chemise avec l'adresse nécessaire pour ne pas la chiffonner. Elle tira ensuite les pans de sa redingote, abattit les faux plis de son plastron, donna un coup de brosse à son collet, et

enfin, après avoir vérifié si son pantalon tombait bien droit sur ses bottines vernies, elle continua en ces termes :

« Si tu étais un autre garçon, il ne serait pas nécessaire que ta mère te donne, chaque fois que tu t'habilles en monsieur, un moment d'ennui comme elle le fait à présent; mais tu es si..., Ah! mon enfant, dans quels états tu me mets parfois!.... Comme je désire que ton père finisse par revenir de son voyage et tienne enfin sa promesse de ne plus jamais s'embarquer! Et encore il faudra voir s'il obtiendra de toi ce que moi je n'ai pu obtenir! Ce serait bon une fois par hasard.... Mais on dirait que c'est là ton métier!... Regarde ces mains..., jusqu'à des ampoules!... Allez donc mettre des gants là-dessus! Quand ce ne serait que pour répondre aux attentions que ces messieurs ont pour toi, tu devrais être un peu plus circonspect en certaines choses. A qui arrive-t-il, sauf à toi, de s'en aller toute la journée à la pêche, sachant que ce soir tu es invité au théâtre avec une famille si distinguée! Enfin, nous verrons comment tu te comporteras.... Attention à ne pas partir au milieu de la représentation. Attends jusqu'à la fin et reconduis-les chez eux. Donne le bras à la señora ou à sa fille quand vous irez de la maison au théâtre, et de même pour descendre l'escalier des loges.... Car il est entendu qu'en sortant d'ici tu iras tout droit chercher Tolin, qui t'attend dans sa chambre. Il me l'a dit ce matin en sortant de la messe de onze heures. Là, te voilà en règle.... Et charmant, *caramba!* Pourquoi ne pas le dire, puisque c'est vrai ? »

André était fort ennuyé de ces éternelles histoires de sa mère. Il se garda donc de rien répondre et se rendit chez Tolin. Il traversait le vestibule et se dirigeait vers la chambre de son ami, quand il se trouva nez à nez avec Louisa déjà parée de rubans, pour le théâtre. Il sembla au fougueux jeune homme qu'ils lui allaient très bien, et il lui dit donc, sans plus de façon :

« Vrai, que tu es gentille, Louisita!

— Qu'est-ce que cela peut te faire, à toi? » répondit Louisa en s'écartant.

André prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait, et c'est pourquoi il demeura tout déconcerté de la sécheresse de Louisa. A tel point, et si contrarié, qu'il s'en plaignit à Tolin dès qu'il entra dans sa chambre.

« Je te dis, mon cher, qu'un de ces jours, je lui en dirai de toutes les couleurs. Sais-tu qu'elle est terrible l'antipathie qu'elle prend peu à peu contre moi!

— Est-ce que c'est de l'antipathie, cela? » lui répliqua Tolin, tout en cirant les pointes tombantes de sa courte et rare moustache.

« Qu'est-ce que c'est alors, si ce n'est pas de l'antipathie?

— Mon cher, à le bien prendre, cela prouve de l'affection et de l'estime. Va, si elle voulait te mettre à la porte une bonne fois, elle n'a pas la langue dans sa poche.

— Je ne tarderai pas à le voir, va!

— Qu'est-ce que tu verras, grosse bête, qu'est-ce que tu verras? Ce qu'il faut voir, c'est comme elle traite ceux qui l'assomment vraiment. Tiens, j'ai pitié de ce pauvre Calandrias.

— Calandrias?... Qui est Calandrias?

— Tu ne te rappelles pas que nous nommions ainsi Pachin Regatucos, le fils de don Juan de los Regatucos? Eh bien, ce jeune gommeux se dessèche pour elle et arpente le Môle d'un bout à l'autre toute la sainte journée; et elle l'envoie promener, lui ferme la porte au nez et lui fait une mine!... Au bal champêtre de la Saint-Jean, elle a refusé de danser avec lui, et sur un ton!... Je ne sais pas, je t'assure, comment cet homme est d'humeur..., comment il n'a pas de honte à continuer à se promener dans la rue pour ma sœur. Eh bien, il y en a plusieurs comme lui, parce que, comme elle est la fille de don Venancio Liencres..., ça se comprend! Elle les traite tous de la même façon.... Et maintenant, plains-toi!.. Mais, bien entendu, tout cela je ne te le conte que pour ta gouverne et confiant dans notre amitié, n'est-ce pas? »

A ce moment, on entendit deux coups violents à la porte de la chambre et la voix de Louisa qui disait :

« Nous partons!... »

André ouvrit immédiatement et comme son ami en avait fini avec ses soins de toilette, tous deux sortirent dans le vestibule, où André eut à saluer la femme de don Venancio : quoique vieille et quelque peu desséchée, elle était aussi élégante que sa fille, mais beaucoup plus affectée. Don Venancio allait prendre la parole au Cercle de *Recreo*, et ferait un tour au théâtre à la dernière heure, si d'autres sujets plus intéressants ne le retenaient pas. Tolin, prévenant son ami, offrit le bras à sa mère pour descendre l'escalier, et André offrit le sien à Louisa, en craignant fort d'essuyer un refus.

Mais il n'en subit pas, par bonheur. Il en fut quitte pour un regard de travers et ces paroles qui le laissèrent tout déconfit :

« Tâche de ne pas me déchirer ma robe, comme l'autre jour.... »

En chemin, ils sonnèrent à la porte de Silverio Trigueras, commerçant bien posé dans les farines, et virent descendre, enfilant ses gants, la fille de la maison, l'élégante Angustias, beauté célèbre pour laquelle le fils de don Venancio Liencres soupirait dans la solitude et pommadait les pointes de ses moustaches. Il s'égosilla en compliments et en galanteries; la jeune fille reçut des deux femmes l'accueil habituel, et d'André les meilleurs saluts que pût faire le pauvre garçon, puis tous ensemble se rendirent au théâtre.

Dans la loge, Tolin s'assit derrière la jeune fille pour laquelle il soupirait. André, tout près de Louisa, pour laisser plus de place à sa mère, et comme il s'était levé avant le soleil et avait trimé tout le jour, il passa la plus grande partie de chaque acte à dormir. Dans les entr'actes il sortait pour fumer dans les couloirs. En sorte que de toute sa soirée il se rappelait plus tard une seule chose, c'est que don Venancio Liencres, arrivant au milieu de la représentation, avait demandé si la pièce était en vers ou en prose.

« Je crois que c'est en vers, avait répondu André, je veux dire, non, peut-être bien en prose.

— C'est la même chose, avait répliqué l'éloquent don

Venancio. Pour le bien que cela fait et le plaisir qu'on y trouve! »

Puis la sortie. André offrit de nouveau son bras à Louisa, car don Venancio s'était chargé de sa femme comme c'était son devoir, et quant à Tolin, personne n'aurait pu l'éloigner, fût-ce avec de l'eau bouillante, de la beauté pour laquelle il soupirait et cirait les pointes de ses moustaches.

Dans la rue se trouvait déjà la file habituelle des lanternes à main portées par les femmes de chambre attendant leurs maîtresses. Car, à cette époque, bien qu'on eût inauguré le gaz l'année précédente, les riches, par vanité de classe, se servaient encore, pour parcourir les rues aux heures avancées de la nuit, de grandes lanternes à quatre verres, munies de trois bougies, et ornées à profusion de rubans de papiers de couleur.

André remarqua que le vent, qui s'était calmé depuis qu'il était sorti de chez lui pour aller chez don Venancio Liencres, s'était élevé de nouveau. Et comme il savait qu'au débouché du Môle il soufflait encore plus violemment que dans toute autre partie de la ville, il se hasarda à conseiller à Louisa de continuer à s'appuyer sur son bras jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la maison. Cette fois encore, il n'essuya pas de refus; et les autres, tenant son avis pour fort sage, l'observèrent au pied de la lettre. Je veux dire que don Venancio ne lâcha pas sa femme, ni Tolin l'objet de ses pensées amoureuses. Louisa et André marchaient devant, précédés à quelques mètres de la lanterne ornée de papier qui se balançait dans la main de la femme de chambre.

En enfilant la rue des Martyrs, on commença à entendre les sifflements du vent faisant rage parmi les agrès des navires de la Darse et ses mugissements furieux dans les carrefours voisins; quelques rafales passèrent et firent frémir la soie du vêtement de Louisa en agitant avec violence les pans de sa jupe. Morte de peur, elle s'accrocha au bras d'André, ferme et immobile comme la branche d'un chêne.

« Serre fort mon bras, et n'aie pas peur, lui disait-il, car moi, le vent a beau souffler, il ne m'enlèvera pas. »

Et Louisa s'accrochait à deux mains, et se rapprochait du chêne avec tant d'anxiété qu'André, s'il eût été lui-même moins préoccupé, aurait pu sentir sur son bras droit les battements du cœur de son amie, principalement pendant le long moment qu'ils restèrent sur le Môle, tandis qu'on ouvrait chez don Silverio Trigueras et que Tolin demeurait privé de la jolie compagne qui s'appuyait si doucement sur lui.

Dès qu'André se vit dans le calme relatif d'une rue de derrière, il dit à Louisa comme pour la tranquilliser, et surtout pour dire quelque chose :

« Tu trouves qu'il fait du vent, mais ça soufflait encore bien plus cet après-midi. »

A quoi Louisa répondit immédiatement et sans le moindre ton de plaisanterie :

« Eh bien ! si j'avais été le vent cet après-midi, je t'aurais fait faire un joli plongeon, je t'assure. »

André sentit une montée de chaleur embraser son visage. Il se souvint d'une chose toute pareille qu'il avait dite à Sotileza quand tous deux s'abritaient contre les vagues de la baie sous une même capote. Il ne craignit pas que Louisa l'eût entendu..., mais elle pouvait bien l'avoir vu.

« Eh bien ! tu as un bon cœur ! répondit-il, tout penaud, à l'estocade de son amie.

— Ce n'est pas avoir mauvais cœur que de faire ces choses-là, qui sont des punitions nécessaires, et même des œuvres de charité, si tu m'en crois.

— Punitions !... Œuvres de charité !... » s'écria André, commençant à perdre patience, car Louisa l'entraînait sur ce terrain des impertinences qui l'agaçait tellement. « Et qu'est-ce que j'ai fait de mal cet après-midi ?

— Mon cher, lui répondit Louisa d'un ton résolu, exactement je ne le sais pas, parce que la voile cachait plus de la moitié de la barque, et d'ici je n'ai vu que trois paquets mouillés, qui faisaient mal au cœur.

— Je tenais le gouvernail, » déclara André, résigné à passer pour un des paquets qui faisaient mal au cœur, pourvu que Louisa se convainquît qu'il n'occupait pas la

partie invisible de la barque, où il se trouvait en contrebande.

La fille de don Venancio Liencres, sans paraître davantage désabusée ni donner de marques visibles d'attention à ces paroles, ajouta :

« Mais si tu n'as rien fait de mal cet après-midi, tu en as fait le matin.

— Le matin!

— Oui, monsieur, le matin! Crois-tu donc qu'on ne t'ait pas vu ici, en face, en haut et en bas, pendant des heures, avec ces grossiers marins et une vilaine femme.

— Une vilaine femme!...

— Parfaitement, une vilaine femme.... Tu trouves cela bien? Que diront les gens qui l'ont remarqué.

— Et qu'est-ce qu'ils pourront dire?

— Des horreurs, et ce ne sera pas trop.

— Et pourquoi le regardent-ils, si c'est si mal?

— Et pourquoi t'amuses-tu à faire ces choses-là à l'endroit même où « quelqu'un » est en train de regarder? Parce que ce « quelqu'un » regarde justement ici, devant sa maison, et que ce « quelqu'un » a de bonnes jumelles faites pour regarder.

— Oui, et que ce « quelqu'un » a plaisir à s'occuper de ce qui ne le regarde pas.

— De ce qui ne « me » regarde pas? » s'écria Louisa avec une secousse qu'André n'était pas à même d'apprécier, aussi bien pour l'agacement qui lui chatouillait les nerfs, que pour les chocs et les heurts qu'il recevait du vent à tout moment.

« Oui, ce qui ne te regarde pas, répondit André avec fermeté, puisqu'en cela je n'offense personne, et que pour le reste je fais mon devoir.

— Si, cela me regarde, reprit Louisa d'une voix quelque peu altérée et nerveuse, cela me regarde beaucoup, parce que tu es un ami de la maison et un camarade de mon frère; et il ne me plaît pas que les gens disent que Tolin a des amis qui vont à toutes les heures de Dieu avec les vauriens de la Zanguina et avec des pêcheuses sales et

effrontées. Et si tu me pousses à bout, je le raconterai à papa pour qu'il le redise à ton père quand il reviendra, et qu'il te tire de cette mauvaise vie.... Et maintenant, je ne veux plus de ton bras..., ni même que tu me salues.... »

Et en effet, elle dégagea son bras de celui d'André. Il est vrai que cela avait lieu après avoir franchi à sa remorque l'entrée de la dernière rue et au moment d'arriver tout contre la porte de sa maison, pendant que la femme de chambre, les ayant devancés de quelques pas, donnait pour la seconde fois trois vigoureux coups de marteau qui résonnaient dans la cage de l'escalier et faisaient trembler les barreaux de fer ajustés intérieurement à la porte, la première des trois qui protégeait la caisse bien garnie du commerçant don Venancio.

Le souvenir tout frais de ces événements était le second thème des réflexions qui faisaient perdre à André le sommeil pendant les heures avancées de cette nuit-là. Jamais la sœur de Tolin ne s'était encore montrée si indiscrète, si impertinente et si dure. Pour la première fois, elle l'avait menacé d'aller tout dire à son père pour qu'il le répétât au capitaine. Et cette enfant gâtée était très capable de le faire comme elle le disait. Or, don Venancio tenait beaucoup au « decorum » chez les gens qu'il fréquentait; les prétentions de sa femme étaient connues, aussi bien que la façon de penser de la capitaine. Et quant au capitaine, ce n'était plus le joyeux Bitadura d'autrefois, tout de premier mouvement et si indulgent, qu'il savait si bien prendre par quelques cajoleries quand il voulait se faire pardonner une peccadille; il avait maintenant des moments d'humeur, quelque chose comme un demi-siècle sur son âme, il était devenu gros, il était riche. Tout cela avait passablement aigri son caractère. André lui-même n'avait plus la résignation de se soumettre en silence à toutes les volontés paternelles, et il ne savait à quelles extrémités pourrait l'entraîner une telle conspiration tramée contre lui par une fillette moqueuse. Avec de pareils éléments, quelle sauce le diable ne ferait-il pas, s'il se mettait, pour quelques jours dans la tête de cette obstinée de Louisa!

Mais enfin, tout cela n'était qu'une supposition. Il avait le temps de voir venir et de se préparer à la lutte.... Ce qui était grave, c'était l'autre chose, certaine celle-là, et si pressante !

Et c'est ainsi qu'il bataillait, jusqu'à ce qu'au bout de longues heures il se retournât de l'autre côté et s'endormît.

CHAPITRE XVIII

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

Pour la première fois de sa vie, il se mit à guetter, avec une persévérance qui lui répugnait un peu à lui-même, une occasion de se voir seul avec Sotileza, et aussi pour la première fois de sa vie, dès qu'il eût atteint son but, il trompa Tolin en inventant un prétexte pour manquer deux heures au bureau.

Le fait arriva vers le milieu de la matinée, un jour qu'oncle Mechelin était aux calmars avec sa barque et tante Sidora à la place. Sotileza travaillait en son logis. André se réjouit fort de la trouver seule.

« J'ai à te parler », lui dit-il en entrant et d'une voix mal assurée.

La jeune fille remarqua le trouble d'André et lui demanda en se levant soudain.

« Et pourquoi viens-tu à cette heure?

— Parce que..., parce que, ce que j'ai à te dire, personne autre que toi ne doit l'entendre. Assieds-toi et écoute. »

André s'assit sur une chaise et en plaça une autre tout auprès. Mais Sotileza ne voulut pas l'occuper. Elle resta debout, appuyant son bras droit sur la commode, tandis que son sein marquait son agitation intérieure, et elle répondit d'une voix ferme, avec un regard vaillant :

« Souviens-toi de ce que je t'ai dit dans le bois, dimanche.

— C'est justement de cela que je viens te parler.

— Je croyais que la question avait été épuisée là-bas?

— Pas tout à fait; et c'est pour ce qui manque que je viens à présent.

— Eh bien, depuis ce jour-là, nous nous sommes vus plus d'une fois. Pourquoi as-tu gardé le silence jusqu'à aujourd'hui?

— Je te l'ai déjà dit : parce que c'est un sujet à régler entre nous deux.

— Moi, je t'ai dit aussi que je ne veux rien entendre de toi qui ne se puisse dire devant d'honnêtes gens.

— Eh bien, c'est précisément parce que tu m'as dit cela que j'ai à te parler. Assieds-toi ici, Silda, assieds-toi pour l'amour de Dieu, je te promets de ne pas m'oublier, ni en actes, ni en paroles. Celles que je te dirai n'ont pour but que de t'enlever l'amertume que d'autres t'ont causée, et me délivrer d'un poids qui m'oppresse. »

Sotileza, un peu haletante et décolorée, s'assit machinalement sur la chaise préparée par André.

Lui, quand il l'eut à son côté, et si près qu'il entendait le bruit de sa respiration, il s'écria :

« Et regarde, il faut toute la force des résolutions que j'apporte, pour n'y pas manquer en te voyant si belle..., et dans la solitude où nous sommes! »

Silda se leva brusquement de sa chaise et retourna s'accouder sur la commode.

« Ne crois pas que j'aie peur, dit-elle en même temps, de me voir seule avec toi; j'ai assez de cœur pour remettre à sa place celui qui manquerait à ce qu'il me doit.

— Alors, demanda étourdiment le jeune homme, pourquoi t'éloignes-tu ainsi?

— Parce que je ne veux pas entendre de près des choses qui te montrent comme je ne voudrais pas te voir.

— Eh bien! c'est pour que tu me voies à ton goût, et pas pour autre chose, que j'ai guetté cette occasion, crois-moi, Silda; je te le jure sur la croix de Jésus.

— Tu prenais un bon chemin pour commencer!

— Tout cela n'était que des mots.... Je m'engage à ne

pas te cacher même une pensée, pour que tu arrives à voir en mon cœur comme sur la paume de la main. Mais si ces franchises t'offensent, tu ne les entendras plus de ma bouche.... Je te le jure, Silda.... Reviens donc t'asseoir ici..., et attache-moi les mains si tu penses qu'elles puissent me servir à t'offenser.... Et si, après m'avoir écouté, il te semble que mes paroles t'ont blessée, arrache-moi la langue qui les aura dites..., mais assieds-toi là et écoute-moi. »

Sotileza revint s'asseoir, mais machinalement, toute pâle, moitié farouche, moitié émue, car, dans tout ce qui se passait, il y avait pour elle tant de nouveauté et un si étrange intérêt qu'il s'imposait à la bravoure de son caractère.

André qui l'avait toujours vue froide et impassible, absolue maîtresse de ses impénétrables sentiments, s'étonna de cet écroulement subit et inespéré d'une si grande force, l'interpréta suivant ses désirs et sentit que la solidité de ses projets était aussi ébranlée. Misérable fragilité humaine!... Mais il venait de jurer que sa conduite serait honnête, et, s'armant de volonté pour tenir son serment, il commença en ces termes :

« Silda, cet après-midi-là, je t'ai dit des paroles et je me suis laissé aller à des actes qui m'ont valu une réprimande de toi, dure, très dure!... Au reste, tout de suite, je confesse que ma faute méritait cette punition. Je ne t'avais pas habituée, depuis tant d'années que nous nous connaissons, à concevoir des soupçons sur mes intentions, ni par une mauvaise parole, ni par l'indice d'une mauvaise pensée. En cette maison, tous, et toi la première, vous m'auriez livré l'honneur endormi pour que je veille sur lui. En ferais-tu autant depuis ce jour-là? Dis-le franchement, Silda.

— Non, répondit celle-ci sans hésiter.

— Eh bien! c'est cette épine que j'ai là depuis ce moment, Sotileza. Voilà ce qui me meurtrit intérieurement, ce qui m'enlève la nuit le sommeil, le jour le repos! Je ne veux pas que personne se cache de moi dans cette maison où je suis accoutumé à ce qu'on m'ouvre toutes les portes comme au soleil quand il arrive. C'est à cela que je veux revenir, Sotileza, à ton estime et à la confiance de tous.

— Tu n'as perdu ni mon estime ni la confiance de personne, André; tous savent ce qu'ils te doivent, et moi en particulier; il n'y a pas ici d'ingrats.

— Je ne veux pas qu'on m'estime pour mes services, mais pour ma propre valeur, et je sais que je ne vaux pas à tes yeux ce que je valais il y a peu de temps.

— A ce compte, André, s'écria Silda avec une chaleur d'accent inaccoutumée, pourquoi n'as-tu pas montré cette valeur en temps utile? Elle t'eût empêché d'agir comme tu l'as fait.

— Dans la réponse à cette question se trouve précisément l'excuse de mes actes et de mes paroles, la seule raison que je puisse t'offrir pour recouvrer entièrement ton estime et ta confiance. Et tu vois que cette raison je ne pouvais te la donner devant témoins sans en découvrir la cause, ce qui serait un remède pire que le mal.

— Je ne sais, dit Sotileza avec l'accent et l'expression de la sincérité la plus crue, quelle excuse il peut y avoir pour ces choses-là entre un homme haut placé comme toi et une femme d'aussi humble condition que moi. »

André sentit au milieu du crâne le coup de cet argument.

« Voyons, » répondit-il, en cherchant dans les faux effets de la voix et des attitudes, l'assurance qu'il ne trouvait pas dans sa raison, « es-tu de celles qui croient que quand il s'agit de « ces choses-là » il y ait distance ou hiérarchie qui tienne? Ta beauté, enveloppée de ces quatre chiffons, propres comme un sou neuf, ne vaut-elle pas la beauté qui se pare de soie et de diamants? Ce qu'a éprouvé pour toi un garçon rude et grossier, ne peut-il être éprouvé, et même avec plus de force, par un homme de ma condition? Ce que le charme de la campagne et l'influence de la nature dans toute sa splendeur peuvent lui faire ressentir devant une femme comme toi, ne peuvent-ils me le faire ressentir à moi aussi?... Et puisque nous sommes sur ce point, qu'y aurait-il d'étrange que, l'occasion étant si propice et le lieu si agréable, j'aie essayé de profiter de ce double avantage pour mettre ta vertu à l'épreuve avec un assaut de comédie? »

Silda répondit à ce développement par un sourire froid et ironique.

« Tu ne me crois pas? lui dit André fort contrarié.

— Non » répondit Silda avec franchise.

— Pourquoi?

— Parce que ce qui est mensonge se reconnaît de loin, rien qu'à la façon dont on l'amène; et cela, ne te fatigue pas à dire le contraire, André, cela était la pure vérité.... Aussi j'aurais plutôt cru aujourd'hui à la peine que tu me dépeins en te voyant pleurer de tout ton cœur, qu'en te voyant te défendre par des fourberies. »

André resta un moment sans savoir que répliquer à ces paroles si simples et décisives.

Ensuite il dit, pour dire quelque chose :

« Il ne suffit pas, Silda, d'affirmer : il faut donner des raisons....

— Je t'en donnerais de bon cœur, répondit la jeune fille, contenant les élans de son caractère, une seule qui vaudrait autant que beaucoup.

— Et pourquoi ne la donnes-tu pas? lui demanda André, moins vaillant qu'il ne paraissait.

— Parce que je crains que tu ne te fâches.

— Je te promets de ne pas me fâcher.... Pourquoi cela était-il la vérité?

— Parce que je connaissais les mauvaises pensées qui te l'ont inspiré.

— Tu les connaissais?... Comment?...

— De les avoir lues bien des fois en tes yeux.

— Quand?

— Depuis quelque temps déjà.

— Silda!

— C'est dit, André. Tu voulais des raisons? Tu les as. »

André demeura désarmé et blessé au plus profond de sa conscience.

Sotileza s'en aperçut et se hâta de lui dire :

« Tu m'as promis de ne pas t'offenser de la raison que je te donnerais. Tiens ta parole.

— Je la tiens, dit André plus des lèvres que du cœur, et

je ne discuterai même pas l'erreur de tes yeux quand ils lisaient dans les miens. Mais, dis-moi, Sotileza, pourquoi, quand tu as cru découvrir en moi ces mauvaises pensées, ne m'as-tu pas dit qu'elles t'offensaient?

— Parce que, si mes yeux ne me trompaient pas, c'est à toi qu'il convenait de laisser ces pensées hors de cette maison, et non à moi de les en chasser.

— Alors, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de m'éloigner d'ici pour toujours, puisque je les apporte avec moi.

— Ou venir sans elles, ce qui n'est pas la même chose.

— Et qu'ai-je à faire pour que tu croies que je ne les apporte pas?

— Ne pas les apporter, cela suffit. »

André, par respect de soi-même, ne voulait pas mentir en prétendant que Sotileza se trompait quand elle parlait de ses mauvaises intentions. Comme, d'après ce qu'il venait d'entendre, elles n'étaient que trop transparentes, s'obstiner à les nier était démériter de plus en plus aux yeux de cette vertu farouche qui l'aimait mieux pécheur repentant que faux homme de bien. Mais il considérait en même temps que ces mauvaises idées, si abhorrées en lui par Sotileza, ne l'épouvanteraient peut-être pas autant dans une autre cervelle, et même il se rappelait le plaisir avec lequel la scrupuleuse habitante de la rue Haute se laissait presser, sur la plage d'Ambojo, dans les bras du stupide Muergo. Valait-il donc moins aux yeux de Sotileza que ce monstrueux animal? Cela était incroyable, et c'eût été une vraie folie que de manifester même des doutes à cet égard. Mais le fait de la préférence existait, ce qui démontrait que les scrupules de Sotileza portaient moins sur les pensées que sur les personnes. Cette constatation ne diminuait pas, dans l'esprit d'André, l'honorabilité de Silda, car il n'ignorait point l'influence qu'a sur certains actes la condition de la personne qui les exécute ou qui les accepte. Mais, dans la fausse position où il se trouvait, ce fait lui offrait une porte de sortie, et peut-être pourrait-il tenter d'en profiter.

Déplaçant alors la question, à la suite de tout ce raison-

nement intérieur, André commença à évoquer sur un ton plaintif les meilleures années de son enfance et de sa jeunesse passées dans l'intimité de l'innocente orpheline et de ses honnêtes protecteurs. Tendresse, abnégation, calme, paix et noble confiance, il célébra tout dans cette idylle qui eût fait pâlir, sauf pour le style, celle qu'inspira à don Quichotte une poignée de glands dans la cabane des bergers. Soudain, sur le fond riant de ce tableau, se montre une tache légère; le vent du soupçon souffle, la tache devient nuée, la nuée s'étend..., et adieu lumière, confiance et joie! L'ami de toujours, le consolateur de tous est maintenant le méchant homme duquel il faut éloigner les jeunes filles et écarter l'amie de son enfance et de sa jeunesse!

« Je ne puis m'y résigner, Sotileza, s'écria André en finissant ses lamentations. Je ne puis sortir de cette maison poursuivi par cette défiance, après y être entré comme j'y suis entré!

— Mais qui t'en chasse, André? dit Sotileza avec ennui.

— Toi, répondit André, puisque tu me dis....

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Sotileza avec fermeté. Je t'ai dit de ne pas revenir avec ces pensées qui n'ont vu le jour que parce que tu l'as voulu. Est-ce te chasser de la maison?... Et d'ailleurs, qui suis-je, pour pouvoir le faire?

— Toujours ces malheureuses pensées! » s'écria le fougueux jeune homme, irrité de voir avec quel soin elle les plaçait devant lui pour qu'il s'y brisât. Puis, se laissant emporter par l'impulsion de la vanité offensée, il ajouta, avec une grande véhémence. « Et si par hasard tu avais deviné, Silda; si ces mauvaises pensées s'étaient emparées de moi, qu'y aurait-il là de particulier? Ne t'es-tu jamais regardée au miroir?... Ne sais-tu pas que tu es belle?... Et moi, suis-je de pierre, par hasard? »

Sotileza, tandis qu'André parlait ainsi, redevint silencieuse; puis, éloignant sa chaise d'un demi-mètre, elle dit avec un accent et une expression impossibles à décrire :

« André!... prends garde, pour corriger ton action tu vas en faire une pire!

— Je ne sais pas ce que je vais faire, Silda, s'écria André hors de lui. Ce que je sais, c'est que j'ai à te dire ce que je te dis, parce que ça me brûle si je me tais.

— Sainte Vierge! Et tu osais nier?

— Je ne nie pas, ni n'affirme, Silda! Je cherche comment je dois agir. Fais comme moi.

— Eh bien, parce que j'agis comme je le dois..., tu me tues de chagrin, André! »

Et André vit alors dans les yeux de Sotileza une expression et comme un voile de rosée qu'il n'y avait jamais observés.

« Je te tue de chagrin! s'écria-t-il. Pourquoi?

— Parce que ce n'est pas ainsi que je veux te voir pour t'estimer, mais tel que tu étais avant.

— Et pourquoi ne m'estimerais-tu pas tel que je suis à présent?... demanda André, aveuglé par le dépit et la violence.

— Parce que, parce que.... » Et Sotileza, qui ne quittait pas du regard les yeux d'André, se leva rapidement de sa chaise. Elle recula de deux pas sans la lâcher et continua ainsi, dans une attitude qui en imposait par l'extraordinaire mélange de hauteur et de supplication qu'il y avait en elle. « Par la Vierge des Douleurs, André, ne m'en demande pas plus sur ce sujet..., et écoute ce que tu m'obliges à te dire! Tu sais, aussi bien que moi, que depuis que tu m'as recueillie dans la rue, on me donne dans cette maison, par charité, beaucoup plus que je ne mérite. Je me suis vue faible et seule, et j'ai ici des parents et un abri.... Je peux mourir, comme le plus jeune enfant; mais ceux-ci sont vieux déjà, et la loi naturelle est que je me voie de nouveau seule en ce monde. Pour y avoir quelque valeur, je n'ai pas d'autre bien que mon honneur.... Par l'amour de Dieu, André, toi qui sais ce qu'il vaut, toi qui m'as protégée innocente, veille sur lui plus que personne!

— Te dérober ce trésor! s'écria André sincèrement affligé de ce soupçon.

— Me le dérober, non, répondit aussitôt la jeune fille avec une courageuse vivacité, ni toi, ni personne. Mais

l'apparence suffit, car tu sais bien ce que sont les mauvaises langues. »

André était stupéfait. Sa véhémence irréfléchie l'entraînait d'échec en échec; mais il était de noble sang et son cœur répondait toujours à l'appel de l'honneur. En outre, il était absolument inutile de tenter de s'imposer avec les forces du dépit à une fermeté aussi indomptable que celle de cette femme, qu'il ne connaissait pas bien jusque-là.

« Tu triomphes de moi en tout aujourd'hui, Sotileza, lui dit-il dans une attitude qui s'accordait bien avec le ton doux et affectueux de ses paroles. Tu me dis de telles choses, tu me donnes de telles raisons que j'arrive à me rendre compte qu'avec toute ma bonne volonté j'ai pris parfois, dans cette discussion, des chemins dont n'usent pas les hommes de bien. Souviens-toi de ce que je t'ai juré en entrant ici il y a un moment; cela est la vérité, c'est pour cela que je venais. Le reste est sorti parce que..., parce que le diable embrouille les idées et tire ensuite les paroles à sa guise pour la perdition des gens. Oublie cela, Silda. Oublie cela et pardonne-moi. »

Cette fois, oui, André parlait avec le cœur sur les lèvres!... L'impressionnable garçon!...

Sotileza, qui le connaissait bien, lui dit en se rapprochant de lui :

« Voilà parler en vérité!... Voilà se rendre justice, André! Et vois, maintenant que tu es maître de toi; maintenant que Dieu t'enlève le bandeau des yeux, n'attends pas que le démon te le remette.... Va-t-en, et laisse-moi seule comme j'étais.... C'est à ce prix seulement que je te pardonnerai de tout mon cœur. »

André se leva de sa chaise, résolu à partir. Les blessures de son amour-propre, de nouveau irritées par les dernières paroles de la jeune fille, ne l'empêchèrent pas de reconnaître combien elle avait raison de vouloir l'éloigner.

« Je vais te satisfaire, lui dit-il. Mais ton intention va-t-elle jusqu'à me fermer la porte pour toujours quand je l'aurai franchie? Cela, je ne m'y plierais pas, Silda; et maintenant que je te connais, moins que jamais.

— Ne t'exalte pas de nouveau, André, par la Vierge du Carmen!... Je ne veux pas te fermer cette porte pour toujours, et, quand je le voudrais, je ne le pourrais pas, car je ne commande pas ici.... Ce que je veux, tu le sais bien. Le mal n'est pas d'entrer, mais de chercher certaines occasions pour cela, parce qu'il y a des yeux et des langues qui ne vivent que pour nuire. Et si moi, telle que je suis, je ne te parais pas assez pour que tu me considères en cette circonstance, fais-le pour ces pauvres vieux, qui, le jour où je perdrais ma bonne réputation, en mourraient de honte.

— Silda! » s'écria alors André dans un de ces accès d'enthousiasme qui le prenaient si souvent, « Silda, tu vaux mieux que moi! »

Et sans oser la regarder parce que vraiment en cet instant l'orpheline de Mules était trop séduisante, il sortit comme un trait.

Lui qui était entré là, croyant intervertir les rôles! Mais où diable la sauvage et taciturne jeune fille avait-elle puisé cette sensibilité et cette vigueur avec lesquelles elle venait de lui infliger une si souveraine leçon? Comment pouvait-il se faire que cette femme de jugement si pondéré et de pensée si haute fût une ronce des montagnes avec lui et ceux qui l'aimaient le mieux, et devînt un mol et flasque flocon de coton cardé avec une bête stupide comme l'horrible Muergo? A quelles monstrueuses inclinations obéissait une préférence si notoire? De quel limon était pétrie cette femme, qui n'avait pas une amie intime dans toute la rue, qui ne recherchait la compagnie de personne, qui paraissait ne s'émouvoir de rien, qui pourtant était sensible, intelligente, honnête, reconnaissante, courageuse, et qui en même temps avait réservé pour un seul être, fétide et abominable, les trésors de délicatesse et de douceur cachés en son cœur?

André se parlait ainsi depuis qu'il avait quitté le rez-de-chaussée, et il était tellement perdu dans ses réflexions que ses yeux ne virent pas la sardinière Carpia qui le croisa dix pas au delà de la porte, ni le regard qu'elle lui lança de

côté en s'arrêtant un moment; et ses oreilles ne saisirent pas ces paroles, que cette furie vomit de sa bouche avec la sainte intention de les faire entendre dans la rue à qui de droit :

« *Caraspia!*... Le voilà qui sort d'ici.... Je crois bien!... L'un en mer.... L'autre au marché.... L'infante dans son palais.... Et allez-y!... Et ils n'ont pas de honte!... Ah! *Caraspia!* Si j'avais été à la maison! Mais ce sera pour une aut'fois, quand tu viendras mordre à l'appât qui t'attire.... Je voudrais une fois vous pincer à la lumière du soleil, pour vous faire monter au front le rouge de la honte, quoique vous n'en ayez guère.... Pouah!... Effrontés!... »

CHAPITRE XIX

DE MAL EN PIS

Avec tout cela, le pauvre Cleto ne sortait pas de ses chagrins. Père Pollinaire avait essayé, en trois occasions, de tenir la parole qu'il lui avait donnée d'aller sonder les volontés du ménage du rez-de-chaussée; mais jamais il n'avait trouvé le chemin libre des obstacles qui lui inspiraient tant de frayeur. Toujours ces diablesses de femmes au balcon, ou campées sur le trottoir, ou vociférant au milieu de la rue!

Presque tous les jours, à la tombée de la nuit, Cleto frappait à la porte du religieux qui là-dedans suait sang et eau pour mener à bien la tâche qu'il avait entreprise, et il lui demandait :

« Y a-t-il quelque chose de neuf? »

Et Père Apollinaire lui racontait ce qui était arrivé, le réconfortant de bonnes espérances pour un autre jour. Ensuite, Cleto, triste, la tête basse, allait passer un moment au rez-de-chaussée où il trouvait Sotileza quelque peu surprise et les vieux aussi affectueux que toujours. On n'avait rien appris là, d'après les apparences, de la tripotée qu'ils s'étaient donnée, lui et Muergo, dans l'obscurité du vestibule. Depuis ils ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois à l'intérieur du rez-de-chaussée et devant ses habitants. Ils grognèrent sourdement et se hérissèrent en se voyant, mais cela n'attira l'attention de personne, parce que ce n'était pas nouveau de leur part.

La dernière fois que le Père Apollinaire vit le pauvre garçon, il lui dit :

« Je voudrais, Cleto du diable, que tu prisses ces choses avec moins de chaleur, parce que tes chagrins ne sont guère en rapport avec mes occupations.... Je te dis qu'elles sont de premier ordre, *cuerno!* Ainsi donc, ou tempère la forge, ou prends patience!... Le meilleur serait que tu prisses patience, parce que c'est de patience que tu vas surtout avoir besoin.... Vois-tu, Cleto, ou je me trompe fort, ou ce fin morceau n'est pas pour toi. Cristi! tu as visé haut! Et par-dessus le marché, avec ta jolie famille!... Je te dis, Cleto, je te dis que de son plein gré le diable lui-même n'aurait pas amoncelé tant d'obstacles devant le but que tu brûles d'atteindre.... Et laisse-moi, que je retourne à mes livres et à mes papiers, car le temps vole, et mon sermon, on verra ça! Je te dis que c'est un sermon à trois hunes, *cuerno!* »

Cleto finit pourtant par se lasser d'attendre et résolut d'agir par lui-même, s'il en trouvait la force et si les mots lui venaient.

En se rendant au rez-de-chaussée avec cette intention, il se rencontra, au débouché de la rue Haute, avec son camarade Colo, un garçon de bons sentiments et de parfaite conduite. Colo l'avait entretenu bien des fois du récit de ses amours avec Pachuca, la plus jeune des trois filles de son voisin Chumbao, patron de la barque où il allait. Si la première levée ne le prenait pas, ils se marieraient dès qu'il aurait tiré au sort. Tout était déjà réglé. Cleto avait entendu bien souvent ces alleluia, et cela lui faisait venir l'eau à la bouche. Qui, mieux que cet ami si expérimenté en ces matières, pourrait l'écouter affectueusement et l'aider d'un bon conseil?

Il l'aborda donc tout heureux; mais il le prit de si loin, afin d'exprimer toute la gravité de son mal, que l'autre, pensant qu'il lui parlait de choses déjà vieilles et connues, l'interrompit au milieu de son récit pour lui demander avec l'accent du plus vif intérêt :

« Tu sais ce qui se passe, Cleto?

— Ce qui se passe? » demanda celui-ci à son tour, tremblant que ce qui se passait n'eût quelque rapport avec ce qu'il était en train de raconter à son ami.

« Il se passe, dit Colo, que ceux d'En-Bas vont nous provoquer à des régates pour le jour des Martyrs.

— Eh! qu'ils nous provoquent, bon sang! s'écria Cleto en frappant avec colère le sol du pied. Je pensais que c'était autre chose!... Nous parlerons de ça plus tard, garçon. Laisse-moi d'abord finir mon récit. »

Colo n'y consentit pas, parce qu'il était très pressé, à ce qu'il affirma à son ami.

« Je viens, lui dit-il, de la Zanguina, où on traitait la question. Pour eux, c'est déjà fait, si nous ne virons pas de bord. L'enjeu sera une once d'or au compte des Chapitres. Il paraît que l'Ayuntamiento donne une bonne subvention pour un mât de cocagne bien savonné..., et tout ça réuni va faire une espèce de fête pour distraire les étrangers qui viennent chez nous et aussi les gens d'ici. A mon avis, ils veulent prendre leur revanche de la course qu'ils ont perdue voilà deux ans le jour de la Saint-Pierre. On verra s'ils la prendront! Je pense qu'au jour dit, on pourra compter sur toi, comme l'autre fois.... Donc ouvre l'œil, Cleto..., et il n'y a plus à parler davantage. »

Et ce furent les derniers mots de l'ardent Colo, qui se mit à descendre la rue en courant, laissant son ami avec le récit de son amer chagrin sur les lèvres.

Il pensa ensuite à André, résolu à lui confier le secret de son cœur; parce qu'en examinant bien le scrupule qui l'avait empêché de le faire plus tôt, il n'y avait pas à s'y arrêter. Mais André ne vint pas ce soir-là au rez-de-chaussée.

Le jour suivant, Cleto se planta devant la porte de son bureau, et y resta de pied ferme jusqu'à ce qu'il le vît descendre.

André paraissait tout autre depuis cette conversation qu'il avait eue avec Sotileza, seul à seule, cœur à cœur. Je veux dire qu'il était moins tumultueux dans ses mouvements, moins étourdissant de parole, et qu'il avait souvent

les regards distraits. Parfois il lançait l'air de ses poumons avec la force d'une bourrasque du sud, comme pour soulager son cœur d'un poids horrible qui l'oppressait.

Cleto, trop occupé de ses propres sentiments, ne remarqua nullement la mine nouvelle de son riche et respecté camarade.

Il ne l'eut pas plus tôt à ses côtés que, se rappelant combien lui avait mal réussi son long récit à Colo, il le mit au courant en quatre paroles et quelques instants.

Un coup de bâton sur le tibia n'aurait pas produit sur André une si vive, si brusque et si profonde impression que les déclarations de Cleto. Elles lui inspirèrent l'envie de l'accabler d'injures et même de lui allonger deux soufflets. Un pareil animal oser mettre si haut ses ambitions! Et prétendre en outre que lui, André, l'aiderait à sortir de sa folle entreprise!... Lui, après ce qui s'était passé!... Avec ce qui se passait encore!... Cela ne semblait-il pas une moquerie du sort ironique qui le poursuivait?

Mais il se domina, car beaucoup de raisons l'y obligeaient, à tel point que de cette tempête intérieure Cleto ne remarqua qu'un éclair qui étincela dans ses yeux. L'infortuné matelot pensa que cet éclair prouvait combien grande son entreprise paraissait à l'esprit désintéressé d'un ami bon et riche comme l'était André. Cet ami d'ailleurs confirma bientôt sa supposition, car il lui peignit de telles difficultés, il lui présenta de si énormes obstacles, il lui dit de telles choses, et dans des termes si secs et si durs, lui barrant, enfin, tous les chemins à chaux et à sable, et mêlant à tel point la menace à beaucoup de ses raisonnements que, comparés à ceux d'André, tous les conseils du Père Pollinaire sur le même sujet paraissaient au malheureux de roses et de marjolaines.

Il quitta André sans prendre congé, le cœur si chargé de brumes, que, voyant tout en noir et sans issue, il se mit à errer à travers cette mer abhorrée du quartier bas, pour atténuer un peu le poids de son chagrin, et, chemin faisant, il cherchait le moyen de jeter l'ancre le plus tôt possible dans le port désiré.

Et le pauvre garçon était fort sage, de prendre cette résolution, car, pendant qu'il allait ainsi, vaguant au hasard sur le môle, Muergo et Sotileza étaient seuls au rez-de-chaussée. Oncle Mechelin, revenu du débit de tabac, fumait une pipe à la porte de la rue.

Muergo parut plus tôt que d'habitude parce que l'avis donné par Colo à Cleto était vrai de tout point, et qu'il voulut, dès qu'il fut parvenu à ses oreilles avec l'apparence de la vraisemblance, le porter à la connaissance de son oncle.

Il demanda après lui à Sotileza en entrant dans le logis.

« Il est sorti acheter du tabac, dit la jeune fille.

— Ben! ça me fait plaisir, crédié! répondit Muergo. Et ma tante?

— A la place. Elle va rentrer.

— Ça me fait plaisir aussi! Hou! hou!

— Pourquoi, animal?

— Crédié! parce que comme ça tu es toute seule, ce qui me fait le plus de plaisir.... Hou! hou! Tu sais qu'il va y avoir des régates.

— Quand?

— Le jour des Martyrs, si ceux d'ici ne lâchent pas.... Crédié! tu verras ce que c'est que tirer sur la rame et de boulotter l'once.... Une once, Sotileza! Crédié! si elle était pour moi. Je saurais bien quoi acheter avec! Hou! hou! Quel jour ce serait! En plus de ça à la fête de Miranda et au sermon de Père Pollinaire, j'étrennerai un vêtement neuf des pieds à la tête, même des chaussures, crédié!

— Tu as déjà la casquette et la veste qui te manquaient, Muergo? » lui demanda la jeune fille avec l'intérêt d'une mère qui se dépouillerait pour embellir son fils.

« Puisque je te le dis! Tu t'es tellement obstinée qu'à force d'économiser et d'économie en économie....

— Et c'est pour cela seul, Muergo, pour cela seul que tu as économisé?

— Pourquoi, tu crois?

— Parce que je te l'ai ordonné?

— Ben, pourquoi, est-ce que je fais les choses, crédié? s'écria le monstre en tremblant des pieds à la tête. Pourquoi est-ce que je ne prends pas une cuite chaque jour? Pourquoi est-ce que je supporte du Mordaguero tout ce que je supporte?... Ben, c'est pour te faire plaisir, Sotileza.... Et c'est parce que tu l'as voulu que j'ai un vêtement de laine fine.... Rien que pour ça, hou! hou!... Ce soir je ne souperai pas avec vous. Mais tu me donneras le pain, eh? J'ai une de ces faims, crédié! »

Chose extraordinaire que cette jeune fille! Dans la même situation où elle avait dompté les élans passionnés d'André par des paroles sceptiques et une contenance dédaigneuse, elle écoutait les brutalités de Muergo le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux.

« Écoute, dit-elle à l'animal dont la crinière et le vêtement brillaient d'écailles de sardines qu'il venait d'enlever du filet de la barque au retour de la mer, quand tu mettras tes habits le jour où tu les étrenneras, viens ici au galop pour que je les arrange sur toi avant que les gens te voient dedans. Parce que toi tu ne connais rien à ces élégances-là. Va, tu seras gentil, Muergo!

— Crédié! s'écria celui-ci en contemplant l'expression joyeuse de Sotileza. Plus que les saints Martyrs, le Chapitre et tout le tremblement!... Mais pas tant que toi, Sotileza.... Crédié! Parce que tu es plus belle à voir que toute la chrétienté, même quand elle a le grand pavois.... Tu n'as pas sous la main quelque morceau de lard? »

Tandis que Muergo bramait ainsi, ses larges pieds nus cloués sur le sol, les bras pendants, les coudes en dehors, la casquette sur la nuque et les crins sur les yeux, il commençait à faire nuit dans le logis. Pour ce motif, sans d'ailleurs le prendre comme prétexte, Sotileza laissa Muergo dans cette attitude, la parole embourbée dans la caverne de sa bouche, et alla dans la cuisine allumer la chandelle.

En sortant, elle regarda dans le vestibule et vit oncle Mechelin appuyé contre la porte de la rue. Elle l'appela pour lui dire que son neveu le cherchait.

La figure de Muergo et certaine secousse de ses épaules voûtées montrèrent qu'il était très contrarié du retour de Sotileza avec son oncle.

En d'autres temps, le joyeux marin eût été fort ému par la nouvelle que lui donna Muergo quand il fut devant lui. Mais à présent, sans vigueur pour lutter personnellement dans ces nobles batailles entre les deux Chapitres rivaux, et chargé d'infirmités qui lui ôtaient l'enthousiasme et même la curiosité, il n'attacha qu'une médiocre importance à l'événement annoncé par son neveu. Pourtant il ne laissa pas de lui conseiller de ne pas aller aux régates s'il avait le moindre amour-propre de rameur, parce qu'il était évident que ce serait le Chapitre d'En-Haut qui gagnerait. Muergo s'entêta en faveur de celui d'En-Bas, se souciant comme d'une guigne du déplaisir que ses paroles brutales causaient au vétéran d'En-Haut. Mais Sotileza intervint, et avec deux apostrophes et deux réfutations, elle rendit le sauvage compagnon de la barque du Mordaguero plus souple qu'un gant. Il convint que les pêcheurs matriculés d'En-Bas n'étaient que des fainéants, et, commençant à ronger le morceau de pain que lui avait donné Sotileza, il sortit du rez-de-chaussée, en route pour la Zanguina, afin de voir comment se préparait la chose.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontra André.

André, aussitôt que Cleto l'avait quitté, avait eu besoin de plus de temps que celui-ci pour refréner et dominer la tempête déchaînée dans sa poitrine et dans sa tête. Car la tempête de Cleto était sourde, de fond, relativement douce, et pouvait être soutenue à la voile pourvu qu'on se laissât emporter çà et là sans autre souci que de fuir les écueils de la côte; mais celle d'André était faite de furieux ouragans qui l'enveloppaient, le jetaient en l'air, le fouettaient de flocons d'écume amers comme du fiel. Fuyant, désespéré, il fut durant une heure sans savoir où il était et sans connaître personne....

Et ce fut en cette occasion que Muergo se présenta devant lui au sortir d'une des rues qui débouchent auprès de la Zanguina.

« D'où viens-tu? lui demanda André.

— De la rue Haute, répondit Muergo.

— Et qui y avait-il là?

— Crédié!... s'écria Muergo, se grattant la tête à deux mains. Quand j'entrai, figurez-vous quel éblouissement!... Elle toute seule, mon vieux!...

— Qui? demanda de nouveau André tout haletant.

— Sotileza, crédié!

— Alors.... Sotileza toute seule, dit André, cachant mal la douleur qui le tourmentait. Allons, que lui as-tu dit, et que t'a-t-elle dit?

— Ben, à peu près rien!... répondit Muergo tout tremblant, parce qu'au meilleur endroit elle est partie pour allumer la chandelle, et après mon oncle est arrivé.

— Comment « au meilleur endroit »! poursuivit André dont les yeux lançaient des éclairs. C'est-à-dire qu'il s'était déjà passé quelque chose de bon pour toi. N'est-ce pas, Muergo? Allons, voyons, dis-le franchement. »

Muergo se gratta de nouveau la tignasse; et après avoir ri à sa manière, il dit à l'impatient André :

« Bon, tant qu'à dire bon, pas autant que ça aurait pu l'être; mais tout de même bon comme tout, crédié! ce petit moment ensemble.... J'y disais des choses, et des choses..., et des choses.... Mais pas le quart de ce que j'aurais dit, crédié, si je savais le dire!...

— Et elle? » demanda André presque avec un rugissement.

« Ben elle, répondit Muergo se frottant les pattes et se pelotonnant pour ainsi dire, ben elle, don André, hou! hou! hou! un pur miel pour moi.

— Tu mens, stupide! rugit la voix d'André aux paroles du matelot. Le miel d'une femme comme elle n'est pas pour des bêtes comme toi. Je te défends de dire cela à personne et même de le croire....

— Crédié! s'écria rudement l'homme ainsi apostrophé. Et pourquoi ne dois-je pas croire ce qui est la vérité? Et qui donc peut m'empêcher de le savourer encore si ça me fait plaisir?

— Je te l'ordonne, répondit André tremblant de s'être découvert, parce que j'ai le devoir de veiller sur la réputation de Sotileza, et que sa réputation se ternit aux vantardises de tes suppositions. Tu entends, barbare! Aussi je te défends de te vanter devant personne de ce dont tu t'es vanté devant moi, et qui n'est qu'un pur mensonge.

— C'est la pure vérité, crédié !

— Je te dis que tu mens, pourceau! Et j'ajoute que si, pour te guérir de l'envie de calomnier une honnête jeune fille, ce que je te dis ne suffit pas, je te ferai fermer la porte de cette maison par quelqu'un qui a plus d'autorité que moi pour cela. »

A mesure qu'André exhalait ainsi sa colère, à voix basse, mais sur un ton farouche et troublé, Muergo sentait une démangeaison en haut de la poitrine, il tortillait ses cheveux, et ses yeux louches roulaient dans leurs orbites.

« Ah! crédié! s'écria-t-il soudain en serrant les poings et rugissant lui aussi. Ce qui vous pique ce n'est pas que je mente, mais que je dise la vérité!... »

André demeura glacé de honte, à considérer qu'une pareille brute avait découvert le mystère de sa colère impuissante.

Muergo ajouta encore plus clairement :

« Oui, crédié! Avec ce que je sens-là, avec ce que j'ai entendu raconter — et je croyais que c'étaient des menteries — avec aussi ce que j'ai vu.... Crédié, le compte y est!...

— Autre imposture, animal!...

— Non, non, crédié! sans ça je ne me sentirais pas mordu là-dedans comme je le suis maintenant! Crédié! que ça brûle!... Don André, je me jetterais à la mer pour vous en d'autres circonstances..., mais en celle-ci, crédié! en celle-ci ne tentez pas l'épreuve..., parce que je vous donnerais un croc-en-jambes pour vous jeter sur le nez. »

L'unique réponse qui vint à l'idée d'André pour cette exaltation inattendue et assez éloquente de Muergo, fut un de ces soufflets magnifiques qu'il savait appliquer dans les bonnes occasions; mais la rue n'était pas déserte,

et par conséquent le coup aurait plus de retentissement qu'il ne lui convenait.

Il se borna donc à prévenir le monstrueux matelot de se tenir pour souffleté, et craignant que la réplique de l'animal révolté ne l'obligeât à accomplir sa menace, il le quitta précipitamment.

Chaque pas qu'il faisait dans cette malheureuse aventure était une maladresse qui lui coûtait un nouvel échec.

Et c'est ainsi que le pauvre garçon allait tout haletant vers la rue de la Blanca, tandis que son monstrueux rival entrait à la Zanguina.

CHAPITRE XX

L'IDYLLE DE CLETO

Le jour suivant, la *Montagnarde* entra dans le port, retour de son voyage à la Havane, et le capitaine débarqua, résolu à quitter définitivement ses fonctions.

« Il est temps, Pedro, il est temps! lui disait la capitaine en le serrant dans ses bras après l'avoir entendu jurer qu'il persisterait dans ses bonnes dispositions. Quel dommage que tu ne l'aies pas fait quelques années plus tôt! Il nous en reste maintenant si peu à passer ensemble à l'abri des soucis qui m'ont donné tant de cheveux blancs!

— Allons, ne te plains pas, petite ingrate, répondait son mari en l'examinant des pieds à la tête après s'être dégagé de ses bras. J'en ai plus que toi, moi, et je n'ai pas le teint aussi clair, et je me vois plus d'avaries à la coque. Heureusement qu'après tant de luttes, on a pu amasser de quoi avoir sa miche de pain et venir enfin s'échouer en port sûr! »

A cette heure don Pedro Colindres était un señor gros, hâlé, aux cheveux et aux favoris presque blancs, et sa femme, une matrone, belle encore, grisonnante et de port majestueux.

Elle continua :

« Tu manquais, tu manquais beaucoup ici, Pedro!

— Quoi? que se passe-t-il donc, Andrea?

— Je ne sais. Mais depuis quinze jours, il n'est plus ce qu'il était, et depuis ces huit derniers je le reconnais si peu que j'en ai du chagrin. Il ne mange plus régulièrement, il n'a pas le sommeil tranquille, je crois même qu'il ne sait où il va. Hier soir il est rentré à la maison de très bonne heure, l'air d'un pigeon étourdi, et j'ai eu beau le presser de questions, je n'ai pu lui arracher une parole. Lui qui était si gai!...

— Eh bien, moi, je l'ai vu bien calme ce matin, et je ne l'ai trouvé nullement changé.

— Parce que devant toi il dissimule.... Vois-tu, Pedro, je parierais qu'on lui a tourné la tête dans cette maudite maison d'où il ne sort plus.

— Quelle maison, ma femme?

— Celle de la rue Haute.

— Bah!

— Quand je te le dis! »

Mais le capitaine ne voulut pas qu'on parlât davantage de ce sujet, et, qu'il le crût ou non, il affirma à sa femme que, de ce côté-là, il n'y avait pas à s'inquiéter.

Tandis que s'échangeaient ces paroles dans la maison d'André, Pachuca, la fiancée de Colo, pressait Sotileza de terminer pour ce jour même, qui était samedi, la robe neuve qu'elles étaient en train de coudre. Mais Sotileza, quelque hâte qu'elle mît dans sa couture, doutait fort que Pachuca pût obtenir ce qu'elle désirait.

Celle-ci, assise auprès de son amie, l'aidant des yeux et même de certains mouvements involontaires de ses mains, par suite de l'impatience qui la consumait, parlait, parlait sans fermer la bouche.

Et, tout en causant, elle en vint à parler de Colo, pour le placer, comme il fallait s'y attendre, plus haut que la lune.

« Et quand vous mariez-vous? lui demanda Sotileza.

— Je ne sais que te dire là-dessus, ma chère, répondit Pachuca en soupirant. Pour ce qui est de nous marier, nous serions mariés depuis un bon moment, car il en a

bonne envie, et moi aussi; mais le bruit court qu'on va faire une levée très prochainement. Et vois-tu, se marier aujourd'hui pour être veuve demain!

— Tu as raison, Pachuca. Il vaut mieux attendre qu'ils reviennent.

— S'ils reviennent, les malheureux!

— Que veux-tu qu'ils fassent, sinon revenir?

— Rester là-bas, les pauvres!... Ah! malheur!... Sur ces mers!... Si Dieu voulait qu'il n'atteigne pas le numéro! Mais celui qu'il a tiré est si bas! Ce serait un miracle qu'il ne l'atteigne pas, si petite que soit la levée. J'offre à saint Pierre une messe d'une peseta s'il n'est pas appelé.

— Écoute, Pachuca, dit Sotileza avec ce ton dominateur qui lui était naturel, puisque tôt ou tard ils doivent partir pour le service, j'offrirais cette messe pour qu'on te le prenne tout de suite.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils en reviennent tout autres. Ils apprennent au moins à marcher droit et à se laver la figure tous les jours. Tu trouverais cet avantage à te marier avec lui au retour du service.

— Et toi, ma chère, demanda tout naïvement Pachuca, quand te maries-tu?

— Moi! répondit Sotileza en regardant son amie avec étonnement, avec qui?

— Ben, avec celui que tu voudras, répondit Pachuca sans hésiter. Est-ce que la rue n'est pas à toi du haut en bas? Y a-t-il dans toute sa longueur une fille plus recherchée que toi?

— Pour se mal porter, mieux vaut mourir, Pachuca.

— Ambitieuse! Qu'est-ce que tu veux alors? Des commerçants de la ville basse?

— Qui a dit cela? s'écria aussitôt Sotileza d'une voix dure, les sourcils froncés.

— Je le dis pour le dire, ma bonne, répondit Pachuca, craignant que son amie n'eût pris la plaisanterie en mauvaise part.

— C'est qu'il y a des paroles, Pachuca, répliqua Sotileza

avec une colère mal dissimulée, plus à craindre que les soufflets..., parce qu'il y a des langues qui les répandent comme la peste; et tu sais bien qu'il y en a dans cette rue qui sont pires que la gale et contre lesquelles les réputations cherchent un appui. »

La pauvre Pachuca n'avait pas pensé à de semblables racontars en disant ce qu'elle avait dit à Sotileza, et elle ne se lassait pas de le lui jurer, en la suppliant de ne pas se fâcher.

« Mais je ne me fâche pas contre toi, Pachuca, lui dit la belle orpheline en s'efforçant de donner à son visage et à sa voix toute la douceur qu'elle pouvait. Je sais que tu m'aimes bien. Mais il y en a d'autres qui ne peuvent pas me voir, et qui tirent à balles sur moi. Ce sont ces coups, dont je souffre, qui causent ces plaintes que je ne puis retenir. Une autre dans le même cas te le tairait. Moi, je te le dis tout haut, parce que, dans cette circonstance, le diable ne m'a pas inspiré l'ombre même d'une mauvaise pensée. »

Tandis qu'elles s'entretenaient ainsi, la vieille tante Ramona, gouvernante du Père Apollinaire, entra dans le logement et demanda oncle Mechelin.

« Il est à la sardine et ne reviendra que tard, répondit Sotileza.

— Et tante Sidora? demanda la vieille.

— A la place.

— Ben, je les cherchais pour leur dire que Père Pollinaire désire qu'ils aillent tous les deux le voir chez lui ce soir sans faute. Ils savent bien pourquoi il ne peut venir ici lui-même. Alors, tu le leur diras quand tu les verras, ma belle?

— Je le leur dirai, répondit-elle sans cesser de coudre.

— Béni soit Dieu, dit Ramona en guise d'adieu, car Sa Divine Majesté t'a faite ronde et forte, et tu lui dois de la reconnaissance! »

Et elle sortit en traînant ses savates, tandis que Pachuca, regardant Sotileza, riait des exclamations de la vieille femme, bien connue dans le quartier.

Sotileza, dès que Pachuca l'eut laissée seule, employa toutes les forces de sa réflexion à deviner les motifs du message apporté par la gouvernante du Père. Jamais celui-ci n'avait demandé rien de pareil; et depuis quelque temps déjà, il lui arrivait à elle des choses bien extraordinaires.

Les heures passèrent, et le ménage du rez-de-chaussée, vêtu de demi-gala, parce qu'il avait à traverser une des parties les plus fréquentées de la ville, et piqué de la plus dévorante curiosité, se rendit à l'appel du Père Apollinaire.

Cleto, à la lueur incertaine du crépuscule, les vit sortir dans la rue, du cabaret d'oncle Sevilla où il était assis, les mains dans les poches, les épaules appuyées contre le mur, et la figure à demi cachée par les plis de son tricot. Il n'avait pas fermé les yeux de toute la nuit précédente et était revenu de la mer sans se rappeler ce qui lui était arrivé. Père Pollinaire ne faisait rien pour lui et André lui fermait toutes les portes. Il n'y avait pas d'autre moyen de se les faire ouvrir que d'agir avec ses propres forces. Et, disposé à l'inspiration que Dieu lui enverrait, il était tout à cette pensée quand il vit les vieux sortir ensemble dans la rue.

Il se leva subitement de son banc, arriva en deux enjambées au vestibule et se coula résolument dans le rez-de-chaussée.

Sotileza continuait à coudre la jupe de Pachuca à la lueur de la chandelle qu'elle venait d'accrocher au mur. En se voyant devant elle, Cleto sentit la difficulté à laquelle il s'attendait, malgré la fermeté de sa résolution. La parole, la maudite parole qui lui manquait toujours quand il en avait le plus besoin !

« Je passais, balbutia-t-il, tout tremblant de peur, je passais..., là devant..., et en passant comme ça..., je me suis dit : « Je vais entrer un moment... », et alors je suis entré.... Bon sang! quelle belle jupe tu couds!... Est-ce pour toi, Sotileza ? »

Sotileza lui dit que non, et par politesse elle l'invita à s'asseoir.

Cleto s'assit à bonne distance, et après l'avoir regardée en silence un bon moment, comme s'il essayait de s'enivrer par les yeux pour rompre les liens qui retenaient sa langue, il se risqua à lui dire :

« Sotileza, une fois tu m'as recousu un bouton..., là dehors..., tu te rappelles? »

Sotileza sourit légèrement sans lever les yeux de son travail et dit à Cleto :

« Ah! il a tombé de l'eau depuis ce jour-là!

— Ben! pour moi, dit Cleto plus animé, il me semble que c'était hier.

— Bon! répondit Sotileza, et qu'y a-t-il avec cela?

— Ben, il y a, continua Cleto, qu'après ce bouton, qui était un bouton à queue, et que j'ai encore à cet autre pantalon..., tiens, le voilà!... Après ce bouton je suis entré, entré dans cette maison..., parce qu'on ne peut pas rester dans la mienne, Sotileza. Tu le sais bien, bon sang! Ce n'est pas une maison que la mienne, elles ne sont pas des femmes, et lui n'est pas un homme! Mais bon, je ne savais pas autre chose..., et comme je ne savais pas autre chose, une fois je t'ai flanqué un coup de pied.... Tu te rappelles? Bon sang! si tu savais comme ce coup-là m'a fait mal depuis! »

Sotileza, qui commençait à s'étonner de ce qu'elle entendait parce que jamais elle n'avait entendu rien de semblable ni d'approchant sortir des lèvres de Cleto, fixa ses yeux sur lui, ce qui coupa non seulement la parole, mais même la respiration au pauvre garçon. Et elle lui dit :

« Mais pourquoi viens-tu me conter maintenant ces choses-là?

— Parce qu'il faut que je te les conte, Sotileza, se hasarda à répondre Cleto, pour cela même que personne n'a voulu venir te les conter pour moi..., bon sang!... Il me semble qu'en cela je n'offense personne.... Car tu vas voir, Sotileza, tu vas voir ce qui m'arrive. Là-haut, c'est un enfer : beaucoup de noirceur..., l'honneur des gens au ruisseau; sans loi les uns pour les autres.... Crebleu! cela vous donne un mauvais sang..., même quand on l'a de

sucre!... Et c'est pour ça que je t'ai donné ce coup de pied, Sotileza; sinon, je ne te l'aurais pas donné; et je le sais, parce que si maintenant on me disait : « Cleto, jette-« toi la tête la première du haut du Paredon », je me jetterais, Sotileza, si cela pouvait te faire plaisir, quoique je n'y eusse pas d'autre profit que celui de me casser la tête.... Eh bien! de ces sentiments-là, je ne savais rien avant : je les ai appris ici, sans le demander, et sans offenser personne.... Vois-tu ça n'a pas été de ma faute.... Ça me faisait plaisir, bon sang! beaucoup de plaisir, c'était pour moi un vrai miel; car jamais je ne m'étais trouvé à pareille fête, Sotileza!... Et de ces sentiments-là j'en remplissais mon cœur sans pouvoir me rassasier..., si bien qu'ils ont fini par déborder.... Et alors, frappe à droite, frappe à gauche, comme des coups de mer qui me battaient là-dedans; plus de sommeil, comme un nœud dans la gorge.... Écoute, Sotileza : je pensais qu'il n'y avait pas de pire chagrin que ceux que j'avais chez moi.... Eh bien, je dormais mieux avec eux qu'avec les soucis que j'ai maintenant.... Il faut que tu le saches, bon sang! Il me semble qu'en cela non plus je n'offense personne, pas vrai, Sotileza?... Car en même temps que tout cela m'arrivait, je vous aimais de plus en plus chaque jour, je te regardais avec plus de respect et un plus vif désir me prenait de lire ta volonté dans tes yeux pour te servir sans que ta bouche eût besoin de me donner des ordres. Et ainsi et ainsi des mois et des mois, et une année après l'autre, avec le chagrin dans l'âme et sans savoir comment revenir sur l'eau! Parce que, vois-tu, Sotileza, une chose est de sentir, et une autre de l'exprimer quand on ne sait pas parler, comme moi. Et puis, ce que tu es... et ce que je suis; une vraie balayure, comparé à toi! Mais je ne pouvais plus, Sotileza, et j'ai eu recours à des hommes qui s'y entendent, pour qu'ils parlent pour moi; mais comme ils ne souffraient pas, eux, bon sang! ils m'ont fermé la porte au nez. Tu vois quelle charité! Car en cela non plus je ne faisais de mal à personne.... Te rends-tu bien compte, Sotileza, de ce que je te dis?.... Ben, puisque personne

n'a voulu te le dire de ma part, je viens te le dire, moi, bon sang! »

Sotileza, pour qui les amoureux sentiments de Cleto n'étaient pas une nouveauté, car elle les avait déjà clairement lus en lui, ne s'étonna pas de ce que lui révélait ce récit décousu, mais fut seulement surprise de l'audace inattendue de celui qui l'avait fait.

Elle le regarda toute tranquille et lui dit :

« C'est vrai qu'il n'y a pas d'offense dans tout ce que tu me contes, Cleto, mais en l'honneur de quel saint me le contes-tu?

— Bon sang! répondit Cleto stupéfait, en l'honneur de quel saint conte-t-on toujours ces choses-là? Pour qu'on les sache.

— Eh bien! je les sais, Cleto, je les sais.

— Tu les sais!... Je pense bien! Mais ça ne suffit pas, Sotileza.

— Qu'est-ce que tu veux de plus?

— Ce que je veux de plus, bon sang!... Je veux être un homme comme tant d'autres que je connais; je veux chercher une autre vie que celle que je mène, avec cette lumière que toi-même as allumée là-dedans; je veux vivre comme on vit ici, je veux travailler pour toi, et être propre, et soigné, et parlant bien comme toi; je veux balayer le sol devant tes pas, et quand tu me les demanderas, t'apporter jusqu'aux sirènes de la mer que personne n'a vues!... Cela te semble peu, Sotileza? »

Cleto était en ce moment véritablement transfiguré et Sotileza en était étonnée.

« Je ne t'ai jamais vu si animé, Cleto, lui dit-elle, ni si parleur?

— C'est que la vague a crevé, Sotileza, répondit Cleto plus exalté, et moi-même je crois que je ne suis plus tel qu'auparavant. Jusqu'ici je me trouvais bête, et bon sang! à présent je jure que je ne le suis pas avec ce que je sens là qui me force à parler.... Et si tu as fait ce miracle sans t'en occuper, quels miracles ne feras-tu pas avec moi quand tu t'en occuperas? Écoute, Sotileza; je n'ai pas de

vices; je suis attaché au travail; je ne sais haïr personne; je suis habitué à peu; je n'ai connu, aux meilleurs jours de ma vie, que tristesses et chagrins..., et ici, je trouve tant de différence! tu sais combien j'estime cette maison et qui en est cause; il y manque un homme..., tu me comprends, Sotileza? »

Sotileza ne comprenait que trop, et c'est pourquoi elle répondit à Cleto avec une certaine sécheresse :

« Oui, mais à quoi cela t'avance-t-il que je comprenne?

— Encore une fois, bon sang! dit Cleto exaspéré. Ou est-ce me dire poliment « non »?...

— Écoute, Cleto, répondit froidement Sotileza, je ne suis pas obligée de répondre à toutes les demandes qu'on me fait sur ces sujets : c'est pour cela que je vis enfermée dans ma maison, sans ouvrir la bouche à personne. Je ne manque pas d'affection pour toi, et je sais bien ce que tu vaux; mais j'ai ma manière de sentir et pour l'instant je veux la garder pour moi.

— Ce que tu dis là, Sotileza, s'écria Cleto découragé, c'est une voie d'eau pour me faire couler à pic.

— Pas tant que cela, répliqua Sotileza. Mais une supposition, Cleto; si, au lieu du « non » que tu crains je t'avais donné le « oui » que tu cherches, à quoi cela t'avancerait-il? Si, pour entrer dans cette maison, rien qu'afin d'y passer un moment, tu es forcé de te cacher de ta famille, que serait-ce si ce que tu désires arrivait?

— Bon sang! cela n'est pas juste! Je n'ai pas choisi la famille que j'ai. Et ce n'est pas une raison, si celles d'en haut sont de méchantes femmes, pour que je reçoive les coups.

— Je ne t'en donne pas, Cleto.

— Tu ne m'en donnes que trop, bon sang! si tu me fermes la porte à cause de ma famille.

— Je n'ai pas été si loin, Cleto. Tu vas trop vite! J'ai fait une supposition. La comprends-tu maintenant?

— Je crains que oui, coquin de sort! Mais dis-le-moi clairement, Sotileza, je suis venu pour ça. Que la crainte ne t'arrête pas, Sotileza....

— Ne me fais pas parler!...

— Il est pire encore que tu te taises... dans l'état où je suis.... Allons, Sotileza..., je te parais peu? Eh ben, dis-moi comment tu me veux : j'arriverai à l'être, coûte que coûte. Un autre vaut mieux que moi, par hasard? Je serai plus que lui si tu l'exiges.

— En voilà une obstination!

— C'est que ma vie en dépend, Sotileza!... Est-ce que je me risquerais autrement, bon sang! Vois-tu, le tout est d'avoir un peu de tendresse dans le cœur, et ensuite les choses marchent toutes seules.... Tu me diras : « c'est par « là qu'il faut aller », et j'irai par là tout content.... Je ne te gênerai pas beaucoup; un petit coin me suffira, le plus reculé.... Pire que celui que j'ai à présent! Je mangerai ce que tu laisseras de ce que je te gagnerai pour que tu vives à l'ombre. Oui, je vis de rien, Sotileza! Vois-tu, aussi vrai que Dieu est au ciel, le seul bien qu'il me faut, c'est un peu d'amitié, une miette d'affection et un brin de gaîté autour de moi.... Bon sang! quel bonheur ça me donnerait!... Avec ça, tu vois ce que je demande.... Ce n'est pour offenser personne, pas vrai?... Parce qu'on ne demande pas l'impossible. »

Sotileza finit par sourire en entendant le pauvre garçon. Celui-ci insista en vain pour lui arracher une réponse définitive. Son obstination recommença à l'irriter, et Cleto, inquiet et sombre, en arriva à lui dire :

« Ben, dis-moi au moins que ce que je te conte ne te plaît pas plus à l'entendre de la bouche d'un autre.

— Et que t'importe, animal?... éclata alors Sotileza, sur un ton violent et colère, qui glaça le sang dans les veines de Cleto. Qui donc es-tu pour me demander des comptes?

— Rien, Sotileza, rien! l'ordure même, moins encore, s'écria le pauvre garçon comprenant la maladresse qu'il avait commise. La peine m'a aveuglé, et j'ai parlé sans y penser. Écoute, il n'y a rien de plus..., je te le jure.

— Laisse-moi donc en paix.

— Mais ne me garde pas rancune!

— Ote-toi de devant moi, j'ai assez attendu.

— Bon sang, quel mauvais sort! Tu ne me pardonnes pas?

— Si tu ne t'en vas pas, non.

— Eh ben, je m'en vais. »

Et à ce coup, Cleto sortit de la maison, morne et découragé, après s'être cru à moitié chemin du triomphe.

CHAPITRE XXI

MUERGO EN TOILETTE

Père Apollinaire, on le devine, avait appelé chez lui le ménage du rez-de-chaussée de la rue Haute pour lui parler du sujet que Cleto l'avait prié de traiter.

Le pauvre prêtre, partagé entre le travail que lui donnait le sermon qu'il ruminait dans sa tête et la crainte que lui inspiraient les femmes de la famille Mocejon, avait pris ce parti pour perdre moins de temps et s'épargner un assaut qui le faisait trembler d'avance.

Il accomplit d'ailleurs sa commission avec peu d'enthousiasme, et en avertissant même que lui, il voulait n'y être pour rien, et à la condition que, si le projet réussissait, les mouches mêmes ignoreraient qu'il eût ouvert la bouche pour dire la moindre chose en faveur du jeune homme.

« Cleto est un brave garçon, dit-il pour conclure. Il serait excellent d'un côté pour aider à la maison. Il n'y mettrait pas la guerre ; mais d'autres l'y mettraient rien qu'à l'y voir en paix.... Vous savez de qui je parle. Tu te souviens, Miguel? Tu te souviens, Sidora?... Quelles gens, *cuerno!* Quelles gens!... D'autre part, quoique la jeune fille soit vraiment jolie et honnête, et rien que pour cela mérite un marquis, comme les marquis ne cherchent pas les pêcheuses pour se marier avec elles, elle devra se décider pour quelque matelot de la rue Haute ; et ce matelot, plus ou

moins malpropre et lourdaud, vaudra pour la tournure et la littérature tout juste autant que le fils de Mocejon, une fois qu'il sera lavé et tondu. Vous entendez ce que je dis?... Eh bien, prenez connaissance de la volonté de l'intéressée, pesez en famille le pour et le contre..., et allez-y, mes enfants; mais moi, je n'y suis pour rien..., et que Dieu me délivre de cette corvée, *jinojo!* »

Tante Sidora et son mari voyaient dans le projet les mêmes bons et mauvais côtés que Père Apollinaire, avec cette unique différence que la première trouvait un remède aux mauvais, et que, pour le second, même les meilleurs lui paraissaient détestables quand il se prenait à comparer l'or bruni de Sotileza avec le cuivre oxydé de l'homme qui prétendait à sa main. Il est vrai qu'aux yeux d'oncle Mechelin il n'était jamais né dans le monde et il ne naîtrait jamais de galant qui fût digne d'elle.

Sotileza avait compris, par tout ce que lui avait dit Cleto, après la commission de la servante de Père Apollinaire, que dans la maison de ce dernier on avait traité le même sujet qui venait d'être agité en sa présence.

Aussi lorsqu'à son retour, tante Sidora, qui était convenue avec son mari de consulter, sans perdre un instant, « la volonté de l'intéressée », voulut entamer la question, la jeune fille lui coupa la parole et s'empressa de rapporter ce qui lui était arrivé avec Cleto.

« Ça vaut mieux pour nous, dit tante Sidora, ça nous ôte la peine de te dire ce que tu sais déjà.

— Sûr!... » confirma oncle Mechelin, en frappant machinalement le sol avec un de ses pieds.

Silda se taisait et cousait.

Tante Sidora ajouta après un moment de silence :

« Eh bien, tu diras, ma petite fille....

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Ce que tu penses sur ce cas.

— Vous le savez bien, inutile d'en parler.

— C'est en dire peu.

— Et c'est déjà moitié trop.

— Je voudrais, ma fille, que tu te mettes bien dans la situa-

tion.... Aujourd'hui, rien ne te manque, grâce à Dieu! Mais demain ou après? Vois-tu, nous sommes mortels... et vieux, et avec assez peu de santé par-dessus le marché.... Tu te verras seule.... peut-être bientôt.... La famille est mauvaise, c'est vrai, on ne peut être pire. Mais lui, c'est un brave garçon, noble comme le pain. Avec un grain de propreté et bien habillé, il gagnera beaucoup, parce que c'est par lui-même un beau gars.... Si je fais son éloge, ce n'est pas pour te le jeter à la tête, mais parce que c'est le moment de mettre les choses en leur vraie place, pour que tu puisses te décider en connaissance de cause.

— Sûr! dit oncle Mechelin, en changeant de pied pour battre le sol.

— Qu'on me laisse en paix sur ces matières, reprit Sotileza. Qu'on ne m'en parle plus, parce que ça ne me manque pas. Chacun s'entend et ma langue me suffit pour dire « je veux ça » quand ce sera nécessaire. »

Et le sujet en resta là pour le moment.

Avec plus de chaleur encore on en discutait un autre bien différent dans toutes les réunions et les cuisines de la rue depuis la nuit précédente. Ce sujet était le défi porté par le Chapitre d'En-Bas, et accepté par acclamation, à l'unanimité dans le cabaret d'oncle Sevilla.

L'entreprise excitait, dans les deux Chapitres, l'enthousiasme des jeunes gens et réchauffait le sang dans les corps engourdis des vétérans. Car il ne s'agissait pas d'une lutte particulière entre deux barques rivales, mais d'un événement qui revêtait toute la solennité des grands conflits entre deux peuples limitrophes. Ce n'étaient pas quelques rameurs du Chapitre d'En-Bas qui en défiaient quelques-uns du Chapitre d'En-Haut! Non, c'était un Chapitre en masse qui défiait un autre Chapitre, et cela en un jour de fête solennelle, le jour des Saints Martyrs, à la pleine mer de l'après-midi, vers trois heures et demie, en présence d'une foule de curieux.

Aussi le logement d'oncle Mechelin, se vit-il chaque soir plus fréquenté que d'ordinaire, car, comme il ne trouvait ni plaisir ni profit pour sa santé à se rendre au cabaret,

où l'on parlait beaucoup de la chose, les camarades qui l'aimaient vraiment, et ils étaient nombreux, venaient de temps en temps lui ragaillardir le cœur avec ce qu'on disait au cabaret, ou lui demander son opinion autorisée chaque fois que c'était nécessaire.

Toutes ces visites contrariaient fort André, parce qu'elles l'éloignaient de ces lieux dans un moment où il sentait plus que jamais la nécessité de les fréquenter afin d'obtenir ne fût-ce qu'un quart d'heure pour avertir Silda, si jalouse de son honneur quand il s'agissait de lui, du risque que cet honneur courait dans la bouche du sauvage Muergo. En cela il ne manquait pas à la parole donnée, car en la donnant il ne s'était douté de ce qu'il apprendrait de cet animal. Et puis, quand la jeune fille lui reprocherait d'y manquer, pourquoi s'en inquiéterait-il? Si elle se jouait de lui, il eût été un sot de lui garder une considération qu'elle ne méritait pas; si Muergo mentait, c'était un devoir de conscience de la prévenir. Mais ces allées et venues de gens étrangers, avec ce qu'on avait déjà dit de ses visites au rez-de-chaussée, et l'attitude de son père si différente de celle d'autrefois, ses avertissements, sa surveillance..., les menaces de Louisa, qui pouvaient s'accomplir à l'heure où il y pensait le moins.... Et parmi tant de contrariétés, emporté par les élans de son caractère impatient et fougueux, il passait brusquement des résolutions les plus absurdes aux projets les plus périlleux. Et le pire, c'est qu'il ne s'en étonnait même pas. Tout lui paraissait bien, pourvu qu'il sortît de sa situation.

En revanche Cleto se félicitait, à sa façon, de cet accroissement inusité de visiteurs, grâce auquel il passait, lui, plus inaperçu. Sotileza n'avait pas de prétexte à l'accuser d'opiniâtreté. Observer sans être observé, voir sans être vu, comme on dit. C'est tout ce qu'il obtenait pour le moment, et cela lui convenait depuis que Père Pollinaire lui avait dit qu'il pouvait compter sur la bonne volonté des deux vieux. Quelle chance d'avoir ce renseignement! Avec ce qu'il avait dit à Sotileza et ce que ceux-ci pourraient ajouter, son affaire pouvait s'arranger le jour où il y pen-

serait le moins. En attendant, de l'œil et de la prudence. Et c'est ainsi qu'il se conduisait, le cœur rempli d'espérance.

Muergo retourna au rez-de-chaussée deux soirs après son altercation avec André. Mais, outre le poids que cette querelle lui avait mis sur l'estomac, la question pendante entre les deux Chapitres, et un léger coup d'eau-de-vie qu'il avait pris, soulevèrent dans la maison un tumulte, et son oncle lui défendit d'y remettre les pieds tant que dureraient ces circonstances exceptionnelles qui rendaient les esprits très chatouilleux dans l'un et l'autre Chapitre.

Celui d'En-Haut demanda à celui d'En-Bas, qui avait lancé le défi, de proposer le point de départ et le but : il se conformerait à tout.

Celui d'En-Bas répondit : comme d'habitude, depuis l'escalier des *Bolados* jusqu'à la *Roche-aux-rats*.

Le jour même on commença les préparatifs. La barque d'En-Haut fut peinte en blanc avec une bande rouge; celle d'En-Bas en bleu avec une bande blanche. Cleto et Colo faisaient partie de l'équipe choisie pour la première. Muergo au contraire fut exclu de la seconde, parce qu'il n'était pas capable de jouer son rôle dans une lutte si délicate. Non qu'il n'eût pas un bon coup d'aviron, mais il était trop brutal pour ramer avec régularité. Il ressentit ce dédain à sa manière. Mais il se consola en pensant que ce jour-là il étrennerait le vêtement neuf, les chaussures et tout, et aussi qu'il monterait au mât de cocagne après la course.

Et c'est ainsi qu'arriva le 30 août, à la grande joie de tant de gens, et aux transes du Père Apollinaire, qui put à peine fermer les yeux pendant toute la dernière semaine, fort occupé à se mettre dans la mémoire tout ce qu'il avait élucubré durant trois mois bien remplis.

A l'aube, Muergo était déjà sur la *Rampa larga* se rafraîchissant la tête et les pattes dans l'eau de mer. Puis, pensant qu'elles sécheraient toutes seules pendant qu'il retournerait chez lui endosser son habit neuf, il se passa son bonnet sur sa figure et se peigna la tignasse avec ses doigts.

Une heure plus tard, joyeux de se conformer aux désirs et aux recommandations de Sotileza, il montait jusqu'à la rue Haute, éclatant dans son costume flambant neuf et glissant à chaque pas sur les trottoirs parce qu'il n'était pas habitué à ces chaussures à la semelle un peu convexe et très polie qu'il venait d'étrenner.

Ceux qui le regardaient trouvaient incroyable le relief qu'acquérait sa laideur revêtue de drap fin et d'une chemise propre. Quelle peau luisante! Quelles mèches tombantes sous l'étroite casquette à mince bordure! Quels bras en arc de cercle! Quel sourire de plaisir et quelle allure!

Sotileza se signa trois fois quand elle le vit devant elle, puis elle joignit les mains et ouvrit ses yeux tout grands, comme si elle s'étonnait que les jeux de la nature pussent aller si loin.

« Ne bouge pas, Muergo! lui dit-elle avec enthousiasme. Laisse, que je te regarde un peu de loin. Béni soit le Seigneur!

— Je te plais, crédié! s'écria l'autre, s'arrêtant les jambes écartées au milieu de la salle. Je te parais bien pavoisé comme ça? Hou, hou!... Où est mon oncle?

— Ils sont tous deux à la messe.... Ne t'en vas pas avant qu'ils reviennent.... Je veux qu'ils te voient ainsi.

— A quoi bon, crédié! Pour qu'ils recommencent à me chasser.... C'est pour toi que je viens, Sotileza..., parce que je te l'ai promis; et en plus, j'ai à te dire une chose qui me trouble beaucoup là-dedans, crédié!

— Écoute, répondit la jeune fille avec une attitude résolue, si tu viens à me parler d'une chose que je ne t'ai pas demandée, je te plante au milieu de la rue et tu ne rentreras pas ici, tu entends bien ?

— Crédié! toi aussi?... Mais si j'ai une pensée, quel mal y-a-t-il à la mettre dehors?

— Quand l'occasion viendra.

— C'est maintenant qu'elle vient, crédié!

— Je te dis que non... et ne sois pas un âne!... Mère de Dieu! quelle manière de s'habiller!... Viens ici, animal! »

Muergo avança de deux pas jusqu'à Sotileza. Celle-ci, après l'avoir regardé de haut en bas, dénoua sa cravate mal attachée et refit le nœud comme il devait l'être.

Muergo la laissait faire sans presque oser respirer. Il sentait sur sa poitrine l'impression de ses douces mains et tremblait de la tête aux pieds.

« Quelle tignasse hérissée! » s'écria la jeune fille après en avoir fini avec la cravate. « Pourquoi ne t'es-tu pas un peu fait tondre, fainéant? Est-ce que par hasard il n'y a pas un seul peigne dans tout le Chapitre d'En-Bas? »

Et à ces mots elle lui arracha sa casquette de la tête, et commença à débroussailler sa crinière.

« Vierge Marie! en voilà une forêt vierge! Attends que je l'arrange un peu avant d'y mettre le peigne. »

Et en même temps, Sotileza enfonçait les mains dans l'épaisse toison.

Muergo lançait de sa poitrine de sourds rugissements, et Sotileza, loin de s'en effrayer, tirant de ci, tirant de là, plus il grognait, plus elle plongeait les doigts dans ce taillis.

Soudain Muergo lança un véritable hurlement.

« Ça te fait mal? demanda Sotileza sans cesser sa besogne.

— Non, crédié! » répondit le sauvage en baissant davantage la tête. « Tire plus... plus!... Ça me fait beaucoup de plaisir!... Plus fort, Sotileza, crédié!... Comme ça, comme ça.... Tire encore... encore!... »

Mais ici, brusquement, Sotileza fit un saut en arrière, parce qu'elle sentit les pattes de Muergo autour de sa taille.

« Cela non! lui cria-t-elle en même temps.

— Cela si, crédié! brama le monstre. Ben, qu'est-ce que tu pensais? »

Et il s'avança vers elle, frémissant, hérissé, indomptable, effrayant.

Il y avait dans un coin de la salle un bâton avec lequel tante Sidora avait secoué la laine de son matelas quelques jours auparavant. Sotileza le brandit, et avant que Muergo arrivât à toucher l'étoffe de sa robe, il recevait deux terribles

coups de bâton qui lui arrachèrent autant de blasphèmes. Il s'arrêta, mais rugissant et haletant.

Sotileza lui allongea deux autres coups de bâton.

« En arrière!... en arrière encore! » lui cria-t-elle en même temps, farouche et résolue.

Muergo recula de trois pas.

« Encore! insista Sotileza brandissant sa trique. Là..., contre le mur! »

Et ce fut seulement quand Muergo le toucha des épaules, que Sotileza quitta son attitude menaçante.

Il haletait, Sotileza tout autant. Elle lui parla ensuite en ces termes, comme si elle eût voulu le clouer au mur par ses paroles :

« Voici ta place et voilà la mienne. Tu m'entends bien? Et le jour où tu recommencerais à te tromper serait le dernier jour où je te regarderais en face. Tu obéiras?

— Oui, crédié! » répondit l'autre, comme grognerait une bête fauve acculée dans le coin de sa cage.

« Prends maintenant ta casquette », lui dit alors Sotileza avec une grande sérénité, après l'avoir ramassée.

Muergo allongea la main.

« Arrange-toi d'abord un peu les cheveux, » continua la jeune fille résolue, secouant en même temps, avec amitié, la poussière de la casquette.

Muergo obéit sans souffler mot.

« Maintenant, baisse la tête. »

Muergo obéit encore. Sotileza, de ses propres mains, plaça la casquette comme elle devait l'être.

« N'y touche pas », lui dit-elle quand il se fut redressé tandis que sa poitrine était secouée de sourds grondements semblables au bruit des flots sur des brisants lointains. « Es-tu content?

— Ben, regarde-moi comme les autres fois, répondit Muergo. Comme ça, comme ça!... Ah! crédié, comme ça fait du bien! »

Sotileza se mit à rire et dit ensuite :

« Raconte-moi maintenant ce que tu avais à me raconter. »

Muergo, s'éveillant à ces mots de la stupeur où l'avait

plongé cette scène, se disposait à parler de sa rencontre avec André dans le voisinage de la Zanguina. Mais tante Sidora et son mari entrèrent dans le rez-de-chaussée, retour de la messe, et le récit resta sans être fait.

« Loué soit le saint nom de Dieu! » s'écria la pêcheuse en contemplant son neveu. « Dans les jours de sa vie Satan lui-même n'avait pas une figure comme celle que tu as.

— Vrai, tu as l'air d'une gabarre pavoisée », ajouta oncle Mechelin en se signant.

Ces mots et ce qui s'était passé auparavant mirent à bout la patience de Muergo. Il lança deux jurons, jeta, pour tout adieu, une interjection brutale et déguerpit.

CHAPITRE XXII

CEUX D'EN-HAUT ET CEUX D'EN-BAS

Si, à cette époque, les régates provoquaient chez les gens de mer une émotion et un enthousiasme universels, elles n'éveillaient pas moins d'intérêt chez la population terrienne, surtout quand elles avaient lieu, comme c'était le cas, en un jour de fête carillonnée.

Aussi, bien que le soleil fût ardent, dès deux heures après-midi, la première file des curieux attendait déjà de pied ferme sur la crête même du môle, depuis le Merlon jusqu'auprès de la capitainerie du port. Peu après se forma la seconde file, ensuite la troisième, la quatrième, la cinquième, celles de derrière poussant toujours celles du devant, et les enfants se glissant entre elles, sans que la première perdît son équilibre, ni qu'aucun spectateur fît un plongeon dans la baie. Comment se produit ce miracle? Mystère! Mais il est constant.

Derrière les draperies tendues sur les balustrades des balcons, les dames commençaient à se placer en groupes serrés, celles de la maison donnant la meilleure place à leurs invités. Dans le fond les visages barbus. Ailleurs, point de draperies, mais des ombrelles et des parapluies de toutes les couleurs imaginables, grâce auxquels chaque balcon offrait l'aspect d'un énorme vase de fleurs colossales.

Sur le môle, entre la dernière file des curieux et les

maisons, quelques bons types. Ici, la famille d'un boutiquier de Villabon cherche tout ahurie un trou, une fissure par où s'infiltrer. Là, c'est quelque brave meunier de Medina del Campo ou quelque maigre magistrat de Valladolid qui explique à son épouse ridiculement parée les péripéties d'une régate, chose qu'elle n'a jamais vue. Ailleurs, c'est quelque plantureuse servante qui plaisante avec son fiancé, tandis que çà et là se dandinent les jeunes coqs à la mine sucrée, moins étriqués du reste que les « gommeux » d'aujourd'hui, et lançant aux balcons des morceaux de leur cœur par les flèches de leurs regards assassins. De temps à autre, des fusées partent du Cercle du Recreo et de derrière la capitainerie.

Soudain la musique de la Charité résonne au loin, puis plus près, plus près encore..., tant qu'enfin les moins paresseux d'oreille peuvent noter qu'elle arrive en jouant un pas redoublé avec des éclats fort intermittents.

La foule se tourne vers l'escalier des Bolados, les musiciens imberbes descendent par là, puis de barque en barque, de bateau en bateau, comme Dieu et leur agilité le leur inspirent, ils arrivent à grimper sur le pont d'un chasse-marée qui a en guise de beaupré une perche savonnée : c'est le mât de cocagne de l'Ayuntamiento. Et là, les pauvres garçons se remettent à souffler.

Les bateaux et les barques qui, depuis le chasse-marée se prolongent en large bande vers le nord et vers le sud, forment, avec les autres bateaux et les autres barques non moins garnis qui sont en face, une rue spacieuse, à l'extrémité de laquelle se tient une chaloupe qui porte à la proue une bannière avec les couleurs du matricule de Santander, tremblant à une courte latte de pin. Cette bannière sera la preuve du triomphe, elle sera cueillie par la barque qui reviendra la première de la Roche-aux-rats, distante de trois milles au sud de la baie.

Il souffle une légère brise du nord-est; et, pour la mettre à profit, sur le fond de ce tableau pittoresque et animé, les esquifs de luxe voltigent toutes voiles dehors.

Le *Zéphire* ne fait pas défaut : il est conduit dextrement

par André qu'accompagnent ses amis, à l'exception toutefois de Tolin, qui est sur le balcon de sa maison, fort empressé auprès de la fille du commerçant don Silverio Trigueras.

A mi-distance entre la barque à la bannière et le chasse-marée du mât de cocagne, se trouve au premier rang la barque de Mechelin avec tous les gens du rez-de-chaussée et quelques invités. Pachuca, avec sa jupe neuve, et Sotileza, dans tout son éclat de belle fille, occupent la meilleure place, c'est-à-dire le milieu du côté qui donne sur la partie libre.

Par une cruelle disposition du hasard, la famille de Mocejon, sale, bougonne et solitaire, est dans sa barque dégoûtante, deux bateaux plus loin que celle de Mechelin.

Soudain une rumeur s'élève et court des gens embarqués à ceux qui sont restés à terre : elle éteint les tristes accents de la musique. Voici qu'apparaît, légère comme un souffle, par le sud de la Monja, et parmi des tourbillons d'écume, une barque blanche à bande rouge, montée par seize rameurs qui portent le léger maillot blanc rayé.

Presque en même temps et en sens contraire, apparaît l'autre barque, bleue à bande blanche, qui vient à rame légère elle aussi, avec un équipage aussi nombreux. Toutes deux sont gouvernées par leur patron respectif, debout sur le gaillard de poupe.

Elles se croisent comme deux étincelles, au milieu des cris joyeux des équipages ; elles glissent, elles volent, et leur vol de mouettes dessine les courbes élégantes d'un écumant sillage. Chacune d'elles serait capable d'écrire ainsi, avec la quille, le nom de son Chapitre. Puis les rames vont plus lentement : elles piquent seulement l'eau de loin en loin..., et derechef voilà les barques qui reprennent leur vol pour s'arrêter tout à coup, les ailes tendues, se berçant au doux balancement des flots soulevés.

Dans ces évolutions elles ont l'air de deux coursiers fougueux que leurs cavaliers exercent, pour dompter leur impatience, avant d'entrer dans l'arène. Et l'impression est juste, car, en faisant décrire à leurs barques ces voltes

élégantes, les rameurs ne veulent en effet que « se mettre en train ».

Enfin la marée est à point; la musique résonne de nouveau; les équipages se placent en ordre et se préparent à la lutte; on fait le signal convenu..., et en avant!

La barque du Chapitre d'En-Haut, c'est-à-dire la blanche, tient la droite. Au second coup d'avirons, elle est devant la barque de Mechelin; et alors, parmi le craquement des étropes et des tolets, le frottement des rames sur les bosses, le murmure du tourbillon soulevé par les barques et les cris des rameurs, domine la voix de Cleto qui, ramant à la proue, lance dans les airs ces paroles retentissantes :

« Pour toi, Sotileza! »

Et Sotileza le vit tendre en arrière son torse robuste, et de ses bras vigoureux ployer la massive rame en bois de palmier, comme si c'eût été un acier de Tolède.

La belle fille ne répondit rien des lèvres, parce que l'émotion que lui causait la lutte lui enlevait l'usage de la parole. Pourtant, elle eût volontiers dit quelque chose, non peut-être pour Cleto seul, tout en appréciant sa courtoisie, mais pour l'honneur même du Chapitre qui était en jeu dans cette affaire.

En revanche, le vieux Mechelin, retrouvant au feu de ce combat la chaleur de ses enthousiasmes, agita en l'air sa casquette des dimanches et cria avec sa voix des temps meilleurs :

« Hourra pour toi, mon brave..., et pour tous ceux d'En-Haut! »

Et les deux barques filent comme si un mystérieux ouragan les poussait, et elles dépassent en trois secondes la bannière d'honneur qui les salue en flottant; et les deux sillages se confondent en un seul; et les pointes des rames ennemies se touchent quelquefois; leurs pales se lèvent et s'abaissent sans arrêt et aussi en mesure que si un seul bras les mouvait, et les torses des rameurs s'inclinent et se redressent avec un rythme invariable, de sorte qu'hommes, rames et barque forment, aux yeux

éblouis des spectateurs, un seul corps régi par une seule volonté.

Elles s'éloignent ainsi, sans que l'œil le plus subtil puisse noter un demi-palme d'avantage pour l'une ou pour l'autre.

A moitié chemin on les voit déjà plus écartées, gagnant de l'espace sur la droite, parce que la marée ne va pas tarder à descendre, et qu'il leur faut compter avec la dérive qui les éloignerait de la route convenue si maintenant elles se dirigeaient droit sur le rocher. Deux minutes plus tard, la simple vue ne peut apprécier la différence entre leurs couleurs, et un peu plus loin, ce ne sont plus que deux masses incolores, presque informes; à peine si l'on distingue le mouvement des rames, sinon par le scintillement du soleil sur les pluies de cristal liquide que laissent tomber en se levant les pales des avirons.

A la fin, l'une des barques disparaît derrière l'îlot, puis c'est le tour de l'autre.... et toutes deux reparaissent à l'est de l'écueil, la première conservant toujours son avantage. Mais laquelle des deux est en avant? Beaucoup de spectateurs hésitent.

Peu à peu les deux masses prennent forme, leur volume augmente, on peut apprécier les mouvements et les couleurs.... Déjà les yeux les plus expérimentés peuvent mesurer la distance qui sépare les deux barques; et quand celle de la rue Haute est sur le banc du Brigantin, elle a la bleue en poupe à plus d'une encâblure et demie.

Aucune d'elles, pourtant, ne diminue d'efforts : dans toutes deux on « nage » avec le même courage qu'au début. Si une seule doit vaincre, que les connaisseurs puissent estimer les mérites de la moins heureuse!

La barque de la rue Haute avance comme la foudre, elle arrive à l'entrée de l'étroit canal, et de là, sans un coup de rame de plus, dirigée par son habile patron, elle aborde le bateau où flotte la bannière. Cleto l'arrache d'une secousse, parmi les hourras et les applaudissements, et sans perdre son élan, la barque victorieuse arrive jusqu'à la chaloupe de Mechelin. Alors Cleto fourbu, ruisselant de

sueur comme tous ses camarades, s'écrie de sa grosse voix, tremblante d'enthousiasme :

« Prends-la, toi, Sotileza!... pour la clouer toi-même de tes petites mains. »

Et aux applaudissements de tous, camarades et spectateurs, il tend la bannière, qui en ce moment était l'honneur du Chapitre d'En-Haut, à la belle fille de la rue Haute, et celle-ci l'amarre de ses propres mains, comme Cleto le demandait, à la pointe du taillemer de la barque triomphante.

Pendant que tante Sidora et son mari, fous de joie, embrassent Cleto et aussi Colo, qui se penche pour recevoir les compliments de Pachuca enthousiasmée, un chœur de malédictions s'élève de la barque de Mocejon pour l'action « éhontée » du fils, et à son tour la barque bleue du Chapitre d'En-Bas arrive jusqu'auprès de la bouche du canal, pour virer ensuite et disparaître derrière le Merlon.

La barque de la rue Haute avait parcouru six milles en vingt-cinq minutes.

Tandis que s'achevait cette première partie de la fête, les concurrents du mât de cocagne prenaient place sur le pont; ils étaient absolument nus, sauf un pittoresque *taparrabo* qui leur couvrait les reins.

Muergo était l'un d'eux et il se donnait à tous les diables parce qu'il venait d'assister de là à l'épisode de la barque, alors que déjà il se désolait de la déroute de son Chapitre. Il pensait du moins se venger de Cleto en offrant à Sotileza la bannière du mât de cocagne.

Quand les gens le virent s'approcher de la poutre, on entendit une exclamation d'étonnement se propager comme un flot depuis la foule du môle jusqu'à celle qui entourait le chasse-marée. Il avait l'air d'un barbare d'Australie ou d'un sauvage de la Polynésie.

Il n'avait pas fait deux pas sur la poutre que les pieds lui manquèrent; il perdit l'équilibre et tomba à l'eau en faisant une culbute les jambes en l'air. Il avait ainsi quelque peu l'air d'un chimpanzé précipité par une balle de la cime d'un arbre des forêts vierges de l'Afrique. Mais une fois dans l'eau, soufflant bruyamment, plongeant et repa-

raissant tour à tour comme si c'eût été son élément naturel, il était tout à fait pareil à un baleineau. Il ressemblait à tout, sauf à un homme de race européenne. Et comme il prenait les rires pour un applaudissement à ses gentillesses, à chaque tentative d'assaut à la poutre il faisait de plus grandes singeries.

Dès les premières, Sotileza avait grande envie de s'en aller; et comme tante Sidora pensait de même et qu'oncle Mechelin ne s'amusait guère, on disposa les rames de la barque et celle-ci s'en alla tout doucement jusqu'à la rue Haute.

CHAPITRE XXIII

LES FURIES DE CHEZ MOCEJON

Le soir, la Zanguina regorgeait de paroissiens, et c'est à peine si le trop-plein trouvait à se caser sous les arcades extérieures.

Les *ochavos* du mât de cocagne avaient été partagés entre les concurrents; et malgré tout, il fallut une tricherie, consentie par ceux qui auraient pu s'y opposer, pour arriver sans plongeon jusqu'au bout de la poutre.

Muergo, qui n'avait pas retrouvé ses chaussures en quittant la lutte, après avoir assez mal gratté la graisse qui s'était attachée à sa peau durant sa tentative et malgré ses baignades, s'était proposé d'employer le gain qui lui était revenu à donner une bonne ripaille à son estomac et à acheter un mouchoir blanc pour en faire cadeau à Sotileza. Car si, tout d'abord, la perte de ses chaussures lui causa du dépit, considérant ensuite qu'elles ne lui servaient de rien puisqu'il ne s'habituait pas à marcher avec, il finit par les oublier. Aussi, tandis que le Chapitre tout entier s'agitait autour de lui, commentant à grands cris l'événement de l'après-midi, lui, silencieux et sans souci, il se bourrait de friture et de pain frais; il se versait aussi de fréquentes rasades de vin rouge, spécialement quand le diable faisait remonter à sa mémoire l'affaire de la bannière après la régate, les coups de bâton du matin, au moment où il

rêvait de choses si différentes, ou bien encore sa rencontre nocturne avec André, dont il n'avait pu faire le récit à Sotileza.... André!... Bien des fois il l'avait vu cet après-midi, rôdant avec sa chaloupe autour de la barque de la rue Haute! Et quels yeux il jetait, le gueux, sur quelque chose qui s'y trouvait! Pour dissiper cette vision, Muergo buvait un coup double, et c'est ainsi qu'il luttait de son mieux contre l'excès de ses chagrins.

Dans un des groupes de dehors, le Père Apollinaire discourait, très excité.

En écoutant les paroles des uns et des autres, il était parvenu à savoir que son panégyrique des saints Martyrs de Calahorra n'avait pas fait très grand plaisir au Chapitre, et même que, de l'avis des délicats, le sermon ne valait rien.

Cette indignité bouleversait le saint homme.

« *Cuerno!* pour ces docteurs de quatre sous! s'écriait le prêtre. Ben, à quoi étaient-ils donc habitués? *jinojo!*

— Quant à cela, Père Pollinaire, lui répondit un patron de barque très mesuré dans ses paroles, et sans offenser personne, rien que depuis l'année quarante-neuf, il a déjà été dit des choses extraordinaires, relativement aux saints Martyrs, par des hommes qui en savaient long et qui parlaient bien.... La vérité avant tout, Père Pollinaire, sans vouloir blesser personne.

— Des choses extraordinaires, des choses extraordinaires, *jinojo!* En voilà des choses! un peu plus un peu moins, ce sont toujours les mêmes. Qu'on leur coupa la tête à Calahorra; que les bourreaux jetèrent ces têtes dans l'Èbre..., beaucoup de oh! par ci, beaucoup de ah! par là, des bagatelles enfin, *jinojo!* Bagatelles, rien que bagatelles. Savais-tu l'histoire de la barque de pierre?

— Qui pourrait ne pas la savoir ici, Père Pollinaire?

— C'est clair, mon ami, c'est clair. Mais, comme je l'ai contée? Comment venait la barque?... Quel chemin elle suivait?... Contre quels temps et quelles mers elle avait à lutter?... Comment elle aborda dans ce port? Pourquoi elle n'aborda pas dans d'autres d'abord?... Vous ont-ils jamais

conté rien de tout cela, ces becs d'or, avec méthode et avec art? Le savaient-ils par hasard comme je le sais?... Le Chapitre lui-même connaissait-il le trait du rocher des Martyrs..., la Horadada, comme d'autres l'appellent?

— On savait quelque chose de cela, Père Pollinaire.

— Quelque chose, quelque chose! Savoir quelque chose c'est comme ne savoir rien dans des sujets aussi importants, *cuerno!* Maintenant vous savez tout, dans tous les détails. Vous savez que cette voûte admirable que forme le rocher fut faite par la barque miraculeuse quand elle vint s'y heurter et le traversa de part en part. Et de qui le savez-vous? Le savez-vous de la bouche de ces prédicateurs de *rasolis* [1]? Non, vous le savez pour l'avoir entendu dire ce matin par moi, ce pauvre religieux du couvent de Ajo, qui, à vous enseigner tant de choses dans un sermon qui a coûté trois mois de fatigue et contient plus de quinze textes latins des mieux choisis, n'est pas arrivé à vous faire plaisir!... Perles pour les pourceaux, mes enfants, perles pour les pourceaux!... Langues, langues; *linguæ corruptæ*, chair misérable, chair concupiscente!... Et adieu, garçons, je vais à mes affaires.... Je suppose inutile de vous avertir que l'un n'empêche pas l'autre. La porte du Père Apollinaire ne sera point, pour cela, fermée à personne. Mais attention à n'y plus frapper, dans tous les jours de votre vie, pour me demander de venir prêcher..., parce qu'alors je ne répondrai pas... quand même vous me la jetteriez bas..., vous me la jetteriez bas, *cuerno!* »

Et le Père Apollinaire s'en fut, moins fâché qu'il ne croyait lui-même.

En attendant on ne pouvait reposer dans la rue Haute. Chansons au cabaret, dialogues des balcons aux fenêtres, réjouissances sur les trottoirs et danses improvisées au milieu du ruisseau. Toute cette population débordait de joie.... Tous, sauf la famille de Mocejon, qui, enfermée en

1. Expression intraduisible. Le mot *rasolis* (satin poli) est employé par les pêcheurs de Santander pour désigner quelque chose d'exceptionnellement fin et délicat.

son antre, ne cessait de maudire Cleto pour l'affront qu'il avait infligé à la maison en faisant ce qu'il avait fait avec « le moucheron d'en bas » après les régates. Et ce qui surexcitait encore davantage les deux furies, c'est que l'événement était commenté dans la rue à l'applaudissement général, car on n'y voyait point de honte, et c'était l'opinion de tous qu'aucune fille ne méritait mieux que Sotileza ce que lui avait offert l'initiative pleine d'entrain de Cleto; on était allé jusqu'à se demander s'ils « s'appariaient » bien ou non; s'il y avait, ou n'y avait pas entre eux de mutuels et sérieux engagements; on ajoutait que, s'il n'y en avait pas, il faudrait qu'il y en eût.... La rumeur de tous ces propos avait monté jusqu'au cinquième étage, et pour ne pas l'entendre on avait fermé les portes du balcon et bouché jusqu'aux fentes, les femmes de Mocejon aimant mieux employer ce moyen que de donner libre cours à leur venimeuse colère dans une circonstance si compromettante pour elles. Car elles avaient assez de volonté, de langue et d'art pour ameuter en un demi-quart d'heure toute la rue. Elles l'avaient fait tant de fois!... Mais il leur manquait une occasion, une excuse; le moindre motif, l'apparence même suffirait, et quand elles l'auraient trouvé, et elles le trouveraient, car elles le poursuivaient sans relâche.... Oh! alors, alors, elle leur paierait tout à la fois, la... personne du logement d'en bas, et il apprendrait ce qu'il ignorait, ce mauvais fils, ce frère infâme, cet indécent, cet animal, cet éhonté, ce pourceau de Cleto. Et elles ne pouvaient fermer la bouche, tandis que Mocejon bourdonnait comme un taon dans un coin de la salle, et que le jeune homme qu'elles déchiraient ainsi, paisiblement assis au cabaret d'oncle Sevilla et entièrement étranger à l'ardeur d'enthousiasme qui l'entourait, savourait dans un tranquille repos les très doux souvenirs de sa dernière prouesse.

Chez Mechelin, le monde ne pouvait plus tenir quand arriva André. Car André crut tout à fait nécessaire de faire un petit tour par là pour féliciter le vétéran et causer un brin avec la famille dans cette occasion signalée. Tante Sidora

éclatait dans sa peau; son mari semblait avoir retiré vingt ans de dessus chacune de ses épaules. Sotileza, après les émotions de l'après-midi, se trouvait déjà à son niveau habituel.

Le pêcheur tout rajeuni, pour conclusion à de longs commentaires sur les régates, finit par dire à André :

« Voyez, mon bon, quelle intention bien trouvée a eue ce diable de garçon.... Vous avez dû le voir, car vous n'étiez pas loin.... Je veux parler de la bannière qu'il a tendue à Sotileza pour qu'elle-même la fixât de ses propres mains à la barque. Je vous dis que je n'aurais pas cru ça de lui! Son action m'a fait plaisir, pourquoi le nier? et à toi aussi Sidora, qui même faisais une grimace de satisfaction..., et à ce petit ange de Dieu également, car elle devint toute pâle et ses mains tremblèrent..., et à toute la rue, mon bon, qui ne cause que de l'événement.

— Voudriez-vous croire, don André, ajouta tante Sidora, que le pauvre garçon est pour le moment comme s'il avait commis un péché mortel contre nous? C'est une vraie bête du bon Dieu! Voyez, d'autres, dans son cas, s'en vanteraient à tout le monde.

— Sûr! » confirma oncle Mechelin.

Demander à André s'il avait remarqué l'événement, lui qui n'en avait pas perdu le plus insignifiant détail!... Lui vanter l'idée de Cleto, les mérites de Cleto, et même la reconnaissance de Sotileza, quand tout cela lui avait, comme une flèche d'arbalète, traversé la gorge quelques heures plus tôt. Mais comment l'honorable ménage aurait-il pu soupçonner, même s'il eût connu l'histoire du bois d'Ambojo et la scène qui avait suivi au rez-de-chaussée, qu'un garçon de la condition d'André poussait maintenant la folie jusqu'à ne pas souffrir sans impatience que les mouches mêmes se prissent dans les flots des cheveux de Sotileza? Celle-ci était mieux instruite à cet égard; aussi lut-elle d'un coup d'œil rapide, sur le visage d'André, le fâcheux effet que produisaient les éloges décernés à la galanterie du pauvre Cleto. Elle essaya donc de détourner la conversation; mais elle ne put y parvenir. Oncle Mechelin, aidé

de sa femme et des assistants, parmi lesquels se trouvaient Pachuca et Colo, insistait sur son thème; et comme il voyait tout maintenant couleur de rose, et qu'il voulait autour de lui tout le monde joyeux et satisfait, il acheva ses congratulations et ses oraisons jaculatoires en disant :

« Demain sera dimanche aussi pour toi, Sotileza! Et puisque tu y trouves si grand plaisir, tu viendras avec moi dans la barque. Nous partirons vers le milieu de la matinée et nous serons de retour vers le milieu de l'après-midi.

— Il y a beaucoup de couture qu'on ne peut remettre, répondit Sotileza.

— Ce ne peut être pour demain, dit tante Sidora, parce que je dois être à la place toute la journée. Elle ira une autre fois. Pas vrai, fillette?

— Au diable l'obstacle! s'écria Mechelin. Un autre jour je ne serai peut-être pas d'aussi bonne humeur que demain!... Enfin je ferai ce que je pourrai. Pas vrai, ange de Dieu? »

André sortit du rez-de-chaussée quelques instants après cette conversation. Tandis qu'il descendait vers la cathédrale, il aurait juré qu'il avait dans chaque oreille un importun moucheron qui lui bourdonnait sans relâche les mêmes paroles. Un peu plus loin, ces paroles qui résonnaient à ses oreilles devenaient des germes de pensées qu'il roulait en sa tête; puis, insensiblement, ces pensées engendrèrent des résolutions, et ces résolutions remplirent sa mémoire de souvenirs; et ces souvenirs produisirent des luttes très violentes; et les luttes, de sérieux raisonnements, et les raisonnements des sophismes qui l'emplirent de doutes, et les sophismes de nouvelles résolutions, et ces résolutions, des tumultes et des tempêtes dans son cœur.

C'est dans cet état qu'il arriva à la maison, qu'il passa la nuit, qu'il s'éveilla le lendemain et qu'il se rendit au bureau; et voilà pourquoi il trompa Tolin vers le milieu de la matinée, pour la deuxième fois de sa vie, sous un prétexte mal imaginé, pour manquer à tous ses devoirs.

Quand il déboucha un quart d'heure plus tard dans la rue Haute par la côte de l'Hôpital, non sans avoir passé

par la poissonnerie et vu de loin tante Sidora sous sa tente de toile, Carpia, qui sortait de chez elle, recula aussitôt; elle se mit dans le vestibule, monta l'escalier et se posta en sentinelle sur le palier du second étage. De là, prenant bien soin de n'être pas aperçue, elle vit André entrer au rez-de-chaussée. Alors elle monta comme une flèche au cinquième étage, échangea quelques brèves paroles avec sa mère et redescendit l'escalier; elle arriva sans faire de bruit jusqu'au vestibule et, sur la pointe des pieds, retenant sa respiration, semblable à un renard qui va assaillir un poulailler, elle s'approcha de la porte du rez-de-chaussée. Tendant le cou, mais en ayant soin de ne pas mettre la tête devant le vide de la porte, ouverte de part en part, elle apprit par les rumeurs qui arrivaient à son oreille subtile, que les « effrontés » n'étaient pas en face du couloir, mais à l'autre bout de la petite salle. Elle écouta davantage et entendit des lambeaux de phrases, qui paraissaient être des récriminations de Sotileza, des excuses et des plaintes passionnées d'André....

Alors elle enfonça dans l'ouverture sa tête hérissée, elle vit que la clef, comme elle le présumait, était en dehors ce qui simplifiait beaucoup son travail; elle avança de deux pas en silence, en grand silence; elle allongea le bras et tira la porte vers elle avec beaucoup de soin pour ne pas faire grincer les gonds, commença à fermer peu à peu, tout doucement, tandis qu'à l'intérieur croissait la rumeur de la conversation, et quand elle eut ainsi complètement fait tourner le pène, elle enleva la clef et la mit dans la poche de sa jupe. Elle sortit ensuite du vestibule sur le trottoir, elle appela de là sa mère, et aussitôt que la Sargueta eût répondu sur le balcon, elle dit avec un accent serein, et comme s'il s'agissait d'un sujet courant de tous les jours :

« Ça y est! »

Ici quelques instants de silence. Peu de monde dans la rue; quelques femmes de marins raccommodant des culottes sur les balcons, ou se montrant à une fenêtre quelconque d'entresol, ou bavardant sous une porte. Carpia est en

dehors de celle de sa maison, appuyée à la muraille, les bras croisés. Des enfants sales se roulent, çà et là. Soudain on entend la voix de la Sargueta :

« Carpia!

— M'man?

— Qu'est-ce que tu fais?

— Ce que vous ne pourriez croire!

— Monte à la maison, tonnerre!

— Je n'en ai pas envie.

— Je t'ai déjà dit de ne jamais t'arrêter là où tu es..., tu sais bien pourquoi!... Monte, je te le répète!

— *Caraspia!* je n'en ai pas envie, vous entendez?

— Monte, Carpia, et ne lasse pas ma patience!... Tu n'as rien à faire là où tu es!

— J'ai beaucoup à faire, mère, beaucoup! bien plus que vous ne vous figurez, *caraspia!*... Je suis entrain de garder l'honneur de l'escalier, oui, et l'honneur de toute la maison. On saura aujourd'hui ce que vaut chacun!... parce que ma figure est brûlée par les intempéries, et que d'autres sont si blanches et polies! *Caraspia*, cela ne peut se supporter!... Aux yeux mêmes de chacun!... à la lumière même du midi! Est-ce là de la pudeur, mère?... Est-ce là de la pudeur?... Eh bien, je reste là, maintenant, pour lui faire monter le rouge à la face..., pour que ce soit une bonne fois fini, que les gens d'honneur restent dans leurs maisons, et que les immondices aillent au ruisseau!... C'est pour cela.... Ah! la vilaine mouche, l'effrontée!

— Mais, voyons, qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qui se passe, Carpia?

— Que le petit monsieur et la belle demoiselle sont tous seuls, les pauvres du bon Dieu, la porte fermée!... et que cette maison, depuis le vestibule jusqu'en haut, n'est pas habituée à ces choses-là, *caraspia*! »

Là les enfants commencent à s'approcher de la fille de la Sargueta; les passants s'arrêtent, les balcons fermés s'ouvrent et les femmes qui étaient assises viennent s'accouder sur les balustrades.

Et de son balcon la Sargueta réplique à sa fille qui se dandine sur le trottoir devant la porte.

« Çà t'étonne?... Tu es suffoquée pour cela, innocente du bon Dieu?... Mais c'était pourtant bien visible!... Tu l'avais devant les yeux!... Mais avec tout cela garde ta suffocation, car quelques-unes de celles qui nous écoutent peuvent te demander compte de ce que tu dis.... Parce qu'ici, il n'y aurait pas de gens se conduisant mal, s'il n'y avait pas des effrontées pour les cacher, sacrebleu! Et devant la face de Dieu, aussi gueuse que celle qui se vend pour un lambeau de chiffon, est celle qui lui garde son estime.... Et de ces recéleuses, il y en a ici beaucoup, crebleu! »

Soudain la Sargueta fixe une voisine d'en face qui la regardait :

« Qu'est-ce qu'on te fait perdre ici, sale torchon? Ce que je te dis te pique?... ta conscience te brûle?...

— Tais-toi, menteuse, mauvaise langue!... » dit l'interpellée qui ne comptait pas prendre part à la bataille, mais qui ne la refuse pas puisqu'on la lui propose.

« Qu'est-ce que je pourrais perdre dans ta maison, sinon la santé, rien qu'à la regarder! »

Carpia d'en bas :

« Laisse-la, mère, laisse-la, avec une femme comme ça on salirait même l'ordure qu'on lui jetterait à la tête!

— La laisser, moi! s'exclame la Sargueta, défaisant le nœud du mouchoir qui couvre sa tête pour le rattacher ensuite avec des mains tremblantes de colère. La laisser, moi!... je la laisserais sans un poil sur la tête, si je l'avait plus près!

— A moi, toi? répond la femme d'en face qui commence à s'énerver. Licheuse!... Gueule affamée!... Biberonne!...

— A toi, oui, cafarde, entremetteuse.... Et aussi à cet autre lèche-pieds qui t'excite contre moi!... »

L'autre « lèche-pieds » de son balcon :

« Jette, jette du vitriol par ta gueule de démon, couleuvre!... femme à scandale!... ivrognesse! »

Carpia, d'en bas, sans que se taisent celles d'en haut :

« Femme à scandale!... Demande-lui, mère, pourquoi son mari lui a frotté la peau l'autre soir.... Et si elle ne se risque pas à le chanter, qu'elle le fasse chanter par sa sorcière de voisine qui s'occupe de lui procurer ce qu'il lui faut contre argent comptant, *caraspia* ! »

La « sorcière de l'entresol », sans que les autres se taisent :

« Moi, je ne procure rien à personne, effrontée !... Vilaine grêlée !... Envieuse !... Est-ce qu'elle te l'a dit, par hasard?

— Qui me l'a dit, c'est quelqu'un qui l'a vu de ses yeux..., et qui ne me laissera pas traiter de menteuse à cette heure..., parce qu'elle est assez près pour m'entendre, elle s'appuie à la fenêtre, pour plus de signes.... *Caraspia*, ne fais pas la dissimulée, tout le monde sait que c'est pour toi que je parle ! »

La femme de la fenêtre, au milieu des vociférations de toutes les autres :

« Pour que je te dise cela, il serait nécessaire que je m'abaisse à échanger des paroles avec toi et à fréquenter des drôlesses dégoûtantes comme cette autre.... Et toi, chienne lécheuse, pourquoi tires-tu la langue à quelqu'un, toi qui n'es qu'un sac plein de vices et de méchancetés, comme la mère qui t'a mise au monde !... Désordonnées qui cuvez votre vin sur le balcon, faute de lit!... Sales gaupes ! »

La « drôlesse dégoûtante » :

« Tu voudrais bien, malheureuse sans chemise, que je te donne un motif de prononcer mon nom !... »

La femme de la fenêtre :

« Pouah ! Le voilà ton nom !... Va le ramasser dans les ordures de la rue, pour qu'il ne les salisse pas ! »

Je coupe ici l'échantillon des procédés employés par les femmes de Mocejon pour brouiller tous les combattants de cette lutte et les mettre aux prises entre elles pour des motifs différents, de sorte qu'en moins d'un quart d'heure « toute la rue, dirait Don Quichotte, est un camp d'Agramant où règne la discorde ». Toutes les femmes crient en même temps, et il ne s'agit plus de répondre à une agression

grossière par une autre plus violente, mais d'exhaler à toute force de poumons toutes les injures, les saletés, les infamies qui viennent à l'esprit de chacune de ces furies. Pour y réussir, la voix humaine ne suffit pas, si forte soit-elle, au milieu de ce vacarme infernal, et l'on appelle la gymnastique au secours, parce que la vulgaire mimique ne suffit pas non plus. Ici une femme trépigne, les bras en anses de jarre; là une autre se déhanche et attache et détache dix fois de suite le mouchoir de sa tête; une autre se hausse sur la pointe des pieds et se penche en avant, les yeux enflammés, les veines du cou toutes gonflées; celle-ci se bat désespérément les cuisses de ses poings fermés; cette autre jette le buste en dehors de la balustrade et, les cheveux sur les yeux, le caracot débraillé, s'escrime en l'air de ses deux bras. D'autres enfin, comme les deux femmes de Mocejon, font tout cela à la fois, et même plus encore, sans donner un instant de repos à leurs gorges ni à leurs langues.

Ce spectacle n'était pas nouveau dans la rue Haute; aussi les passants n'y attachaient-ils qu'une médiocre importance, mais parfois quelque spectateur se risquait à demander « ce qu'il y avait ». Carpia lui racontait alors les prétendues horreurs qui se passaient dans le logement de Mechelin; car elle n'était là que pour cela, plus attentive à propager ces rumeurs dans la rue qu'à défendre son champ de bataille, surtout depuis que la bataille en était arrivée à l'ardeur et au mouvement désirés. Et les passants et les curieux de toute espèce s'approchaient un à un et peu à peu, jusqu'à former un groupe nombreux qui stationnait maintenant devant la porte; et les questions continuant, il se disait des noms, la curiosité s'aiguisait et les commentaires allaient leur train.

De temps à autre, la porte du rez-de-chaussée tremblait, secouée de l'intérieur, et alors il y avait dans la bouche de Carpia de sanglantes grossièretés à l'adresse de ces vauriens, qui feignaient de cette manière d'être enfermés ensemble contre leur volonté.

L'honorable lecteur comprendra sans peine la situation

de ces malheureux. Sotileza, toute à la contrariété que lui avait causée l'arrivée d'André hors d'haleine, confus, balbutiant, preuve que sa résolution s'était écroulée, et uniquement occupée de lui reprocher en de dures paroles son procédé téméraire, n'entendit pas le très léger bruit que fit la porte quand elle fut fermée par Carpia.

Quant à André, un coup de canon ne l'aurait pas tiré de l'ahurissement où le plongea l'attitude résolue de Sotileza. L'attention de la jeune fille ne fut pas davantage attirée par les premières paroles de Carpia à sa mère, qui ne lui arrivaient que confusément. Et d'ailleurs elle était habituée à entendre les femmes du cinquième étage dialoguer à tue-tête du balcon à la rue. Mais quand la querelle commença à s'envenimer et que les vociférations résonnèrent, la gravité même de la situation dans laquelle se voyait la pauvre fille excita sa curiosité. Interrompant donc ses reproches à André, qui ne trouvait rien à répliquer, elle s'éloigna de lui pour observer de la petite salle ce qui se passait au dehors. Quand elle vit la porte fermée à l'autre extrémité du couloir, elle y courut ; et s'apercevant qu'elle était sous clef, elle s'écria avec épouvante, en levant ses mains croisées et tremblantes jusqu'à sa bouche :

« Vierge des angoisses!... Qu'est-ce qu'ils m'ont fait là? »

Elle regarda ensuite par le trou de la serrure et vit Carpia tout près de la porte de la rue et autour d'elle quelques curieux qui l'interrogeaient et regardaient vers le rez-de-chaussée. Elle sentit au cœur un froid mortel, et le souffle lui manqua pour appeler André, qui, déconcerté et immobile, la contemplait du bout de la petite salle. A la fin elle l'appela d'un signe. André s'approcha. Sotileza, le visage pâle comme la mort, ses beaux yeux dilatés, tremblant des pieds à la tête, lui dit :

« Tu entends bien ces cris?... Eh bien, regarde ce qu'on voit par là. »

André regarda un instant par la serrure, ne dit pas une parole et n'osa diriger ses yeux vers ceux de Sotileza. Cependant celle-ci l'interpellait ainsi, partagée entre l'angoisse et la colère :

« Sais-tu ce que c'est que cela? Sais-tu pourquoi cette porte est fermée? »

André ne sut que répondre. Sotileza continua :

« Eh bien! tout cela est fait pour en finir avec mon honneur! Vois, vois, comme ils le foulent aux pieds dans la rue! Vierge de la Soledad!... Et la faute en est à toi, André, à toi!... Vois, ce que je craignais est arrivé. Es-tu content à présent?...

— Mais où donc est la clef? » demanda André avec un rugissement qui changea subitement son abattement en désespoir.

« Où est la clef! Tu ne le devines pas?... Dans les mains ou dans la poche de cette gueuse qui nous a enfermés.... Car voilà longtemps qu'elle guettait pour me perdre quelque occasion de ce genre! Elle t'aura vu entrer ici, et afin qu'on nous voie tous les deux sortir ensemble de l'appartement, elles auront allumé cette dispute elle et sa mère.... Car ces choses-là sont leur affaire. Tu comprends, André, tu comprends tout le mal que tu m'as fait aujourd'hui? »

André, pour toute réponse à ces exclamations de regret de la pauvre jeune fille, se lança contre la porte. En vain, pour faire sauter la serrure, il ajouta à la force de ses bras toute celle que lui prêtait le désespoir. Ensuite il frappa les planches noircies de ses poings de fer. Il n'en fut pas plus avancé.

« Donne-moi un levier, Silda..., un bâton..., une chose quelconque! cria-t-il ensuite. J'ai besoin d'ouvrir cette porte pour pouvoir en étrangler un!

— Ne t'épuise pas! lui dit Sotileza avec un accent d'amère résignation, elle s'ouvrira en temps voulu, et c'est pour cela qu'ils l'ont fermée. »

André laissa la porte et courut à la petite salle, se souvenant qu'elle avait une fenêtre. Mais la fenêtre avait une grosse grille de fer. Il n'y avait pas à penser à l'ébranler. Il vit le bâton avec lequel Sotileza avait la veille donné une danse à Muergo, et essaya d'arracher la serrure en pesant avec un bout sur le vantail de la porte. Mais la serrure était assujettie avec de gros clous rivés du côté extérieur. Il plaça

son bâton au-dessous de la porte et tira de bas en haut : le bâton se brisa à l'instant. Il se mit ensuite à genoux, engagea ses doigts et tira de toutes ses forces. Rien. Pas même un éclat de ces planches d'un chêne dur comme le fer.

Pendant ce temps, le tumulte croissait au dehors et le groupe des spectateurs grossissait devant le portail. Sotileza, enfiévrée, éperdue, appliquait constamment l'œil ou l'oreille au trou de la serrure et se rendait compte de tout. Elle voyait l'attente anxieuse du scandale peinte sur tous les visages, elle entendait les paroles infamantes que vomissait contre elle l'infernale sardinière; et à chaque instant qui s'écoulait sans qu'elle pût sortir de cette prison ignominieuse, elle sentait la honte lui empourprer le visage comme à coups de fouet. Et dans son désir ardent de sortir le plus tôt possible pour défendre son honneur devant tous ses voisins, elle se mettait aussi à frapper la porte, à proférer des menaces, à exhaler son désespoir à haute voix et de toutes les manières.

Lorsqu'André se fut convaincu qu'il n'y avait pas moyen de sortir de là par la force, il tomba de nouveau dans un profond abattement, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le tumulte du dehors et suppliant Silda de ne plus l'accabler du poids de ses justes reproches. Il voyait maintenant avec une entière clarté l'insensée et criminelle situation dans laquelle il s'était mis et les effrayantes conséquences qu'allait produire autour de lui son impardonnable folie.

En un de ces moments, il était assis les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, et Sotileza au milieu de la salle, les poings sur les hanches, les regards perdus dans le flot de ses pensées, la bouche entr'ouverte, la face décolorée, la poitrine haletante. Soudain André lui dit en relevant la tête :

« Silda, le coupable doit payer; si c'est une loi pour les affaires de peu d'importance, à plus forte raison quand il s'agit de l'honneur. Je ternis aujourd'hui ta réputation....

— Que vas-tu me dire? » lui demanda durement Sotileza, sortant de son douloureux silence.

« Que la tache imprimée par ma faute à ton honneur, je l'effacerai comme l'effacent les honnêtes gens. »

Sotileza se mordit les lèvres et clouant sur André ses yeux assombris, elle lui dit aussitôt :

« Toi, effacer les taches de mon honneur! Tu auras assez à faire pour effacer celles qui à cette heure même tombent sur le tien.

— Cela n'est pas répondre avec justice, Sotileza.

— Mais c'est te dire franchement ce que je pense. Hélas! André, si tu comptais sur cette idée pour réparer tant soit peu le mal si grand que tu me causes, quel dommage que tu ne m'aies pas avertie!

— Pourquoi, Silda?

— Parce que tu aurais pu me l'épargner en apprenant que je n'accepterais jamais la réparation que tu m'offres.

— Tu ne l'accepterais jamais?

— Jamais.

— Et pourquoi?

— Parce que..., parce que, non.

— Mais que peux-tu me demander de plus, Sotileza? Qu'est-ce que tu veux?

— De toi, André, rien..., ni de personne. Ce que je veux maintenant, » dit-elle en se tournant dédaigneuse, impatiente et convulsée vers l'entrée du couloir, « c'est que cette porte s'ouvre..., que je puisse le plus tôt possible sortir dans la rue et regarder les gens en face! Voilà ce qu'il me faut, André, voilà ce que je veux. Parce qu'à chaque moment qui s'écoule dans ce cachot sans issue, quelque chose me brûle aux entrailles.

— Et que penses-tu faire quand nous sortirons? » demanda André, abattu de nouveau en songeant à cet instant critique.

« Cela ne se demande pas à une femme comme moi, » dit Sotileza qui par moments reprenait courage. « Mais par où sortir, mon Dieu?... Et je veux sortir!... Et j'étouffe entre ces murs étroits!... Vierge Marie! Quelle souffrance! »

André, ému par le désespoir de la jeune fille, sortit de la petite salle, résolu à faire une autre tentative sur la porte. En s'en approchant ses pieds trébuchèrent sur un objet

qui résonna en roulant sur le plancher. Il le ramassa et vit que c'était une clef. Qui l'avait mise là? Et d'ailleurs à quoi bon?

André redoutait tellement de sortir au milieu de la tempête qui continuait à gronder dans la rue, qu'il se demanda s'il ne cacherait pas sa trouvaille à Sotileza.

« Que fais-tu, André? » lui demanda celle-ci qui l'observait de la petite salle.

André courut à elle et lui montra la clef, lui disant où il l'avait trouvée. Sotileza poussa un rugissement de joie féroce.

« Ah!... l'infâme!... dit-elle ensuite. Elle l'a jetée par-dessous la porte!... C'est juste!... pour que nous ouvrions de l'intérieur et qu'on croie ce qu'elle veut faire croire.... Eh bien, nous verrons si ton habileté t'aura réussi, gueuse! »

Tout cela, Sotileza le disait tremblante d'émotion, l'œil enflammé, après avoir arraché la clef des mains d'André. Celui-ci, oubliant un moment la situation très compromettante dans laquelle il se trouvait, contemplait avec surprise la transformation qui s'opérait dans cette créature incompréhensible pour lui. Ce n'était plus la femme d'extérieur froid, de raison sereine, de voix harmonieuse; ce n'était plus la fille discrète qui éteignait les fougueux et subtils raisonnements sous la glace d'une réflexion solide; ni la beauté provocante qui soulevait des tempêtes dans les cœurs les plus insensibles avec l'éclair d'un seul de ses regards; ni l'élégante et fine personne à laquelle, dans l'opinion d'André ébloui, il ne manquait pour être une dame distinguée que de changer de vêtements et de demeure; ni enfin la timide jeune fille qui, un moment plus tôt, pleurait sur les risques que courait sa réputation. C'était maintenant une femme farouche, en qui reparaissait la vagabonde du Môle-aux-Navires et des plages de Baja-Mar; ses yeux s'injectaient de veines sanguinolentes, et des accents de harengère altéraient le son harmonieux de sa voix.

C'est ainsi qu'il la vit s'écarter de lui comme une ombre,

arriver à la porte, l'ouvrir d'une main tremblante, sortir dans le vestibule et se lancer au milieu du groupe qui encombrait le trottoir. Lui cependant ne trouvait pas en ses jambes de forces suffisantes pour soutenir son corps défaillant. Mais il réfléchit qu'un tel abandon de soi serait la meilleure preuve de sa faute imaginaire; il se ressaisit donc et sortit de sa cachette derrière Sotileza, résolu à tout, quoique sans autre plan que de la protéger.

En atteignant la porte cochère, Sotileza vit la silhouette abhorrée de Carpia au plus épais du groupe. Elle n'hésita même pas. Elle s'élança vers elle avec le courage du fauve traqué, écartant les gens qui n'essayaient pas de lui barrer le passage, puis, abattant ses deux mains sur ses épaules elle lui dit, en clouant dans ses yeux l'acier de son regard :

« Lève cette tête immonde et regarde-moi face à face! Me vois-tu, gueuse? Me vois-tu, infâme? Me vois-tu à ton aise à présent? »

Carpia, malgré son audace, ne se risquait pas même, en ce moment, à protester contre les secousses que lui donnait Sotileza pour l'obliger à mettre son visage en face du sien, tant elle était fascinée par le regard farouche et l'attitude résolue de cette lionne blessée.

Sotileza s'exaltant à mesure que l'autre s'effrayait, ajouta sans la laisser échapper de ses mains :

« Et tu as pensé qu'il suffisait qu'une loqueteuse comme toi voulût déshonorer une femme de bien comme moi, pour qu'elle pût en venir à bout? Quand l'as-tu rêvé, infâme? Tu as épié ma porte, comme un renard traître, et quand tu as vu entrer dans ma maison un honnête homme qui y entre tous les jours devant la face de Dieu, tu nous y as enfermés, pensant que, lorsque nous sortirions tous les deux avec la clef que tu nous a jetée par-dessous la porte, tu allais me faire affront devant tout le voisinage, que vous avez ameuté toi et ta gueuse de mère, avec un de ces scandales que vous savez provoquer quand l'envie vous en prend.... Eh bien! me voilà! Penses-tu qu'il y ait ici quelqu'un, si abandonné de Dieu qu'il puisse être, qui ose penser de moi ce que tu veux? »

A mesure que Sotileza criait, les querelles se calmaient comme par enchantement : tous les regards se tournaient vers elle, tous les esprits restaient suspendus à ses paroles et à ses gestes. La Sargueta se retira précipitamment de son balcon, comme un reptile se cache en son trou quand il perçoit un bruit voisin, et Carpia crut que le monde tombait sur elle, à se voir au milieu de cette foule silencieuse seule en face de son implacable ennemie et ainsi chargée d'iniquités.

« Tu vois? continua Sotileza sans lâcher Carpia, et en regardant avec vaillance les assistants et les balcons. Elle n'ose pas nier la méchanceté que je lui reproche en face! L'infâme! Est-elle assez abandonnée de Dieu! Écoute, envieuse, scélérate, je suis sortie de la prison où tu me tenais avec l'intention de t'écraser sur le sol, tant la colère m'aveuglait! Mais maintenant je vois que pour ton châtiment, outre celui de ta conscience, il suffira de ceci. »

Et elle lui cracha au visage, puis d'une brusque secousse elle l'écarta d'elle.

Il n'y avait personne dans la rue qui n'eût à venger quelque injure faite par la langue de cette malheureuse; aussi, quand, transportée de colère de se voir ainsi outragée, elle essaya de se lancer sur l'intrépide Sotileza, un chœur d'injures l'arrêta et une poussée de la foule l'entraîna plus de dix mètres plus bas. Une fillette s'approcha alors de Silda triomphante et lui dit à très haute voix :

« Je l'ai vue, d'ici en face, fermer la porte du rez-de-chaussée.

— Et moi jeter la clef par-dessous : elle s'était à moitié tournée pour se cacher de faire ça, ajouta un vieux, la goutte au nez. Je voulais d'abord le dire, parce que je suis un homme de vérité, mais il faut s'écarter du chien de garde quand il n'est pas enchaîné.

— Je ne pouvais pas m'y tromper..., parce qu'il ne pouvait en être autrement!... s'écria Sotileza, qui se félicitait de ces deux témoignages inespérés. Mais il est bon que quelqu'un l'ait vue.... Et Dieu veuille que vous osiez le dire bien haut

si vous êtes interrogés là-dessus par ceux qui pourront punir légalement de telles infamies! »

La malheureuse n'en pouvait plus : un sanglot étouffa la voix dans sa gorge ; elle porta les deux mains à ses yeux et courut cacher sa désolation dans le coin le plus écarté de son logis. Là elle versa des torrents de larmes, entourée de l'affectueuse compassion de Pachuca et d'autres voisines, qui la laissaient pleurer, parce que c'est seulement en pleurant que pouvait se soulager un cœur rempli de si amers chagrins.

Et André?... quel rôle que le sien!... et quel châtiment de sa légèreté!... Il n'avait pas franchi la porte. Et comme la curiosité de tous se rassasiait de ce que disait et faisait Sotileza, nul ne prêtait attention à lui. Aussi, quand la foule se retourna pour repousser Carpia, ce qui détourna tous les regards des gens de la rue, convaincu que la victime de ses imprudences ne courait plus aucun risque matériel, il sortit du vestibule, se glissa comme en se cachant jusqu'au trottoir et descendit jusqu'à la côte de l'Hôpital. Là seulement il respira plus librement.

Chemin faisant, il vit tante Sidora, qui montait par la rue de Somorrosto avec une autre pêcheuse, s'arrêter tout à coup pour se livrer à un de ses gros rires qui faisaient trembler sa poitrine et sa large panse. Ce rire fut un coup de fouet au visage d'André et une brûlure pour sa conscience. Il pressa encore le pas, et alla ainsi, sans savoir où, jusqu'à l'heure du repas. Alors il rentra chez lui, sans oser mesurer avec l'imagination tout le retentissement que pourrait avoir cet événement dont les détails, gravés dans son souvenir en traits de feu, empourpraient son front de honte.

CHAPITRE XXIV

LES FRUITS DU SCANDALE

Si l'événement eut du retentissement! Comment n'en aurait-il pas eu avec une telle mise en scène, à ces heures-là, André étant qui il était, et sa complice si célèbre dans le faubourg, et même en dehors du faubourg car la ville était encore fort petite. Tout se sut, tout, et plus encore car l'imagination de la foule est féconde en soupçons et la légèreté des indifférents, étonnante à les accréditer. Bientôt l'on dit..., mais qui pourrait savoir ce que l'on dit, comment la boule de neige roula et grossit en avalanche jusqu'à ce que les plus aveugles pussent la voir et les plus sourds entendre ses grondements?

Don Pedro Colindres fréquentait beaucoup de cercles de marins. Or, parmi ces gens-là, plus ardemment qu'ailleurs on discutait le certain et l'imaginaire sur le récent événement de la rue Haute. Personne ne fut assez imprudent pour raconter l'histoire avec détails au père du principal acteur; mais le capitaine, avec les bribes de conversations sur ce sujet, interrompues dès qu'il s'approchait, en vint peu à peu à accumuler des soupçons qui, joints à ceux dont sa femme l'avait imbu, finirent par lui inspirer de sérieuses inquiétudes. La capitaine les trouva insupportables avant lui, parce que les « amies » qui l'approchèrent furent moins prudentes que les amis du capitaine, et la

laissèrent avec le chagrin des présomptions, à deux doigts de la vérité. Le peu qu'il manquait pour la deviner, André le portait écrit dans son trouble nerveux, son air distrait, sa langueur alarmante.

Quand, à la nuit close, il rentra dans le même état où ses parents l'avaient vu avec étonnement à l'heure du repas, son père l'appela dans son cabinet, où il venait d'avoir une longue conférence avec sa femme. André obéit à l'appel, sans même chercher à dissimuler le martyre moral qu'il endurait. Il entra donc dans le cabinet, comme un coupable courageux entre en chapelle, avec l'agonie de l'esprit, mais ni indocile ni désespéré.

A le voir ainsi, Don Pedro Colindres sentit que son indignation se changeait en un profond chagrin, et il lui dit :

« En bonne justice, tu ne peux me regarder comme un père au cœur dur, André! tu ne peux pas dire que je ne t'aie pas donné toute la liberté que tu m'as demandée; que je n'aie pas fait de mon côté tout ce qui m'a été possible pour gagner ta soumission par la tendresse et non par la dureté.

— C'est la pure vérité, répondit André.

— Eh bien!... pour me prouver que tu n'es pas ingrat, tu vas me déclarer ici même, à l'instant, ce qui t'arrive, ce qui t'est arrivé ce matin. »

André se sentit baigné d'une sueur froide. Les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur une chaise, auprès de laquelle il était debout. Sa mère s'alarma de le voir si pâle et d'un bond elle se leva du sopha sur lequel elle était assise et s'élança vers lui. Le capitaine s'approcha aussi, mais sans s'alarmer, parce qu'il connaissait mieux que sa femme la cause de la défaillance de son fils.

« Qu'as-tu, André?... mon fils!... s'écriait la capitaine lui prenant la tête dans ses mains.

— Rien! » répondit André en se redressant et tentant de sourire par un grand effort de volonté.

« Il est clair que ce n'est rien, » observa Don Pedro pour tranquilliser sa femme. Ensuite, courbant son corps jusqu'à s'interposer entre la mère et le fils, il lui parla ainsi,

adoucissant le plus qu'il put la rudesse naturelle de son accent.

« Je reconnais combien est dure la situation où te met mon exigence, mais, que diable !... nous autres, hommes, nous affrontons de plus fortes tempêtes, le cœur ému sans doute, mais le visage serein.... Tu vois, il faut donner l'exemple.... Ainsi, un peu de courage, et en pleine eau, mon garçon.... As-tu quelque peine à parler devant ta mère... de certaines choses qui se passent?... Veux-tu qu'elle s'en aille?... As-tu plus confiance en elle, et veux-tu que ce soit moi qui sorte?... Parle franchement, mon ami, dis ce que tu voudras.... Ce que tu voudras, mon fils, pourvu que tu nous délivres de l'angoisse qui nous étouffe !

— Je ne veux pas que personne s'en aille, répondit André, rien de ce que j'ai à dire n'est en soi pour me faire rougir, quoique, par suite des circonstances, quelques-uns aient pu le croire.

— Eh bien, nous t'écoutons, dit le capitaine. Ainsi parle, mais sans nous cacher la moindre parcelle de la vérité. »

Alors André commença à raconter les choses avec la plus grande exactitude, et même avec quelques ornements de son cru, pour leur donner plus de couleur et d'intérêt, et dans la sainte intention de faire éclater aussi clairement que possible l'iniquité des femmes de Mocejon.

La capitaine se cachait les yeux avec ses mains, tandis qu'André racontait les clameurs des mégères, l'avidité des curieux quand il était enfermé dans la maison, sa sortie derrière Sotileza violente comme la tempête, et plus tard son irruption dans la rue, l'éclair aux yeux et les pieds faisant jaillir des étincelles.

« Quelle honte pour toi, sainte Vierge..., et pour nous tous, André ! » s'écria la capitaine à la fin du récit.

Le capitaine lâcha un gros juron, mais à mi-voix, et regardant son fils d'un air dur, les sourcils froncés, lui parla ainsi :

« L'histoire n'est déjà pas mal. Et rien qu'en te l'entendant conter, j'aurais juré qu'on me teignait en rouge tout

le visage. Mais il y manque le plus intéressant, et j'espère que tu vas nous le raconter avec la même exactitude que le reste.

— Mais il n'y a rien de plus à raconter, dit André avec fort peu de sincérité.

— Si, il y a autre chose!... s'écria son père. Tu vas nous dire maintenant pourquoi tu allais à cette maison de la rue Haute.

— J'y allais, répondit André, hésitant et déconcerté, chercher des appareils que....

— Mensonge, André, mensonge!... interrompit son père avec une voix et des gestes irrités. Tu aurais pu les aller chercher à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; et tu n'aurais pas manqué pour cela, comme tu as manqué ce matin, à tous tes devoirs au bureau. Confesse-nous la vérité, André!

— Je l'ai confessée.

— Je te répète que tu mens!

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? demanda André avec un accent où se confondaient une contrariété trop manifeste et un ennui mal dissimulé.

— La vérité, rien que la vérité, insista son père. Quelles intentions te conduisaient vers cette maison à cette heure-là?

— Celles qui m'y ont conduit tant de fois, » répondit André de mauvaise grâce.

« Je le soupçonne bien », dit le capitaine d'une voix terrible. « Mais au moins les autres fois il y avait à la maison quelqu'un d'autre que cette femme; tu ne manquais pas à tes devoirs..., tu pouvais avoir pour excuse la force de tes affections.... Aujourd'hui, il n'y a rien qui t'excuse, André, rien; tout, au contraire, te condamne.... Et si tu te tais, qu'est-ce que nous devons croire?... »

André demeura quelques instants la tête inclinée, les yeux vagues, et tortillant d'une main nerveuse les pointes de sa moustache. Puis il se leva de sa chaise et commença à marcher d'un pas bref et agité à travers le cabinet. Pendant ce temps sa mère ne détournait pas de lui ses yeux suppliants, et le capitaine répéta sa question :

« Qu'est-ce que nous devons croire, André? »

Celui-ci, acculé de nouveau dans une impasse, répondit d'un ton sec et brutal :

« Tout ce qu'il vous plaira.

— Tu vois, Pedro, tu vois? Tu vois comme ce que je craignais est arrivé? s'écria aussitôt la capitaine. Ces mauvaises compagnies ont porté leurs fruits! Elles nous l'ont perdu! Dis maintenant que j'ai des visions et que je suis une mère impertinente!

— Laisse-moi la paix, mille millions de diables, Andrea; ce n'est pas le moment de discuter ces choses-là », répliqua le capitaine à sa femme d'une voix tonnante.

Puis, se tournant vers André, il lui dit en tremblant de colère : « L'unique réponse qui conviendrait à ce que tu viens de me dire serait un soufflet qui te briserait les dents dans la bouche, imbécile! Et nous en arriverons là si tu t'entêtes à continuer ainsi, je te l'assure.... Qu'est-ce que tu cherches avec de telles réponses après ce qui t'est arrivé? Est-ce que tu crois tuer, en foulant aux pieds l'affection de tes parents, la honte que te donne le souvenir de ce que tu as fait? Ou bien essaies-tu de nous tromper avec la vérité même? Eh bien, sache que je te prends au mot, que je crois ce que bon me semble, et que c'est le pire! Tu entends bien?

— Oui, señor », répondit André insensible et sombre.

« Fort bien, » ajouta son père serrant les poings et se mordant les lèvres de colère. « Eh bien, maintenant il nous reste un autre point à discuter ici, et plus important que tous les autres. »

La pauvre Andrea ne cessait de porter ses regards pleins d'angoisse du visage de son mari au visage de son fils.

« Dans l'affaire de ce matin, tu n'as pas été seul couvert de confusion, tu n'es pas seul à avoir donné pâture aux brocards de tout ce faubourg et de la moitié de la ville. Cela considéré..., car tu l'auras sans doute bien considéré, quelles idées as-tu maintenant en tête? Avec quel gréement penses-tu braver la tempête?

— Avec celui qui sera nécessaire, répondit André sans hésitation.

— Ce n'est pas une réponse suffisante!

— Je ne puis répondre davantage!

— Ne mets pas ma patience à l'épreuve, André!

— Alors, ayez un peu de charité pour moi! »

A ce moment Andrea regarda son mari d'un air suppliant, comme pour s'associer à la demande d'André.

« Charité! répondit le capitaine, sans faire attention aux regards de sa femme. Mais en as-tu, toi, pour ton père? Tu ne devines pas que chacune de tes réponses est pour nous un coup de poignard? Et je ne te lâcherai pas, non, quand même tu crierais au ciel; car je souffre, moi aussi, et cruellement. Tu m'as prouvé par tes paroles que ma demande t'a frappé au vif, et c'est au vif que je visais, André. Et le sujet est fort grave, on le voit à ton tremblement et à ton silence plus encore qu'à tes paroles. Parle donc, sans mensonges ni détours! Ta mère et moi, nous devons connaître le fond de cette aventure, la vérité de tes intentions. Songe que nous craignons qu'elles ne soient très mauvaises, car si elles étaient bonnes, tu nous les aurais dites! »

Dire à André qu'il avait de mauvaises intentions parce qu'on supposait qu'il songeait à laver les taches faites par lui-même à l'honneur de Sotileza, c'était faire sortir de ses gonds le fougueux jeune homme. Pourquoi, en effet, en supposant que tel fût son dessein, pourquoi le lui reprocher de la sorte? Pourquoi l'honneur de l'orpheline de Mules, capable d'assez de désintéressement pour refuser la réparation qu'il lui avait offerte, n'était-il pas aussi digne de respect que l'honneur de n'importe quelle pimbèche de la société mondaine?

Aussi la colère et la douleur l'égarèrent à tel point qu'il répondit avec une extrême violence aux questions et aux avertissements de son père.

La capitaine dut intervenir entre son mari et André pour empêcher le premier d'accomplir la menace qu'il avait faite au second.

Don Pedro Colindres n'était pas homme à tenir peu

de compte de l'honneur d'autrui, seulement pour le voir humblement vêtu; mais la réponse d'André, par ce qu'elle avait de décousu, d'irrespectueux, d'extravagant enfin, lui avait fait croire qu'il s'agissait seulement d'une fantaisie puérile, d'un enfantillage dangereux, d'un de ces feux de paille de passion, qu'il était nécessaire d'éteindre à tout prix et sans perdre un moment. Et comme si ce soupçon n'avait point par lui-même assez de poids, la capitaine, après être restée stupéfaite des déclarations de son fils, vint le renforcer par ces paroles qui sortirent vibrantes de sa bouche.

« Et après avoir entendu cela, Pedro, tu ne devines pas le reste? N'est-il pas clair que l'emprisonnement dans ce rez-de-chaussée, et le scandale dans la rue n'ont pas été autre chose qu'un piège tendu par cette coquine pour mieux attraper ce pauvre innocent?

— C'est faux ce soupçon! » répondit avec fureur le bouillant jeune homme, oubliant le respect qu'il devait à sa mère en présence de la grande injustice qu'elle commettait à l'égard de l'honnête fille de la rue Haute.

« Jusque-là, André, jusque-là! » lui cria son père les yeux étincelants. « Jusqu'à la tendresse et au respect pour ta mère tu les foules aux pieds pour faire ta sainte volonté. C'est à ce point que l'on t'a corrompu le cœur! A ce point que l'on a aveuglé tes yeux!

— Je ne foule point aux pieds ces choses, mon père! répondit André à demi suffoqué. Mais je ne suis point de pierre et certains coups me font souffrir. Qu'on ne me les donne pas!

— Et ceux que tu nous donnes à nous, en ce moment, fils de mon âme, penses-tu que je n'en souffre pas? » lui dit sa mère les larmes aux yeux.

« Bah! » s'écria son père avec une ironie féroce. « Qu'importent ces coups?... Je ne suis plus qu'une vieille perruque à mettre au rancart, et toi, tu le deviens.... Un jour plus tôt, un jour plus tard, qu'est-ce que cela fait?... Avec nous c'est bien fini. Ce qui importe à présent, c'est qu'il ne passe pas un mauvais quart d'heure et qu'elle ne

perde pas le sommeil, madame la marquise du haillon.... Colère de Dieu! Cela ne se peut souffrir, et je n'y comptais pas, car ni ta mère ni moi ne le méritons, André, ingrat, mauvais fils!

— Señor! » murmura sourdement André suffoqué par ces paroles qui tombaient sur son cœur comme des gouttes de plomb fondu.

« Pedro! pour l'amour de Dieu! calme-toi un peu, dit la capitaine en pleurant. Il parlera et nous dira ce que nous voulons. N'est-il pas vrai, André, que tu vas dire... ce que tu dois dire?... car tu n'as jusqu'à présent rien dit avec tranquillité.

— En dehors de ce qu'il nous a avoué », interrompit le capitaine sans faire trève à sa colère, « il ne peut rien me dire qui ne soit une nouvelle folie ou un mensonge que je ne saurais avaler....

— Vous entendez, dit André à sa mère, je suis de trop ici, car si l'on m'interroge, je ne laisserai pas de répondre ce que je sens.

— C'est bien pour cela », répondit le capitaine arrivé au paroxysme de l'exaspération, « c'est parce que je connais la mauvaise qualité de ce que tu sens, que je ne veux pas entendre un mot de plus; oui, tu es de trop ici; oui, je veux que tu t'ôtes de devant mes yeux..., et je ne veux pas te revoir tant que tu ne penseras pas autrement.... Tu m'entends, ingrat!

— Je ne l'oublierai pas », répondit sèchement André.

Et il sortit vivement du cabinet.

Don Pedro Colindres y demeura tournant de côté et d'autre comme un tigre dans sa cage. La capitaine suivait ses mouvements désordonnés, les yeux pleins de larmes, sur les lèvres quelques réflexions qui n'arrivèrent pas à en sortir. Soudain le capitaine dit, sans cesser de s'agiter :

« Donne-moi mon chapeau, Andrea.

— Où veux-tu aller?

— A la rue Haute, à l'instant même. Il est nécessaire d'étudier ce cas sur le terrain et de ne négliger ni un

instant ni un indice pour conjurer le mal coûte que coûte. »

L'idée parut bonne à la capitaine presque autant qu'une autre qui lui était venue à l'esprit depuis les premières réponses d'André.

Don Pedro Colindres n'était pas encore à la porte de la rue que déjà sa femme se hâtait de mettre sa mantille. Quelques minutes plus tard elle se dirigeait vers la maison de Don Venancio Liencres. André était sorti dans la rue depuis un bon moment.

CHAPITRE XXV

AUTRES CONSÉQUENCES

En si peu d'heures combien avait changé d'aspect l'intérieur d'oncle Mechelin!... Quel triste spectacle il offrait!

Silda, défaillante, fatiguée de pleurer et déjà sans larmes dans ses yeux rougis, était assise sur un tabouret, le dos appuyé contre la commode, en face de l'alcôve, dont les rideaux étaient entièrement relevés. Elle ne donnait pas d'autre signe de vie que quelque soupir entrecoupé qu'elle tentait d'étouffer, sans y parvenir, au plus profond de sa poitrine et les tristes regards qu'elle jetait de temps en temps vers le lit sur lequel gisait tout habillé le vieux marin. Tante Sidora, assise à mi-distance entre eux deux, souffrant autant de leurs peines que des siennes propres, ne cessait de consoler Sotileza que pour s'efforcer par ses paroles de relever le courage abattu de son mari. Et en attendant les larmes coulaient, d'abord goutte à goutte, puis en déluge sur son honnête visage.

Mechelin le devinait au tremblement de la voix de sa pauvre compagne car la lumière de la chandelle ne suffisait pas à le lui faire voir ; et, voulant la payer de ses efforts, par quelque chose qui les lui épargnerait, il disait de son lit sur le rythme triste des agonisants :

« Ce n'est rien, femme, ce n'est rien!... Seulement une si pauvre carcasse, une coque si fendue qu'à toucher un

banc de moules elle se fait une avarie.... Vois bien le cas.... Le vieux revenait de la mer l'âme en fête, parce qu'il lui restait un peu de bon sang de la veille..., et il pensait même qu'il lui en resterait de quoi aller cette semaine au moins. Plus tard, Dieu y pourvoirait.... Et, tout en ramant ainsi, il entend parler l'un, puis l'autre au bord de la rue; il s'informe et en apprend beaucoup plus...; il rentre à la maison commençant à faire eau de toutes parts, et trouve ici les soupirs, là les larmes, et le voilà qui achève de couler à pic sans pouvoir se retenir..., parce qu'il n'est pas habitué à ces choses-là et qu'il n'est pas de pierre!... Mais l'homme revient à flot, et même s'il a une côte cassée... ou la bouche amère..., ça se passe; le temps le guérit... d'une manière ou d'une autre..., et il recommence à ramer, Sidora.... Voilà le cas; je ne suis pas plus mal qu'hier, quoiqu'il te semble le contraire; je suis un peu déprimé rapport à ce que vous savez; mon corps demandait ce brin de repos et j'ai voulu le lui donner. Il n'y a rien de plus.

— Et cela te paraît peu, Miguel, cela te paraît peu?... lui répliquait sa femme.

— Peu de chose, Sidora, peu de chose, se reprenait à dire le marin, et cela me paraîtrait moins encore si ce petit ange de Dieu ne se faisait pas tant de peine et considérait qu'elle n'a pas de honte à avoir et qu'il n'y a pas pour elle ombre de faute dans ce qui s'est passé.

— C'est ce que je lui dis, Miguel, c'est ce que je lui dis, et elle me répond : A quoi sert la vérité si personne ne la croit?

— Dieu qui l'a vue, ma fille, Dieu qui l'a vue! s'écria alors Mechelin de son lit. Et avec ce témoin en ta faveur, qu'importe si le monde entier t'est contraire?

— Mais elle n'a pas même d'ennemi, Miguel; car elle a vu la rue entière entrer ici pour la consoler de son chagrin et en traiter les auteurs comme ils le méritent.... Mais par le très saint nom de Jésus!... de quels mille diables sont donc faites ces âmes de Satan?... Quel plaisir trouvent-elles à causer tant de peine à des créatures qui ne le méritent pas?

— Celles-là, celles-là! s'écria alors Silda se ranimant un instant sous l'aiguillon de ses poignantes rancunes. Ce sont elles qui m'ont cloué un poignard ici, ici, au milieu du cœur!... Et il n'y aura pas de justice pour les châtier sur terre avant que Dieu leur donne là-haut la punition qu'elles méritent!

— On s'occupera de cela, ma fille : elles ont donné par où les prendre, répondit tante Sidora. Et si notre main ne suffit pas pour les frapper, il y a des personnes tout aussi intéressées que nous et qui ont le bras plus long. Je te l'ai déjà dit. Rappelle-toi que tu n'as pas été seule offensée.

— Sûr! Sûr! » dit oncle Mechelin.

Sotileza se mordit les lèvres et ferma les yeux en serrant les paupières, comme si elle était tourmentée par de sinistres visions intérieures.

A ce moment, oncle Mechelin lança une plainte d'angoisse et se retourna dans son lit.

« Veux-tu que je te change ton cataplasme, Miguel? lui demanda tante Sidora en s'approchant de son chevet.

— Ne te fatigue pas à cela pour le moment, » répondit oncle Mechelin avec un profond soupir; et il ajouta tout bas, les lèvres contre l'oreille de sa femme : « Tâche d'alléger la peine de cet ange de Dieu, et ne t'occupe pas de moi, qui, avec ce repos pour médecine, me trouve tout bravement. »

Mais Silda, tout en s'en montrant reconnaissante, était très mortifiée par ce genre de consolation. Elle en avait tant entendu depuis midi!... Tante Sidora s'en aperçut, elle se tut, et le silence régna de nouveau dans le logement.

Tel était le cadre quand on entendit frapper à la porte. La femme du marin alla ouvrir, après s'être essuyé les yeux avec son tablier, et se trouva face à face avec Don Pedro Colindres, dont l'attitude irritée effraya la pauvre femme. Craignant le pire, elle lui aurait volontiers demandé un peu de charité pour la désolation et les douleurs de cette maison; mais elle ne s'y risqua pas, et Don Pedro, après quelques brèves et sèches paroles, entra dans la salle,

suivi de tante Sidora. Sotileza, en le voyant, se leva précipitamment, le sang glacé dans ses veines, et oncle Mechelin, reconnaissant la voix du capitaine, s'arracha du lit et sauta sur le sol. Mais sa volonté le trahit, et il ne put que gagner la porte de l'alcôve, au cadre de laquelle il s'accrocha pour ne pas tomber.

« Qu'est-ce qu'il y a, Miguel? » lui demanda Colindres, surpris de l'apparition du pauvre marin, si pâle, défaillant et disloqué.

« Peu de chose, señor Don Pedro, peu de chose », répondit-il avec angoisse, quoique en essayant de sourire. « Je voulais vous recevoir avec les honneurs qu'on vous doit ici, et mes apparaux ont cassé...; allons, je me suis trompé. »

Et comme le pauvre homme défaillait plus encore à parler ainsi, le capitaine lui-même le reçut dans ses bras et, aidé des deux femmes, le remit sur son lit.

« Me voilà redevenu un homme, señor Don Pedro », dit Mechelin un moment après s'être étendu sur son lit. « Il est clair que voilà pour mon corps la meilleure médecine; il ne demande rien de plus... pour le moment. »

Quand le capitaine se retourna vers les deux femmes qui étaient sorties de l'alcôve, il remarqua qu'elles pleuraient en silence. Le cœur du vieux marin, quoique entouré d'une rude écorce, était, on le sait, doux et compatissant. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le père d'André, le moment venu de déchaîner ces tempêtes qui lui battaient le cerveau au sortir de sa maison, ne sût par où commencer ni comment s'y prendre pour expliquer la raison de sa présence au milieu de ce triste tableau.

Enfin, voulant se montrer plus ferme qu'il n'était, il dit aux femmes anxieuses :

« Que diable se passe-t-il donc ici?... Voyons..., l'état de Miguel n'est pas pour provoquer tant de gémissements?

— Ah! señor, répondit la pêcheuse avec des sanglots étouffés, cela, après l'autre chose!

— Quelle autre chose, femme!

— L'autre..., mais je pensais que vous ne veniez que pour ça.

— Sûr! » dit l'oncle Miguel de son lit.

Le capitaine sentit lui remonter à la tête tous les souvenirs de sa récente entrevue avec André et du mauvais sang que les imprudences de son fils lui avaient fait faire. Il se ressaisit soudain et dit avec beaucoup d'exaltation :

« C'est la vérité, Sidora, je ne suis venu que pour cela. Trouves-tu que ce soit un motif suffisant au voyage?

— Hélas! il suffirait de la moitié, señor », répondit la pauvre femme épouvantée.

Silda, qui ne pouvait se tenir debout, retourna s'asseoir dans le même coin où nous l'avons vue précédemment.

Le capitaine, la regardant en face, lui dit avec une certaine sécheresse :

« Il est nécessaire que je sache de ta bouche même ce qui s'est passé ici ce matin. Auras-tu le courage de le rapporter, mais sans t'éloigner d'un pas de la vérité, et sans ajouter aucun détail qui la défigure?

— Oui, señor », répondit-elle avec fermeté.

« En supposant, Miguel, » ajouta don Pedro Colindres se tournant vers l'alcôve, « en supposant que ce récit ne redouble pas tes maux. Car, bien que le cas soit pressant, le feu n'est pas à la maison. Je reviendrais à un autre moment....

— Non, señor don Pedro, s'empressa de dire oncle Mechelin, il n'y a pas de raison pour prolonger vos ennuis, parce que, sincèrement, c'est un récit qui me remet à mesure que je l'entends. Et ne vous en étonnez pas; plus on me répète l'histoire, plus je m'y fais, et moins elle me fait mal là-dedans.... Parle, parle, ange de Dieu, sans t'occuper de rien, pour bien renseigner le señor don Pedro.

— Et vous pouvez bien croire le pauvre homme, ajouta tante Sidora, car, à son gré on ne parlerait pas d'autre chose toute la sainte journée dans cette maison. »

Alors Silda commença à raconter l'événement avec les mêmes détails qu'André avait donnés à sa famille.

« Exactement », dit le capitaine, à peine Sotileza eut-elle

fini son récit. « Juste ce que je savais jusqu'au point où tu l'as laissé. Mais depuis, qu'est-il arrivé ?

— Señor..., je ne le sais pas au juste, et je ne puis répondre davantage.

— A ce qu'il paraît, et d'après ce que racontent les voisins qui entrent ici, dit tante Sidora, le mauvais diable qui a fait en bas cette révolution s'est vu tout à l'heure traîner aux cheveux par les gens. Car, avant que cette pauvre enfant sortît de sa prison, celles-ci avaient contreminé la rue entière avec leurs injures et leurs méchancetés.... Elles ne s'occupent pas d'autre chose, señor. Ensuite celle qui était en bas monta et s'enferma avec l'autre dans leur logis, sans se risquer à ouvrir les portes de leur balcon, parce qu'elles avaient semé bien des offenses, et, si mauvaises qu'elles soient, cela devait leur peser sur la conscience..., tout au moins par crainte.... Ensuite le père et le fils revinrent de la mer. Ces deux hommes, c'est le jour et la nuit. Aussi y eut-il alors, à ce qu'on raconte, une tempête à la maison, car l'un faisant chorus en mauvaises intentions avec ces gueuses, tout cela lui semblait peu de chose ; mais à l'autre malheureux, son cœur se fendait et la rougeur lui brûlait le front. Je crois qu'il maltraita sa sœur et peu s'en fallut que ses coups n'atteignissent sa mère. Il est descendu ici... je ne sais combien de fois : il ne passe pas cette entrée ; et là il reste appuyé contre la muraille, les mains dans ses poches, l'œil irrité, la mèche tombante. Il ne dit ni *jus* ni *muste*, quoique nous l'encouragions pour qu'il voie qu'on ne l'accuse pas des péchés de sa clique..., et il s'en va comme il est venu.... Il y en a qui disent qu'on peut prouver, par des témoins, ce que ces démons de femmes ont dit et trafiqué pour la perdition de cette maison ; et qu'on ne doit pas laisser tant de méchancetés sans punition.... Et voilà tout ce que nous pouvons vous dire, señor don Pedro, d'après ce qu'on nous a raconté de ce qui s'est passé pendant les heures que nous sommes restés confinés dans cette solitude si triste.... Quant au pauvre Miguel, vous pouvez vous en rendre compte : il est vieux, il est tout démoli ; il a trouvé ça en rentrant..., lui

qui était parti gai comme un pinson!... et il est tombé écroulé; parbleu, écroulé, comme une vieille muraille.... De sorte que personne ne peut s'étonner qu'à cette malheureuse et à moi il nous échappe une larme de temps en temps. Les murs de cette maison en ont vu si peu, señor don Pedro! »

Peu s'en fallait que celui-ci ne contribuât par une de plus à celles qu'on y avait versées quand la pauvre pêcheuse termina son récit au milieu des sanglots, car en vérité André avait de qui tenir dans beaucoup de ses élans de cœur. Mais il renfonça son émotion, et résolu à exécuter son dessein de bien examiner ce terrain, puisqu'il s'y trouvait maintenant, il continua ainsi ses investigations :

« Ce n'est pas précisément cela que je me proposais de vérifier, Sidora, quoique je sois heureux de le savoir.

— Parlez, señor.

— Je voulais que vous me dissiez quelle impression vous a causée l'événement.

— Cela se voit bien, señor.. .

— Ce n'est pas cela non plus..., je n'ai pas bien posé ma question. Quels sont vos projets après ce qui est arrivé?... sur qui rejetez-vous la faute?...

— La faute? .. Sur qui pouvons-nous la rejeter?... Sur qui l'a commise : sur ces gueuses de là-haut.... Cette malheureuse l'a dit aussi bien clairement....

— Oui, oui, j'ai compris. Oui, mais il arrive d'ordinaire, quand on examine en famille certaines questions comme celle dont il s'agit, que les uns disent : « si telle chose « n'avait pas eu lieu, telle autre ne se serait pas produite », et que « si tu... », et que « si je... », et que « si celui de « là-bas... », enfin tu me comprends. Puis vient le règlement de comptes, pour ainsi dire, et ce que doit Jean, et ce que doit Pierrette..., et ce qu'on espère..., et ce qu'on craint....

— Ce qu'on espère!... ce qu'on craint! » répétait la pauvre femme, regardant fixement le capitaine.

« Dis-le-lui, Sidora, dis-le-lui, c'est l'occasion!... » cria Mechelin de son lit.

« Et qu'est-ce qu'elle a à me dire? » demanda don

Pedro Colindres, se retournant vers l'alcôve les sourcils froncés.

« Ben, ce qu'elle sait, et c'est le cas, répondit le marin. Va, Sidora, puisque tu l'as sous la main?... Courage, femme! il est bon, ce monsieur-là!

— Oui, mon fils, oui. Pourquoi ne le dirais-je pas? répondit tante Sidora. Ce n'est pas un péché mortel. »

Le capitaine était sur des épines, et Sotileza restait dans le coin de la commode immobile comme une statue de glace.

« Sachez, señor don Pedro, dit tante Sidora, que, en dehors des amertumes de l'événement pris en lui-même, rien ne nous tourmente plus que de ne pas savoir ce que nous pouvons espérer relativement à don André.

— Nous verrons, nous verrons », murmura le capitaine, s'accommodant mieux dans sa chaise pour redoubler d'attention. Si en ce moment il avait fixé ses regards sur le visage de Sotileza, quel sourire glacé il aurait vu sur ses lèvres, quelles étincelles de colère dans ses yeux!

« Le señor don André, continua Sidora, entrait ici comme chez lui, car nous devions lui ouvrir notre maison toute grande. Il mériterait qu'on lui ouvrît de même jusqu'aux palais de la reine d'Espagne, et c'est pourquoi il n'y avait ici que des cœurs qui se réjouissaient de le voir si familier et si ouvert avec des personnes qui ne seraient pas dignes d'essuyer la boue de ses chaussures.... Mais il y a des âmes diaboliques, señor, qui sont malades de voir le voisin bien portant..., et vous savez déjà ce qui est arrivé.... Le coup était dirigé contre l'honneur de cette malheureuse; mais il a atteint aussi don André, qui était alors chez nous comme il aurait pu y être un autre jour quelconque. Par ce que nous souffrons, nous comprenons la douleur qu'il doit avoir et la peine et les ennuis de toute sa famille.... Mais, pour l'amour de Dieu, señor don Pedro, regardez les choses avec bonté et délivrez-nous du chagrin qui nous étouffe, en nous pardonnant celui que nous vous avons donné sans y avoir plus de part que celle que le démon a prise pour nous.

— Sûr, señor don Pedro, sûr!... ajouta Mechelin de son coin. Voilà ce que nous demandons, voilà ce que nous voulons..., et ce n'est pas trop exiger en loi de justice et de bonne volonté.

— Et c'est tout ce qui vous est venu à l'idée? demanda le capitaine en respirant plus librement qu'auparavant. C'est là tout ce que vous désirez en ce qui me concerne..., en ce qui peut me regarder de cet événement... pour la part qu'y a prise mon fils?

— Cela vous semble peu de chose!... » s'écrièrent presque en même temps tante Sidora et son mari.

Le capitaine poussa une sourde exclamation, à cause de certaine amertume de conscience qu'il commençait à ressentir devant la candeur et le désintéressement de cet honnête ménage; et pour mieux la dissimuler, il continua ainsi :

« C'est entendu, Sidora : il n'y a personne d'assez inconsidéré pour songer à vous rendre responsables de malheurs que vous nous avez causés.... Mais je m'étais figuré que vous pouviez désirer, et ce serait fort naturel, quelque chose de tout différent : quelque chose... comme, par exemple, le châtiment de ces deux drôlesses par la justice humaine et que je vous aiderais à l'obtenir, ayant plus d'influence que vous.

— Sûr, sûr! résonna la voix de Mechelin au fond de l'alcôve.

— Eh bien! on fera le possible pour qu'elles aient cette fois ce qu'elles méritent », conclut le capitaine, à qui il venait à l'esprit que le châtiment des femmes de Mocejon éclaircirait aussi la situation d'André devant l'opinion publique.

Peu de temps après, il se leva pour partir. Sotileza se leva aussi; et faisant un visible effort de volonté pour vaincre les répugnances qu'elle ressentait, elle parla ainsi sans s'écarter de la commode sur la tablette de laquelle elle s'appuyait d'une main :

« Señor don Pedro, ce n'est pour rien de ce qui s'est dit que vous êtes venu ici.

— Qu'est-ce que tu dis, gamine ! s'écria le capitaine en la regardant avec étonnement.

— La pure vérité, répondit Sotileza avec courage. Et comme c'est la vérité, je la dis sans intention d'offenser personne... et parce que je veux que vous partiez sûr d'emporter pour la paix ce que vous pensiez emporter pour la guerre.

— Ma petite fille ! » s'écria tante Sidora alarmée.

Mechelin se dressa sur son lit et don Pedro Colindres ne dissimula pas davantage l'inquiétude où le mettaient ces affirmations catégoriques de Sotileza.

Celle-ci continua :

« Je veux que vous sachiez, pour l'avoir entendu de ma propre bouche, que jamais je ne me suis laissé tenter par l'ambition, ni tourmenter par la vanité d'être une dame ; que j'estime André pour ce qu'il vaut, mais non pour ce qu'il peut me valoir à moi, et que si pour sauvegarder aujourd'hui ma réputation il n'y avait pas d'autre remède que celui qu'il m'offrait de devenir une dame à son côté, il m'aurait laissée avec mon honneur ébranlé plutôt que de mettre sur mes épaules une aussi lourde croix.

— Par la vie de tous les diables ! » répondit le capitaine en regardant la vaillante fille avec un air moitié figue, moitié raisin, « je ne sais où tu veux en venir par ce chemin.

— Je pensais que la moitié de ce que j'ai dit suffirait pour être comprise de vous, répliqua Sotileza.

— Eh bien ! figure-toi que je n'ai pas compris une parcelle de tes intentions, et que je veux que tu me les mettes dans le creux de la main. »

Sotileza continua :

« Je connais bien André, puisque je le fréquente depuis bien des années ; pour cette raison, ainsi que pour ce qu'il m'a dit ce matin en me voyant ici morte de honte, et pour l'air que vous aviez en entrant chez nous, je puis bien croire qu'il aura répété à son père ce que je n'ai point voulu laisser sans la réponse qui convenait. »

Don Pedro Colindres, interprétant les dernières paroles

de Silda d'une manière fort peu flatteuse pour André, fut légèrement piqué dans son amour-propre et répondit durement :

« Eh bien ! s'il t'a dit ce que je suppose, que pouvais-tu désirer de plus? Est-ce là que nous en sommes à présent après tant de démonstrations d'humilité? »

Pour le coup, ce fut Sotileza qui se sentit blessée dans son amour-propre, et pour en finir immédiatement et comme elle le voulait avec cette discussion qui l'importunait, mais qu'elle devait soutenir, parce qu'il lui importait beaucoup, elle conclut ainsi :

« Je n'ai rien dit à présent qui démente ce que j'ai dit précédemment. Je pensais qu'il me suffirait de parler ainsi pour me faire entendre de vous seul : mais puisque j'avais mal calculé, je m'expliquerai plus clairement. Je vis ici de charité, et avec ces quatre chiffons je vaux le peu que m'estiment les gens. Vêtue de soie et chargée de diamants, je serais toute dépaysée et mes pieds glisseraient sur les parquets cirés. Grand malheur pour ceux qui auraient à me supporter, plus grand encore pour moi qui me verrais hors de mon élément. Je suis faite à cette pauvreté, je m'y trouve bien, sans désirer mieux. Il n'y a pas là de vertu, señor don Pedro, je suis faite de ce bois-là. Voilà pourquoi j'ai besoin que vous me connaissiez, parce que je veux n'être responsable que de mes fautes... et que je ne veux pas qu'on prenne les devants sur moi dans des cas comme celui-ci. Si humble qu'on soit, on ne laisse pas de souffrir des soufflets qu'on reçoit pour des prétentions qu'on n'a jamais eues. Vous avez maintenant plus que vous n'étiez venu chercher, et moi je reste avec un souci de moins.... Et veuillez me pardonner d'avoir parlé de la sorte, mais la tranquillité de tous l'exigeait. »

En vérité, Sotileza donnait à don Pedro Colindres beaucoup plus qu'il n'était allé chercher à la maison de la rue Haute. Mais le capitaine ne devait pas l'avouer, parce qu'il comprenait que cet aveu ne rehausserait guère la qualité des pensées qui avaient provoqué sa démarche. Aussi dit-il à Sotileza pour tout commentaire à ses déclarations :

« Bien que j'applaudisse à cette honnête modestie qui te va si bien, je veux que tu saches que cette fois tu as trop joué au plus fin avec moi.... Et ne parlons plus de ce sujet, si vous le voulez bien, oubliez tout cela; comptez sur moi comme toujours, et même plus que jamais.. , et soigne-toi bien, Miguel; adieu, Sidora, adieu, gentille fille. »

Et don Pedro Colindres sortit, bien convaincu que si le scandale de la veille faisait naître chez lui quelque discussion nouvelle, ce ne serait point l'œuvre de la famille de Mechelin. Cela simplifiait beaucoup les choses, et, plein de cette idée, il revenait auprès de sa femme passablement plus tranquille qu'il ne l'était en la quittant. Cependant Sotileza, usant du charme qu'elle exerçait sur le ménage étonné, se hâtait de donner aux paroles adressées par elle au capitaine le sens le plus éloigné de leur vraie signification.

Les pauvres vieux s'y laissèrent-ils prendre? Il semble que oui, car on ne pouvait regarder comme preuve du contraire la prostration où retomba le vieux marin à peine les deux femmes l'eurent-elles laissé seul pour préparer, l'une un nouveau cataplasme, l'autre un verre de vin chaud de la Nava; pas plus que l'étrange expression qui était restée gravée sur le visage de tante Sidora. Les émotions de cette scène inattendue pouvaient expliquer ces deux choses sans qu'on y vît la marque d'un nouveau chagrin.

CHAPITRE XXVI

NOUVELLES CONSÉQUENCES

André sortit de chez lui parce qu'il avait besoin de l'air de la rue pour ne pas étouffer dans l'étroitesse de sa chambre. En outre, son père l'avait chassé et condamné à ne pas le revoir tant que germeraient dans sa tête les pensées qui avaient produit cette tempête au sein de la famille.

Il sortit donc de la maison pour demander au hasard des bruits, des foules et des mystères de la nuit un dictame, ou tout au moins une trêve, que ne pouvaient lui donner ni la solitude de sa chambre, ni la tristesse de ces murs pour lui tout vibrants de la colère paternelle.

Il allait donc, il allait sans but ni direction, et, pour comble de contrariété, la nuit, sur la fraîcheur de laquelle il comptait pour amortir le feu de ses pensées, était une nuit de brise du sud, sombre et chaude ; l'air était tiède et pesant, et jusque dans la lueur des lanternes publiques, le jeune homme errant trouvait la torture de la chaleur qui brûlait le sang de ses veines. Et lui qui cherchait haletant les froids hyperboréens et le bruit d'une tempête ! Jusqu'aux éléments qui semblaient conjurés contre lui. Il le croyait de bonne foi.

Il laissa les rues du centre qui l'asphyxiaient et dirigea ses pas vers les faubourgs.

Quand il arriva aux gigantesques platanes de Becedo, il se souvint qu'à deux pas de là habitait le Père Apollinaire. Il sentit une grande tentation de monter chez lui pour lui raconter tout ce qui lui arrivait.... Mais à quoi cela l'avancerait-il? Que savait le pauvre religieux en de pareilles matières? Quel prestige avait-il auprès d'un homme comme don Pedro Colindres pour calmer ses transports et le réduire à la raison?... A la raison! Mais André lui-même savait-il par où il devait commencer la défense de son procès, ni si son procès était défendable, ni même s'il y avait procès? De quoi s'agissait-il en substance? D'un projet qu'il entendait imposer à sa famille comme un devoir d'honneur, et d'une résistance tenace de son père à le reconnaître pour tel. Pouvait-il y avoir des médiateurs dans une pareille discussion? Voilà quel était le cas. Et pour sa solution définitive, il ne voyait pas d'autre agent que le temps, dont la marche fatale efface les impressions vives de l'âme, apaise les batailles de l'esprit, change la face des choses et raffermit les jugements humains. Pour le moment, le pauvre garçon n'était capable que de sentir et de souffrir.

Fatigué, à la fin, d'aller et venir, il s'assit sur le banc le plus retiré et le plus sombre. Mais là vinrent l'assaillir avec une furie implacable les souvenirs de la rue Haute. Que s'était-il bien passé dans le pauvre logis depuis qu'il était descendu à la ville après le grand scandale? Quel effet avait-il produit sur les honnêtes vieux, à leur retour de leur travail? Que pensaient-ils de lui? Que leur avait dit Silda?... Et les paroles de la jeune fille, en réponse à son offre chevaleresque, si dédaigneuses, si cruelles, quand tous deux se trouvaient au fort de l'aventure!...

Et, enchaînant à ce souvenir celui de tout ce qui s'était passé jusque-là et la considération de ce qui se passait en ce moment, il sentit enfler de plus en plus la tempête sous son crâne : il pensa devenir fou sous l'assaut de cette lutte d'idées discordantes; il se leva nerveux et agité, et il recommença à se mouvoir d'un côté et de l'autre : il alla, il alla sans savoir où, jusqu'à ce qu'au bout d'une heure bien

comptée il s'aperçût qu'il se trouvait à l'autre extrémité de la ville, et à deux pas de la Zanguina. Autour d'elle grouillaient les pêcheurs d'En-bas, et rien que pour ce motif il tenta de s'en éloigner. Les visages connus l'effrayaient. Mais où aller? Il regarda sa montre et vit qu'elle marquait dix heures et demie. A dix heures, d'habitude, il rentrait chez lui. Sa mère devait être très inquiète et peut-être morte d'angoisse en se souvenant de quelle manière il était parti.... Mais retourner à la maison dans l'état d'esprit où il se trouvait, et avoir à se présenter devant son père qui l'avait chassé avec défense expresse de l'approcher tant qu'il continuerait à penser comme il pensait!... Et le jour suivant, ce serait la même chose : et en outre la chaîne du bureau où on devait savoir ce qui lui était arrivé!... Quelle infernale complication de contrariétés pour le fougueux et halluciné jeune homme!

Tandis que sa pensée voguait éperdue à travers les espaces avec grande chance de se décider pour le parti le moins sage, il sentit un petit coup sur l'épaule et entendit une voix qui lui disait :

« Échoué sur un rocher, don André! »

Il se retourna surpris, pensant que quelqu'un s'occupait de lire dans ses pensées, à moins qu'il n'eût pensé à haute voix, et il reconnut le brave Reñales, l'un des patrons de barque les plus corrects et les plus sensés du Chapitre d'En-bas.

« Pourquoi me dites-vous ça? lui demanda André.

— Ne voyez-vous pas comme ces pauvres gens viennent par ici comme troupeau qui a vu le loup?

— Et pourquoi cela?

— Je pensais que vous le saviez, don André.... A cause de la levée.

— On devait bien s'y attendre.... Et comment est-elle?

— Ah! mon fils, un vrai coup de balai.... Je ne m'en rappelle pas une plus grande.... Tantôt elle nous a été notifiée par la capitainerie.... Il ne reste pas un garçon dans les deux Chapitres. Au Chapitre d'En-bas seulement, il y a quatre hommes du second ban qui s'en vont, faute d'un

nombre suffisant d'hommes du premier.... Figurez-vous ça !

— C'est fort triste, Reñales ; mais ce sont les charges de la fonction.

— Elle est jolie la fonction, don André !... Voilà deux jours que nous n'allons pas en mer.

— Et comment ça ?

— Vous ne voyez donc pas quelle mine a le temps ?

— Il est absolument calme.

— Oui, mais un calme trompeur.... Qu'est-ce qui s'y fierait, don André ?

— Voilà trois jours que ça dure et il n'en est rien résulté.

— Je le vois.... Mais on sait ce que ça veut dire.

— Le vent du sud n'a rien d'inquiétant à cette époque : c'est le vent de la saison.

— D'accord ; et un peu pour ça, beaucoup parce que la nécessité nous y force, nous comptons sortir demain. Ils en auront du courage ces pauvres gens, avec la galerne qui leur est venue de là-haut !... »

André resta quelques instants pensif et demanda au patron :

« Vous dites que demain les barques prendront la mer ?

— Si Dieu le permet et que le temps n'empire pas.

— A quelle pêche va la vôtre, oncle Reñales ?

— A la merluche.

— Je m'en réjouis, car je veux y monter.

— Vous, don André ?

— Oui, moi ; qu'est-ce qu'il y a d'étonnant ?

— D'étonnant, pas grand'chose, vous êtes un habitué, la mer vous connaît.

— Eh bien alors ?

— Je disais cela parce que vous pouviez attendre une meilleure occasion.

— Quelle meilleure occasion que celle-là ?

— Il y en a de meilleures, don André, de meilleures chaque fois que le vent est du nord-est.

— Eh bien ! moi je le préfère du sud, quand c'est de saison comme aujourd'hui.

— C'est un goût comme un autre, don André, quoique

vous ne trouviez pas un seul marin qui le partage. Je me permets, sauf votre respect, de vous donner mon avis.

— Et je vous remercie de la bonne intention.... Ainsi, il n'y a plus rien à dire.

— Vous voulez peut-être qu'on aille vous prévenir chez vous ?

— En aucune façon ; ce n'est pas la peine d'ameuter le quartier. Je serai ici ou sur la Rampa, à l'heure convenable ; si je n'y suis pas, partez sans m'attendre. Jusque-là, que cela reste entre nous deux, et pas un mot de mes projets.... Je pourrais n'y pas aller, et ce n'est pas la peine qu'on attribue mon absence à ce qui n'est pas.

— Hé ! hé !... Allons, ça veut dire que vous n'êtes pas sûr qu'au dernier moment....

— Justement.... Je pourrais ne pas être aussi décidé qu'à présent....

— Et vous craignez qu'on ne vous croie poltron?

— Voilà.

— Jamais qui vous connaît ne le croira, don André.

— Qui sait!... En tout cas, bouche close, c'est dit....

— Jamais je n'ai su parler pour trahir un secret.

— A demain, Reñales.

— S'il plaît à Dieu, don André. »

Il ne s'était pas trompé de beaucoup en pensant que, pour se voir libéré de quelque manière d'ennuis comme les siens, il n'y avait pas d'autre remède que de s'en remettre aux décrets de l'aveugle hasard. Celui qui le conduisit à la Zanguina et le rapprocha du prudent Reñales au moment critique de résoudre, par son propre conseil, l'unique conflit vraiment sérieux où il s'était vu cette nuit-là, en lui faisant venir aux lèvres la gourmandise d'un très vif et très ancien désir, fit cesser toutes ses hésitations et l'entraîna dans les péripéties d'une nouvelle extravagance.

Retourner à la maison après que son père l'en avait chassé sans motif ni raison?... Non pas! Qu'il eût de la peine, un peu de peine pour sa dureté inopportune!... Cela lui apprendrait à n'être pas si injuste et si violent

une autre fois. Quant à sa mère.... Mais qu'avait-elle fait, elle, pour défendre son fils tourmenté? N'avait-elle pas jeté, elle aussi, son fagot au bûcher de la colère paternelle, en calomniant les généreuses intentions de l'innocente Silda?... Eh bien, elle aurait aussi un peu de chagrin...; il en avait bien plus, lui.... Mais, quand même, pour épargner cette peine à ses parents, il se déciderait à retourner ce soir au foyer qu'il avait quitté, à quoi servirait « cette abnégation » de sa part, si la discorde restait en pied et prenait le jour suivant une nouvelle recrudescence?... Non, non; il aurait des oreilles de pierre pour la voix de son cœur, qui lui donnait des conseils tout différents..., il irait jusqu'au bout de son projet. Cela devait tout résoudre à la fois. Une mauvaise nuit serait bientôt passée; et en échange, le jour suivant, ni visages intraitables, ni paroles sévères, ni regards ironiques; au lieu du fourmillement des rues, de l'exhalaison des foules, de la poussière et des boues, du tourment de la conversation, l'immensité de l'espace, la grandeur de la mer, l'air salin, le balancement des vagues, l'oubli de la terre infectée de la peste des hommes. En attendant, les heures courraient, les jugements changeraient..., et qui gagne un jour gagne un siècle.

C'est ainsi que s'affermissait dans la volonté d'André la résolution que lui avait inspirée sa rencontre fortuite avec Reñales. Il croyait même de bonne foi que ce qui paraissait un hasard pouvait bien être un décret de la Providence.

Et sa résolution soudaine finit par devenir si ferme que, pour éviter, autant que possible, tout risque de la voir échouer, à peine eut-il pris congé du vieux pêcheur qu'il s'éloigna des environs immédiats de la Zanguina afin de réfléchir à son aise sans exciter la curiosité de personne. Car il lui restait un autre point, fort intéressant, à élucider. Où et comment allait-il passer les heures qui le séparaient du lendemain matin? Il n'y avait point à penser aux hôtels ou aux auberges, où le moindre risque pour lui était d'être très connu des hôteliers et aubergistes;

pas davantage à la maison d'un ami.... Passer tant d'heures à parcourir les rues, outre que c'était excessivement pénible, l'exposait à attirer l'attention plus qu'il ne fallait.... Sans balancer, sans hésiter, il se décida pour la Zanguina. Il se posta donc à quelque distance du cabaret, attendant que partissent peu à peu jusqu'aux paroissiens les plus endurcis du fameux établissement, et quand il vit qu'on allait fermer les portes, il s'approcha et exposa ses intentions au cabaretier. Celui-ci n'en fut nullement surpris, car il savait jusqu'où allait la passion du fils du capitaine Bitadura pour les habitudes des gens de mer.

« Mais ne me dites pas, don André, que vous allez passer ici la nuit sur un banc dur!... lui dit le cabaretier. Je vous arrangerai quelque chose de plus moelleux avec un de mes matelas....

— Pas du tout, répondit don André. Si je me couche sur un lit moelleux, je ne m'éveillerai pas à l'heure qu'il faut. Place-moi sur la table de la dernière travée, là-bas, un morceau de fromage, un morceau de pain, un verre de vin et une chandelle, et ne t'occupe pas de moi sauf pour me réveiller demain matin à temps, si je ne suis pas déjà réveillé.... »

Le cabaretier se mit en devoir d'obéir : il alluma une chandelle de suif, et la porta à l'endroit indiqué par André. Celui-ci, marchant derrière la lumière, aperçut une masse dans l'obscurité du fond de l'une des premières travées. La masse ronflait que c'en était épouvantable.

« Qui dort là?... demanda André.

— C'est Muergo, répondit l'homme à la chandelle. Nous l'avons vu devenir fou de rage en apprenant qu'il était pris par la levée...; il jurait et rejurait qu'il se jetterait à la mer avant de consentir à être emmené au service.... Ensuite il prit un litre d'eau-de-vie; nous pensions qu'il allait démolir la moitié du Chapitre; à la fin le sommeil le terrassa, et il resta comme vous le voyez à présent.... Sauf l'âme, don André, c'est une pure bête. »

Et André enviait en ce moment jusqu'au sort de Muergo!

Quelques minutes après, l'imprudent jeune homme, dans le coin le plus obscur de la Zanguina, restaurait les forces de son corps fatigué avec les misérables provisions que le cabaretier avait posées sur la table crasseuse, tandis qu'il aspirait les vapeurs de cette atmosphère pestilentielle, et sentait dans les profondeurs de sa tête le tumulte de la bataille que s'y livraient ses idées toujours indomptées.

Un peu plus tard, fatigué de méditer et de craindre, il allongea les jambes sur le banc où il était assis; il appuya le dos contre la muraille, il croisa les bras sur sa poitrine, et voulut faciliter la venue du sommeil dont il avait tant besoin en éteignant la lumière, ennemie du repos; mais il renonça à son projet, parce qu'il n'avait pas le courage de rester dans l'obscurité et seul avec ses pensées soulevées.

CHAPITRE XXVII

AUTRE CONSÉQUENCE QUI ÉTAIT A CRAINDRE

Par un hasard extraordinaire, don Venancio Liencres était chez lui quand la capitaine arriva devant sa porte demandant à lui parler en particulier. Il est vrai qu'il avait déjà son chapeau sur la tête et allait sortir. Mais enfin il était chez lui et il reçut la mère d'André sans contrariété apparente et seul à seule, comme elle le désirait.

Alors, noyée de larmes, et sous le secret de la confession, Andrea raconta à don Venancio tout ce qui se passait avec son fils. Elle craignait que les réponses données par lui à son père n'enveloppassent un projet de mariage avec la drôlesse de la rue Haute. Et cela ne pouvait arriver, parce que ce serait sa perte à lui, la honte de toute sa famille et le scandale de la ville. Le capitaine était déjà occupé à faire les démarches nécessaires pour mieux s'informer de toute la grandeur du péril, mais cela ne suffisait pas; il était nécessaire que don Venancio lui-même, qui méritait à tant de titres le respect de l'écervelé jeune homme, parlât à son cœur, l'admonestât, lui en imposât; au nom de Dieu, de tous les saints.... Et des larmes, et des sanglots.... Don Venancio ne sortait de son étonnement que pour considérer combien devait valoir l'autorité de sa parole, puisque c'était à elle que la capitaine continuait à recourir dans les rencontres les plus graves de sa vie.

Inutile de dire qu'il la tranquillisa par ses raisonnements, lui promettant que tout s'arrangerait le mieux possible. La capitaine revint chez elle avant son mari, et don Venancio arriva au Cercle avec l'importance d'un grand homme qui porte dans son cerveau un grand problème à résoudre.

Le soir, au dîner, sa femme ne put résister un moment de plus à la curiosité de savoir pourquoi la capitaine était venue à pareille heure et de telle façon, et lui-même ne put contenir son désir de lui tout raconter solennellement dans la sainte intention de faire voir ce que deviendraient des jeunes gens aussi irréfléchis qu'André, sans des hommes de cerveau mûr et de légitime autorité pour les ramener au chemin du devoir.

Et précisément le récit du plus grave épisode de l'aventure de la rue Haute arriva au moment où Louisa, laissant tomber sa fourchette de la hauteur de sa bouche, déclarait qu'elle ne voulait pas finir de dîner. L'histoire continua, avec commentaires du narrateur, gestes et monosyllabes de dégoût de sa femme, stupeurs de Tolin, et Louisa, qui n'avait toujours pas d'appétit, et de qui le visage altéré révélait une violente agitation nerveuse, brisa deux assiettes d'un seul coup de poing. Ensuite elle se retira dans sa chambre, déclarant auparavant que si on ne racontait pas à table des histoires aussi inconvenantes, personne n'aurait de crise de nerfs et ne perdrait complètement l'envie de dîner.

Son auguste mère convint que ce n'était point du meilleur ton de parler de « sujets aussi dégoûtants » devant des dames si distinguées et donna l'ordre de préparer une tasse de sauge pour sa fille. Celle-ci, enfermée dans sa chambre, dit à sa mère, après avoir pris deux gorgées de la potion, que déjà elle se sentait mieux et n'avait besoin que du repos de son lit.

Don Venancio se réjouit fort de l'apprendre; et comme il y avait déjà un bon moment qu'il causait avec Tolin, il trouva qu'on avait assez discuté pour l'instant; et après les « bonne nuit » habituels, chacun s'enferma dans son trou.

Tolin était en train d'ôter sa veste d'appartement quand

il entendit un petit coup à la porte et la voix très basse de sa sœur qui lui demandait par la fente : « Peut-on? »

Tolin s'empressa d'ouvrir, et Louisa entra sur la pointe des pieds, son bougeoir dans une main, le doigt de l'autre sur les lèvres. Elle s'avançait très pâle, les yeux battus, et toute tremblante des mains et de la voix. Elle ferma la porte intérieurement avec le plus grand soin et dit à son frère, qui la regardait avec étonnement, en lui montrant une chaise :

« Assieds-toi là.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, ma fille? » lui demanda Tolin, remettant sa veste et les yeux inquiets.

« Tu vas le savoir, répondit-elle tout bas. Mais n'élève pas la voix et ne fais pas de bruit : il n'est pas nécessaire qu'on sache que je t'ai fait cette visite. »

Tolin s'assit, et Louisa resta debout devant lui, sans profiter de la chaise que son frère avait placée à côté de lui et qu'il lui offrait avec insistance.

« Je ne veux pas m'asseoir, dit-elle. Je parle mieux ainsi.... Hélas! Dieu de mon âme!... Regarde, Tolin : si je ne me décide pas à me soulager un peu avec toi, je crois qu'il va m'arriver quelque chose cette nuit..., que je vais mourir, oui, comme je te le dis..., Tolin. »

Tolin, chaque fois plus consumé par la curiosité de savoir ce qui arrivait à sa sœur, insista de nouveau auprès d'elle pour qu'elle achevât de s'expliquer.

« J'y arrive », dit Louisa avec plus de désir que de courage de le faire. « Tu as bien entendu l'histoire que papa a racontée à table?

— Sûr que je l'ai entendue.

— J'en suis fort aise, Tolin, j'en suis fort aise que tu l'aies bien entendue. Et que t'en semble?

— Allons bon, maintenant, qu'est-ce que tu viens me chanter? s'écria Tolin fort contrarié.

— Je veux savoir ce qu'il te semble de cette indécente histoire?

— Cela me paraît fort mal, Louisa, fort mal..., aussi indécent qu'à toi-même, que veux-tu de plus clair?

— C'est là ce que je voulais savoir, Tolin, c'est cela même, précisément cela.

— Alors te voilà servie à souhait....

— Un homme qui s'habille en monsieur, qui est d'une bonne famille; qui nous tutoie, qui a une place au bureau de papa et manie ses fonds; qui dîne souvent à notre table!... Un homme comme ça enfermé dans un taudis ignoble, avec une sardinière, une drôlesse, et tous deux en sortant couverts de honte, parmi les huées des mégères et des ivrognes de toute la rue! Et, qui plus est, quand ils l'en blâment un peu, dire à son père et à sa mère qu'il est parfaitement capable de l'épouser!... As-tu jamais vu une chose pareille, Tolin? L'as-tu jamais lu dans aucun livre, si effronté, si sale qu'il fût? Voyons, frère, dis-le franchement.

— Non, Louisa, non, je n'ai rien vu de pareil. Et puis?

— Cela ne peut se passer ainsi.

— Tu as bien entendu que papa compte prendre un rôle dans cette affaire.

— Il ne suffit pas que papa en prenne un : toi aussi, tu dois t'en mêler.

— Moi?

— Oui, toi, et dès demain, Tolin.

— Mais que diable ai-je à faire là-dedans?

— Ce que tu as à faire? N'es-tu pas son ami..., et son ami d'enfance, Tolin, c'est-à-dire l'ami le plus intime qu'il puisse y avoir? N'es-tu pas avec lui au bureau? N'êtes-vous pas appelés à devenir associés et chefs de la maison de papa le jour où l'on y pensera le moins?

— Voilà au moins vingt fois que je t'entends dire la même chose pour des peccadilles d'André de fort médiocre importance.

— Mais cette fois ce sont des fautes énormes, mon cher, énormes, et je te le répète parce qu'aujourd'hui c'est pour de vrai.

— Eh bien, laisse aller : l'affaire est en bonnes mains.

— Je veux les mettre entre les tiennes.

— Et sais-tu si je saurais m'en tirer?

— Ce qu'on ne sait pas on l'apprend, quand le cas l'exige, et ici il l'exige... absolument!

— Mais, gamine du diable..., sais-tu que quiconque te verrait et t'entendrait si exigeante et si nerveuse pour un sujet qui, après tout, ne t'importe pas plus qu'une guigne!... Es-tu chargée de veiller sur André, ou quoi?

— Peu importe ce que je suis, Tolin; mais je veux que cette... horreur ne se fasse pas, et elle ne se fera pas, tu entends!

— Et si elle se faisait, et puis après?

— Vierge du Carmen!... Ne le dis pas, même pour plaisanter, Tolin! »

Ses lèvres pâles tremblaient et Tolin demeura à la regarder avec une expression très différente de celle qu'exprimait jusque-là son visage.

« Sais-tu, Louisa, dit-il sans cesser de la regarder ainsi, qu'avec ce que je viens d'entendre et en me rappelant ce que j'ai déjà entendu de semblable, j'en arrive à des suppositions....

— Suppositions de quoi, Tolin? » répondit Louisa, disposée à entendre non seulement tout ce que son frère voudrait lui dire sur la nature de ses suppositions, mais même à lui tirer les mots de la bouche pour qu'il parlât aussi tôt que possible. « Allons, sois franc.

— Suppositions, continua Tolin, que c'est quelque chose de plus que l'amitié qui t'excite à te tant intéresser à André.

— Tu as bien tardé à t'en rendre compte, innocent de Dieu! » s'écria Louisa, exhalant les paroles de sa poitrine avec une telle violence qu'elle semblait se soulager ainsi d'un poids insupportable.

« Et tu l'avoues avec cette aisance, Louisa? dit l'autre en se signant.

— Et pourquoi ne dois-je pas l'avouer, Tolin? Qui est-ce que j'offense par là? André ne vaut-il pas bien ces mauvais moments que je passe pour lui? N'est-ce pas un beau garçon, fin comme l'or? N'est-il pas noble et bon comme le pain? Fort et valeureux comme un Cid? N'a-t-il pas, en

outre, une aussi bonne position que n'importe lequel de ces intrigants que tu es si content de voir me suivre dans la rue? Est-ce que nous ne le recevons pas, est-ce que nous ne l'estimons pas depuis l'enfance? Et si cela est la vérité, pourquoi ne puis-je pas... l'aimer, oui, l'aimer comme je l'aime depuis tant d'années?

— Est-il possible, Louisa, que toi, si froide avec tous ceux qui te fréquentent, si dure de cœur avec tous ceux qui te regardent, tu sois capable d'aimer quelqu'un avec ce feu!

— Sous la neige il y a des volcans, Tolin, je ne sais qui l'a dit pour quelqu'un comme moi; mais il a dit là une grande vérité, si j'en juge par ce qui se passe chez moi en ce moment.

— Eh bien! ma fille, pour une fois que tu t'es enflammée..., il n'y a pas de doute que tu as mal choisi ton moment.

— Pourquoi dis-tu cela, Tolin?

— Ça se voit bien, Louisa. Tu t'enflammes pour quelqu'un qui ne s'en aperçoit même pas!

— Eh bien! il faut lui ouvrir les yeux.

— Tu serais capable d'essayer cela, Louisa..., de perdre la tête à ce point?

— Je ne sais, Tolin, de quoi je serais capable dans le danger où je me vois.... Mais de toute façon, comme ce n'est pas à moi à faire cette démarche..., mais à toi....

— Moi!... moi, aller offrir ma propre sœur!...

— Comment, offrir! Tu es stupide, mon cher! Avec cette manière d'appeler les choses, il n'y a plus de décence possible en rien. Mais si tu vas le trouver, et si, en lui parlant avec une confiance amicale, tu commences par critiquer ce qu'il a fait et ce qu'il pense faire..., tu lui parles de ce qu'il vaut..., de la considération qu'il doit à sa famille et à ses amis..., de l'avantage qu'il trouverait à avoir une fiancée de la classe élevée de la ville..., et petit à petit, et sans dire ce que je pense, tu lui fais comprendre que je pourrais bien arriver à le penser..., et enfin tout ce qui te viendra à l'esprit....

— Louisa, petite diablesse de Louisa, mais comment t'estimes-tu si peu, et pour qui me prends-tu?

— Ah! grand égoïste! C'est là que je t'attendais! Et pour qui me prenais-tu, moi, quand tu me cassais la tête pour que je chante ces mêmes litanies du fils de mon père à mon amie Angustias? Alors le rôle que tu me donnais était des plus honorables.... « Une sœur attentive au bien de « son frère.... Ouf! c'était à vous fendre le cœur.... Ainsi « comme quelqu'un qui n'a pas l'air d'y toucher, tu lui « parles de mon sérieux..., de ma capacité au bureau..., tu « lui dis combien je suis tendre de cœur..., que je languis « pour certaine jeune fille..., que je passe les nuits à sou- « pirer.... »

— Louisa, *canario!* » dit alors Tolin, se retournant sur son siège comme si on venait de lui planter une paire de banderilles.

Mais Louisa, sans faire aucun cas de son interruption, et se réjouissant au contraire du trouble de son frère, continuait à imiter ses paroles.

« ... Mais comme il est fort timide il mourra de mélan- « colie avant de dire à cette jeune fille quand il est devant « elle : « Vous êtes charmante. »

— Louisa!

— Et moi, grand ingrat, il est certain que j'ai fait très habilement ta commission; je t'ai bien aplani le chemin.... Et à présent il se trouve que j'ai joué un rôle des plus vilains, hein!...

— Par le huit de trèfle, Louisa!... laisse-moi parler, ou je te jette dans le corridor et je crie pour qu'on nous entende!...

— Il ne te manquait plus que cela, égoïste!... mauvais frère!... Et qu'est-ce que tu peux répondre à ce que je te dis?

— Que bien que tout cela soit la pure vérité....

— Cela et bien d'autres choses encore que je n'ai pas voulu dire!...

— Que bien que tout cela et tout ce que tu ne veux pas dire soient la pure vérité, ce sont deux cas bien différents.

— Différents! En quoi? Pourquoi?

— Parce que tu es une demoiselle.

— C'est juste, et toi un cavalier.... Et il serait honteux qu'un cavalier comme toi, puisque les femmes sont obligées, pour la bienséance, d'étouffer tout ce qu'elles sentent pour un homme et de ne pas le lui donner à entendre, fût-ce d'un regard, aidât sa propre sœur à sortir de l'angoisse où elle se voit, en éveillant un peu, par quatre paroles bien choisies, l'attention d'un homme qui est en outre un ami absolument intime.... Bah! Mais un cavalier qui a l'obligation, en sa qualité d'homme, d'être vaillant et audacieux et d'arranger lui-même toutes ses affaires, que ce soit une demoiselle qui règle pour lui un compte de cette nature..., cela n'a rien de particulier : c'est une chose toute naturelle... et même une œuvre de charité.... *Caramba!* je ne sais ce que je te dirais en ce moment si je pouvais crier tout ce que j'ai à crier!

— Entendu. Je le prends comme crié, et laisse-moi en paix.

— C'est comme ça, dis, c'est comme ça qu'on se tire de difficulté? Ayez des frères pour cela, et mettez-vous en quatre pour eux!... et.... Vierge des douleurs! »

Ici la sœur de Tolin se mit à pleurer comme si l'âme lui sortait par la bouche. Tolin essaya de la consoler du mieux qu'il put; mais cette tentative exigeait des réflexions plus solides que les vagues et insipides paroles qui venaient à l'esprit du fils de don Venancio Liencres. Soudain, Louisa cessa de pleurer et dit résolument à son frère :

« Eh bien! sache que si tu ne fais pas ce dont je t'ai chargé, je le ferai, moi..., moi-même! Et je serai capable de l'avouer même à son père et à sa mère... et au curé de la paroisse, si tu me pousses à bout. Et la fille de don Silverio Trigueras saura comment tu paies ta sotte de sœur de ce qu'elle a fait pour toi.... »

Tolin était sur des charbons ardents : il croyait sa sœur très décidée à accomplir ce qu'elle lui promettait et en même temps il s'effrayait de l'entreprise épineuse qu'elle lui imposait. Il n'avait pas mauvaise volonté, mais son

irrésolution le retenait. Il parla de nouveau dans ce sens à Louisa, la suppliant de lui laisser chercher le moyen et l'occasion à loisir, car tout s'arrangerait avec le temps.

« Non, non, insistait-elle. Il n'y a pas un instant à perdre. Demain même tu dois faire les premières démarches....

— Mais écoute la raison....

— Écoute : dès son arrivée au bureau, tu le prends à part; et là, seuls tous deux..., tu commences à lui parler, et après..., *caramba!* si c'était moi je lui dirais bientôt comment on doit dire ces choses-là.

— Et quand tout se passerait comme tu le désires, folle de tous les diables, sais-tu quel visage ferait maman?

— Ça, c'est mon affaire, Tolin! Et puis est-ce qu'elle pourrait me blâmer! un si beau parti pour moi!... Ne t'inquiète pas de cela, et occupe-toi du reste.

— Enfin, dit le jeune homme fort ennuyé, peut-être afin de se voir délivré pour le moment d'un siège aussi tenace, je ferai tout mon possible pour te faire plaisir.

— Mais c'est qu'il faut, insista Louisa sans céder un seul point, faire non seulement le possible, mais tout ce qui est nécessaire.... Et si tu l'as fait ou non, je le saurai demain soir, quand André viendra ici..., parce que tu t'arrangeras, discrètement, pour qu'il vienne ici sans faute..., tu entends bien?... sans faute! »

Il n'y avait pour Tolin nul moyen d'échapper; il savait bien qu'avec un caractère comme celui de sa sœur, un éclat était à craindre, si elle se l'était fourré dans la tête. Il comprit que, pour éviter un plus bruyant carillon, il était nécessaire de remplir avec fermeté l'épineuse commission, et il en prit l'engagement auprès de sa sœur.

Quand elle fut bien convaincue que la promesse de Tolin n'était pas un simple moyen de sortir de difficulté, ses injures se changèrent en roucoulements; elle alluma sa bougie, prit congé par un « adieu » chaleureux, ouvrit la porte avec mille précautions, et sur la pointe des pieds, effleurant le sol plus qu'elle ne le foulait, elle arriva en un instant à sa chambre et s'y enferma sinon libre d'inquié-

tude, du moins l'âme plus tranquille depuis qu'elle avait exhalé son dépit.

En revanche, Tolin, qui s'était levé de table l'esprit calme comme une mare d'huile, ne put attraper le sommeil que très tard, presque au matin. Au diable la petite bonne femme !

CHAPITRE XXVIII

LA PLUS GRAVE DE TOUTES LES CONSÉQUENCES

Très haut, très fort résonnaient vers la rue de la Mer les cris de *apuyaaaa! apuyaaaa!* par lesquels le délégué du Chapitre d'En-bas éveillait les marins en parcourant les rues qu'ils habitaient. Les plus diligents d'entre eux n'étaient pas encore arrivés à la Zanguina pour prendre la goutte d'eau-de-vie ou la tasse de café, que déjà André, les membres tout endoloris et l'esprit assez découragé, sortait des arcades de Hacha, traversait le bout de la rue voisine et atteignait le môle.

Il était à peine cinq heures du matin; il n'y avait pas d'autre lumière que la faible clarté qui précède l'aurore; pas d'autres bruits que celui des pas d'André, les paroles de quelques garçons de bateau ou le choc des rames sur les bancs. La noire silhouette du *sereno* bougon qui rentrait chez lui, son pénible service terminé, ou le profil confus du pauvre ouvrier arraché de son misérable lit par la dure nécessité de gagner son déjeuner problématique, étaient les seuls objets que le regard entrevoyait dans toute l'étendue du môle, se détachant sur la blancheur de sa chaussée.

Pour les desseins d'André, cette matinée avait meilleure mine que la soirée précédente. L'atmosphère était moins lourde, on aspirait un air presque frais, et si, dans les

nuages, sur la ligne de l'horizon, du côté où devait apparaître le soleil, on remarquait certaines nuances rouges, ce détail n'avait en lui-même qu'une très faible importance.

Ce fut aussi l'opinion de Reñales qu'André attendait déjà dans sa barque plein d'impatience ; car dans chaque objet qu'il distinguait sur le môle, il croyait voir un émissaire de chez lui courant à sa recherche.

Enfin on entendit un bruit de voix rudes et de pas lourds; une troupe de pêcheurs arriva, chargés de leurs instruments, leurs provisions, leurs vêtements de mer, et beaucoup d'entre eux avec une bonne partie de l'appareil de la barque. André vit avec un vif plaisir combien celle de Reñales fut en peu d'instants parée et garnie de son équipage.

Les rames furent armées; le patron saisit la sienne et se tint debout à la poupe pour gouverner ; la barque détachée reçut le premier élan de ses quatorze rameurs; elle se mit en route vers le large et sa quille effilée fendit la surface tranquille et brillante de la baie. Mais si rapide qu'elle eût été, d'autres la précédaient, du même Chapitre et de celui d'En-haut, et quand elle arriva à la hauteur de la Fontaine-Sainte, elle laissa derrière elle la barque de Mocejon. André y aperçut Cleto, qui, pour tout salut, lui adressa un regard plein de tristesse, et ce regard réveilla en sa mémoire les souvenirs mal apaisés de l'événement de la veille, cause de sa folle équipée.

La lumière de l'aube commençait alors à dessiner les profils de tous les lieux qui auparavant n'offraient par la bande de tribord qu'une esquisse confuse, une masse noire et allongée depuis le cap Quintres jusqu'au mont de Cabarga ; on distinguait le reflet de la côte de Saint-Martin dans le cristal des eaux, et dans les prés et les champs voisins renaissait le mouvement régulier de la vie champêtre, la plus soustraite aux batailles du monde. A droite rougissaient les Québrantas, surmontés de la verte colline qu'ils soutiennent, et plongeant leurs pieds dans la mer, la mer perfide, dont les flots, calmes en ce moment, les

venaient mollement caresser. On eût dit deux tigres qui jouent en attendant leur victime.

Je ne sais si André, assis à la poupe auprès du patron, voyait, appréciait ainsi les détails du panorama qui se déroulait devant lui; mais il est hors de doute qu'il ne fixait pas les yeux sur un seul point du tableau sans sentir s'aviver les blessures de son cœur et grandir la bataille de ses pensées. Aussi aspirait-il à s'éloigner le plus vite possible de ces côtes si connues et de ces sites qui lui rappelaient tant d'heures de joie sans amertume dans l'esprit ni épines dans la conscience; il vit donc avec plaisir que, pour profiter du frais vent de terre qui commençait à se faire sentir, on hissait les voiles, ce qui imprimait à la barque une allure deux fois plus rapide.

La tête entre les mains, les yeux fermés, l'oreille attentive au sourd bruissement du sillage, il arriva jusqu'à la pointe du port, atteignit le chenal sombre que forment le rocher de Mouro et la côte en face; et, toujours sans changer de posture, il loua Dieu du fond de l'âme quand Reñales, se découvrant, en donna l'ordre avec ferveur. Car là commençait la région terrible, pleine de sombres mystères parmi lesquels il n'y a pas un instant de vie assuré. Mais quand le balancement et le tangage de la barque lui firent comprendre qu'elle était bien en dehors de la barre, alors seulement il redressa le corps, ouvrit les yeux et se risqua à regarder non pas vers la terre où restaient les racines de son chagrin, mais vers l'horizon sans limites, vers l'immensité déserte, sur la surface agitée de laquelle étincelaient les premiers rayons du soleil, qui sortait des abîmes entouré d'une large auréole de flocons rouges. Par là, par là il s'en allait vers la solitude, vers le silence imposant des grandes merveilles de Dieu, vers l'oubli absolu des misérables querelles de la terre; il aurait voulu voler vers ces lointains; et c'est pourquoi il lui semblait que la barque n'avançait pas, et il souhaitait que la brise qui enflait ses voiles se changeât subitement en ouragan déchaîné.

Mais la barque, dédaignant les impatiences du fougueux

jeune homme, allait son chemin honnêtement, filant assez pour arriver à temps au point vers lequel la dirigeait son patron. Celui-ci appela soudain l'attention d'André pour lui dire :

« Regardez, quel banc de sardines ! »

Et il désignait une large tache sombre au-dessus de laquelle voltigeaient une nuée de mouettes. C'est à ces signes que se reconnaissait le banc. Ensuite il ajouta :

« Bonne affaire pour les barques qui sont sorties pour ça. Moi, quand je vais aux sardines, ce sont les merluches qui sautent le long du bord. Coquin de sort ! »

Et la barque continuait à gagner le large, la plupart de ses matelots dormant sur le plancher; et quand André se décida à regarder vers la côte, il n'en put reconnaître un seul point, parce que ses yeux inexpérimentés ne voyaient qu'une étroite bande gris clair sur laquelle se profilait une silhouette blanchâtre : « Le phare du *Cabo Mayor* », lui dit le patron.

A mesure que la svelte et fragile embarcation avançait en sa route, André chassait davantage les brumes de son imagination et devenait plus loquace. On aurait pu compter les paroles qu'il avait échangées avec le patron après le départ; mais depuis qu'il se voyait si loin de la côte, il ne se taisait plus un moment. Il demandait non seulement tout ce qu'il désirait savoir, mais ce qu'il savait déjà très bien : sur les places, les appareils, les époques, les avantages et les risques; que sais-je encore?

Et tout en causant, en causant de tout, le patron ordonna d'amener les voiles, la barque étant arrivée au but de sa course.

Tandis qu'on carguait le gréement, qu'on disposait les appareils de pêche et qu'on attachait les coussinets aux bordages, André promena ses regards derrière lui.

Tout cet immense espace était saupoudré de petits points noirs qui apparaissaient et disparaissaient à chaque instant sur la crête ou dans les sillons des vagues. Les plus voisins de la côte étaient les barques qui ne s'éloignaient jamais du port à plus de trois ou quatre milles.

Des bateaux pêchant la merluche, c'était encore celui de Reñales qui, bien que très au large, était le moins éloigné de la côte. A peine si les yeux d'André la distinguaient; mais ceux du patron et de tous les hommes de l'équipage auraient vu voler une mouette au-dessus du *Cabo Menor*.

En voyant larguer les cordelettes sur les deux bords après qu'on eut bien garni d'appâts les hameçons solidement fixés à leur subtil fil de cuivre, André se pencha, accoudé sur le bastingage à tribord, les yeux fixés sur l'appareil le plus voisin, que le pêcheur tenait de la main, s'appuyant sur la surface fine et arrondie du coussinet afin d'éviter que la corde ne se rompît en frottant sur le raboteux bordage lorsqu'il la retirait pour haler la merluche capturée. Un moment, un bon moment se passa sans que sur aucun appareil on sentît la moindre secousse. Soudain, de la proue, Cole cria :

« Dieu soit loué !... »

C'était le signal de la première morsure. Ensuite Cole halant sur la corde et en soulevant précipitamment des demi-brasses à la fois, mais non sans de vrais efforts de poignet, embarqua dans le bateau une merluche qu'André, qui n'en avait jamais vu pêcher, regarda comme un requin colossal. L'impressionnable garçon applaudit avec enthousiasme. Un moment après il en vit embarquer une autre, et puis une autre, et ensuite deux autres; et ce spectacle l'enflammait à tel point qu'il sollicita la grâce qu'on lui cédât une corde pour tenter, lui aussi, la fortune. Et il vit son rêve accompli, puisqu'il n'attendit pas une demi-minute avant de sentir une merluche mordre à son hameçon. Mais quant à l'embarquer, autre affaire !... Il aurait juré que du fond de la mer des cétacés monstrueux tiraient sur la corde et voulaient l'engloutir lui, la barque et tous ceux qu'elle contenait.

« Elle se sauve..., elle nous entraîne !... » criait-il affolé et tirant de toutes ses forces sur la corde.

Les gens se mirent à rire, à le voir en telle détresse : un matelot s'approcha et, plaçant l'appareil comme il fallait, il lui démontra pratiquement que, quand on sait haler, on

embarque sans difficulté un baleineau, à plus forte raison une merluche de moyenne grosseur comme celle-là.

« Eh bien! maintenant nous verrons », dit André nerveux d'émotion, en larguant sa corde.

En ce moment il ne se rappelait pas la moindre des tristes aventures qui l'avaient poussé à cette expédition.

Indubitablement la nature l'avait doué d'aptitudes exceptionnelles pour ce travail et tout ce qui s'y rapportait. Dès la seconde fois qu'il jeta sa corde dans les abîmes marins, pas un de ses camarades du bateau ne le surpassa en adresse à haler vite et bien une merluche.

Le malheur fut que tout à coup celles-ci s'avisèrent de ne pas recourir à la pâture qu'on leur offrait dans leurs tranquilles profondeurs, ou d'aller marauder en d'autres lieux plus à leur goût, et le reste de la matinée se perdit en tentatives et sondages infructueux.

On parla, pour ce motif, de s'éloigner encore plus au large ou, comme on dit dans l'argot du métier, de faire une autre *impuesta.*

« Ce n'est pas un jardin de roses aujourd'hui, dit Reñales en observant l'horizon. Nous allons manger en paix et à la grâce de Dieu. »

André se rendit compte alors qu'au sortir de la Zanguina il n'avait pas songé à se munir d'un croûton de pain quelconque. Heureusement la faim ne le tourmentait pas, et, avec quelques morceaux de viande froide que les pêcheurs portaient dans leurs paniers et qu'ils lui offrirent, ainsi qu'un bon coup de l'eau du tonnelet du bord, il satisfit les modestes besoins de son estomac.

Cependant la brise se calmait beaucoup; à l'horizon nord s'étendait un nuage luisant, couleur de plomb, partagé entre l'est et le sud par de grandes bandes irrégulières d'un bleu intense qui se détachaient sur un fond orangé extrêmement brillant; sur les Urrieles, ou pics d'Europe, s'amoncelaient d'énormes montagnes de nuées; et le soleil, au haut de sa carrière, quand ses rayons ne rencontraient point d'obstacles dans l'espace, chauffait plus que d'ordinaire. Les surveillants des barques les plus

avant vers la haute mer avaient hissé le signal de « précaution », une rame plantée debout dans la rainure du bordage. Mais sur aucune d'elles ne flottait la bannière qui signifie : « rentrer ».

Reñales, tout en continuant à manger, était attentif à ces nuages et à ces signaux ; mais ses compagnons, s'ils ne les perdaient pas de vue, eux non plus, ne paraissaient pas y attacher autant d'importance que lui.

André lui demanda ce qu'il pensait de tout cela.

« Que ça me plaît fort peu quand je suis loin du port. »

Tout à coup, montrant le Cap Mayor, il dit en sautant sur ses pieds :

« Regardez, les enfants, ce que nous conte Falagan. »

Alors André, regardant fixement ce que lui indiquaient les pêcheurs les plus voisins de lui, vit trois filets de fumée qui montaient du cap. C'était le signal que le vent du sud fraîchissait beaucoup dans la baie. Deux fumées seulement auraient signifié que la mer brisait sur la côte.

Très mauvais déjà est le vent du sud déchaîné quand les bateaux veulent rentrer à la voile ; mais il est plus terrible encore en ce qu'il amène à l'improviste la galerne, c'est-à-dire qu'il tourne subitement au nord-est.

C'est ce risque-là que voulait éviter Reñales en mettant sans tarder le cap sur le port. En regardant de ce côté, il vit que les barques s'y engageaient déjà et que les bateaux qui pêchaient le rousseau essayaient de faire de même. Sans perdre un instant il fit hisser les voiles, et comme le vent était faible, on arma les rames. Tous les bateaux au large suivirent son exemple.

André n'avait pas peur dans de pareils cas. Aussi n'était-il pas médiocrement étonné de se sentir aussi heureux à mesure qu'il se rapprochait de la côte, qu'il l'avait été de s'en éloigner quelques heures auparavant. Et il faisait encore d'autres remarques. Il constatait que déjà elles ne lui paraissaient plus si grandes, si terribles, si insurmontables ces tourmentes qui l'avaient arraché à sa maison et lui avaient fait passer une nuit de chien dans un coin de la Zanguina. Il se disait qu'il aurait peut-être bien pu être un

peu moins obstiné avec son père, et qu'il se serait ainsi épargné la mauvaise nuit et tout ce qui l'avait suivie, y compris l'aventure qu'il courait, et qui, si elle l'avait grandement amusé, lui laissait pourtant l'amertume de sa cause. Enfin, il se sentait un peu inquiet de voir le bateau avancer si lentement. Et, tout en faisant ces réflexions, tout en observant les visages assombris de Reñales et de ses compagnons, aussi bien qu'en portant ses regards vers les écueils du rivage, plus visibles à mesure qu'on s'avançait, il ne se rendait pas compte que le revirement de ses idées n'était au fond qu'un attachement inconscient à sa propre peau, menacée pour l'heure d'un grave danger : il le lisait bien clairement dans l'attitude craintive de tous ces hommes si habitués aux périls de la mer.

Ainsi passa plus d'une heure, sans que sur le bateau on entendît d'autres bruits que le craquement des étropes, la chute cadencée des rames dans l'eau et l'ardente respiration des hommes qui aidaient, de leur fatigue, les voiles à demi gonflées. Par moments, l'air était un peu plus frais, et alors les rameurs se reposaient. Dans les nuages, on ne notait aucune altération d'importance. Par la poupe et par la proue, on voyait les bateaux qui suivaient la même route que celui de Reñales.

Tout allait donc du mieux possible, et cela continua ainsi durant une demi-heure : André parvint à reconnaître bien distinctement les Urros de Liencres et plus loin les escarpements de la Vierge de la mer.

Soudain ses oreilles perçurent une terrible rumeur lointaine, comme si de gigantesques trains d'artillerie roulaient sur un sol voûté ; il sentit sur son visage l'impression d'une rafale humide et froide, et remarqua que le soleil s'obscurcissait et que sur la mer avançaient, vers le nord-ouest, de grandes taches plissées, d'un vert presque noir. En même temps Reñales criait :

« Amène les grandes voiles !... Rien que le taillevent ! »

Et André, glacé d'effroi, vit ces hommes si courageux abandonner les rames et s'élancer, tout pâles et en grande hâte, pour exécuter les ordres du patron. Un seul

instant de retard dans la manœuvre aurait occasionné le désastre redouté : car à peine le taillevent restait-il seul hissé, qu'une rafale furieuse, chargée de pluie, se brisa sur la voile, et enveloppa le bateau de mugissants tourbillons. Une brume très dense couvrit les horizons et la ligne de la côte se devinait, plus qu'elle ne se voyait, au fracas des lames qui la battaient et au bouillonnement de l'écume qui l'assaillait par toutes ses aspérités.

Tout ce que la vue pouvait maintenant embrasser alentour, ce n'était plus qu'un effrayant remous de vagues qui se poursuivaient dans une course folle et se fouettaient de leurs blanches crinières secouées par le vent. Courir devant cette furie déchaînée, sans se laisser assaillir par elle, était l'unique moyen, non pas même de se sauver, mais du moins de le tenter. Mais la tentative n'était pas facile, parce que la voile seule pouvait donner la poussée nécessaire, et le bateau ne pourrait pas garder sans naufrage même la voile étroite qu'il portait au centre.

André le savait bien ! et à observer combien le mât craquait dans sa carlingue, et se pliait comme une baguette d'osier, combien la voile crépitait, combien le bateau piquait de la tête, puis tombait sur le côté, combien la mer l'envahissait de toutes parts, il ne demanda même pas pourquoi le patron faisait amener le taillevent et armer « l'extrême-onction » sur le châtelet de proue. Il sentit son sang se glacer dans ses veines moins encore par ce que signifiait cette manœuvre en ce moment d'angoisse, qu'en entendant le nom terrible de cette étroite toile déployée à mi-hauteur d'un mât très court. L'extrême-onction ! c'est-à-dire entre la vie et la mort.

Par bonheur, le bateau la supporta mieux que le taillevent, et avec son aide il volait parmi le bouillonnement des vagues. Mais celles-ci grossissaient à mesure que l'ouragan les roulait, et le danger qu'elles déferlassent sur la faible embarcation croissait d'instant en instant. Pour y parer, on épuisait tous les moyens humains. On lança par la poupe les foies des poissons qu'il y avait à bord, et on étendit du même côté le taillevent à plat sur les flots. On

obtenait ainsi quelque répit, mais si peu!... Fuir, fuir en avant!... Cela seul, ou se résigner à périr.

Et le bateau continuait, montant sur les crêtes écumantes, tombant dans les abîmes, puis recommençant à s'élever plein d'ardeur pour tomber ensuite dans un autre creux plus profond, et gagnant sans cesse du terrain, et veillant, dans sa fuite, à ne pas présenter le flanc aux vagues.

De temps en temps, les pêcheurs criaient avec ferveur :

« Vierge de la mer, en avant!... En avant, Vierge de la mer! »

Elles semblaient à André des siècles les minutes qu'il passait dans cette effrayante situation, si nouvelle pour lui; il commençait à être tout étourdi et désorienté au milieu de ce vacarme qui l'assourdissait; la blancheur et la mobilité des eaux qui l'éblouissaient; la fureur du vent qui fouettait son visage de poignées de pluie épaisse; les sauts vertigineux du bateau, et la vision de son tombeau entre les plis de cet abîme sans limites. Ses vêtements étaient imbibés de l'eau de pluie et de l'eau amère qui descendait sur lui après avoir été lancée dans l'espace comme une épaisse fumée par le choc des vagues; ses cheveux flottaient dans l'air tout dégouttants, et il commençait à trembler de froid. Il n'essayait même pas d'entr'ouvrir les lèvres pour une seule question. Pourquoi cette inutile tentative? Est-ce que tout n'était pas rempli? est-ce qu'il n'était pas répondu à tout ce que pourrait demander la misérable voix humaine par les hurlements de la galerne?

Il passa ainsi un bon moment, suivant des yeux machinalement ses compagnons de martyre, qui tantôt avec l'angoisse du désespoir, tantôt avec la sérénité de cœurs intrépides, vidaient de leur mieux l'eau qu'embarquait le bateau à quelque gros coup de mer, ou changeaient la disposition de la voile sur un signe du patron durant un instant de répit.

L'excès même de l'horreur, suspendant l'ardeur d'André, prédisposa sa réflexion à des idées régulières, suivies,

coordonnées, et sur des sujets un peu étrangers aux conditions d'un esprit constitué comme le sien. Par exemple, il ne raisonnait pas sur les probabilités qu'il avait de se sauver. Pour lui, c'était déjà chose indiscutable et certaine qu'il allait mourir là. Mais ce qui le préoccupa beaucoup, ce fut le genre de mort qui l'attendait, et il analysa le fatal événement moment par moment et détail par détail. Ensuite passèrent dans sa mémoire en triste défilé les martyrs qu'il se rappelait de la nombreuse légion de héros à laquelle appartenaient les malheureux qui l'entouraient, destinés peut-être à disparaître aussi, d'un moment à l'autre, dans cet horrible cimetière. Et il les vit, un à un, lutter quelques courts instants avec les forces du désespoir contre l'immense puissance des éléments déchaînés, s'enfoncer dans les abîmes, reparaître avec l'épouvante dans les yeux et la mort dans le cœur, et être submergés de nouveau pour ne plus sortir que comme l'informe dépouille d'un grand désastre, flottant entre les plis des vagues et ballottés par le caprice de la tempête.

Et les voyant tous ainsi, il en vint à voir Mules; et voyant Mules, il se souvint de sa fille; et, se souvenant de sa fille, par une logique association d'idées, il en vint à penser à tout ce qui lui était arrivé, à tout ce qui l'avait jeté dans le danger où il se voyait, et alors, à la lumière que perçoivent les yeux humains seulement au seuil de la mort, il estima ces événements à leur véritable importance; il eut honte de ses légèretés, de son imprudence, de ses ingratitudes, de sa dernière folie, cause peut-être du désespoir de ses parents; et sa nature mortelle se remit à réclamer ses droits, et il aima la vie, et il s'épouvanta de nouveau des périls qu'elle courait en cet instant, et il craignit que Dieu eût décidé de la lui arracher de cette manière en punition de sa faute.

Il tremblait d'horreur, et chaque craquement du funèbre gréement, chaque tremblement du bateau, chaque coup de mer qui l'atteignait, lui paraissait le signal du désastre suprême. Pour comble d'angoisses, il vit soudain, de son côté, flotter une rame au milieu des flots d'écume soulevés.

et ensuite deux autres. Les pêcheurs les virent aussi, pleins de tristesse. Ils virent plus encore quelques instants après : ils virent une masse noire culbutée entre les vagues. C'était un bateau perdu. De qui?... Et ses hommes?... Ces questions, André les lisait sur les visages livides de ses compagnons. Il remarqua que, à genoux, les yeux au ciel, ils faisaient vœu d'aller le jour suivant, nu-pieds, portant leurs rames et leurs voiles, entendre une messe en l'honneur de la Vierge, si Dieu faisait le miracle de leur sauver la vie dans ce terrible danger. André fit au ciel la même promesse du fond de son cœur chrétien.

Et la tempête continuait à se déchaîner, et le bateau courait devant lui, fou et déjà à demi submergé.

Dans un de ses bonds désordonnés, son bordage se trouva à une demi-palme d'une masse qui se balançait entre deux eaux, laissant flotter au-dessus d'elle d'épaisses poignées d'une chevelure touffue.

« Muergo !... » cria Reñales, voulant en même temps saisir le cadavre.

André sentit que de nouveau le froid de la mort envahissait son cœur, que la vie allait lui manquer ; et seul un événement comme celui qui survint au même instant put relever ses forces défaillantes.

Le mouvement de Reñales avait coïncidé avec une brusque secousse du bateau : il perdit l'équilibre et tomba sur le côté droit, se donnant un coup à la tête contre le bordage. Sans gouvernail le bateau prêta le flanc aux vagues, le mât s'abattit brisé et le vent arracha la voile. André alors comprenant la gravité du nouveau péril :

« Aux rames !... » cria-t-il aux pêcheurs consternés, en se lançant au gouvernail abandonné par Reñales dans sa chute, et il replaça le bateau dans la direction convenable avec une habileté et une agilité bienheureuses pour tous.

Ils passaient alors devant le *Cabo Menor*, sur les épaulements rocheux duquel les lames se précipitaient pour se ruer de l'autre côté en cascades mugissantes. De là, ou pour mieux dire du *Cabo Mayor* à la bouche du port et

en continuant par l'île de Mouro jusqu'au cap Quintres et au cap de Ajo, toute la côte n'était qu'une bordure d'écumes mugissantes qui bouillonnaient, grimpaient, escaladaient les falaises et retombaient pour tenter un nouvel assaut sous l'inconcevable poussée de ces montagnes liquides qui allaient se briser furieuses, sans un instant de repos, contre ces barrières inébranlables.

« En avant, Vierge de la mer!... » répétaient les marins d'une voix ferme et qui scandait leurs mouvements.

André, ayant empoigné la barre, les pieds cloués plutôt que posés sur le plancher du bateau, luttant et voyant lutter ses courageux compagnons avec des efforts surhumains contre la mort qui les menaçait de toutes parts, commençait à sentir la grandeur sublime de tant d'horreurs réunies et louait Dieu devant ce terrible témoignage de sa puissance.

Cependant Reñales ne remuait ni pied ni main, et Cole qui épuisait l'eau sans trêve avec un autre compagnon, à un signe d'André qui veillait à tout, suspendit son important travail et vint relever le patron qui était resté étourdi du coup et saignait abondamment par la blessure qu'il s'était faite à la tête. Il le soigna le moins mal qu'il put dans une si malheureuse situation; aussi Reñales se ranima peu à peu, tant qu'il tenta de retourner à son poste quand le bateau, passant comme l'éclair devant le Sardinero, arrivait en face de la *Caleta del Caballo*. Mais en ces instants, outre du sang-froid et de l'intelligence, il fallait pour gouverner une force peu commune, et il manquait à Reñales cette dernière condition si importante, au lieu qu'André, au point de la côte devant lequel on se trouvait, les réunissait toutes au suprême degré.

« Eh bien, en avant!... » lui dit le patron, s'accroupissant sur le plancher, parce que sa tête endolorie ne pouvait résister au cinglement de la tempête, « et que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

En avant!... En avant, c'était aborder le port, c'est-à-dire jouer sa vie dans le dernier et le plus redoutable hasard; car le port était fermé par une série de murailles de lames

énormes qui, arrivant à l'étroite ouverture et s'y sentant resserrées, en partie assaillaient et enveloppaient l'îlot aride de Mouro, en partie se lançaient dans l'obscur goulet, l'emplissaient, dressaient leurs dos énormes pour mieux retomber ; et à leur passage tremblaient les hautes murailles de granit. Mais comment fuir le port?... Où aller chercher un refuge ? N'était-ce pas un miracle chaque instant qui passait, sans que la barque s'engloutît dans l'horrible chemin qu'elle suivait?

Ce qu'il y avait encore de plus supportable dans cette situation, c'est qu'elle allait avoir promptement une issue, et cette conviction se lisait bien clairement sur les visages des hommes de l'équipage, fixés sur celui d'André et immobiles, comme si tous eussent été soudain pétrifiés par une même pensée.

« Vous le savez, don André, lui dit Reñales, en enfilant par la proue la hauteur de *Rubayo* et le *Codro de Solares*, c'est juste le milieu du passage.

— Certainement, » répondit André avec amertume, sans détourner les yeux de l'entrée du port, et sans détacher ses mains de la barre du gouvernail ; « mais quand on ne voit ni le *Codro de Solares*, ni la hauteur de *Rubayo* comme à présent, que faut-il faire, Reñales?

— Se remettre entre les mains de Dieu et entrer par où l'on peut, » répondit le patron après une courte pause, en dévorant des yeux l'horrible tourbillon qui n'était même plus à deux encâblures du bateau.

Jusque-là courir devant la tempête avait été se rapprocher du salut, nais maintenant il pouvait être aussi dangereux d'avancer vite que de s'arrêter involontairement, parce que le bateau se trouvait entre l'ouragan qui le poussait et le chenal que l'on devait n'attaquer qu'à un moment où les vagues ne s'y briseraient pas.

André, qui ne l'ignorait point, paraissait une statue de pierre avec des yeux de feu ; les rameurs, des machines qui se mouvaient au commandement d'un de ses regards ; Reñales n'osait respirer. Sur le mont de Hano, il y avait une foule de personnes qui contemplaient avec épouvante,

et résistant mal à l'assaut furieux du vent d'aval, la terrible situation du bateau. André, par bonheur pour lui et pour ceux qui étaient avec lui, ne regarda pas alors là-haut. Toute son attention était absorbée à examiner l'effroyable champ où allait se livrer la bataille décisive.

Soudain il cria à ses rameurs :

« Nous y sommes!... Ramez!... Plus fort!... »

Et les rameurs, tirant des forces miraculeuses de leurs longues fatigues, se dressèrent rigides en l'air, s'appuyant de leurs pieds sur les bancs, et suspendus par les mains à leurs rames.

Une vague colossale se lançait alors dans le goulet, gonflée, luisante, mugissante et au plus haut de son dos le bateau chevauchait à force de rames.

Le dos de la vague allait d'un côté à l'autre; mieux qu'un dos, c'était l'anneau d'un gigantesque reptile qui se déroulait de la tête à la queue. L'anneau continua à avancer à l'intérieur du goulet vers les *Quebrantas*, sur les sables desquelles il devait se briser en hurlant; il passa sous la quille du bateau, qui commença à glisser comme sur la nappe d'une cascade jusqu'au fond du creux qu'avait laissé derrière elle la vague fugitive. Là on courait le risque que le bâteau « s'endormît »; mais André pensait à tout, et il demanda un autre effort héroïque à ses rameurs. Ils le firent, et comme ils ramaient pour vaincre le reflux de la vague passée, une autre plus grande encore qui entrait, sans éclater, dans le goulet, souleva le bateau par la poupe, le porta sur sa crête et le poussa vers le port. La hauteur était effrayante, et André sentait le vertige des précipices, mais il ne tremblait pas et son corps ne perdait pas son équilibre dans cette position invraisemblable.

« Souquez!... Souquez!... » criait-il aux rameurs exténués, car le moment décisif était arrivé.

Et les rames craquaient, et les hommes haletaient, et le bateau commençait à s'élever mais en gagnant du terrain. Quand la poupe touchait la cime de la montagne rugissante, et comme la faible embarcation allait recevoir d'elle la dernière impulsion favorable, André donna un vigou-

reux coup de barre et plein d'émotion, il cria, mettant dans ses paroles tout ce qui restait de flamme en son cœur :

« Jésus! Et dedans! »

Et la vague passa aussi, sans crever vers les *Quebrantas*, et le bateau commença à glisser sur la pente d'un nouvel abîme. Mais cet abîme était le salut de tous, parce qu'ils avaient doublé la pointe de la Cerda et se trouvaient en port sûr.

Au même instant, comme André, ému et haletant, rejetait ses cheveux en arrière et essuyait l'eau qui cou'ait sur son visage, une voix, avec un accent qu'on ne peut rendre, lui cria de la Cerda :

« Mon fils!... Mon fils! »

André, tout tremblant, leva la tête, et devant une multitude stupéfaite, il vit son père les bras ouverts, le chapeau à la main, sa blanche et épaisse chevelure flottant au vent de la tempête.

Cette émotion suprême acheva de briser les forces de son esprit; cruellement puni, le pauvre garçon se laissa tomber sur son banc, et, cachant son visage entre ses mains tremblantes, il se mit à pleurer comme un enfant, tandis que le bateau se balançait sur les ampoules colossales du ressac et que les rameurs épuisés donnaient le répit nécessaire à leurs poitrines haletantes. . . . .

. . . .

XXIX

A QUOI TOUT CELA ABOUTIT

Laissons passer les heures depuis les heures infortunées que racontait le chapitre précédent; rouler des larmes de fiel, qui brûlent les joues des affligés, et d'autres larmes plus douces parmi les embrassements joyeux et les cœurs qui battent sans torture. Que les vœux faits à Dieu, dans des moments de grande détresse, s'accomplissent, et que les fervents marins, André en tête, pieds nus, avec leurs vêtements mouillés encore de l'eau de la tempête, leurs rames et leurs voiles sur l'épaule, aillent à l'église et en sortent au milieu du respect et aussi de la commisération des habitants de la ville. Que les jours s'envolent et que l'amertume de nouveaux accidents tue dans la curiosité publique la douleur des accidents passés, si tristes et si retentissants qu'ils aient été; que les leçons reçues profitent, aux uns pour pardonner, aux autres pour se corriger; qu'André dirige sa vie vers les nouvelles voies où l'entraîne une subite et profonde aversion pour les légèretés et les distractions de jadis... et aussi certaine entrevue avec son ami Tolin, sollicitée par celui-ci et tenue dans l'endroit le plus secret et le plus retiré des bureaux de don Venancio Liencres; que, pour preuve de la fermeté de ses intentions, il brûle ses vaisseaux, c'est-à-dire vende son *Zéphire* et ses instruments de pêche, et fasse cadeau du produit au vieux Mechelin, par l'entremise du Père Apolli-

naire, puisque, pour lui, il ne doit plus remettre les pieds dans la maison de la rue Haute; que cette excellente famille se réjouisse en croyant que ses prières et un cierge allumé devant l'image de saint Pierre à la nouvelle qu'André était sur mer le jour de la galerne ont contribué puissamment à son salut. Enfin que passent encore d'autres jours, que Cleto revête l'uniforme des serviteurs des « vaisseaux du roi » à la veille d'être appelé au Département, et que la justice humaine enferme dans la prison publique les femmes du cinquième étage pour leur faire un procès en diffamation et scandale, — et allons donner un dernier coup d'œil à la demeure de la rue Haute.

Le Père Apollinaire est là; et tandis que tante Sidora et Sotileza travaillent tristement et en silence, il se promène dans la salle en causant avec Mechelin, assis dans un fauteuil, le dos au soleil, tout couvert de vêtements, pâle, décharné. Il n'a plus envie de sa pipe et ses yeux tristes regardent tout sans curiosité. Car il sort à peine d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort, et l'a laissé tout perclus.

La matinée avait été une rude épreuve pour le pauvre vieux. Comme il ne pouvait sortir de sa maison, tous les marins qu'appelait la levée étaient venus prendre congé de lui; il ne manquait que Cleto. Colo était venu avec Pachuca. Elle pleurait, la pauvre, et se désolait. Au rez-de-chaussée tous s'empressèrent à la consoler : mais plus on prodiguait les consolations, plus douloureux étaient ses gémissements. En même temps la rue paraissait une mer de larmes. Et chaque fois que tante Sidora et Sotileza sortaient jusqu'au vestibule pour pleurer avec ceux qui pleuraient, Mechelin entendait ces gémissements, et sentait aussi le besoin de pleurer un peu. Et il finissait par pleurer en effet, car outre la peine des autres, il avait, lui, la crainte de ne plus revoir en ce monde les camarades qui s'en allaient.

Mais enfin tout cela était passé, et l'on parlait maintenant d'un autre sujet sur lequel le Père Apollinaire disait, au moment de notre entrée :

« Cela ne doit pas t'étonner, Miguel. Après ce qui est arrivé dans cette maison, il n'y a pas d'autre conduite pour un honnête homme. Mets-toi à sa place, Miguel, mets-toi à sa place.

— Ne voyez-vous pas que je m'y mets, Père Pollinaire, répondait le marin. Et c'est parce que je m'y mets que je ne m'étonne de rien. Mais une chose est de ne pas s'étonner, et une autre de regretter la personne. Il fait bien de ne pas revenir ici, pour sa réputation et celle des autres.... Mais on était si habitué à le voir, et on l'aimait tant!... Et dire que je n'ai pas pu l'embrasser, même une fois, après que Dieu l'a eu tiré vivant de ce désastre où tant de malheureux ont péri!... Certes, j'ai embrassé son père...; je me suis enhardi jusque-là, parbleu!... Croyez-vous, Père Pollinaire, que tel qu'il est, le capitaine, un vrai chêne, il pleurait comme un petit enfant? Le bon señor que c'est! Depuis ce qui est arrivé, il vient souvent ici..., il me regarde..., il regarde ces femmes..., il a des consolations pour tous..., il veut que rien ne me manque..., pas même le morceau de poulet pour le pot-au-feu! Peut-on demander chose pareille? Tout cela, en plus de cette somme que son fils m'a envoyée par votre main. Et moi qui vois ça, je n'arrive pas à comprendre pourquoi Dieu me donne cette vieillesse si gâtée. Qui suis-je pour finir entouré de tant d'attentions?... Mais, pour revenir au sujet, j'avoue qu'il m'en coûte beaucoup de me faire à ne plus voir dans cette maison cet enfant plus précieux que tout l'or du Potose.... C'est une affaire de sentiment, et on ne peut y remédier.... Et ces deux femmes pensent comme moi là-dessus, à peu de chose près.... Affaire de sentiment, c'est clair!

— Sans doute, Miguel, sans doute, répondit le Père Apollinaire, allant et venant devant l'expansif marin. Tout cela est la vérité pure, et avec tout cela on ne viole en rien la loi de Dieu qui veut des cœurs reconnaissants et des langues sans venin. C'est chose réglée, point convenu. Mais il y en a encore un autre qui t'importe beaucoup à toi et à tous ceux de ta maison..., et qui doit être réglé

aujourd'hui..., à l'instant même; car dans peu il sera déjà trop tard.... Écoute, Miguel : comptant là-dessus et ne me fiant guère à mes propres forces, j'ai parlé au señor don Pedro, et il m'a promis de venir faire un tour par ici pour m'aider dans mon entreprise.... Le mal est qu'il tarde, et si l'autre s'en va avant!... Tu le sais bien, Miguel : jeune peut mourir, mais vieux ne peut vivre.... Et si tu viens à manquer... et ensuite ta femme! Hein! que t'en semble?

— Je m'en préoccupe, Père Pollinaire, et vous savez bien quelle est la volonté de chacun; mais nous ne connaissons pas la sienne aussi nettement qu'il conviendrait, et c'est là le malheur....

— Eh bien! cette volonté doit se révéler en toute franchise, et sans tarder, Miguel, et dans le sens qui convient parce qu'à cette heure la maison est libre d'épouvantails, qu'on peut entrer ici à la lumière du midi et tousser haut dans le vestibule, parce que la chair corrompue est dans le pourrissoir qu'elle mérite. Et puis ce garçon est bon comme le pain, et elle n'est pas faite pour être nonne!... *Cuerno!* elle ne peut passer par un autre chemin!... Silda! Silda!... Viens ici.... Viens aussi, toi, Sidora! »

Toutes deux accoururent, sans tarder, de la cuisine.

On remarquait en Sotileza la trace de ses souffrances passées : elle était plus pâle, avait les yeux battus, mais tout cela donnait encore plus d'intérêt à sa beauté naturelle.

Père Apollinaire la pressa fortement de résoudre elle-même le cas en question, et lui exposa les raisons qu'il y avait pour que la solution fût conforme aux désirs de ses affectueux protecteurs.

« As-tu, lui demanda le prêtre, quelque dessein en tête qui s'oppose à ce projet?

— Non, señor, répondit Silda, avec une grande sérénité.

— Trouves-tu en Cleto quelque chose qui te répugne, en dehors de toute sa fripouille de famille?

— Non, señor, Cleto, par lui-même, est tout ce que pourrait souhaiter une pauvre fille comme moi. C'est la

vérité pure. Il est bon, il est honnête..., et je pense même qu'il m'estime plus que je ne vaux....

— Eh bien! alors, *jinojo!* qu'est-ce que tu veux de plus? Qu'est-ce que tu attends, après ce qu'on t'a dit?... Il me semble parfois, *cuerno!* que tu t'obstines à faire croire que tu trouves plaisir à payer en chagrins toute la peine que ces pauvres vieux se donnent pour toi.

— Cela, nous ne le croirons jamais, fillette! » s'écrièrent-ils tous deux presque en même temps.

Le religieux ne fut pas démonté par cette exclamation, et il ajouta :

« Eh bien! moi seul je le penserai... et tous ceux qui auront le sens commun!... »

Silda resta quelques instants silencieuse; et comme si l'observation du Père Apollinaire lui avait fait de la peine, ou qu'elle se préparât à prendre une résolution héroïque :

« Croyez-vous, demanda-t-elle sans hauteur mais avec une grande fermeté, que ce que vous désirez convienne à tous? »

Et tous répondirent unanimement que oui.

« Alors, soit, conclut Silda solennellement.

— Mais à condition que ce oui ne t'étrangle pas, fillette!

— Que ce ne soit pas pour toi un calvaire, petit ange de Dieu! »

A ces exclamations des vieux tout émus, Silda répliqua :

« Il n'y a point de croix qui pèse avec de la bonne volonté pour la porter. »

En cet instant, don Pedro Colindres entra. Père Apollinaire lui raconta ce qui venait de se passer, et le capitaine dit :

« Je m'en réjouis de toute mon âme. Je venais précisément vous aider de mes conseils, sachant que le temps presse. A la bonne heure, jeune fille.... Et maintenant que tu ne peux pas croire que je le fais pour peser sur tes résolutions, j'offre d'être témoin de la noce, et je veux qu'il soit entendu que le lendemain du mariage je me charge de faire Cleto patron de son propre bateau.

— Voilà de bonnes âmes, *cuerno!* Voilà du fin goudron,

jinojo! s'écria Père Apollinaire. Tu vois, Silda?... Tu vois, Mechelin?... Tu vois, Sidora?... Tu vois qu'il y a un Dieu au ciel et qui paie chacun selon ses mérites?... »

Mais ni Silda, ni Mechelin, ni tante Sidora n'étaient en état de répondre : celle-là parce qu'elle tomba dans une sorte de stupeur difficile à définir; les deux autres parce qu'ils se mirent à pleurnicher. Le capitaine ajouta :

« Tout cela ne vaut pas deux liards, Père Apollinaire, mais quand même ça les vaudrait, ils ne le méritent que trop ici : et toi plus que personne, gamine, parce que..., je me comprends. Ainsi, courage, tu es jeune et trois ans sont bientôt passés....

— Vierge de la mer! donne-moi seulement de vivre assez pour le voir, » s'écria oncle Mechelin en sanglotant, presque en même temps que sa femme disait :

« Béni soit le Seigneur qui met le remède si près de la blessure! »

A ce moment, Cleto entra. Il portait une chemisette blanche avec un large col bleu jusqu'aux épaules : il couvrait la moitié de sa tête avec un béret bleu à large ruban tombant par derrière, et portait sur le bras un paquet qui formait tout son bagage. C'était vraiment un beau gaillard. Il entra d'un air résolu, et se dirigeant droit vers la jeune fille sans jeter un regard sur les personnes présentes, il lui parla ainsi :

« Il ne me reste qu'un tout petit instant, Sotileza. J'en profite pour venir savoir si c'est oui ou non; parce que sans l'un ou l'autre, je ne quitterai point Santander quand même on m'en arracherait.... Et réfléchis bien avant de parler.... Si c'est oui, il n'y aura pas de travaux qui me coûtent là-bas; si c'est non, je m'en vais pour ne plus revenir.... Aussi vrai que la lumière de Dieu nous éclaire! »

Il y avait alors dans l'attitude de Cleto une certaine grandeur rude qui lui allait très bien. Sotileza lui répondit, enveloppant ses paroles sonores d'un beau regard de consolation :

« C'est le oui, que je veux te donner, car tu l'as bien mérité.... Mieux que je ne mérite, moi, ta fidélité. »

Ensuite, portant ses mains à son cou blanc et rond, par-dessous le fichu qui le couvrait, elle retira une petite chaîne à laquelle pendait une médaille d'argent avec l'image de la Vierge, et ajouta en la lui tendant :

« Prends, pour que le chemin du retour te soit plus facile. Et si parfois une mauvaise pensée t'enlève le sommeil, demande à Notre-Dame si je suis femme à ne pas tenir ce que je promets. »

Cleto se jeta sur la médaille encore tiède, la couvrit de baisers, se signa avec, la baisa de nouveau, l'approcha de son cœur et enfin la suspendit à son cou; et en même temps de grosses larmes jaillissaient de ses yeux, et il disait d'une voix rapide et convulsée :

« Bénie soit la bonté de Dieu qui a tant de pitié de moi!... C'est plus que je ne voulais, bon sang!... Que viennent les peines à présent!... J'ai un drapeau! Veut-on savoir ce que Cleto est capable de faire? Eh bien! demandez-moi de l'emmener ou de me séparer d'elle!... Oncle Miguel,... tante Sidora,... señor don Pedro,... Père Pollinaire,... je n'emporte plus qu'un seul chagrin,... cet homme, bon sang,... dans quel état!... Je l'ai laissé étendu sur la paillasse.... Je ne sais si c'est chagrin... ou un coup de trop... parce que voilà des jours et des jours qu'il boit de l'eau-de-vie! Que va-t-il advenir de lui dans cette solitude?... Je manquerai bien à la maison, maintenant plus que jamais. Mais la loi est la loi et n'a pas d'entrailles. Par charité du moins... qu'il ne meure pas dans l'abandon!... Je sais bien que dans cette maison il n'a pas mérité tant de bonté; mais c'est mon père, il est vieux, il se voit seul.... De temps à autre..., bon sang! faites qu'il prenne quelque chose de chaud.... Et puis, allons, oubliez les injures, pour l'amour de Dieu.... »

Tous tranquillisèrent Cleto, lui promettant de regarder son père avec beaucoup d'intérêt, et ensuite commencèrent les adieux. Quand ce fut le tour d'oncle Mechelin, il voulut embrasser Cleto, et le tenant dans ses bras, le vieux matelot infirme dit à l'oreille du jeune homme :

« Je ne verrai pas ces choses, Cleto; et c'est pourquoi

je veux te dire aujourd'hui ce que je ne pourrai te dire plus tard. Tu auras une femme dont n'est digne aucun homme au monde. Si tu parviens à la rendre heureuse, les rois eux-mêmes dans leurs palais seront jaloux de toi; mais si tu la tues de chagrins, ne compte pas sur le pardon de Dieu. »

Cleto, pour toute réponse, serra le vieillard entre ses bras; et comme il ne se sentait pas assez calme pour faire beaucoup de cérémonies, il se dégagea d'oncle Mechelin et sortit précipitamment.

Père Apollinaire enfonça son chapeau et sortit en courant derrière lui :

« Attends, mon garçon! lui cria-t-il, je vais aller vous dire adieu à la pointe du Môle. Il ne manquerait plus que ça, *cuerno!* que vous vous embarquiez sans recevoir de cette main pécheresse la bénédiction divine. »

Et tandis que don Pedro Colindres restait un moment au rez-de-chaussée, encourageant oncle Mechelin à fumer une pipe et traitant en passant la question de la solitude de Mocejon, Père Pollinaire rejoignit Cleto qui marchait le dernier de tous les hommes du Chapitre compris dans la levée.

La curiosité publique transforme tout en spectacle. Aussi les balcons du dernier tiers du Môle étaient-ils pleins de spectateurs quand le Père Apollinaire et Cleto passèrent par là, pour se rendre au Merlon.

Le quai et la rampe de l'est regorgeaient de marins, de familles de marins des deux Chapitres, et d'une foule de curieux de toutes sortes.

Si le Père Apollinaire avait été observateur et au courant des choses, peut-être aurait-il donné quelque importance malicieuse à l'intimité avec laquelle s'entretenaient Louisa et André sur l'un des balcons de la maison de Venancio Liencres, sans faire aucun cas de ce qui se passait dans la rue, ni de la mine que faisaient Tolin et sa mère, qui étaient derrière eux. Mais, n'étant pas observateur, le saint homme ne remarqua même pas la capitaine qui marchait sur le trottoir, imposante comme un bras de mer et regar-

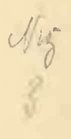
dant du coin de l'œil le premier étage, la face débordante de plaisir, peut-être à voir ce diable de garçon en si bonne compagnie.

De ce qui se passa à la pointe de la jetée à l'occasion de l'embarquement des marins de la levée pour le service de la patrie, je ne ferai pas une longue description. Je dirai seulement que le tableau final de ce triste spectacle fut aussi imposant que simple : deux bateaux chargés d'hommes, à l'est du Martillo, voguant à force de rames vers Saint-Martin ; sur le Martillo, une foule découverte, le visage tourné vers les bateaux ; surpassant toutes les têtes, une autre tête, grise, à demi cachée par des épaules voûtées, et, joint à ces épaules, un bras noir qui traçait une croix dans l'espace.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I.	— Chrysalides	1
—	II.	— De la Maruca à Saint-Martin	14
—	III.	— Chez qui était tombée l'orpheline de Mules	24
—	IV.	— Où on la désirait	34
—	V.	— Comment et pourquoi elle fut recueillie.	49
—	VI.	— Un chapitre	58
—	VII.	— Les marins d'alors	66
—	VIII.	— L'armateur de la *Montagnarde*	78
—	IX.	— Les enthousiasmes d'André	86
—	X.	— Les deux amis	93
—	XI.	— La famille de don Venancio. — Deux coups de pied, un bouton et un surnom	99
—	XII.	— Papillons	110
—	XIII.	— Le cercle d'André	121
—	XIV.	— Le diable en scène	130
—	XV.	— Le consolateur	142
—	XVI.	— Un jour de pêche	152
—	XVII.	— La nuit de ce jour-là	166
—	XVIII.	— Tel est pris qui croyait prendre	176
—	XIX.	— De mal en pis	187
—	XX.	— L'idylle de Cleto	197
—	XXI.	— Muergo en toilette	208

Chapitre XXII. — Ceux d'en-haut et ceux d'en-bas......... 217
— XXIII. — Les furies de chez Mocejon............. 224
— XXIV. — Les fruits du scandale.................. 243
— XXV. — Autres conséquences..................... 252
— XXVI. — Nouvelles conséquences.................. 264
— XXVII. — Autre conséquence qui était à craindre... 272
— XXVIII. — La plus grave de toutes les conséquences. 282
— XXIX. — A quoi tout cela aboutit.............. 298



Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1033-98.

